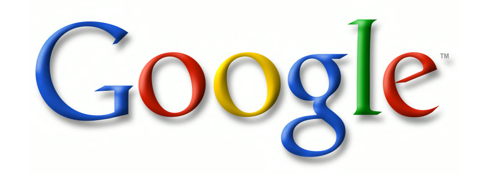



3 3433 07580631 9

NKV

C. Basset

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

Châtellerault. --- Imp. A. Varigault.

ADRIEN ROBERT

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1859



A MONSIEUR VICTOR DRONSARD.

Mon cher ami,

Permets-moi de te dédier la seconde édition de ce livre.

J'étais bien heureux, alors que j'écrivais ces pages, sous la tonnelle de mon jardinet de Fontenay-aux-Roses; ma chère petite fille se roulait sur l'herbe à mes pieds, et j'attendais le sourire d'un autre enfant. — La vie chantait, autour du moi, comme une fée protectrice.

Les anges du foyer se sont envolés depuis : et comme le laboureur fatigué, je m'arrête devant le sillon inachevé, pour chercher au-delà d'un horizon de deuil, le souvenir des jeunes années que le chagrin a fait si lointaines, et écouter la consolante voix de l'amitié.

ADRIEN ROBERT.

Paris, décembre 1858.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

I

ESPAGNE ET JUDÉE.

... Enfin tu aimes ce garçon.

— Certainement.

— Et, tu es heureuse?

— Heureuse, oui et non.

— Comment, oui et non?

— Paul est un bon enfant, mais il est jaloux, et me fait des scènes à propos de rien.

— Ah! la jalousie : je ne sais pas quel est l'inventeur de cette scie domestique, mais le jour... prends garde, Ælia, tu changes la pose de la main, ma bonne; le jour, dis-je, où il a émis les actions sur la place, toutes les

Espagnoles, se sont donné le mot pour en prendre quinze cents chacune; et se sont ensuite repassé les coupons de mère en fille. Ah! je t'assure que depuis quelque temps elles ont diablement haussé.

— Qui?

— Les actions. Dis donc, est-ce qu'il est Espagnol, ton amant?

— Il est né rue Serpente.

— C'est une bonne idée qu'il a eue là. Enfin, que demande-t-il cet Othello?

— Que je ne pose plus pour les *Danaés*, et les *Vénus callypiges!*

— Alors qu'il te fasse donner un bureau de tabac, ou qu'il t'épouse : aux grands maux, les grands emplâtres.

— Il veut que je redevienne actrice.

— ... Tu dis?

— La langue m'a tourné : que j'entre au théâtre.

— C'est un idiot, que ton amant.

— Ah! monsieur Jean, nous nous fâcherons.

— C'est un idiot, je le répète, et je souligne le mot : au reste, il a cela de commun avec tous les jaloux, suis bien mon raisonnement : la pensée de te savoir huchée sur une estrade, dans le costume primitif d'Ève, avant l'affaire du serpent; le tout en présence d'un monsieur qui frotte du crayon rose sur un châssis de papier gris,

lui donne des affadissements : c'est une opinion comme une autre. Mais que deviendra-t-il le pauvre garçon quand il te verra aux flammes de la rampe, l'œil émérillonné par le rouge et la poudre, la taille cambrée sous un corsage chatoyant de bijoux, la jambe bien dégagée, chaussée d'un joli bas de soie. — Il tournera à la bête féroce, au vil chacal — et quand il entendra les abonnés de l'orchestre, les vieux beaux et les jeunes gandins, coter tout cela dans la coulisse : l'hydrophobie la plus forcenée le mordra au cœur. Crises nerveuses, tapage nocturne, soufflets, rupture, désespoir et misère, tel sera le programme de sa vie privée... d'agrément.

Modèle d'atelier et au point de vue purement artistique, tu es vraiment belle; — mais le type de ta figure trop sévère et trop accusé à *la ville*, sera splendide à la scène. Comme statuaire, tu as la gorge trop haute et les hanches trop développées pour la finesse de ta taille : au théâtre, *tes épaules* seront citées, et les andalouses les plus *désinvoltées* avaleront de dépit leur éventail jusqu'au manche. — Bref, je te respecterai toujours comme *académie*, mais je ne laisserais peut-être pas le manteau de Joseph entre les mains de la comédienne Ælia. — A propos, as-tu de la voix?

— Je ne sais pas... Qu'est-ce que vous entendez par de la voix?

— Chantes-tu?

— Oui, quand ça m'amuse... mais vous avez dû vous en apercevoir, depuis le temps que je viens à l'atelier.

— Je n'y ai pas pris garde... Voyons un peu, je parie que tu chantes de la gorge.

Le disciple de Raphaël, après avoir déposé sur son tabouret la boîte de pastels qu'il tenait sur ses genoux, se leva, ouvrit un piano placé dans un des angles de l'atelier, et plaqua trois ou quatre accords vigoureux.

La conversation précédente, tout en servant d'exposition à l'auteur, ne laisse pas que d'être assez vague pour le lecteur, fixé seulement sur les deux points suivants : que la scène se passe dans un atelier, et que mademoiselle Ælia pose devant le peintre Jean.

Jean Revel s'étant chargé, pour nous, d'ébaucher le portrait de son modèle, nous allons essayer de lui rendre le même service.

Jean Revel, le héros de cette histoire, avait vingt-huit ans, il était blond, il... Allons, je crois vraiment que je ferai fausse route en débutant ainsi.

Les bonnes grosses faces de bourguemestres avinés, qu'Adrien Brawer peignait sur les murs des cabarets de Harlem : les têtes rondes et embéguinées des commères, sortant des toiles de Rembrandt, n'ont que faire de cadres émaillés et dorés.

Le signalement placé en marge du passeport, que notre artiste avait pris peu de jours avant que nous

ayons fait sa connaissance, sera par sa sécheresse et son laconisme, une excellente épreuve photographique pour le lecteur :

Taille d'un mètre 71 centimètres,

cheveux blonds, abondants,

front haut,

sourcils bruns,

yeux bleus gris,

nez droit,

bouche moyenne,

barbe blonde,

menton rond,

visage ovale,

teint ordinaire,

Signes particuliers » —

L'atelier du peintre Jean Revel, situé au troisième étage d'une maison de la rue de Berlin, avait vue sur les jardins d'un hôtel.

L'ameublement, d'une simplicité de bon goût, et complètement dégagé de tout cet attirail de platras, d'ébauches, de chevalets, d'armes, de carton — pierre, de potiches ébréchées et de toiles crevées; qui encombrent d'ordinaire les ateliers, visait plutôt au salon artistique.

Un moëlleux tapis de haute laine, à grands bouquets, et un joli papier lilas-perle, s'harmonisaient avec les rideaux et les portières de damas rouge.

De bons portraits au pastel, somptueusement encadrés, suspendus au milieu des panneaux, servaient comme de *montre* au jeune peintre, qui avait apporté dans l'exécution de ces portraits un soin tout particulier.

Le velours bleu, le satin blanc, la martre zibeline, l'hermine, et toutes les pierres précieuses de l'univers, ondulaient et chatoyaient sur les épaules, et dans les cheveux blonds ou bruns de cette galerie féminine ; au milieu de laquelle mademoiselle Ælia, en amazone de drap noir, cravatée de soie orange, caracolait sur un alezan brûlé, dans un parc vert tendre (toile de 2 mètres 20 centimètres, comme l'on dit en style de Catalogue). Le tout à l'admiration des grandes dames qui venaient poser dans l'atelier de Jean Revel.

Cette exhibition permanente donnait au pastelliste des résultats surprenants. Telle marquise, encore irrésolue, se décidait bravement à prendre séance, ravie de trouver une aussi bonne occasion de laisser à la postérité le *fac-simile* de ses rivières, et de ses cachemires indiens. Telle comédienne en renom, envoyait chez Jean Revel, le costume complet de son rôle favori : comptant avec raison que les crayons du consciencieux pastelliste reproduiraient avec la plus scrupuleuse exactitude les moindres détails de son harnachement dramatique.

Ne vous hâtez pas de classer notre ami, parmi les portraitistes en *bois*, à vingt-cinq francs, sans les mains.

Jean Revel avait du talent, beaucoup de talent, -- mais il connaissait son monde, et savait fort bien que, dans le genre qu'il avait pris, le gracieux, l'élégant et le riche ont seuls le don de plaire.

Un dernier détail complètera ce tableau d'intérieur : une collection de chaises, de fauteuils et de tabourets, de styles renaissance ou Pompadour, s'alignait contre les murailles.

Ces meubles disparates, mais confortables, servaient à Jean Revel de mannequins pour ses portraits assis.

La bourgeoisie financière insistant généralement pour siéger sur des bergères dorées, à médaillons de tapisserie vert-chou : Jean avait fait de véritables folies dans ce genre d'ameublement.

Maintenant, que nous avons fait plus ample connaissance avec les êtres et les choses de cet intérieur, reprenons la conversation là où nous l'avons laissée.

— Eh bien ! pour quand ? dit le jeune homme en se retournant vers mademoiselle Ælia qui se tenait debout à sa droite.

— Un instant donc, je cherche une chanson.

— Cherche... Eh bien ?

— Eh bien ! je ne sais rien, moi .. d'abord le piano me gêne.

— Je n'ai pas besoin que tu me chantes *le Prophète* ou *les Huguenots*... dis-moi la première chose venue.

— Mademoiselle Ælia toussa légèrement et chevrota les premiers vers d'une ronde chantée dans un mélodrame du Boulevard du temple.

— Oh, non! non, pas çà, cria Jean Revel en se prenant la tête dans les mains, et en s'accoudant sur le clavier; pas çà... C'est bien assez d'entendre hurler la prose de l'illustre M. Dennery sur toutes les boutiques dramatiques de Paris; sans être encore scié à domicile avec ses poésies de mirliton. Te souviens-tu de la chanson de *Fortunio* que tu m'as entendu chanter?

— Oui.

— Allons-y gaiement, dit-il en jouant la ritournelle de l'air.

Les lèvres d'Ælia s'entrouvirent, et une admirable voix de mezzo-soprano, sonore et vibrante comme un timbre de cristal, fit résonner dans l'atelier les gentilles strophes d'Alfred de Musset :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer;
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

— Très-bien !... très-bien !... le second couplet, maintenant, et Jean, releva sur la chanteuse un regard doux et affectueux.

La belle tête de la juive était calme et souriante, et les angles de sa jolie bouche se relevaient gracieusement en laissant échapper les notes, comme les perles d'un collier brisé. C'était une admirable voix de poitrine large et puissante, qui s'élançait de ses lèvres... Cette voix qui part du cœur, et laisse rayonner sur le visage tous les sentiments humains, sans le faire jamais grimacer.

— Ælia, cria Jean enthousiasmé... je te défends... tu entends bien, je te défends de poser cinq minutes dans un atelier à présent... tu as vingt mille livres de rentes dans la voix, ma bonne fille.

— Quelle folie !

— Parole d'honneur ! rentre chez toi, mets M. Paul à la porte pour le remercier de ses conseils... ou plutôt non, garde-le encore quelque temps; et reviens demain à midi, je te conduirai chez Gabriac qui te donnera des leçons gratis pour le présent, et te fera débuter dans un an. — Surtout ne fais pas la sottise d'entrer au Conservatoire, vas, tu es trop jolie pour cela... Et Jean, après avoir fait deux ou trois tours dans l'atelier, s'arrêta devant le portrait qu'il venait de terminer.

— Sais-tu bien que ce portrait sera curieux un jour.

— Pourquoi cela ?

— Quand on saura que la cantatrice Ælia a posé pour les mains de la vicomtesse de Mauverney.

— Il y aura une chose plus curieuse, allez, monsieur Jean.

— Quelle chose ?

— Et qui se vendra mieux encore... les études qui ont été faites d'après moi à l'école, et dans les ateliers.

— Ah diantre ! fit le peintre en tordant sa moustache, oui, cela s'enlèvera bien, mais ce sera un peu trop déshabillé pour la circonstance. — Dis-donc, si tu as besoin d'argent, dis-le, j'ai reçu cinq cents francs ce matin... nous avons dix-huit séances à trois francs, et cinq à quatre, ce qui fait... voyons un peu...

— Soixante-quatorze francs, dit vivement Ælia en mettant ses gants.

— Tu es ferrée sur les mathématiques, toi .. Après cela, tu ne serais pas de ta tribu, s'il en était autrement.

Jean ouvrit un petit secrétaire en bois de rose, et prit dans un tiroir l'argent qu'il remit au modèle.

— Maintenant, adieu, et à demain ; au fait non, ne viens que jeudi, nous serons plus certains de trouver Gabriac.

— Comme cela, c'est sérieux ?

— Est-ce que je plaisante jamais avec ces choses-là... Dis donc, quand tu seras comédienne, je me recommande à toi... sois bonne fille.

—Nous verrons, dit Ælia, en tendant la main à l'artiste.

Jean attira la jolie fille vers lui, et déposa sur ses joues veloutées deux baisers retentissants.

Un double cri vibra dans l'atelier.

—Tiens, c'est Olivia ! s'écria Jean en allant au devant d'une petite femme brune, maigre et sèche, qui de sa main droite froissait avec rage la portière de la porte d'entrée; tout en battant une tarentelle frénétique du talon de sa bottine gauche.

—Voyons, entre donc, Olivia.

L'Espagnole (le titre de ce chapitre nous permet de lui donner ce nom sans autre préambule) l'Espagnole resta immobile, silencieuse et pâle, comme la statue de son compatriote, le commandeur Gomez de Silva... Ses yeux noirs, cloués sur Ælia, avaient la fixité et l'éclat des prunelles d'une jeune panthère.

Ælia, remise de sa première frayeur, comprit tout de suite la pensée de la jeune femme, et se fit une véritable joie de retourner le poignard sur lequel elle venait de s'enferrer, en laissant tomber ces trois mots prononcés à mi-voix :

—A jeudi... adieu.

Après quoi la juive salua le peintre en souriant, et se dirigea vers la porte en marchant avec la légèreté d'une chatte qui s'approche d'un dogue mal famé; elle

n'était plus qu'à trois pas de sa rivale; lorsque cette dernière porta rapidement la main sous son châle comme pour y prendre un objet caché.

Ælia ne se sentit point le courage d'avancer.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières là, cria Jean Revel en faisant pirouetter mademoiselle Olivia au milieu de l'atelier, et en offrant le bras au modèle.

— Ces manières là, glapit mademoiselle Olivia avec nn petit accent basque, strident comme une crécelle: ces manières là, sont celles d'une femme qui apprendra à cette drôlesse ce qu'il en coûte, de souffler un amant à Olivia, l'Espagnole.

Jean haussa les épaules sans répondre, et reconduisit Ælia jusqu'à la porte de l'escalier.

— Allons, fit la future Malibran en faisant une petite grimace dédaigneuse, si j'ai la gorge trop haute, mademoiselle Olivia a la voix trop pointue... Elle n'est pas jolie, votre maîtresse, mais elle rachète largement ses imperfections physiques, par l'amabilité de son caractère.

La juive achevait à peine cette réflexion malveillante, qu'un bruit de porcelaine cassée retentit dans l'atelier.

Ælia partit d'un éclat de rire étouffé et descendit rapidement l'escalier, pendant que Jean se précipitait dans son atelier.

Olivia, sans châle et sans chapeau, piétinait avec rage sur les débris d'un superbe plat du Japon.

—Bravo! bravi! brava! cria le peintre en se laissant tomber dans un fauteuil; c'est moi qui la trouve drôle, celle-là; j'avais acheté cette chinoiserie pour toi, ma douce amie, c'est vingt sols de commissionnaire que tu m'économises.

—Vous êtes un infâme! exclama Olivia en venant se poser à deux pas de son amant.

—Après?

—Vous êtes un lâche!

—Olivia, deux mots de plus et je décroche les épées de combat!

—Cette fille est votre maîtresse?

—Ælia, ma maîtresse, mon modèle...

—Votre modèle... le modèle de tous ceux qui en veulent... une juive!—Oh! tenez, vous me dégoûtez, à présent.

—Olivia, je te donne ma parole d'honneur que tu te trompes... Ælia est une bonne fille, sans conséquence, je l'ai embrassée aujourd'hui pour la première fois; j'ai été un peu léger j'en conviens, mais...

—Du moment où vous me demandez pardon de vos torts, je me tais: mais que je ne retrouve plus cette coquine ici.

—Eh bien, et qu'est-ce qui me posera mes bonnes femmes.

— Moi.

— Toi?

— Oui, moi, dit résolument Olivia en appuyant sur le mot, de la voix et du geste.

— Ah! fit Jean en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire, et avec quoi?

— Avec tout.

Mademoiselle Olivia mit tant d'assurance et de conviction dans cette singulière réponse, que le pauvre garçon ne put tenir plus longtemps son sérieux.

L'Espagnole, exaspérée par cette gaîté intempestive, jeta son châle sur ses épaules et reprit son chapeau.

— Adieu, dit-elle d'une voix caverneuse, vous aurez bientôt de mes nouvelles, monsieur Jean Revel.

— Olivia, voyons, pas de mauvaises plaisanteries.

— Oh! tout n'est pas fini entre nous, allez.

— Ah! cela devient fatigant, à la fin, dit Jean en se levant, et en allant s'asseoir sur le tabouret du piano. Je t'ai donné toutes les explications possibles; je t'ai fait un serment que je ne prodigue guère, tu le sais. Qu'est-ce que tu veux de plus?

— Je veux... je ne veux rien.

— Je vais te le dire, moi... tu veux m'ennuyer à ...ure et à la carte.. tu veux, de bonne fille que tu

étais il y a un mois, devenir insupportable. Tu veux m'accaparer, m'empailler, me momifier, et quand je serai bien encroûté dans mon rôle de Léandre, bien sentimental, bien triste, bien bête ; tu me mettras un beau soir à la porte de ton cœur, et de ton boudoir pour avoir le plaisir de dire à tes petites camarades : « Ce pauvre Jean Revel, il me fait vraiment de la peine, ce garçon-là est inconsolable, que voulez-vous, j'en aime un autre qui ne m'aime pas, hélas ! c'est toujours comme cela. » Eh bien ! moi, je ne veux pas me brouiller avec tous mes amis, je ne veux pas m'exposer à perdre ma clientelle par les violences intolérables et les folles algarades d'une femme impossible. —Enfin je ne veux plus... écoute-moi bien, je ne veux plus de cette existence que je mène depuis quelque temps... j'ai perdu la voix et le rire ; je soubresaute sur ma chaise à chaque coup de sonnette; le bruit d'une clef tournant dans une serrure me donne des frissons dans le dos; je rêve poison et poignard, je vois du vitriol dans tes flacons. — Bref, je suis fatigué de cette vie là.

Nous ne nous devons rien... tu es libre, je suis libre, séparons-nous bons amis... prends le chemin de traverse, je couperai par les bois.....

—Cela suffit, interrompit mademoiselle Olivia ; si vous êtes fatigué de moi, je la suis autant que vous... de vous. — Je suis encore assez jeune et assez jolie, pour trouver un autre amant. Tenez, voici votre clef.

—Merci, fit Jean en allant ramasser la clef qu'elle venait de lancer à l'autre bout de l'atelier.

—Maintenant, rendez-moi mes lettres, je vous renverrai les vôtres par Fanny.

—Vos lettres... vos lettres, j'ai allumé mes cigares avec.

—C'est digne de vous.

—Olivia, ma chère, votre libretto devient monotone, je vais essayer de le mettre en musique, pour voir un peu qu'elle tournure il aura : et Jean, pivotant sur son tabouret, se mit à jouer sur les *basses*, avec une énergie farouche.

—Entrée du traître : do, do dièze, ré, ré dièze, do, fa, fa, sol, sol dièze, sol, sol, do.

Mademoiselle Olivia s'élança hors de l'atelier en fermant la porte à la briser.

—Bon vent ! cria Jean de toute la force de ses poumons.—Allons, la journée n'a pas été trop mauvaise. C'est de Brannes qui sera un peu étonné quand je lui dirai que j'ai rompu avec Olivia... si j'allais le voir... j'ai bien envie d'aller... je vais-y aller.

Et Revel, se dépouillant de sa vareuse,passa dans sa chambre à coucher, attenant à l'atelier, et s'habilla à la hâte.

— Il n'y a pas de lettres pour moi, mère Patural, fit-il en entrouvrant la porte de la loge de la concierge.

— Il n'y a pas de lettres, mais il y a une carte pour vous, monsieur Jean.

—Donnez.

— Ous'donc qu'tas fourré la carte de c'te dame, p'tiote ?

—Ah ! c'est une dame.

— Avec sa d'moiselle, un beau brin d'fille.

—... J'étais chez moi, pourquoi n'avez-vous pas aissé monter ?

— Faites excuse, monsieur Jean, comme ça ma eu l'air de gens de la haute ; et qui avait là-haut du sesque pas trop... enfin, vous savez... j'ai dit que vous étiez sorti... T'nez, v'là la carte... faudra aller à c'tadresse-là ; c'est pour un portrait à c'qua l'a dit.

—Madame Mathilde Dargis, rue de Castellane, n° 19, lut Jean Revel sur le carton glacé.

———————

II

A ROBINSON

Jean Revel entra chez son ami, comme ce dernier se disposait à sortir.

—Je suis charmé de vous voir, mon cher Revel, dit M. de Brannes en serrant la main de l'artiste: j'allais passer chez vous, pour vous prier de venir avec moi à la campagne diner au *cabaret*. Langeais m'a prêté son américaine, qui est en bas, venez.

—Et où allons-nous?

—A Fontenay-aux-Roses. Langeais a dû partir hier pour l'Angleterre, vous savez, toujours pour sa grande

affaire de coton filé... il sera absent tout l'été, et comme il m'a offert de me sous-louer sa campagne ; je ne serai pas fâché de voir si c'est convenable. — La maison touche aux bois d'Aulnay ; comme situation, ce doit être adorable, mais vous le savez, j'ai horreur des intérieurs par trop rustiques... Cela fait, nous trouverons bien quelque gargotte dans les environs.

— Parbleu, nous trouverons le père Gueusquin, à Robinson.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est le calque en grand de la *Chaumière* au bon temps, et de feu l'*Ile d'Amour*. C'est la nouvelle colonie des amours effarouchés du bois de Romainville.

— La grisette est morte !

— Allons donc, ce sont les romanciers et les vaudevillistes qui disent cela. La grisette a émigré comme les hirondelles en hiver, voilà tout. Je vous montrerai son nid sur le marronnier phénomène de Robinson... C'est aujourd'hui jeudi, nous trouverons joyeuse société.

— Diable ! votre programme est engageant.

Les deux jeunes gens montèrent dans la légère voiture ; de Brannes prit les guides et toucha le cheval qui partit au grand trot.

Une heure après, les deux amis laissaient sur leur

droite l'étang du Plessis-Piquet, et s'engageaient sur la route d'Aulnay.

Nous ne procèderons pas, à l'égard de M. de Brannes, comme nous l'avons fait pour le peintre Jean Revel, par une esquisse rapide et *lachée* du personnage.

Jean de Brannes était une de ces natures froides et concentrées; une de ces individualités sur lesquelles on ne peut établir un jugement sérieux, qu'après une patiente étude psychologique.

Plus âgé de deux ou trois ans que son ami : de Brannes était grand et élancé, sa figure régulière avait l'immobilité et la pâleur du marbre, ses yeux bruns-foncés étaient doux et ternes, sans que jamais un éclair de joie, de colère ou une expression de tristesse vint s'y refléter.

Sa peau, fine et douce comme celle d'une femme, ne laissait poindre qu'une barbe rare et grêle, qu'il rasait entièrement. Ses cheveux d'un noir-bleu, bien fournis, mais plats et luisants se séparaient en deux parties égales sur le milieu de sa tête, pour retomber le long des tempes.

Des mains longues, blanches et veinées, un pied d'une petitesse remarquable, — tel était l'ensemble de ce portrait.

Descendant d'une grande famille d'Auvergne, la race perçait encore chez lui, malgré les nombreuses mésalliances de ses derniers ancêtres.

De Brannes n'avait plus qu'une sœur, son ainée, mariée à un employé supérieur du ministère de la marine ; et un vieil oncle infirme, dont ils devaient partager l'héritage.

Or, au dire des notaires et fermiers des environs de Clermont, cet héritage devait donner environ trente mille livres de rentes, à chacun des deux héritiers.

A la mort de sa mère, de Brannes avait touché cinq cent mille francs, qui lui permirent de mener l'existence d'élégance et de plaisir, après laquelle il aspirait depuis son enfance.

Deux cent mille francs se fondirent en trois ans, dans les coulisses de l'Opéra, dans les salons du café Anglais, et dans les écuries des plus célèbres entraîneurs des Champs-Elysées... L'oncle Antoine de Brannes, condamné par tous les médecins, s'était mis à la graine de moutarde blanche, qui avait opéré une véritable résurrection

De Brannes comprit que, du train dont marchaient les choses, il ne lui resterait plus dans quelques mois, qu'un petit écu pour louer le pistolet du désespoir.

Les chevaux, les laquais, les maîtresses et les chiens, se fondirent comme la glace au soleil.

Trop fier, pour avouer hautement la véritable cause de cette réforme générale, de Brannes prit le prétexte d'un amour vertueux et bourgeois.

Il lui restait un joli mobilier, toutes ses dettes étaient

payées : une voiture de déménagement arriva une belle nuit devant la porte de son ancien domicile, et à sept heures du matin, à l'heure où Paris élégant dort les rideaux bien clos ; il ne restait plus que les murs, des cendres et de vieux clous, dans les salons déserts du viveur.

De Brannes avait loué un petit appartement dans un hôtel de la rue du Bac, hôtel habité par un seul locataire.

Un dernier trait de caractère achevera de mettre en lumière notre personnage.

Pour soutenir son ancienne élégance, de Brannes sacrifiait son estomac, à la pureté de ses gants, et à la finesse de son linge et de sa chaussure.

Son diner, qu'il prenait ordinairement chez Desmares, ne se composait que d'un consommé et d'une côtelette à la Soubise, arrosée d'une carafe d'eau claire. Quand le garçon lui apportait l'addition, il ouvrait un porte-monnaie rempli d'or, et jetait un louis sur la nappe.

Le garçon lui rapportait dix-sept ou dix-huit francs de monnaie : de Brannes laissait dix sols sur la table, et sortait fièrement sans saluer la dame de comptoir.

Pour le même prix il eut *diné* dans une bonne table d'hôte, mais cela eût manqué de *genre*.

Quant aux maîtresses, l'astre de Jean de Brannes avait considérablement pâli. Des espaliers en fleurs

de l'Opéra, il était tombé dans les plates-bandes des Folies-Dramatiques et des Délassements.

Il s'était fait une sorte de clientèle parmi les jeunes premières et les ingénuités comiques de ces deux établissements. Ne sortant presque jamais dans la journée, il recevait ces dames, faisait payer leur voiture par son domestique, et les commanditait d'un louis ou deux à l'occasion.

Jean de Brames ne mettait jamais les pieds chez ses *clientes*.

Les *clientes* de Jean de Brannes l'appelaient le *vicomte*.

C'était par une de ces clientes, que Jean de Brannes avait connu le peintre Jean Revel; et qu'il était allé dans son atelier pour voir certain portrait dont l'original lui était cher.

Jean de Brannes aimait la musique, la peinture, et la chasse.

Jean Revel était bon musicien, bon peintre, et grand chasseur.

Trois raisons plus que suffisantes pour que les deux jeunes gens ne tardassent pas à se lier étroitement.

Par son inaltérable gaieté et son étincelante philosophie, Jean Revel amusait Jean de Brannes, et le consolait de ses déceptions passées. Quand le fiel remontait du fond de sa coupe, il la couronnait de roses, et la remplissait d'insouciance et d'oubli.

La pâle et austère figure de Jean de Brannes, son réalisme désespérant et sa profonde connaissance de la société parisienne, calmaient les aspirations par trop généreuses du peintre, et le tenaient en garde contre lui-même.

Un lien invisible unissait ces deux natures si disparates, si incompatibles ; mais qui semblables à certaines pierres précieuses, se frottaient l'une contre l'autre sans se briser, ni s'user...

La maison de campagne de Langeais était dans une situation charmante. Construite en pierre noire et en briques comme les maisons espagnoles du seizième siècle, elle était enfouie sous une ombreuse chataigneraie, et encadrée de lierres, de clématites et de roses trémières.

L'intérieur répondait à l'extérieur ; le mobilier, de style Louis XV et Louis XVI, était élégant et confortable.

— Tenez, mon brave, voilà dix francs pour vous, dit de Brannes en s'adressant au vieux concierge qui leur avait fait visiter le jardin et la maison ; vous pouvez retirer l'écriteau de la grille; j'écrirai ce soir à Langeais que j'accepte les conditions du bail.

— Bien, Monsieur.

— Si vous m'en croyez, mon ami, dit Jean Revel, nous laisserons la voiture ici, et retournerons à pied à Robinson : le domestique viendra nous y prendre à huit heures.

— Vous entendez, Georges.

Un quart-d'heure après, nos deux personnages faisaient la carte de leur dîner, sous un des berceaux de *Robinson.*

Que nos lecteurs ne voient pas dans les lignes suivantes une réclame pour l'établissement du bois d'Aulnay, mais seulement un aperçu géographique du lieu.

En apportant ses fourneaux et ses casseroles à Aulnay, le fondateur de *Robinson* n'a pas eu besoin de faire de grands frais d'imagination, pour l'ornementation de son restaurant.

La nature s'est chargée de la partie la plus pittoresque du décor.

Du milieu d'une verte châtaigneraie en amphithéâtre, parsemée de cabanes rustiques, de hangars et de parasols de chaume : s'élance un gigantesque châtaignier, trois fois centenaire.

Un escalier de bois, cercle le tronc de ce burgrave, et monte en spirale jusqu'à sa cime.

Deux maisonnettes, étagées sur ses branches vigoureuses, et enfouies sous la feuillée, comme des nids d'oiseaux, servent de salle à manger et de cabinets de société aux consommateurs.

Un système de poulies, de cordes et de paniers, permet aux garçons de servir les indigènes, perchés au

premier et au second étage; et de leur hisser leur pâture comme on hisse une voile.

Vingt personnes peuvent dîner, en même temps, dans *l'arbre de Robinson.*

Eh bien ! malgré le précepte de l'Évangile : il y aura beaucoup d'appelés, et peu d'élus, précepte que l'on devrait écrire sur la porte de *Robinson*; deux ou trois cents familles partent chaque dimanche de Paris, dans l'unique espoir de festoyer à cinquante pieds au-dessus de notre planète.

De Brannes et Revel auraient eu grand plaisir à dîner dans le célèbre châtaignier, mais toutes les tables étant occupées, ou retenues pour longtemps, ils s'étaient décidés à se faire servir sous une tonnelle.

En face d'eux, et sous un immense parasol de paille construit sur un tronc d'arbre : deux commis de magasin et trois grisettes, dévoraient une pyramide de côtelettes aux cornichons, et dégustaient le petit vin du cru.

Le loustic de la société, grand et solide gaillard aux épaules carrées, à la figure plate et commune, jouait au garçon de restaurant, et allait chercher à la cuisine les plats, et les bouteilles du festin.

La serviette attachée en guise de tablier, et le mouchoir qu'il avait roulé autour de sa tête en guise de bonnet de coton, pour jouer son personnage; étaient pour *sa société* une source intarissable de jeux de mots, et d'éclats de rire bruyants.

Les trois grisettes étaient jeunes et jolies ; l'une d'elles avait une petite physionomie éveillée et résolue, qui amusait infiniment de Brannes. Ce devait être, au juger, la maîtresse du garçon improvisé.

Les deux jeunes gens pouvaient entendre la conversation de leurs voisins : leurs voisins ne devaient pas perdre une seule de leurs paroles.

Pendant tout le temps que dura le dîner, de Brannes profita des absences prolongées du commis, pour lancer à la grisette des œillades assassines, et de petits sourires protecteurs, auxquels la jeune fille répondait franchement.

Ce manége se faisait si adroitement, que Revel ne s'apercevait de rien. La conversation décousue de son ami l'étonnait bien un peu, mais il était à cent lieues de se douter de l'effet qu'elle produisait sur sa jolie voisine. De Brannes ne parlait que par vingt mille livres de rentes, et abusait singulièrement du pronom possessif *mon*.

Mon cheval, *mon* domestique, *mon* appartement de la rue du Bac.

Revel lui raconta sa rupture avec Olivia, et tout en suivant son intrigue naissante, de Brannes approuva complètement ce coup d'état.

— Que voulez-vous, mon cher ami, dit l'artiste en riant, je lui aurais peut-être passé la scène de jalousie, qui après tout anime la conversation et fouette le sang ; mais cette pauvre Olivia tournait à la mélancolie, et à

la souffrance résignée. Au diable, ma foi ! on a bien le temps d'être triste et de broyer du noir sur ses vieux jours.

— De sorte que vous voilà garçon, maintenant.

— Et j'en suis charmé !

— Et bien ! mon cher Revel, reprit de Brannes en élevant la voix, je suis dans la même situation que vous... j'ai rompu il y a huit jours avec Ernestine.

— Bah !

— Oui, elle usait trop largement de la clef de ma caisse... je ne tiens pas à l'argent, vous le savez, mais il n'y a pas de fortune qui résiste aux caprices d'une courtisane de cette trempe-là. Je lui ai envoyé hier un bracelet de chez Janisset, avec ma carte.

— Toujours grand genre... Dites donc, de Brannes, fit le peintre à mi-voix, en tirant de sa poche son album qu'il posa sur la table, retournez votre chaise et effacez-vous un peu.

— Ces Messieurs prendront-ils du café ? cria le garçon en passant.

— Oui, fit de Brannes, du café et des cigares. Pourquoi me demandez-vous de changer de place, Revel ?

— Parce que je prendrai un croquis de cette jolie fille qui est à quatre pas de notre table, et Revel continua, tout en taillant son crayon avec soin...

avec quelques pampres dans les cheveux, cela me fera une bacchante adorable.

— Oui, oui, c'est une excellente idée, dit de Brannes, et je vous achète d'avance ce chef-d'œuvre.

— Allons donc, est-ce que je fais du commerce avec mes amis ; je vous le donnerai s'il vient bien, cela ne vous coûtera qu'un remerciment, un cadre et une glace; et Revel, après avoir allumé un cigare et humé quelques gorgées de café, commença à esquisser la tête de la grisette.

Un quart-d'heure lui suffit pour achever son ébauche.

Comme il tendait l'album à de Brannes, ces mots, prononcés d'un ton de menace, partirent de la table voisine :

— Voilà un monsieur auquel je vais envoyer une bouteille par le nez tout-à-l'heure.

— Diantre ! c'est vif, dit Revel en relevant la tête pour voir à qui s'adressait cette menace.

Le garçon d'emprunt, debout devant sa place, toisait de Brannes avec colère.

De Brannes, aussi pâle que les feuillets de l'album qu'il tenait ouvert à la main, fixait sur son adversaire un regard atône et glacial : une grimace de dégoût ou de pitié crispait ses lèvres.

— Qu'est-ce que c'est? murmura Revel en s'adressant à son ami.

— Ce n'est rien... ce monsieur qui, fatigué du service qu'il vient de faire, a trouvé une manière plus expéditive de desservir sa table.

— Qu'est-ce que vous dites, vous? cria le commis, en se dégageant brutalement des bras de la grisette qui cherchait à le retenir.

— C'est à nous que vous parlez, l'ami? dit froidement Jean Revel en se levant.

— A vous, comme à lui, si ça vous arrange.

— Ça m'arrange, repliqua Revel.

— Laissez donc, mon cher, reprit de Brannes en tirant son ami par la basque de son habit.

— Pas avant que je sache ce que désire Monsieur.

— Je ne veux pas qu'il regarde ma maîtresse dans le blanc des yeux, comme il le fait depuis une heure. Comprenez-vous?

— Parfaitement, Monsieur; je ne vous demandais pas le secret de vos amours, mais puisque vous voulez bien me donner cette preuve de confiance, je ne serai pas être en reste d'indiscrétion avec vous.

Nous avons des yeux pour voir : or comme ces dames sont charmantes, nous usons de notre privilége.

Quand on ne veut pas être vu, on s'enferme dans un cabinet particulier, et l'on tire les rideaux.

— C'est bon, ne faites pas tant le malin, interrompit le commis en haussant les épaules... et n'essayez p

de recommencer la même balançoire ; ou il y aura du verre cassé dans Landerneau.

— Garçon ! cria Revel, en arrêtant au passage un des serviteurs du père Gueusquin, pour combien y a-t-il de vaisselle et de cristaux sur la table de ces Messieurs et sur la nôtre ?

— Dame, Monsieur, je ne sais pas au juste, moi, fit le garçon en riant bêtement, pour huit à dix francs.

— Tenez, voilà vingt francs, les morceaux seront pour vous avec le reste de la monnaie. Prenez la fuite, garçon, il n'est que temps... Maintenant, continua gaiement Revel en enlevant d'une seule main le plateau chargé de tasses à café et de carafons de liqueurs : commencez le feu, messieurs les Anglais, nous sommes chargés.

Les trois grisettes poussèrent des cris aigus, en se faisant un bouclier de leurs serviettes.

Le commis, honteux et embarrassé, se laissa retomber sur sa chaise, et échangea quelques mots à voix basse avec son compagnon. Quelques minutes après, ils demandaient leur carte et quittaient brusquement Robinson.

— C'est votre diable de pince-nez qui nous a valu cette algarade, reprit Jean en s'adressant à de Brannes. Le pince-nez, c'est la bête noire du courtaud de boutique, voyez-vous.

— Il fallait laisser tomber cette sotte querelle et ne rien répondre à ce goujat.

— Oui, pour nous faire assommer... Vous croyez que ces gaillards-là procèdent par voie de cartel, comme les tenants de vos filles d'opéra?... Quand on veut se frotter à la grisette en puissance d'amant, il faut boxer comme un Irlandais, ou filer doux.

De Brannes fit un geste d'impatience.

— Vous aviez tout l'air de prendre ce dernier parti tout à l'heure, mon cher... continua Revel; je ne vous en veux pas pour cela; mais une autre fois ne jouez plus sur cette corde-là, il faut savoir en pincer, voyez-vous.

Et, joignant l'exemple au précepte, il enleva à la force du poignet une des chaises du jardin et la tint, pendant une minute ou deux, dans la position horizontale.

— Ah! voilà Georges qui nous cherche, partons, il se fait tard, dit de Brannes en se levant.

— Laissez-moi conduire, je connais la route, fit le peintre en prenant la place de droite sur le siége de la voiture.

— Volontiers.

— Hop! cria Revel en faisant siffler dans l'air la mèche de son fouet.

Le cheval partit au galop.

— Vous nous menez un train de poste, observa de Brannes, et par cette obscurité je n'aurais pas cette assurance et ce coup d'œil.

— Là, mon coco, soufflez un peu maintenant, fit le peintre en rendant la main au cheval qui vênait de tourner l'angle de la route du Plessis-Piquet.

Un bruit sec et clair vibra contre un des panneaux de la voiture.

— Qu'est-ce que c'est, Georges ! fit de Brannes en se retournant.

— Je crois que c'est une pierre que l'on vient de nous lancer.

— Une pierre, dit Jean en sondant du regard l'obscurité de la route... bast, quelque ivrogne en gaieté.

Revel n'avait pas achevé sa phrase, qu'une énorme motte de terre frappait avec force l'angle du tablier, contre lequel elle se brisait en mille parcelles.

— Lancez le cheval au galop, cria de Brannes en s'emparant des guides.

— Ah ! canaille, je t'ai vu, cette fois, cria Revel en sautant sur la route... Venez, Georges... venez.

Le domestique s'élança à son tour de son siége, et courut bravement après Revel pour le défendre, contre les misérables auteurs de cette lâche agression.

Le peintre, s'aidant des pieds et des mains, grimpait comme un chat, sur le talus escarpé qui bordait le côté gauche de la route...

Georges allait prendre le même chemin et monter à l'assaut, lorsqu'une ombre se détacha d'un buisson à quelques pieds au-dessus de Revel.

Un gémissement douloureux s'exhala de la poitrine de l'artiste, et son corps tout sanglant roula au travers des branches et des ronces.

Le commis en madapolam venait de lui fendre la tête d'un coup de canne.

III

PROFESSION DE FOI DE JEAN REVEL

La blessure de Jean Revel était heureusement sans gravité : le peintre en fut quitte pour une abondante saignée, et un bandeau de soie noire autour de la tête.

Trop insouciant pour donner de l'importance à cet accident, Revel ne le regarda que comme un contre-temps fâcheux qui, en le condamnant à l'inaction, allait lui faire perdre du temps et de l'argent.

Sans approuver la conduite de son ami, dans l'affaire du bois d'Aulnay ; Revel n'y voyait que l'inexpé-

rience d'un homme dont les mœurs et les habitudes étaient complètement en dehors de ces sortes d'aventures; bien persuadé que, l'épée ou le pistolet à la main, de Brannes se fût bravement conduit.

Le digne garçon ignorait que, lorsque le domestique l'avait ramassé évanoui sur la route, il avait été obligé de courir après la voiture, que de Brannes avait eu la lâcheté de laisser rouler sur la route.

Condamné à garder la chambre, Revel en profita pour mettre son atelier en ordre; et, après une journée de rangements et de nettoyages intérieurs, il écrivit plusieurs lettres à ses clients et à ses élèves, pour les prévenir qu'il était dans la nécessité d'ajourner ses séances et ses leçons.

Mademoiselle Ælia ne fut pas oubliée : elle reçut sous pli un billet d'introduction pour le maëstro Gabriac, avec post-scriptum des plus chaleureux.

Revel achevait son courrier, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la carte que le concierge lui avait remis l'avant-veille.

— Madame Mathilde Dargis, 19, rue de Castellane, relut Jean en cherchant à rappeler ses souvenirs... Je ne connais pas cette dame; en tous cas elle doit avoir une triste opinion de mon empressement à lui rendre sa visite : si de Brannes veut y aller à ma place, il m'obligera infiniment... je lui en parlerai ce soir.

De Brannes entra dans l'atelier comme Revel faisait

cette réflexion ; en deux mots, le peintre le mit au courant du genre de service qu'il réclamait de lui.

— J'ai ma voiture, dit le vicomte, et comme je comptais faire quelques visites, je me suis habillé ; dans une demi-heure, je serai chez Madame Dargis, et ce soir, je vous rendrai compte de ma mission.

— Ce soir, reprit Revel en s'asseyant devant son chevalet, vous trouverez votre bacchante bien avancée.

— Ah ! j'oubliais... Si vous aviez besoin de l'original, ne vous gênez pas, fit de Brannes en souriant.

— Comment cela ?

— Votre bacchante est venue chez moi, à minuit, me demander des nouvelles d'une certaine ombrelle rose, oubliée là bas, à Robinson.

— Alors vous avez fait une meilleure spéculation que moi, dit le peintre en relevant le bandeau qui cerclait sa tête.

— C'est vrai, mais si le minois de mademoiselle Lydie, peut vous faire oublier votre mésaventure, ne vous gênez pas : je suis bon prince.

— Je ne lui demanderai qu'une chose, si vous le permettez : le nom et l'adresse de mon assassin. Je ne serais pas fâché de solder à ce bonhomme là, la note des coups de bâton que je lui dois.

— Allons donc, est-ce qu'un homme comme vous peut se commettre avec un pareil misérable... Vengez-vous plus gaiement, en lui soufflant sa maîtresse.

— Une jolie offre que vous me faites là. Je ne suis pas plus puritain qu'un autre, mais, que diable ! je n'achète point mes amours à la rotonde du Temple.

— Excusez-moi, mon cher ami, ces choses-là se font entre jeunes gens, et je croyais vous être agréable.

— Aussi je ne vous en veux pas... je refuse, voilà tout... Ah çà ! mais, continua Revel, tout en préparant ses pastel et ses crayons, comment se fait-il que vous, qui aspiriez depuis si longtemps, après une de ces liaisons champêtres et naïves ; vous en soyez si vite désenchanté ?

— Par une raison bien simple, mon cher, c'est que la moderne Frétillon, en s'envolant de sa mansarde, en quittant ses giroflées et ses serins ; n'a qu'un seul but, une seule pensée : trouver un imbécile qui lui achète un mobilier en bois de rose, des tapis de moquette, des glaces de Venise, des jardinières de camélias, et une perruche à collier.

— Hélas ! soupira Revel, c'est l'affreuse réalité.

— Autant vaut cent fois prendre une courtisane du grand mauvais monde, qui, ayant ce matériel ; ne cherche qu'à l'entretenir en bon état.

— Parbleu, les réparations locatives coûtent toujours moins cher que les constructions ; et d'ailleurs si l'on y perd du côté de la jeunesse et de l'inexpérience ; on a du moins la satisfaction d'avoir une maîtresse bien plâtrée, bien fardée, bien *maquillée*. Et puis,

avouez que c'est toujours très-flatteur de savoir que l'on a la survivance du comte Zakomelski, du baron Hunindorff, ou de tel joli cavalier en renom, quelque peu bâtard d'un général de l'empire, et d'une comédienne légère.

— Sur quelle herbe avez-vous marché, Jean ?

— Si vous disiez sur quel fumier !

— Ah ! j'y suis maintenant, fit mystérieusement de Brannes. Cette catilinaire n'est qu'une réclame à l'adresse des amours discrets des dames du beau monde. Revel, mon ami, vous avez sous jeu, quelque intrigue avec une femme mariée ; ou quelque petite vicomtesse mineure, dont vous faites le portrait.

Si la dot vous échappe, vous n'aurez pas tout perdu ; dans les cas difficiles, un voyage de neuf mois en Italie arrange bien des choses.

— Vous vous trompez... je n'ai pas besoin de me vendre comme un avoué, pour vivre et faire vivre ma femme, si je me marie jamais.

Quant à séduire une jeune fille, un de ces enfants confiés à ma loyauté d'homme et d'artiste : je me regarderais comme le dernier des misérables si cette pensée me venait seulement à l'esprit.

Tenez, de Brannes, on dit que le cœur ne se commande pas, et que l'homme le plus fort peut être vaincu par une passion plus puissante que sa raison, que son honneur même : je crois cela, parce que cela est. Eh bien ! si un semblable malheur me frappait, je

n'hésiterais pas une minute... je partirais pour ne pas m'exposer à une lutte dangereuse, à une faute irréparable. Et si, malgré cela, mon amour était toujours aussi ardent, aussi implacable, je me ferais l'amant de la dernière des courtisanes pour me souiller, m'avilir à mes propres yeux, et me rendre indigne d'un amour pur. Voulez-vous savoir ce qui arrive lorsqu'on n'a pas assez de volonté pour prendre un de ces partis extrêmes. On se laisse bercer par ce premier sentiment si doux d'une affection naissante, on boit avec délices cette coupe si pleine d'ineffables sensations, on cache son bonheur à tous les yeux comme un avare cache son trésor... Et puis un jour arrive, où la tristesse vous serre le cœur, où les sens parlent plus haut que la raison... Ce jour-là, on déshonore une famille entière... on broie sous ses pieds le cœur d'une mère que l'on condamne à rougir de sa fille ; on force un brave jeune homme à jouer sa vie dans un duel dont l'issue ne rachète rien... car sous la tache de sang, il y a toujours la tache de boue. Si le malheur, qui ne fait rien à demi, a voulu que la pauvre fille soit mère, des malédictions et des larmes répondent au premier cri de son enfant ; et le premier sourire de la pauvre petite créature est pour la mercenaire, qui l'a emporté bien loin au fond de quelque village.

IV

MATHILDE DARGIS

Madame Dargis, étendue sur une chaise longue, caressait nonchalamment le museau d'une levrette blanche couchée sur ses genoux.

De temps en temps, ses yeux se levaient paresseusement sur le cadran de la pendule du salon, et s'y fixaient avec une attention singulière.

Deux jeunes filles de dix-huit à vingt ans, assises auprès de la fenêtre à l'autre extrémité du salon, tour-

naient doucement les feuillets d'un album de musique, tout en causant à voix basse.

La persistance de madame Dargis à suivre la marche des aiguilles de la pendule, dit assez clairement qu'un quatrième personnage est attendu avec une impatience des plus vives.

Le soin que prennent les deux jeunes filles à ne pas troubler la méditation de leur mère, semble encore indiquer, qu'elles redoutent d'irriter cette impatience.

Cependant deux heures se passèrent dans cette double attente.

Or, comme il est de toute nécessité pour nous de préparer l'entrée de ce retardataire, nous allons nous occuper d'abord des personnages présents.

Madame Dargis était une grande et belle femme, aux formes bien développées, et d'une tournure élégante.

De longues anglaises d'un blond cendré tombaient en anneaux soyeux sur ses épaules d'un contour charmant.

Des yeux bleus, sombres, d'une mobilité singulière, donnaient à son visage, un peu pâle, un grand caractère de résolution et de fierté.

Mathilde Dargis avait quarante-trois ans, et en avouait trente-six de bonne foi; ses amis lui prêtaient la coquetterie de se vieillir de trois ou quatre ans.

Elle était fille d'un cafetier-limonadier de Nevers. Le colonel Dargis, habitué de la maison, en était devenu éperduement amoureux; et l'avait épousée après deux mois de cour assidue.

Mademoiselle Mathilde Brunot (la future madame Dargis) n'apportait en dot que ses charmes, et les goûts de luxe et de dépense d'une sultane favorite.

Le colonel Dargis n'avait que sa pension de retraite, et des espérances fort belles, il est vrai; mais aussi fort compromises, par ses opinions bonapartistes qui l'avaient éloigné de sa famille, légitimiste au premier chef.

Toutefois, le colonel espérait que la naissance d'un fils éclaircirait cet horizon; et que son frère, le marquis Emmanuel Dargis, vieux garçon millionnaire, se laisserait attendrir par cet événement.

Madame Dargis fondait de son côté les mêmes espérances.

Cependant le colonel vieillissait à vue d'œil et baissait considérablement. Cinq années s'étaient écoulées depuis le jour où les époux avaient prononcé le *oui* solennel; et il n'était pas autrement question d'héritier.

Veuve et sans enfants, madame Dargis avait en perspective l'arrière-boutique et le comptoir du *café de l'Union*.

Il fallait *nécessairement* que le colonel perpétuât sa race.

Madame Dargis, qui avait une volonté bien arrêtée, donna au colonel une belle petite fille, qui fut inscrite sur les registres civils, sous le nom de Pauline. Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte : dix-huit mois après, le colonel était une seconde fois père.

Seconde déception.

L'enfant était également du sexe féminin, or comme on ne voulut pas démarquer la layette que l'on avait brodée aux initiales d'Henri Dargis, l'héritier tant désiré : la cadette reçut le nom d'Henriette.

Depuis longtemps déjà le colonel se plaignait d'une maladie de foie, ce fut un nouveau prétexte pour lui de crier après tout le monde, et de se persuader qu'il était l'homme le plus malheureux du monde.

Madame Dargis chercha en vain à le consoler par les moyens les plus persuasifs ; le colonel plus aigre et plus jaune que jamais, l'envoya au diable avec ses filles, chassa son médecin comme un laquais, et avala dix bouteilles de rob Boyveau-Laffecteur.

Quinze jours après, un peloton de grenadiers lui rendait les honneurs militaires au cimetière Mont-Parnasse.

Madame Dargis chargea ses amis de faire toutes les démarches au ministère de la guerre pour la régula-

risation de sa pension ; et partit pour Vichy avec trois caisses remplies de robes de deuil et de demi-deuil.

De mémoire de commis, le magasin de la *Scabieuse* n'avait livré un deuil plus complet.

Le noir *allait* à ravir à madame veuve Dargis, au dire des hôtes de Vichy ; et jamais elle n'avait été plus séduisante.

Notre intention n'étant pas de nous étendre davantage sur cette biographie rétrospective (un vilain mot qui rappelle un plus vilain homme encore), hâtons-nous de reprendre la scène où nous l'avons laissée.

— Pauline, dit madame Dargis, voyez donc ce que l'on donne à l'Opéra ce soir.

La jeune fille se leva vivement et consulta le journal du jour.

— On annonce *la Magicienne* avec la Borghi-Mamo et Guymard.

— Vous aimez l'Opéra, je crois ?

— Oui, ma mère.

Madame Dargis agita le cordon d'une sonnette.

Un vieux domestique entra.

— Tenez, Bastien, dit-elle en prenant un billet de cent francs dans un boîte de laque, allez à l'Opéra, louer la loge 19 des premières de face, si elle n'est pas retenue déjà.

Le valet s'inclina et présenta à sa maîtresse une carte de visite sur un plateau d'argent.

— M. Jean de Brannes, lut madame Dargis à mi-voix; je ne connais pas ce monsieur, que me veut-il?

— Madame, c'est un ami de ce jeune peintre qui doit faire le portrait de mademoiselle Pauline.

— Revel!... Ah! fort bien... faites entrer.

— Alors je ferai attendre M. Moëser qui est arrivé en même temps, continua Bastien d'une voix plus basse.

Un sourire de satisfaction éclaira le visage de madame Dargis.

— Non, fit-elle, priez-le de passer dans ma chambre; j'irai l'y rejoindre dans un instant.

— Faut-il nous retirer, ma mère, dit Henriette en prenant le bras de sa sœur.

— Non, ce monsieur n'a sans doute pas de secrets à me confier.

Bastien souleva la portière du salon, et annonça M. de Brannes.

V

MOESER

Nous savons de quelle mission s'était chargé Jean de Brannes ; or, pour ne pas faire dialoguer inutilement nos personnages, nous dirons tout simplement, qu'en apprenant l'accident arrivé au jeune peintre, accident que de Brannes avait *arrangé* et *poétisé* de son mieux ; madame Dargis lui dit de prévenir son ami, qu'elle conduirait sa fille chez lui, dans son atelier, puisqu'il ne pouvait venir chez elle.

Nous remarquerons en passant que madame Dargis n'employait ce mot : ma fille, que pour désigner Pau-

line, n'appelant jamais son autre enfant que par son nom de baptême.

Après avoir exprimé à de Brannes la haute opinion qu'elle avait du talent, et du caractère de son ami le pastelliste Jean Revel; Mathilde prit séance pour le surlendemain, à deux heures.

De Brannes remonta dans sa voiture, préoccupé et pensif.

Madame Dargis fut si charmée des manières distinguées, et de la conversation de ce jeune homme, qu'elle lui fit incontinent une petite réclame auprès de mesdemoiselles Pauline et Henriette, et entra dans sa chambre.

Un petit homme de quarante-cinq ans, maigre et blafard, aux cheveux blond filasse, aux yeux gris verts comme ceux des demoiselles d'eau ; se tenait debout contre la cheminée, tournant entre ses doigts, d'une propreté douteuse, une magnifique coupe de Jade.

— Bonjour, Moëser, dit madame Dargis en s'approchant.

— Votre respectueux serviteur, fit l'homme en s'inclinant profondément.

— Vous regardiez cette chinoiserie, c'est un cadeau de Monsieur de Saint-Marcelin.

— C'est moi qui lui ai vendu cette coupe, dit Moëser en la déposant avec précaution sur une étagère.

— Alors je suis fixée, reprit en souriant madame Dargis, elle a dû lui coûter cher.

— Trois cents francs, fit le marchand, et je vous la reprendrai pour deux cent cinquante, si vous voulez vous en *défaire*.

— Est-ce que vous vous croyez au Temple, maître Moëser? dit la veuve en toisant notre personnage avec une majestueuse impertinence.

Un petit sourire pincé glissa sur les lèvres du brocanteur.

— Voyons, asseyez-vous et écoutez-moi, continua la veuve en se laissant tomber sur un fauteuil.

Le juif prit une chaise et s'assit lentement, après avoir posé son chapeau sur le tapis.

— J'ai besoin d'argent, reprit madame Dargis, du même ton qu'elle eût dit : les fonds sont prêts, faites toucher chez mon banquier.

— Pardon, madame, objecta le juif en baissant la voix, mais je vous ai remis 1,500 francs il y a un mois.

— Après ! fit madame Dargis tout en polissant ses petits ongles roses avec un couteau d'ivoire.

— Après, répéta Moëser un peu embarrassé, c'est que je ne suis pas en fonds en ce moment.

— Vraiment, monsieur Moëser... la crise américaine, n'est-ce pas, qui entrave toutes les affaires....

l'escompte qui devient de plus en plus lourd ? Croyez-moi, n'entamez pas ce chapitre-là ; c'était bon, il y a deux ans, quand vous me marchandiez pour un billet de 500 fr. Je vous le répéte : j'ai besoin d'argent, voulez-vous m'en vendre ?

— Entre vouloir et pouvoir, balbutia Moëser en soupirant...

— Il y a un monde, je sais cela.

— Enfin, quelles seraient vos conditions ?

— Ne les connaissez-vous donc pas ? reprit madame Dargis un peu étonnée de la question. Je m'engagerai à vous rendre la somme, à la mort de M. Emmanuel Dargis, mon beau-frère.

— Permettez ; si M. Emmanuel Dargis venait à se remarier.

— A soixante ans, je serais curieuse de voir cela.

— Moi pas ! fit Moëser avec épouvante, j'y perdrais net 100,000 francs.

— Vous êtes un manant, dit la veuve en égrenant toutes ses paroles : si M. Emmanuel venait à me... à déshériter mes enfants : je trouverais dix moyens pour un, de m'acquitter envers vous.

— Oh ! je n'en doute pas, madame, repartit vivement Moëser, mais les affaires doivent se baser sur des certitudes et non sur des éventualités... Laissez-moi m'expliquer : vous venez de dire vous-même que c'étaient

vos enfants qui devaient hériter du marquis Emmanuel Dargis.

— Eh bien !

— Eh bien ! que mesdemoiselles Pauline et Henriette se marient sous le régime de la communauté ; et la garantie que j'ai acceptée devient complètement illusoire. Les maris de ces dames peuvent parfaitement refuser de payer les dettes de leur belle-mère... cela se voit tous les jours.

— Jamais ! s'écria madame Dargis avec force, jamais mes enfants ne renieront une dette aussi sacrée ; c'est pour elles, c'est pour leur donner du pain et un abri, que j'en suis réduite à emprunter.

— Hé ! hé ! ricana Moëser, je connais des familles entières qui se nourrissent fort bien et se logent agréablement, avec la moitié de la pension que vous possédez.

— Ah ! fit sévèrement l'ex-limonadière, je ne reconnais à personne le droit de contrôler mes actions.

Assez de phrases comme cela : oui ou non, pouvez-vous me remettre ce que je vous ai demandé ?

— Combien vous faudrait-il, demanda le juif avec hésitation.

— Deux mille francs.

— Deux mille francs, répéta Moëser, et pour quand ?

— Tout de suite.

Moëser reprit tranquillement son chapeau et en brossa les bords avec la manche de son paletot.

— Eh bien ! fit Mathilde.

— Tenez, Madame, dit Moëser avec une fausse bonhomie je n'aime pas refuser de rendre service à une cliente : je vous remettrai demain l'argent, seulement...

— Seulement, répéta madame Dargis.

— Seulement, continua Moëser en se levant, nous ferons un nouvel acte... nous sommes tous mortels, vous le savez, et on n'est pas un malhonnête homme pour prendre ses précautions.

— Expliquez-vous clairement.

— Mademoiselle Pauline est majeure, n'est-ce pas ?

— Depuis un mois.

— Eh bien ! elle voudra bien ajouter sa signature à la vôtre ; de cette manière j'aurai entre les mains un engagement régulier, qui pourra faciliter à l'avenir nos petites opérations.

— Soit, dit madame Dargis en faisant un effort sur elle-même, Pauline signera.

— Demain à quatre heures vous aurez l'argent.

— Pas avant ? fit Mathilde en arrêtant le juif par le bras.

— Guère avant, il me faut le temps de trouver les fonds.

— C'est vraiment fort ennuyeux, reprit-elle, et je

ne sais comment je ferai d'ici là : il me restait cent francs, que je viens de remettre à Bastien pour aller me louer une loge à l'Opéra. Qu'est-ce que vous avez sur vous, Moëser ?

Le juif fouilla dans la poche droite de son gilet et en tira trois louis.

— Trois louis, dit-il humblement, je me croyais plus riche, et il fit le geste de remettre l'argent dans sa poche.

Une teinte rosée colora le front et les joues de la veuve.

—Je ne me gêne pas avec vous, dit-elle en faisant un effort pour sourire, je prends vos soixante francs Moëser : je pourrais en avoir besoin ce soir.

Les petits yeux gris du juif brillèrent d'un reflet irisé, et sa bouche décolorée grimaça de nouveau.

Il posa les trois pièces d'or, sur une des tablettes de l'étagère, entre un Chinois émaillé et un caniche de verre soufflé.

C'était dire finement que l'or pouvait être considéré, ce jour là, comme une curiosité dans la maison : l'intention n'échappa pas à Mathilde.

—Je ne vous connaissais pas ce Diaz, reprit Moëser en prenant son pince-nez, pour regarder une petite toile accrochée au milieu d'un panneau.

Une bacchante endormie et peu vêtue... c'est prodigieux de ressemblance.

—De ressemblance? répéta Mathilde en cherchant à comprendre.

—Oui, dit Moëser, c'est ma nièce Ælia qui a posé sous ce costume.

—Sans ce costume, vous voulez dire.—

—Ah! c'est une belle fille allez que ma nièce, et il n'y a pas à Paris un plus beau modèle.

—Votre nièce pose dans les ateliers? dit Mathilde avec une grimace de dégoût.

—Elle posait du moins, mais M. Jean Revel lui a promis de la faire entrer au théâtre.

—Alors, bonne chance! je prendrai une loge quand elle débutera. A demain, Moëser.

—A demain, Madame!

Et Moëser après s'être incliné, ouvrit la porte et disparut.

Il venait de conclure une affaire d'or.

Quant à Mathilde Dargis, elle ruinait sa *fille* avec une merveilleuse placidité de conscience.

VI

PORTRAIT A LA PLUME ET AU PASTEL

Madame Patural et sa *demoiselle* s'étaient distinguées ce jour-là, dans le nettoyage et le rangement de l'atelier de Jean Revel.

Les fauteuils avaient été essuyés et brossés, les glaces lavées à l'esprit de vin, et les tapis battus dans la cour.

Les portières relevées par les embrasses de soie affectaient les plis les plus accadémiques; et de gros bouquets de dalhias jaillissaient des cornets du Japon posés sur la cheminée.

Jean Revel qui attendait madame Dargis et sa fille, voulait que ces dames eussent aussi bonne opinion de son intérieur, que de son talent.

Un chassis tendu était posé sur le chevalet, et la boite de pastels ouverte sur une table de chêne à pieds tors.

Ces préparatifs achevés, Revel endossa sa vareuse de flanelle la plus neuve, et tailla ses crayons en attendant.

De Brannes lui avait dit que le portrait qu'il aurait à faire serait celui de la fille aînée de madame Dargis; mais il s'était abstenu de lui donner d'autres détails sur son modèle.

Revel ne savait donc pas si mademoiselle Pauline Dargis était petite ou grande, sévère ou gaie; et enfin si ses cheveux étaient bruns, blonds ou roux.

A deux heures et dix minutes, le timbre de l'antichambre se fit entendre.

Madame Patural annonça madame Dargis.

Revel offrit des siéges, et s'excusa du dérangement qu'il causait à ces dames, en les laissant venir chez lui.

En cinq minutes, toutes les questions relatives au portrait à faire, étaient complètement résolues.

Revel demandait mille francs pour exécuter le portrait en pied et de grandeur naturelle de mademoiselle Pauline Dargis.

Madame Dargis ne marchanda pas.

Revel posa sur son chevalet un châssis de plus grande dimension, pendant que mademoiselle Henriette aidait sa sœur à se débarrasser de son mantelet et de son chapeau.

Madame Dargis avait pris un album sur la table, et s'était assise dans un fauteuil.

— Pardon ! dit-elle, sans lever la tête, j'aimerais assez un fond de campagne, un parc, si c'est possible, avec une balustrade de pierre sur le premier plan : vous savez, des tons clairs et vaporeux.

Revel se mordit les lèvres pour dissimuler un sourire malicieux.

— Permettez, Madame, dit-il doucement, si j'avais à exécuter le portrait de mademoiselle, (il désigna Henriette) qui a les cheveux blonds cendrés et les yeux bleus, je n'hésiterais pas à suivre votre conseil; mais je crains bien de ne pouvoir vous faire les mêmes concessions pour ce travail.

— Eh bien ! faites selon votre inspiration, reprit Madame Dargis tout en continuant à tourner les feuillets de l'album.

Jean Revel approcha de Pauline une grande chaise de bois sculpté, sur le dossier de laquelle la jeune fille appuya son bras gauche. Il lui indiqua ensuite une attitude simple et vraie, disposa quelques plis et quelques rubans de la robe, regagna son chevalet, prit

bravement un porte-crayon chargé de fusin, et regarda son modèle avec les yeux du corps et de l'âme.

Les yeux du corps lui montrèrent une belle jeune fille d'une angélique beauté. Ceux de l'âme, ou pour mieux dire son intuition artistique, lui fit deviner sous ce frais et doux visage, une âme poétique et exaltée.

Au premier coup de crayon qu'il donna, il sentit comme une douce chaleur lui monter au cœur : un sourire de plaisir éclaira son visage.

Il comprenait qu'il devait faire une œuvre remarquable, avec un semblable modèle.

Or, pendant que notre ami Revel esquisse, à grands traits, l'ensemble de son portrait; ébauchons le nôtre à la plume.

Pauline était grande et svelte, sa taille souple, ronde et cambrée : ses épaules et ses bras d'un contour admirable.

Une splendide chevelure d'un noir bleu, ondoyait sur ses tempes, et s'enroulait derrière son col en torsades soyeuses.

Ses yeux brun foncé, d'une expression calme et rêveuse, s'attachaient sur vous avec une fixité pleine de douceur et de rêverie. De grands sourcils noirs dont l'arc se relevait vers les tempes, un nez légèrement aquilin, et de petites lèvres carminées. L'ovale de la figure, un peu mince par le bas, et la disposition des

sourcils, donnaient enfin à sa physionomie une expression pleine de finesse et de malice.

Un petit zézaiement, ou plutôt une prononciation légèrement anglaise, loin d'être un défaut chez elle ; ajoutait une naïveté enfantine, un charme irrésistible à ses paroles, en rompant le caractère un peu sévère de sa beauté.

En une heure, Revel eut esquissé entièrement l'ensemble du portrait.

Ce premier dessin était d'une grande hardiesse de mouvement.

— Reposez-vous, Monsieur, dit Pauline en souriant, vous êtes plus fatigué que moi.

Revel remercia du regard la jolie enfant, et pendant qu'elle s'asseyait sur sa chaise, il se laissa tomber sur le divan pour juger de loin de l'effet de son œuvre.

— Voyez-donc, maman, comme c'est déjà avancé, dit Henriette en se penchant sur l'épaule de sa mère.

— Oui, dit Mathilde en prenant son lorgnon, cela ne *ressemble* pas encore ; cela viendra : mais je ne comprends pas l'utilité de ces grosses barres, couleur de brique.

— Je ne suis qu'une écolière en fait de peinture, reprit Pauline en regardant l'artiste, mais je pense que monsieur Revel a l'intention de peindre ce portrait dans la manière de Van-Dyck : ses *dessous* semblent l'indiquer du moins.

— Oui, Mademoiselle, dit l'artiste un peu surpris de cette réflexion; en montant le ton des vêtements, des accessoires et du fond : la tête se détachera en clair-obscur.

— C'est que ma fille s'occupe aussi de peinture, interrompit madame Dargis avec importance.

— Vraiment! — Alors, si j'ai besoin d'un conseil, je saurai à qui m'adresser.

— Hélas! je suis déjà assez embarrassée pour moi-même, quand je veux faire une pauvre petite aquarelle d'après nature.

— Ah! c'est l'aquarelle que vous faites, Mademoiselle; un genre charmant.

— Celui qui souffre le plus la médiocrité, reprit humblement Pauline. Ce n'est pour moi, qu'un simple passe-temps, quand nous allons à la campagne; un prétexte pour barbouiller des albums en voyage.

— Je suis certain que vous mettez trop de modestie dans vos paroles, Mademoiselle.

— Certainement, dit Henriette en s'approchant, ma sœur fait de très-jolies choses; seulement elle n'est jamais satisfaite de son travail.

— Alors je ne doute pas qu'il n'y ait, dans les cartons de mademoiselle, de très-bonnes études.

J'ai, par expérience, une excellente opinion des artistes qui doutent d'eux-mêmes, et qui font bon marché de leurs œuvres.

— Eh bien ! fit Pauline, je vous apporterai quelques croquis, et nous verrons si vous persisterez dans votre bonne opinion. — J'y gagnerai toujours de bons conseils, et une critique éclairée.

— Je vous promets d'être sincère, dit gaiement Revel, je serais trop embarrassé pour trouver des compliments qui ne seraient pas mérités.

Maintenant je suis tout à votre disposition, Mademoiselle, continua-t-il en se rapprochant du chevalet.

Pauline se leva et reprit la pose.

— La tête un peu plus tournée vers moi, dit le peintre, en commençant à indiquer les ombres avec les *terres* et les *laques*.

Madame Dargis ferma l'album pour prendre un journal, pendant que mademoiselle Henriette s'asseyait devant le piano.

— Le piano ne vous gênera pas ? fit la jeune fille, en se retournant.

— Au contraire, Mademoiselle, dit vivement Revel, j'adore la musique, et c'est une joie pour moi quand mes amis veulent bien se mettre au piano. Le travail que je fais en les écoutant, est toujours heureux.

— Vous êtes musicien, monsieur Revel ? demanda madame Dargis.

— Hélas ! non, madame, fit Jean, j'accompagne tout au plus une romance ; et encore faut-il qu'elle soit d'une facilité élémentaire.

— Ma fille a un véritable talent, continua madame Dargis.

— Mais oui, dit Revel en écoutant le quadrille que mademoiselle Henriette avait attaqué avec une sûreté, et une vigueur remarquables.

— C'est de Pauline dont je parle, reprit madame Dargis.

Un nuage de tristesse assombrit les traits de Pauline.

— Ma sœur est au moins aussi forte que moi, dit-elle, et d'ailleurs je suis son aînée de deux ans, et, ai eu plus de temps qu'elle à donner à cette étude.

Revel comprit tout de suite que mademoiselle Pauline était l'enfant de prédilection de la famille : et ce que cette préférence avait de douloureux pour la pauvre Henriette.

Madame Dargis eut toutefois l'esprit de ne pas contredire sa fille.

Henriette acheva son morceau, mais pour une oreille même peu exercée, il était aisé de juger que l'exécution du final laissait beaucoup à désirer.

Pauline regarda sa sœur avec une expression si douce et si triste, lorsqu'elle regagna sa place, que le jeune homme en fut profondément ému.

— Allons, se dit-il, elle est aussi bonne qu'elle est jolie.

— Vous recevez beaucoup d'artistes ? reprit Mathilde en se renversant sur son fauteuil.

— Non, dit Revel tout en continuant son travail, je ne vois guère que monsieur de Brannes.

— Le jeune homme que vous m'avez envoyé ?

— Oui, Madame.

— Il est fort bien ce monsieur de Brannes, continua madame Dargis... que fait-il ?

— Mais il vit de ses rentes, Madame.

— Ah ! il est riche !

— Riche, non, mais il a de quoi vivre honorablement.

— Et c'est votre meilleur ami ? demanda Pauline en arrêtant sur le peintre un regard profond.

— Oui, Mademoiselle, reprit Revel avec élan, c'est mon meilleur ami, car il a pour moi la même estime et le même dévouement que j'ai pour lui. M. de Brannes est d'un caractère sérieux et concentré ; mais j'ai pu apprécier souvent, les qualités solides de son cœur et de son esprit.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, monsieur, dit Mathilde en s'animant peu à peu ; je n'ai vu M. de Brannes qu'une demi-heure à peine, et cela m'a suffi pour le juger tel que vous venez de nous le dépeindre.

Ces caractères froids et réservés... me plaisent infiniment. C'est toujours un signe de distinction, et de race.

— Alors je dois avoir bien mauvais goût, dit étour-

diment Henriette, mais je n'aimerais pas un mari qui, n'étant ni avocat, ni médecin, ni notaire, enfin ce que l'on est convenu de nommer un homme sérieux : aurait toujours la mine d'un procureur impérial, qui a condamné sa demi-douzaine de forçats dans la matinée.

Mathilde haussa les épaules, et regarda Henriette avec colère.

Mais d'un regard suppliant Pauline avait arrêté sur ses lèvres, une leçon cruelle devant un étranger.

La séance terminée, Pauline remit son mantelet et son chapeau, et la mère et les filles prirent congé du peintre, non sans lui avoir promis de revenir le lendemain à la même heure. Au moment où Jean Revel fermait la porte du carré, il entendit madame Dargis qui disait d'une voix brève et impérieuse à mademoiselle Henriette :

— Vous apporterez demain votre tapisserie, de cette manière vous aurez une raison pour vous taire.

Jean rentra, s'assit sur la chaise qui avait servi à Pauline, et, les yeux fixés sur son ébauche, il se mit à réfléchir profondément.

Il ne connaissait guère le monde que par sa clientèle, et ses études physiologiques et psychologiques étaient fort peu avancées; cependant, avec son bon sens et sa droiture d'esprit, il comprenait qu'il y avait une anomalie pénible entre l'éducation première, et la condition présente de ces jeunes filles.

Le ton dégagé, les manières cavalières et jusqu'à la toilette prétentieuse de cette mère de famille : lui inspiraient de tristes réflexions.

Jean de Brannes était sorti, préoccupé et pensif, de chez madame Dargis.

Jean Revel était triste et inquiet, après le départ de sa nouvelle cliente.

Or, nous connaissons assez bien le caractère de ces deux personnages, pour comprendre que cette préoccupation et cette tristesse, avaient un mobile différent.

Au fond de l'âme, de Brannes se réjouissait du hasard heureux qui lui avait ouvert une maison agréable, et calculait froidement les chances d'une conquête digne de lui.

Le cœur généreux de Jean Revel, se serrait à la pensée que cette enfant si belle et si pure, était exposée à se perdre par l'orgueil, la vanité et la légèreté de sa mère.

Qui avait donc inspiré cette secrète espérance à l'un, et cette crainte à l'autre?

Jean de Brannes avait entrevu mademoiselle Pauline Dargis, et cela lui avait suffi pour la trouver remarquablement jolie.

Jean Revel venait de passer deux heures à la regarder, et avait compris tout ce qu'il y avait de séduction et de charmes, dans cette belle jeune fille.

VII

ORAGE DU CŒUR

Nous donnerions à nos lecteurs, le bulletin détaillé des dix séances que Jean Revel accorda à madame Dargis pour le portrait de sa fille, qu'ils ne seraient pas plus avancés pour cela.

Comme dans la chanson des *Oies*, cette *scie* importée de la villa Médicis, la seconde ressembla à la première, la troisième à la seconde et ainsi de suite. Constatons seulement que les baillements et les soupirs d'ennui de Mathilde Dargis devenaient chaque jour plus larges et plus profonds; et que M. de Brannes,

qui était venu dès le second jour, en s'excusant de déranger son ami, et en demandant toutes sortes de pardons pour son indiscrétion, assistait régulièrement à toutes les séances.

Du moment où ses clientes acceptaient franchement la présence d'un tiers, Revel qui ne travaillait jamais mieux qu'au milieu du bruit et de l'animation, était enchanté de trouver une distraction de plus.

Or, pendant que le pastel s'égrenait sous ses doigts, de Brannes faisait à Mathilde de petits compliments dans le style du marquis de Boufflers, se mettait au piano et causait, tout en jouant, avec mademoiselle Pauline et son ami Jean.

C'était d'ordinaire le moment que choisissait Matilde, pour s'endormir derrière son journal.

Quant à cette pauvre Henriette, depuis le jour où sa mère l'avait si vertement grondée, elle brodait silencieusement des manchettes pour sa sœur.

La charmante enfant, toujours empressée à mettre en relief les qualités et les talents de son aînée, avait apporté le carton qui renfermait les aquarelles de Pauline ; et Revel avait examiné avec une joie véritable ces petits paysages, qui sans être d'une exécution remarquable, dénotaient un sentiment profond de l'art, et une surprenante facilité.

Pas n'est besoin de dire, que de Brannes trouva

moyen de surenchérir, sur les éloges sincères que le peintre adressa à la jeune fille.

Comme on le voit, l'atelier de Jean Revel ressemblait assez au tableau du Décameron de Winterhalter.

De sympathique qu'il était d'abord à madame Dargis, de Brannes devint bientôt pour elle un garçon charmant, plein de cœur et d'esprit; bref un peu moins qu'un ami, beaucoup plus qu'une connaissance.

Avec son expérience du monde, de Brannes avait parfaitement compris que, pour arriver au but qu'il s'était proposé : il fallait gagner d'abord la confiance et l'amitié de madame Dargis, pour s'ouvrir la porte de son salon.

Toujours modeste et respectueux dans sa conversation, de Brannes mettait un soin tout particulier, à dissimuler devant son ami le sentiment qui le guidait : l'austère profession de foi du peintre, lui avait donné à réfléchir sur les résultats d'une confidence amoureuse.

De son côté, Jean Revel refoulait au plus profond de son cœur cet amour naissant, qui le jetait dans un trouble inconnu, et lui donnait par moment une tristesse contre laquelle sa joyeuse philosophie luttait en vain...

Revel avait pour Pauline cet amour profond, respectueux et timide, qui n'a d'autre espérance que le mariage. — Cet amour que l'on n'ose presque jamais

avouer soi-même, parce que le monde a appris à ne le considérer que comme une affaire. Et que les affaires délicates se traitent beaucoup mieux par des tiers.

Riche, et d'un nom plus illustre, Jean Revel eut prié son ami de Brannes d'aller demander pour lui la main de mademoiselle Pauline ; mais dans son humble position, et avec les goûts de dépense et de luxe de madame Dargis , c'était s'exposer à un refus certain.

Le pauvre garçon se débattait au milieu des écueils d'une question insoluble, bien résolu qu'il était à n'user que de moyens les plus honorables.

La galanterie de son ami, ses visites à l'atelier lui avaient bien donné un peu à réfléchir ; mais connaissant de longue date le caractère du vicomte, et l'importance qu'il attachait à former des relations dans le monde, il n'avait plus vu dans cet empressement que le désir bien innocent de s'ouvrir une maison agréable, pour la saison d'hiver.

Maintenant comme nous voulons en finir une bonne fois avec ces comparaisons et ces rapprochements, qui reviennent sans cesse sous notre plume ; nous nous abstiendrons à l'avenir de ces parallèles fatigants.

Cependant cet état de choses ne tarda pas à se modifier, se perfectionner serait peut-être plus exact. Des bâillements et des soupirs, madame Dargis en était passée aux récriminations, et aux réflexions mal sonnantes.

« M. Revel n'avait demandé que quinze séances.

« M. Revel n'avait plus besoin de son modèle, pour achever les étoffes et les accessoires.

« On ne savait rien de plus ennuyeux que d'assister aux séances d'un portrait : » et bien d'autres choses encore. Ce fut en vain que de Brannes chercha à lui faire prendre patience.

Mathilde Dargis connaissait trop bien le prix du temps, pour accepter ses bonnes et mauvaises raisons. Son existence reposait en partie sur des opérations de la même nature que celle que nous lui avons vu traiter avec le juif Moëser; ou sur le trafic des actions, qu'elle avait l'habileté de se faire donner par ses amis.

La perte d'une journée répondait donc pour elle à une perte d'argent... D'ailleurs Mathilde faisait encore un autre calcul : le nombre de ses amis utiles, et de ses connaissances serviables, était incalculable ; et ce n'était qu'en apportant une extrême exactitude dans sa correspondance du matin, et ses visites de l'après-midi, qu'elle *cultivait* ses relations, et maintenait son crédit dans les ministères, auprès des directeurs et administrateurs des grandes compagnies industrielles.

Partout enfin où il y avait quelque chose à espérer, ou à gagner.

Du reste, madame Dargis ne se contentait pas seulement de mettre ses amis à contribution, elle écrivait fort bien à M. Mirès, qu'elle ne connaissait pas même de vue :

« Cher Monsieur,

« J'espère que vous voudrez bien me comprendre pour cent actions, lors de l'émission de, etc., etc.

Or, comme elle ne se souciait pas de compromettre plus longtemps son avenir, pour un portrait, elle trouva un moyen ingénieux de concilier ses intérêts, avec l'achèvement de l'image de son enfant.

Ce moyen, parfaitement accepté dans les mœurs anglaises, consistait tout simplement à laisser mesdemoiselles Pauline et Henriette, sous la garde de Jean Revel.

Dans toute autre circonstance, Revel eût été flatté de cette marque de confiance : mais la présence de M. de Brannes, qui pouvait être une garantie pour Mathilde, devenait pour lui un sujet d'inquiétude.

Il avait charge d'âme, et comprenait toute la gravité de la responsabilité qui pesait sur lui.

S'en expliquer avec de Brannes, et le prier de suspendre ses visites : c'était éveiller en lui des idées qu'il n'avait sans doute pas, et se brouiller certainement avec un ami. D'ailleurs, madame Dargis ne lui avait pas donné mission d'en agir ainsi.

Observer et attendre, étaient les deux seuls partis raisonnables.

Il observa et attendit.

Or, il comprit bientôt que de Brannes aimait made-

moiselle Pauline Dargis ; et que Mademoiselle Pauline se troublait visiblement à la vue du vicomte.

— C'est bien, se dit-il, je n'ai pas le droit de me mêler de leurs amours, mais je n'en serai plus responsable à l'avenir.

L'homme disparaissant alors pour faire place à l'artiste: Revel, immobile et muet, se remit au travail avec une sorte d'acharnement.

En une seule séance le portrait fut presque entièrement achevé.

Madame Dargis elle-même, s'extasia de la rapidité avec laquelle le peintre avait exécuté la dernière partie de son œuvre.

— Allons, dit-elle en souriant, encore deux ou trois séances, et l'encadreur pourra emporter ce portrait.

— Elles seraient inutiles, dit Revel, je n'ai plus besoin d'avoir recours à l'obligeance de mademoiselle : il ne me reste plus que les étoffes et le fond à terminer ; si vous voulez bien me faire remettre la robe et le bracelet de mademoiselle Pauline, j'achèverai seul mon travail, qui sera après-demain à votre disposition.

Pauline pâlit légèrement, et lorsqu'elle s'approcha de la glace, pour remettre son chapeau, il la vit échanger un regard chagrin avec M. de Brannes.

— Merci, monsieur Revel, merci, murmura une douce voix à l'oreille du peintre.

Revel tourna vivement la tête.

Henriette était debout derrière lui, et le regardait en souriant.

— Merci de quoi, mademoiselle, murmura Jean.

— Allez, moi aussi j'ai compris, dit-elle, en désignant le vicomte, qui tordait ses gants, avec une colère mal dissimulée.

VIII

EN PARTANCE POUR LE BRABANT

— Ah! te voilà enfin, s'écria Revel en voyant entrer Ælia dans l'atelier.

— J'ai reçu votre lettre, juste au moment où je m'habillais pour venir vous voir.

Revel ouvrit des yeux énormes, et tourna plusieurs fois autour du modèle avant de répondre.

Ælia était en grande toilette de ville.

— Ah ça ! fit-il enfin, tu as donc été au Fraver que te voilà dans une tenue d'avant-scène, un jour de pre-

mière représentation. Combien de rangs de volants, madame ?

— Trois, monsieur, dit Ælia en faisant la révérence.

— Et de la Valenciennes à cinquante francs le mètre, continua Revel en inventoriant toujours.

— A soixante francs, réclama Ælia en jetant son mantelet sur le dossier du fauteuil.

— Palsambleu ! tu te mets bien, maintenant.

— N'est-ce pas ?

— Est-ce avec tes appointements d'actrice, que tu as exécuté ce changement à vue.

— En grande partie.

— Conte-moi vite l'aventure.

— Qu'est-ce que c'est que des mots comme ceux-là ? dit Ælia en toisant le peintre avec une suprême impertinence.

— Ælia, tu es splendide, fit Revel avec admiration.

— Pourquoi suis-je splendide ?

— Je te dis mon opinion, je ne la discute pas.

— Vous feriez mieux de me dire ce que vous désirez de moi.

— Très-volontiers ; je voulais te prier de me poser les ajustements de ce portrait... et Revel retourna le châssis qui se trouvait sur son chevalet.

— Une jolie fille, dit Ælia en lorgnant le portrait de Pauline.

— N'est-ce pas? reprit le jeune homme avec un sourire de satisfaction.

— Oui, et vous avez fait là un beau portrait, Revel.

— Je l'espère, dit-il en regardant son œuvre avec complaisance.

— Aussi je serais désolée, après ce que je vous dois, de vous refuser le petit service que vous me demandez.

— Comment cela?

— Vous savez bien que je ne pose plus maintenant.

— Je ne t'en aurai que plus d'obligation, dit-il en tirant de son bahut la robe et le bracelet de Pauline.

Ælia passa dans la chambre de Jean, pour changer de toilette, et vint prendre ensuite la pose que Jean lui indiqua.

— Maintenant, dit le peintre en se mettant au travail, causons un peu de toi : qu'est-ce que tu as fait avec Gabriac?

— Après m'avoir entendu chanter, M. Gabriac m'a dit que si je voulais partir pour Bruxelles, il avait un engagement pour moi.

— Bah! il t'a appris à jouer la comédie en une seule leçon? C'est un habile homme.

— Non, mais comme avant de poser dans les ate-

liers, j'ai joué pendant dix-huit mois aux Batignolles et à Montmartre ; il n'a eu qu'à me faire répéter quelques scènes au hasard pour me juger.

— Tu as été actrice? dit le peintre au comble de l'étonnement: Tu ne m'avais jamais parlé de cela.

— Oh! dit Ælia avec un soupir, c'est que cela me rappelait un souvenir assez triste... mais à présent que c'est passé, je puis vous raconter cette vieille histoire-là.

— Je l'écouterai avec intérêt, je te le jure.

— Eh bien! dit-elle, après avoir travaillé longtemps seule, je débutai un beau soir à la banlieue, où j'obtins un succès véritable. Un an plus tard j'étais l'enfant chéri des habitués du théâtre de Batignolles ; et j'allais signer un engagement pour le vaudeville, lorsque...

— Lorsque, répéta Revel, en voyant l'hésitation d'Ælia.

— Lorsque je tombai amoureuse, comme une bête, d'un jeune homme qui venait assez souvent dans l'avant-scène du rez-de-chaussée.

— Un lion batignollais.

— Non, le fils d'un vieux colonel en retraite.

— Eh bien! c'était une assez bonne affaire pour l'héritier du vieil Ajax.

— Non, dit Ælia, car dans ma naïveté je voulais

avoir le bénéfice de ma sagesse, et de ma fortune à venir.

— Ce qui veut dire? demanda Jean.

— Ce qui veut dire, reprit Ælia, que je refusai d'être la maîtresse de ce jeune homme, parce que je croyais qu'il m'aimait assez pour m'épouser.

— Oh! oh! c'était grave.

— Quand on aime on devient si absurde. Je pensais bonnement que ma réputation méritée de sagesse; que la dot que je pouvais apporter par mon travail, me feraient l'égale de la première bourgeoise venue; et qu'enfin l'amour serait plus puissant que le préjugé.

Hélas! la désillusion ne tarda pas à arriver. Le colonel qui avait appris, je ne sais comment, l'intrigue de son fils, m'attendit un beau matin à la sortie de la répétition.

— Pour te jouer la scène du père dans *la Dame aux Camélias?*

— Pour me dire que j'étais une impudente drôlesse; que je voulais abuser de l'amour que son fils avait pour moi en lui faisant commettre une lâcheté... devant me trouver très-honorée qu'il voulut bien passer un caprice avec moi. Bref, il termina par me menacer de me faire fourrer à Saint-Lazare, si je continuais à *débaucher* son fils.

— C'était un vil crétin, exclama le peintre.

— Non, dit la juive avec calme... c'était un brave

homme, esclave avant tout du préjugé, et ayant le bon esprit de ne pas mettre en balance l'amour désintéressé et sincère, avec les exigences du monde. On ne refait pas la société, voyez-vous, monsieur Revel, et ce n'est pas à nous de déclarer que ce qui est fait est mal fait. Il faut laisser les grands seigneurs s'allier aux jeunes héritières du faubourg Saint-Germain, les bourgeois épouser les filles des épiciers en gros, et les artistes rester garçon, quand ils ont le sens commun.

— Tu as raison, ma bonne fille, dit Revel avec chagrin, et dans cent ans les choses se passeront encore de même. — Le plus sage est d'en prendre son parti, et d'en rire franchement.

— Oui, dit Ælia, on fait comme les poltrons, qui chantent pour lutter contre la peur — les lèvres rient, mais le cœur saigne et pleure. De chagrin, je quittai le théâtre pour me faire modèle d'atelier.

— Une singulière idée, que tu as eu là.

— Oui, dit Ælia, c'était un espèce de suicide... cela m'a fait un drôle d'effet le premier jour où j'ai posé... moi, qui n'aurais pas souffert que l'on me baisât la main huit jours auparavant. Mais c'est égal, le moyen était bon, car un mois après, je ne croyais plus à rien, et j'étais complètement guérie de mes idées de mariage.

Revel courba la tête, et demeura comme absorbé dans une pensée douloureuse.

— Enfin, dit-il après un silence, tu as bien fait de reprendre ta première carrière.

— Grâce à vous, monsieur Revel, aussi vous n'aurez pas affaire à une ingrate.

— Alors, tu vas à Bruxelles ? reprit-il.

— Oui, au théâtre Saint-Hubert; je suis engagée pour la saison, aux appointements de deux cent cinquante francs par mois : et mon oncle Moëser m'a prêté deux mille francs pour monter ma garde-robe de costumes.

— Emmènes-tu ton amant.

— Non, fit Ælia en riant, je l'abandonne à son déplorable sort : Moëser a exigé cette rupture en me faisant l'avance des deux mille francs.

— Bah ! et pourquoi ? demanda Revel.

— Parce que ce n'est pas sur mes appointements que je pourrai le rembourser ; et que la jalousie de ce pauvre Paul eut été un obstacle à *mon avenir*. .

— Très-bien, dit Revel; — ainsi tu tiens à rendre l'argent que tu dois à Moëser, et tu ne regrettes pas ton amant ?

— Non, dit Ælia avec insouciance.

— Quand pars-tu ?

— Dans huit jours.

— Eh bien nous voyagerons ensemble.

— Vrai !

— Très-vrai.

— Vous avez-donc des commandes là-bas ?

— Pas l'ombre d'une.

— Alors, c'est un voyage d'agrément ?

— Cela dépendra de toi.

— Comment? dit Ælia en regardant le jeune homme avec un étonnement naïf.

— Oui, dit gaiement Revel; la solitude m'épouvante à l'étranger, et je t'avoue que je ne serais pas fâché de trouver une demoiselle de compagnie pour me promener le matin à la *verte allée*, — manger des huitres d'Ostende, et des éperlans d'Anvers, et remplacer le soir la lecture des journaux du crû, par une conversation vive et enjouée. Eh tiens !... je ferais volontiers une avance de deux mille francs à la demoiselle de compagnie en question, si elle se nommait mademoiselle Ælia, et avait un billet à ordre chez le père Moëser.

— Et dans le cas où mademoiselle Ælia accepterait les offres de M. Jean Revel, ce dernier n'ajouterait-il pas un dernier article à son programme?

— On verrait là-bas.

— Ma foi je signe le traité sans condition, dit Ælia en tendant la main à Jean Revel.

— Et tu fais bien !

— C'est pour le coup que mademoiselle Olivia va m'arracher les yeux.

— Olivia...

— Oui, votre Espagnole...

— Il y a beau temps, ma foi, que nous ne sommes plus ensemble.

— Allons, n'en dites pas de mal, vous serez peut-être enchanté de la reprendre un jour. Dites donc?

— Quoi?

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle ressemblait un peu à cette jeune fille?

— Qu'elle jeune fille?

— Eh bien, celle dont vous faites le portrait.

— Mademoiselle Pauline Dargis ! s'écria Revel, quelle folie..... Est-ce qu'Olivia a jamais eu ce regard doux et rêveur, cette petite bouche vermeille, et ces longs cheveux aux reflets nacrés... Est-ce que l'on peut comparer ses mains courtes et maigrelettes, avec ces belles mains blanches, aux doigts roses et fuselés... Elle ressemble à ce portrait comme Grassot ressemble à Ophélia.

Ælia releva sur le peintre un regard brillant et acéré, et comme Revel se penchait sur son chevalet, pour cacher la rougeur qui couvrait son visage, elle murmura doucement :

— Pauvre garçon ! lui aussi il aime, et il souffre !

Cinq heures sonnèrent à la pendule de l'atelier.

— Au diable ! fit Revel en frappant du pied, j'ai encore pour deux heures de travail.

— Eh bien ! dit Ælia, qui vous empêche de continuer, rien ne me presse de m'en aller ; et si vous n'avez rien de mieux à faire, travaillez jusqu'à sept heures.

— Alors tu partageras mon diner ?

— Volontiers ; comme cela, ajouta-t-elle en riant, je commencerai dès ce soir, mes fonctions de demoiselle de compagnie.

— Fais vite la carte, dit Revel en lui donnant un crayon et une feuille de papier... La mère Patural ira la porter chez Bignon. Soigne le menu, c'est le moins qu'après quatre heures de pose, tu reprennes des forces.

Ælia écrivit rapidement quelques lignes et plia le papier.

— Je parie cent sous que tu as demandé des écrevisses ou du homard ?

— Non, cher Monsieur.... vous avez perdu, à moins que le garçon ne lise homard pour pomard.

Revel ouvrit la porte de l'atelier, et se penchant audessus de la cage de l'escalier, souffla dans un petit cornet de chasse.

La portière monta prendre ses ordres.

A sept heures moins un quart, le portrait de mademoiselle Pauline Dargis était entièremcnt achevé.

C'était tout simplement le chef-d'œuvre de Jean Revel! un admirable portrait aussi fini que les pastels de Latour, aussi vigoureux que les crayons de Maréchal.

IX

LE VIN DE SAINT-GEORGES

Madame Patural rentra bientôt dans l'atelier, pour signaler le dîner qu'apportait un des garçons du café de Foy, et offrir ses services.

—Merci, madame Patural, dit la jolie fille, nous mettrons notre couvert nous-mêmes.

—Oui, reprit à son tour notre ami Jean en aidant Ælia à débarrasser la table, nous aurons l'air de jouer au petit ménage.

— Monsieur n'y est pour personne, demanda la portière avec un petit sourire béat ?

— Dis-donc, Ælia ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Madame Patural me demande si elle doit clore ma porte ce soir.

— Eh bien ! dit la juive, est-ce que cela me regarde, moi !

— Consignez ! madame Patural, consignez ! cria Jean en se laissant tomber sur une chaise, et en commençant à servir.

Ælia était assise sur le divan en face du jeune homme.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle en se reculant vivement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a quelqu'un sous la table.

— Bah ! fit Revel en se penchant pour regarder. Tiens, dit-il, c'est un chien.

— Chassez-le vite.

— Il sera entré à la suite du garçon, reprit Revel tout en caressant la tête fauve d'un petit épagneul de chasse, qui frétillait autour de sa chaise. Il a une drôle de physionomie de chien, ne trouves-tu pas ?

— Je trouve qu'il est roux comme un écureuil, fit Ælia avec une petite moue dédaigneuse.

— C'est qu'il est gai comme pinson, cet imbécile-là,

continua Revel en regardant le chien tourner après sa queue.

—Si vous l'inviliez à diner, il accepterait peut-être.

—Je l'invite ; il n'a pas de collier; ma foi, si on ne le réclame pas, je lui offrirai l'hospitalité sous mon toit.

—Et si on l'affiche.

—Ah ! si on l'affiche, c'est autre chose.

—Ah !

—Cela fera cinquante francs d'impression perdue... plus l'épagneul et la rédaction.—Qu'est-ce qui lit les affiches à présent ? c'était bon sous la république, *gardons nos armes*.— *Buchez !* Allons, couchez-là, Almanzor, et attendez une pâture abondante et variée.

Le chien s'étendit sur le tapis en poussant un petit grognement de satisfaction.

—A propos, reprit Jean, si nous dinions.— Verse-moi à boire.

Ælia prit une bouteille, et remplit le verre du peintre.

—Fameux vin ! dit-il après avoir bu .. de la topaze fondue, comme l'on dit dans les romans.

—Oui, c'est du Saint-Georges, dit Ælia en se versant également.

—Par Saint-Georges, c'était un vin trop généreux; il s'est dépouillé, dit Jean en regardant au travers de la bouteille.

—Je vous sers, n'est-ce pas? fit Ælia.

—Oui, je découpe comme un collégien.

Les deux convives mangèrent silencieusement pendant quelques minutes ; et lorsque la juive reprit une seconde bouteille pour servir son hôte, les yeux du peintre se fixèrent sur les siens avec une singulière expression de rêverie et de tristesse résignée.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de la juive.

—Buvez, dit-elle en lui versant un plein verre de pomard.

—Tiens, dit-il après aveir bu, tu as changé de vin... voilà qui vous grise admirablement.

—Tant mieux, dit Ælia toujours sans lever les yeux.

—Pourquoi tant mieux?



—Parce que cela vous fera oublier vos chagrins.

—Mes chagri... rit le jeu... en regardant la juiv... ement... n'ai pas de chagrins.

—Al... tro... a-t-elle av... inso...

...la?

...t pas... en qui...

...n. Vou... n'est-ce...

gens qui vous entendraient, sans vous connaître, diraient: Voilà un joyeux garçon qui n'a guère de soucis, et qui ne prend la vie que par son côté riant.

— Et ces gens-là auraient raison.

— Alors buvez, mon ami! fit Ælia avec bonté... buvez si vous avez le vin gai; car les larmes coulent sous ce masque de gaieté et d'insouciance qui couvre votre visage.

Buvez! si vous avez honte de m'avouer, ayant votre raison, le secret que j'ai deviné.

Revel baissa la tête sans répondre, remplit et vida de nouveau son verre.

— Voyons, parle, que sais-tu? dit-il

Ælia se leva, et après avoir repoussé la table, prit doucement les deux mains de Jean Revel, et l'attira près d'elle sur le divan.

— Vous aimez mademoiselle Pauline Dargis, lui dit-elle en fixant sur lui ses prunelles ardentes.

— Moi! répliqua Revel en cherchant à lutter contre l'ivresse qui l'envahissait; — comment l'aimerais-je, puisque je veux partir avec toi, puisque...

dois être votre maîtresse? interrompit Ælia.

a Revel après une seconde d'hésitation.

bien fait modèle d'atelier pour oublier, en devenir mon amant pour le

je suis bonne fille, Jean, et j'acc

par intérêt, ou dans l'espoir de me faire aimer de vous un jour, mais parce que je sais que votre cœur est aussi bon, que votre âme est loyale et généreuse.

Vous ne m'aimerez pas, car je vous l'ai dit, je ne crois plus à rien : je n'aime rien. — Mais je suis belle, et les plaisirs des sens avec lesquels vous vous griserez plus sûrement qu'avec ce vin ; vous laisseront au réveil ce mépris de vous-même qui fera que, vous trouvant indigne d'un amour chaste et pur ; vous reviendrez guéri de cette fièvre, qui a brisé d'abord votre volonté, et qui briserait un jour votre talent.

La nuit était venue peu à peu pendant cette conversation, et la lune en montant vers le zénith, laissait filtrer une lueur nacrée au travers des hautes verrières de l'atelier.

Lorsque Jean releva la tête pour répondre à Ælia, il resta comme immobilisé dans une douce extase.

La juive était accoudée sur le dossier de la chaise qui avait servi d'accessoire pour le portrait de Pauline ; sa belle tête brune éclairée par les rayons argentés de la lune se détachait dans l'ombre comme une apparition fantastique.

Le costume, la coiffure, la pose, tout enfin faisait une réalité de l'illusion.

On eut dit le reflet vivant de Pauline Dargis.

— Oh ! reste ! reste ainsi ! s'écria Jean avec passion, en tendant les bras vers elle.

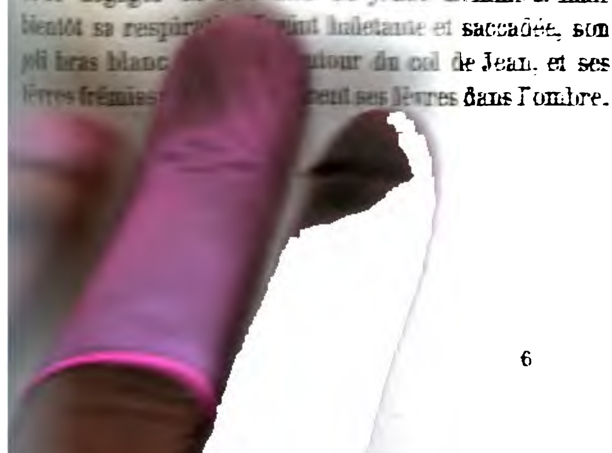
Elia demeura immobile et muette.

— Chère âme adorée, murmura Jean fasciné par le mirage amoureux qu'il avait sous les yeux, je t'aime ! je t'aime !

Cette espérance qu'un autre eût conservée au fond de son cœur comme un trésor, je l'ai brisée sous mes pieds, parce que j'ai eu peur que cet amour ne me fît coupable un jour. Adieu ! image adorée, adieu ! pour jamais.

Mais, comme si un aimant l'eût attiré malgré lui vers la gracieuse apparition qui le regardait en souriant, il fit quelques pas en chancelant, et enlaçant la juive de ses deux bras, il cacha son visage sur son sein ; aspirant avec délire le parfum virginal de la robe de Pauline ; baisant mille fois son bracelet qui étincelait au bras de la courtisane.

Un frémissement nerveux courut partout le corps de la juive, son beau corps se cambra comme pour essayer de se dégager de l'étreinte du jeune homme... mais bientôt sa respira[illegible] devint haletante et saccadée, son joli bras blanc [illegible] autour du col de Jean, et ses lèvres frémiss[illegible] [illegible]ent ses lèvres dans l'ombre.



X

LE BILLET D'HENRIETTE

Revel n'eut qu'à faire viser, à la légation Belge, le passeport qui nous a servi déjà à crayonner son portrait, pour être complètement en règle avec les Gendarmes de Quiévrain.

Cependant M. de Brannes n'avait pas mis le pied dans l'atelier depuis deux jours, et quoique très-peu susceptible de sa nature ; Jean Revel se consultait pour savoir s'il ne prendrait pas congé de lui par un simple mot, jeté à la poste, le soir même de son départ.

Le vicomte arriva enfin le troisième jour, comme le peintre achevait sa malle.

— Vous partez ? dit-il d'une voix dolente... moi qui comptais vous emmener pour deux mois à la campagne.

— Merci, dit Revel en souriant... Il y a longtemps que j'ai le désir de voir la Belgique et la Hollande ; et comme c'est autant un voyage d'étude qu'une partie de plaisir ; je ne veux pas remettre cette excursion à l'année prochaine... Si le cœur vous en dit, de Brannes, accompagnez-moi.

— J'irai peut-être vous rejoindre.

— Ah ! fit le peintre, j'oubliais que vous avez des affaires à Paris.

— Oh ! elle n'ont pas l'importance que vous leur prêtez, reprit le vicomte sans comprendre le sens que Revel attachait à ses paroles.

— N'importe, fit Jean en allumant un cigare, si vous vous ennuyez ici, prenez le chemin de fer du Nord : je vous déclare que vous trouverez là-bas un plus joyeux compagnon qu'à Paris.

Vous le savez, de Brannes, il y a des gens qui voyagent parce qu'ils ont le foie malade ou une névralgie de la mâchoire ; moi, ma santé, c'est ma gaieté, c'est mon insouciance. Or, je suis gai comme un mirliton, le lendemain de la fête à Saint-Cloud, et insouciant comme un débiteur cerné par un quadrille de gardes du com-

merce. Il faut donc que je fasse quelque chose pour cette folle raisonnable, qui me console quand j'ai du chagrin, et me montre l'avenir au travers d'un transparent couleur de rose. — Les grelots se rouillaient, voyez-vous, j'en vais faire poser d'autres là-bas. — Du train dont allaient les choses, je tournais tout bêtement à l'association des *enfants d'Apollon*. Je vous épargne la honte d'avoir pour ami un membre de la société des *Fils de la gaudriole*.

— Quand partez-vous?

— Après demain soir.

— Alors, fit de Brannes, vous accepterez l'invitation que je suis chargé de vous porter de la part de madame Dargis!

— Madame Dargis vous a chargé de m'inviter? reprit Jean en regardant de Brannes avec un étonnement naïf... et à quoi faire?

De Brannes parut visiblement embarrassé pour trouver les termes de sa réponse.

— Mais, dit-il après une seconde d'hésitation, j'ai rencontré hier madame Dargis...

— Chez elle? interrompit Revel.

— Non, aux Tuileries, où je passais par hasard... et comme dans la conversation je lui ai dit que je comptais vous voir aujourd'hui, elle m'a prié de vous inviter à venir passer la soirée chez elle, jeudi prochain. Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Je refuse.

— Ce n'est pas sérieusement que vous parlez, vous ne pouvez faire une semblable impolitesse, à une femme qui n'a eu que de bon procédés à votre égard.

— Je refuse, répéta résolument Jean... je ne vais jamais dans le monde, vous le savez bien; et comme je n'ai aucun motif de modifier cette détermination en faveur de madame Dargis; je vais lui écrire pour la remercier, et m'excuser.

Quant aux bons procédés dont vous parliez, je ne pense pas être son débiteur sur ce chapitre-là; en ne lui demandant que mille francs pour le portrait de sa fille, je n'ai pris que la moitié de la somme que je fais payer mes pastels.

— Après tout, mon cher ami, vous êtes assez grand garçon pour en agir à votre guise... acceptez ou refusez, vous êtes parfaitement libre.

— Pardonnez-moi ma brusquerie, reprit Jean en tendant la main au vicomte, je ne sais vraiment ce que j'ai depuis quelques jours pour être aussi irritable... c'est Olivia qui m'aura jeté un sort en partant.

— Oh ! je ne vous en veux pas ! répondit de Brannes en reprenant son chapeau, et la preuve, c'est que j'irai vous serrer une dernière fois la main au chemin de fer.

— C'est une bonne pensée que vous avez là.

La fille de madame Patural entra dans l'atelier comme de Brannes en sortait.

Elle apportait à Revel ses journaux et ses lettres.

— A propos, dit le vicomte en se retournant sur le seuil de la porte, j'ai vu un joli chien dans votre antichambre; est-il à vous?

— Oui, reprit Jean, un épagneul de chasse qui est tombé de la lune, dans mon atelier; le pauvre animal mourait de faim quand il est arrivé ici... depuis, madame Patural a eu beau s'informer dans le quartier, personne ne le réclame. — Ici, Almanzor, ici, cria Revel en entr'ouvrant la porte de l'antichambre.

— Est-ce que vous chasserez là-bas? demanda de Brannes, tout en caressant le chien qui gambadait autour de ses jambes.

— Non.

— Alors laissez-moi votre chien, je l'amènerai à la campagne avec moi.

— Très-volontiers, dit Jean, vous me rendrez service et à lui aussi; n'est-ce pas, Almanzor?

— je le ferai prendre demain par mon domestique.

— Rentrez-vous maintenant?

— Oui.

— Eh bien! sifflez-le, il vous suivra parfaitement. C'est un drôle de chien, allez; il fait des tours de force comme un clown; entre nous, je le soupçonne

fortement de jouer le domino avec une grande supériorité.

— Au revoir, Revel, à vendredi.

— Allons, Almanzor, suivez votre nouveau maître, fit Revel en désignant le vicomte au chien, qui semblait vouloir lire dans ses yeux.

L'épagneul se dressa sur ses pattes de derrière, et après avoir léché les mains de l'artiste, partit comme une flèche pour rejoindre le vicomte qui le sifflait dans l'escalier.

Revel jeta les journaux sur la table, et ouvrit une première lettre.

C'était un billet anonyme, d'une écriture presque illisible.

— Ah! fit Revel avec dégoût, on m'engage à me défier de monsieur de Brannes qui voulait me souffler mademoiselle Olivia, — la *personne* qui s'intéresse à moi m'en donnera la preuve, si je réponds poste restante à madame M*** de G***. — C'est ignoble et bête! et Revel déchira le billet avant de l'avoir achevé.

La seconde enveloppe qu'il décacheta, renfermait les lignes suivantes :

« Votre ami, monsieur de Brannes, a dû vous inviter
» de la part de ma mère à la soirée que nous donnons
» jeudi; venez, et je vous dirai encore une fois merci!

» Henriette DARGIS. »

Revel relut plusieurs fois ce billet avec une attention singulière.

— J'irai, dit-il après quelques secondes de réflexion.

XI

CENDRILLON.

Laissons notre ami Jean Revel s'abandonner aux suppositions les plus contradictoires ; et voyons ce qui se passait, le même jour, chez madame Dargis.

Forcée de partir le matin pour saint-Germain, où elle allait régler un reste de compte chez un de ses nombreux notaires ; madame Dargis avait laissé ses deux filles à Paris, en les prévenant que son absence se prolongerait sans doute jusqu'au soir.

Pauline et Henriette étaient donc depuis le matin les gardiennes de la maison.

La porte, rigoureusement consignée, les deux sœurs s'étaient retirées dans la chambre qu'elles habitaient en commun.

Cette chambre, meublée avec une extrême simplicité, n'offrait d'autre particularité remarquable, que presque tous les meubles étaient en double.

Mademoiselle Pauline avait sa toilette, son étagère et ses deux fauteuils; mademoiselle Henriette possédait en propre, deux fauteuils, une toilette et une étagère.

Une alcôve renfermait deux lits en palissandre.

Le piano appartenait pendant un temps déterminé, à celle qui étudiait.

Comme dans la pièce d'*Un monsieur et une Dame*, la partie de gauche était à Henriette, celle de droite à Pauline. Or, s'il n'existait aucune différence dans l'élégance et le confortable de leur mobilier, il y avait un contraste flagrant, dans le rangement, la propreté et l'ordre de ces deux propriétés mitoyennes.

Les fauteuils de mademoiselle Pauline étaient tachés de bougie ou éraillés; sa toilette encombrée de potiches dépareillées et de flacons d'essences; une triple couche de poussière couvrait les émaux, les ivoires et les verroteries de son étagère. Enfin, des albums de chant, et des modèles d'aquarelle encombraient les chaises et le tapis.

Dans le domaine d'Henriette, tout était brillant, propre, et rangé avec un soin minutieux.

Un observateur n'eut certes pas manqué de tirer, de cette dissemblance, des conclusions d'une haute portée morale ; mais si ses remarques s'étaient étendues, du mobilier, à la toilette des deux sœurs, il serait resté fort embarrassé dans ses conclusions.

Henriette était aussi simple dans sa toilette et aussi peu soignée, que sa sœur était élégante et recherchée.

Pour ne pas nous étendre davantage sur ce point, nous dirons que la préférence marquée, que Mathilde avait toujours eue pour Pauline, était l'unique cause de cette différence de caractère.

Habituée dès son enfance à ne faire que ce qui lui semblait agréable et facile ; ignorant les rouages les plus simples du ménage, Pauline se reposait entièrement sur sa cadette pour tout ce qui touchait aux soins intérieurs, aux besoins de la vie domestique.

Elle croyait de bonne foi que, lorsqu'une femme a donné ses ordres le matin à sa femme de chambre, à son cuisinier et à son cocher, elle a rempli tous ses devoirs de maîtresse de maison.

La question d'argent devait également se réduire à écrire au notaire, lorsqu'il ne restait plus que deux ou trois mille francs dans la caisse.

Henriette avait profité de cette journée de solitude pour ranger sa chambre, et changer quelques disposi-

tions intérieures, ce qui était pour elle un véritable amusement.

L'idée de garder forcément la maison, et de ne recevoir personne, semblait avoir abattu toute l'énergie de Pauline. Elle commençait un dessin pour l'abandonner aussitôt, ouvrait et refermait son piano dix fois en une heure, et ne parvenait pas à chasser l'ennui qui s'était emparé d'elle.

A bout de ressources, elle venait de s'asseoir devant la fenêtre, lorsque Henriette qui avait essayé vainement de la distraire, lui fit observer que Bastien ayant reçu l'ordre de dire que tout le monde était à la campagne; elle s'exposait, en se montrant, à blesser des susceptibilités, des amitiés ombrageuses.

La réflexion était tellement juste que Pauline ne crut pas devoir résister; elle poussa un soupir, tira les rideaux, et prit un livre.

— Tu me fais vraiment de la peine, ma pauvre Pauline, dit Henriette en voyant le volume glisser bientôt de ses genoux sur le tapis, et je voudrais bien trouver un moyen victorieux de dissiper ton ennui.

— Il ne faut pas m'en vouloir, ma chère Henriette, tu sais, on a ses mauvais jours.

— Oui, je sais... reprit Henriette en souriant, et ces mauvais jours-là dureraient des mois, si on ne luttait pas courageusement. — Tiens, fais ton ménage, il en a grand besoin.

— Non, dit Pauline, je suis habillée. Ah! tu es bien

heureuse de prendre plaisir à respirer de la poussière, et à frotter de petites tasses de Chine, pendant des heures entières.

— Heureuse est le mot, car le temps ne me semble jamais long; veux-tu que je te dise, ce qui m'a donné cette énergie?

— Oui, demanda Pauline.

— Eh bien! c'est une réflexion que j'ai faite, un jour que ma broderie, mon piano et mes livres m'ennuyaient. J'ai pensé à ces pauvres malades qui sont couchés dans les hôpitaux, et qui n'ont pour unique distraction, que le son d'une horloge et la vue de leurs compagnons de misère. Cette idée m'a tellement frappée que depuis ce jour, le mot ennui a été rayé de mon existence. Il m'arrive bien parfois d'être triste, mais ce n'est jamais sans motif sérieux.

Ainsi donc, si tu n'as pas de raison de t'affliger, surmonte bravement ta défaillance et ton dégoût, si au contraire tu as quelque chagrin secret, dis-le moi bien vite, je ne te promets pas de te le faire oublier, mais tu trouveras dans mon affection, indulgence et consolation.

— Allons, tu es folle, dit Pauline en s'efforçant de sourire, et tu me fais là, des recommandations bien inutiles: je n'ai ni chagrins ni secrets.

— Tant mieux alors! dit vivement Henriette, en, venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil de sa sœur; vois-tu, Pauline, quand nous allons dans le monde, je

ne parle pas beaucoup, mais j'écoute ce que l'on dit autour de moi.

— Ah! fit Pauline en laissant retomber sa tête sur son épaule.

— Oui, continua Henriette, tout en caressant, de ses deux mains, la chevelure parfumée de sa sœur, surtout lorsque l'on parle de toi, et que j'entends faire l'éloge de ton esprit et de ton cœur.

— Tu es bien bonne en vérité d'attacher de l'importance à ces lieux communs de la conversation.

— Mais! continua Henriette, autant j'ai de joie à écouter ces bonnes paroles, autant j'éprouve de chagrin lorsque, dans un salon, ou ailleurs, je vois un étranger oublier le respect qu'il doit à ta jeunesse, et t'adresser de dangereux compliments.

— Je devine ton intention, interrompit brusquement Pauline; quand je posais pour mon portrait, tu as entendu monsieur de Brannes?...

— Je croyais n'avoir nommé personne, reprit Henriette avec douceur.

— Mais, continua Pauline avec une certaine sécheresse, si tu t'occupais un peu moins de moi dans un salon, ou ailleurs; tu pourrais voir que la galanterie respectueuse et amicale, est une chose plus qu'ordinaire, et que M. de Brannes n'est ni plus ni moins empressé avec moi, qu'il le serait avec toute autre demoiselle, avec laquelle il aurait dansé dans le monde.

Henriette sourit légèrement.

— Décidément, dit-elle, il paraît que M. de Brannes est sur la sellette. Eh bien ! tant mieux, cela me permettra de te dire ce que je pense de lui.

— Eh bien, parle : que reproche-tu à ce pauvre jeune homme ?

— Ce que je lui reproche, dit Henriette en baissant la voix, c'est de parler bas, quand il devrait parler haut; ce que je trouve indigne, c'est d'abuser de l'hospitalité, je ne te dirai pas qu'on lui a donnée, mais qu'il a prise; c'est enfin de profiter de l'absence d'une mère, pour glisser sournoisement un billet dans le mouchoir d'une jeune fille qui devait être sacrée pour lui.

— C'est faux ! s'écria Pauline en se levant.

— J'ai vu ! dit énergiquement Henriette.

— Alors tu as mal vu ! s'écria Pauline avec un mouvement d'impatience.

— Je voudrais pouvoir douter encore.

— Ce que tu as pris pour un billet, était tout simplement une lettre de mademoiselle Blanche, notre modiste, qui réclame à notre mère un ancien compte soldé depuis longtemps; je m'étais chargée de lui répondre et j'avais pris sa lettre sur moi; elle est tombée dans l'atelier, et pour ne pas me déranger, M. de Brannes l'a placée dans mon mouchoir.

— Tu ne m'as jamais menti, n'est-ce pas, Pauline ?

— Non, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Je serais donc indigne de ton amitié si je doutais de toi : ce billet était de mademoiselle Blanche? Maintenant, je vais te dire ce qui m'a fait te parler ainsi, ma bonne sœur : tu es en âge de songer à te marier, et ce désir si naturel peut te faire concevoir certaines espérances, dont la réalisation rencontrera malheureusement de sérieux obstacles. Tu sais si, malgré sa sécheresse, sa dureté même, j'aime notre mère, et lui suis reconnaissante de tout ce qu'elle a fait pour nous ?

— Oui, dit Pauline, et je souffre bien souvent de cette préférence injuste qu'elle a pour moi.

— Eh bien ! malgré mon respect et mon amitié, c'est avec une véritable douleur, que je la vois s'engager sur une route qui la conduira à la ruine. Pour soutenir un train de maison au-dessus de notre position, elle compromet son avenir et le nôtre ; si bien qu'il arrivera un jour, où ses ressources venant à lui manquer, il nous faudra trouver dans le travail un moyen de subvenir à son existence.

Il y a deux jours, tu as signé un acte par lequel tu engages la part d'héritage qui doit te revenir de notre oncle Emmanuel : dans deux ans, lorsque j'aurai atteint ma majorité, ce sera mon tour à m'engager aussi, et alors, que tout l'avenir sera escompté, que le juif Moëser n'aura plus de garantie ; il cessera d'être notre banquier.

Notre mère encore assez jeune, et assez belle pour

se remarier, est trop jalouse de son indépendance, et de sa liberté pour y songer; et d'ailleurs elle ne possède que sa pension, qui cesserait le jour même où elle se remarierait. En supposant encore que ses intentions vinssent à se modifier, elle n'épouserait qu'un homme qui lui apporterait une fortune considérable. Or, connais-tu beaucoup d'exemples de gens riches, qui épousent une veuve sans fortune avec deux filles à marier, et à doter.

Ces prétentions qu'elle aurait pour elle, elle les aura pour nous à plus forte raison. Hélas ! ma pauvre Pauline, les mariages d'amour sont rares dans le temps où nous vivons; et la pauvre jeune fille qui n'apporte même pas en dot une espérance lointaine de fortune, ne doit plus guère compter que sur le rare désintéressement d'un orphelin, ou l'amour égoïste d'un vieillard.

Tu me diras que nous pouvons nous marier plus simplement, et choisir pour compagnon de notre existence, un modeste employé, ou un artiste dont l'affectation sincère et le courage seront une garantie de bonheur pour l'avenir. Mais alors voici ce qui arrivera... notre mère conservant toujours cette espérance irréfléchie de fortune, cette aveugle croyance dans le hazard, s'engagera à aider le jeune ménage; les promesses ne lui coûteront pas parce qu'elle sera de bonne foi en les faisant; mais le jour où son gendre rencontrera un premier embarras d'argent, le jour où par le fait de la naissance d'un enfant, les charges de

la maison seront trop lourdes pour sa position présente, il comprendra qu'il a été trompé et qu'on a menti indignement à une parole donnée, à un engagement sacré.

Alors cet homme en perdant le point d'appui si nécessaire à son avenir, perdra du même coup sa gaieté et sa confiance : aux prises avec la nécessité, les besoins d'êtres qui lui sont chers, il luttera bravement ; mais il rendra sa belle-mère responsable de ses fatigues, de ses veilles et de ses souffrances ; il s'en éloignera peu à peu, jusqu'au jour où, après une explication brutale, il rompra avec elle des relations mensongères.

Voilà, ma bonne Pauline, ce qui arriverait, si nous ne mettions en commun, notre intelligence et notre confiance, comme nous mettons notre cœur. Je t'ai montré le côté difficile et douloureux de notre existence, je t'ai fait toucher du doigt la réalité, parce que j'ai peur de cette exaltation qui couve au fond de ton âme, et que je veux t'épargner de cruelles déceptions.

Nous pouvons nous marier, un jour honorablement, je le crois sincèrement parce que notre éducation, notre conduite, et notre beauté peuvent être des raisons assez puissantes pour décider un homme de cœur ; mais je te le répète, nous ferons exception à la règle commune.

Si je t'ai parlé de M. de Brannes en termes aussi durs, c'est que j'ai cru m'apercevoir que tu recevais

avec plaisir les hommages de ce jeune homme; et que je pense moi, que M. de Brannes n'est pas de ceux qui épousent une fille sans fortune.

— Si je discutais cette opinion-là, tu croirais que j'ai un intérêt secret à te contredire.

— Aussi, reprit vivement Henriette, je suis heureuse d'apprendre que je me suis trompée.

La femme de chambre de madame Dargis entra en ce moment dans la chambre des deux sœurs.

— Que voulez-vous, Jenny? demanda Pauline.

— Mademoiselle, c'est un commis de chez Delisle, qui apporte un mantelet pour madame votre mère, faut-il lui dire de revenir.

— Non, dit Henriette, qu'il laisse ce mantelet et qu'il vous remette sa facture, je vais la payer.

La femme de chambre s'inclina et sortit.

Henriette s'approcha de sa table, et après avoir choisi une clef dans son trousseau, elle ouvrit un petit coffret de bois de rose, exactement pareil à celui qui se trouvait sur la table de sa sœur.

— Mais, dit Pauline en souriant, tes économies suffiront-elles pour cette avance?

— Oh! je suis riche! reprit Henriette en fouillant dans le coffret sans regarder, j'ai encore les deux cents francs, que mon oncle Emmanuel m'a envoyés pour ma fête. En glissant sous les gants et les dentelles renfer-

més dans la boîte, ses doigts rencontrèrent un papier ployé en quatre.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle à mi-voix en le déployant.

Un cri s'échappa de ses lèvres, et elle froissa la lettre entre ses mains.

— Qu'as-tu donc? dit Pauline en la voyant pâlir, et chanceler.

— Moi .. rien... rien... dit-elle d'une voix altérée.

Jenny rentra avec la facture acquittée.

— J'ai réfléchi, dit Henriette, ma mère ne m'a pas laissé d'ordre; priez ce jeune homme de revenir demain. Dites-moi, Jenny, est-ce vous qui avez mis en ordre cette chambre, ce matin?

— Non, mademoiselle.

— Alors, je ne comprends pas comment il se fait, que le coffret de ma sœur, soit à la place du mien?

Une pâleur mortelle, passa sur le visage de Pauline.

Henriette attendit que la porte se fut refermée, sur la femme de chambre; s'approchant alors de Pauline, et la regardant avec une douloureuse compassion, elle laissa tomber le billet sur ses genoux.

— Que dois-je penser, dit-elle sévèrement, de la sœur qui ment à sa sœur : de la jeune fille qui conserve un billet, où l'on ose lui parler d'amour, et lui demander un rendez-vous?

— Henriette, ma bonne sœur ! s'écria Pauline, en cachant son visage entre ses mains.

Henriette reprit la lettre de M. de Brannes, (nos lecteurs, ont deviné déjà que le vicomte était l'auteur de cette déclaration,) et alla la brûler dans la cheminée.

Pauline regarda la flamme s'élever au milieu des cendres froides du foyer, et de grosses larmes coulèrent silencieusement sur ses joues.

— Allons, reprit Henriette, je t'aime trop pour te voir souffrir ; d'ailleurs les reproches seraient inutiles maintenant... tu aimes M. de Brannes ?

— Oui, murmura faiblement la jolie enfant.

— Et tu crois qu'il songe à demander ta main ?

— Quelle autre intention pourrait-il avoir ? dit Pauline avec dignité.

— Je te le dirai demain soir, répondit Henriette en la serrant contre son cœur.

XII

SOIRÉE DANSANTE

A neuf heures précises, la voiture de Jean de Brannes s'arrêtait devant le N° 19 de la rue de Castellane.

Les fenêtres de l'appartement de madame Dargis étaient éclatantes de lumière, et l'on entendait de la rue les vibrations harmoniques du piano.

— M. de Brannes ! annonça Bastien en soulevant la portière du salon.

Mathilde Dargis, en robe de mousseline brodée, décolletée et bras nus, dansait au milieu d'un quadrille de jeunes filles, en toilette de bal.

Animée par le plaisir et la chaleur, et sous cette toilette qui faisait valoir toute l'élégance de sa taille, et la beauté de ses épaules et de ses bras : Mathilde Dargis était vraiment belle.

On eut dit une déesse au milieu de ses nymphes. Image chère aux romanciers du premier empire, et fort avantageusement placée ici.

En apercevant de Brannes, Mathilde battit des mains avec une joie enfantine.

— Vivat ! s'écria-t-elle, nous amenez-vous des danseurs ?

Le vicomte salua, et s'excusa de loin, par une pantomime expressive.

Le quadrille fini, Mathilde traversa le salon, et tendit familièrement la main au jeune homme.

— Soyez le bien venu, mon cher monsieur de Brannes, dit-elle d'un ton dégagé.

— Mais, dit le vicomte, vous m'aviez invité à une soirée d'intimes, attention des plus flatteuses pour moi; et j'arrive en cravate noire et gilet de fantaisie, au milieu d'un bal.

— Que voulez-vous, reprit étourdiment Mathilde, ces enfants-là n'ont rien voulu entendre ; et malgré la chaleur, il m'a fallu sauter avec elles ; il faudra bien vous résigner, à leur donner quelques polkas et quelques valses. — Votre ami Revel est venu avec vous ?

— Non, Madame, et j'ignore même s'il viendra.

— Tenez, dit Mathilde, en prenant une glace sur un plateau, et en la lui offrant. — Venez vous asseoir près de moi, j'ai deux mots à vous dire...

Ils allèrent s'asseoir dans l'angle de la cheminée.

— Je comptais, dit Mathide, aller passer l'été au château de mon beau-frère, le marquis Emmanuel, qui habite la Belgique, mais la saison est si avancée que j'hésite à faire ce voyage.

— La Belgique est un pays plat et froid, dit de Brannes, à tout hasard, ne comprenant pas encore où Mathilde en voulait venir.

— Cependant comme je ne saurais condamner mes enfants à rester à Paris par cette chaleur, je veux leur faire une surprise, en louant quelque maisonnette aux environs de Paris.

— C'est une excellente idée, appuya de Brannes, qui comprit tout de suite, le parti qu'il pouvait tirer de cette résolution.

— Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez trouvé quelque chose à Aulnay.

— Oui, reprit de Brannes, une délicieuse habitation, sur la route d'Aulnay à la Vallée-aux-Loups. C'est-à-dire dans le plus adorable pays du monde ; imaginez-vous, la Touraine à dix minutes de Paris, des routes sablées et ratissées comme les allées d'un parc ; des bois en amphithéâtre, et avec cela, la solitude la plus complète.

— Et vous êtes installé déjà dans votre propriété ?

— Depuis hier seulement..

— Voulez-vous me rendre un véritable service, monsieur de Brannes ?

— Oh ! de tout cœur, madame, se hâta de répondre le vicomte.

— Eh bien ! informez-vous dans les environs, et sachez s'il ne se trouve rien à louer. J'irais jusqu'à quinze cents francs, si c'était réellement bien.

— Je m'acquitterai d'autant mieux de votre commission, madame, qu'ayant consacré ma journée d'hier à battre le pays ; j'ai remarqué de charmantes maisons de plaisance. Mais, cependant, je vous ferai remarquer, que je ne pourrai prendre sur moi de traiter, sans que vous ayez vu par vous-même.

— Oh ! je compte bien faire cette promenade-là, le jour où vous m'écrirez, que vous n'avez que l'embarras du choix.

— A quoi bon perdre un temps précieux, madame, permettez-moi de vous proposer un moyen plus simple, et plus sûr de devenir ma voisine de château.'

— Voyons, dites ?

De Brannes parut hésiter une seconde ; la proposition était difficile à formuler.

— Ce moyen, répéta Mathilde.

— Serait de vouloir bien accepter, pour quelques heures, l'hospitalité dans ma modeste villa. — Ma voi-

ture ira vous prendre à la station de Fontenay-aux-Roses; vous goûterez, tout en vous reposant, les fraises de mon jardin; et j'aurai l'honneur enfin de vous servir de cicérone dans l'excursion qu'il vous plaira de faire.

Mathilde regarda le vicomte avec un étonnement un peu moqueur.

—Ah! dit-elle, l'invitation est assez cavalière, vous l'avouerez.

—Je l'avoue humblement, madame, mais avant de vous la faire, je me suis demandé, pourquoi la femme qui entrerait sans arrière-pensée chez un fermier, boire du lait chaud et prendre des informations: n'accepterait pas un service analogue, de l'ami ou du simple invité qu'elle reçoit, et doit par conséquent, connaître et estimer.

—Cela peut être parfaitement logique, mais ce n'est guère dans les usages du monde.

—Alors tant pis pour le monde, dit le vicomte avec calme.

—Vraiment?

—Oui, puisque l'amitié respectueuse et dévouée, y est condamnée à être éternellement égoïste et froide, pour avoir grand air.

—Voyons, ne me gardez pas rancune, cher monsieur de Brannes, reprit Mathilde d'un ton enjoué... j'ai usé mon existence à lutter contre les préjugés ab-

surdes, et à m'affranchir des usages, et des exigences ridicules de notre société parisienne.

En vérité, j'aurais mauvaise grâce à ne pas accepter l'offre que vous me faites, moi qui suis le paradoxe incarné; la négation par excellence du bien ou du mal... êtes-vous libre demain?

—Parfaitement libre.

— Eh bien, venez me prendre à une heure, à la station de Fontenay, j'y serai avec ma fille.

—Merci, madame, dit le vicomte réellement joyeux, merci pour le plaisir et l'honneur que vous me faites.

Pauline et Henriette traversèrent le salon en se donnant le bras.

Leurs toilettes exactement pareilles, ne consistaient qu'en une robe de taffetas rose à trois volants, et en un large ruban de velours noir attaché autour du col par une boucle en cailloux du Rhin.

Elles étaient éclatantes de fraîcheur, de jeunesse et de grâce.

—Mettez-vous au piano, Henriette, dit Mathilde en appelant la jolie enfant.

Et, se retournant vers de Brannes, elle ajouta d'un ton presque confidentiel : Je ne sais vraiment ce qu'a ma fille Pauline, elle est triste, préoccupée depuis deux jours; je compte sur vous pour être son cavalier, n'est-ce pas?... Elle aime le bal, et ce plaisir dissipera

je l'espère, ce petit nuage qui, n'ayant aucune raison d'être, s'envolera comme il est venu.

De nouveaux invités arrivant, Mathilde quitta le jeune homme, pour aller les recevoir.

Henriette joua la ritournelle d'une mazurka de Strauss.

—Mademoiselle, dit humblement de Brannes en saluant Pauline, voulez-vous bien me faire l'honneur de m'accorder cette mazurka?

Pauline inclina légèrement la tête, et tendit la main à de Brannes, qui l'entraîna en tourbillonnant dans la ronde des danseurs.

—Regardez donc, commandant, quel beau garçon, dit une vieille dame, en s'adressant à un petit homme à cheveux gris, à tournure militaire, qui portait au cou le cordon de commandeur de la Légion-d'Honneur.

—Où donc cela?

—Là, contre la porte d'entrée. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à votre fils Edmond?

—C'est frappant, parole d'honneur. Quel bel officier de hussards il ferait! continua le commandant. Parbleu! il faut que je sache son nom.

Et côtoyant les banquettes et les fauteuils du salon, le commandant s'approcha d'Henriette, qui n'avait pas quitté le piano.

—Vous désirez quelque chose, commandant? dit-elle en se penchant vers lui.

— Oui, ma belle demoiselle, je voudrais savoir le nom de ce joli garçon qui est appuyé contre la porte, à droite de la cheminée.

— C'est le peintre qui a fait le portrait de ma sœur... M. Jean Revel, dit Henriette, dont le visage s'éclaira subitement d'un joyeux sourire.

— Eh bien! grommela le commandant dans sa moustache, avec ce physique-là, et un talent comme le sien, voilà un gaillard qui n'aura que l'embarras du choix, quand il voudra se marier.

Jean Revel était réellement beau ce soir-là.

Sa chevelure blonde et soyeuse, s'arrondissait autour de ses tempes en larges boucles; ses yeux doux et bons, brillaient d'un éclat inaccoutumé; ses moustaches relevées à la hongroise dégageaient entièrement sa bouche vermeille, aux angles de laquelle se dessinait un sourire affectueux.

Sa pâleur faisait un contraste étrange, avec l'insouciante gaieté qui se reflétait sur ses traits.

Un pantalon noir demi-collant, un habit noir à larges manches, boutonné sur la poitrine, et un ruban de soie moirée comme cravate, composaient sa toilette.

Un seul détail donnait à sa tenue un cachet un peu artistique.

Il portait des boutons de manchette en améthystes et et des gants gris perle.

La mazurka achevée, Revel, qui avait salué déjà madame Dargis, tenta de de se rapprocher d'Henriette.

De Brannes lui serra la main au milieu de la foule, tout en reconduisant Pauline à sa place.

En voyant l'artiste s'approcher et sourire à Henriette, la vieille dame qui s'était extasiée sur sa ressemblance avec M. Edmond, crut qu'il venait inviter la jeune fille.

— Cédez-moi votre place, mon enfant, dit-elle en posant ses gants sur le piano, je suis encore assez bonne musicienne, pour déchiffrer un quadrille ou une polka.

Henriette ne crut pas devoir se faire prier. Elle remercia affectueusement la vieille dame ; prit le bras de Revel, et se dirigea avec lui vers un petit salon occupé par des joueurs de whist.

— Ma conduite doit vous paraître inexplicable, lui dit-elle, quand elle l'eut amené devant une fenêtre ouverte, mais vous êtes un loyal jeune homme, et je n'aurai pas besoin de faire de longues phrases pour me justifier. J'aime Pauline par-dessus toutes choses au monde, et quand il s'agit de conjurer le danger qui la menace ; de lui épargner un chagrin, je ne suis plus une sœur, mais une seconde mère.

Je vous ai remercié du fond de mon cœur, le jour où vous avez terminé son portrait ; j'ai osé vous écrire, depuis, de venir. Vous allez juger si j'ai eu tort d'en agir ainsi, si je suis coupable d'imprudence, ou si je suis digne de toute votre estime.

— Oh ! mademoiselle, dit Revel d'un ton de doux reproche.

Henriette continua d'une voix ferme et grave :

— M. de Brannes, votre ami, aime ma sœur, ou du moins les apparences le font supposer.

— Je m'en doutais, reprit le peintre, et c'était pour mettre votre responsabilité et la mienne, hors de cause, que j'ai cessé si brusquement mes séances.

— J'avais donc deviné votre pensée?

— Oui, dit-il, le jour où vous m'avez dit Merci.

— Maintenant, reprit elle, M. de Brannes est reçu ici comme un ami ; ma mère, qui ignore totalement ce qui se passe, semble même l'attirer dans la maison.

— Mais, dit Revel avec hésitation, mademoiselle Pauline l'aime donc ?

— S'il en était autrement, aurais-je besoin de vous faire cet aveu ! reprit Henriette en baissant les yeux.

Revel appuya son mouchoir sur sa bouche pour étouffer un sanglot.

— Mais, dit-il enfin, que puis-je faire, moi ?

— M. de Brannes est votre meilleur ami, nous avez-vous dit ?

— Oui, mon ami, répéta Jean, avec un violent effort. .

— Eh bien ! un ami n'a pas de secrets pour son ami; sachez quels sont les projets de M. de Brannes.

— Moi ! fit Revel, ne pouvant maîtriser le sentiment de répugnance qu'une semblable demande éveillait en lui.

— Ces choses-là se font tous les jours, reprit Henriette avec une dignité affectueuse, et les mariages se traitent le plus ordinairement de cette manière.

Quand vous aurez dit à M. de Brannes, comme je vous y autorise, comme je vous en prie : que ma sœur partage l'amour qu'il a pour elle, mais qu'elle ne peut lui apporter une dot; il réfléchira : s'il l'aime réellement, il demandera sa main à ma mère.

Si la question d'argent, est plus puissante à ses yeux : il cessera à l'avenir des visites indignes d'un galant homme.

— Mais ne peut-il me dire qu'un frère seul, a le droit d'exiger de semblables explications.

— S'il vous répondait cela, dit Henriette avec une énergie singulière, cet homme ne serait pas votre ami; et vous pourriez lui demander compte alors, de l'hospitalité qu'il outrageait, en glissant une lettre dans le mouchoir d'une jeune fille confiée à vos soins.

— Je n'hésite plus, Mademoiselle, dit Revel vaincu, ce soir même, je parlerai à M. de Brannes, et si vous ne me revoyez pas demain : c'est que n'ayant qu'une mauvaise nouvelle à vous annoncer, je serai parti le cœur brisé.

— Ah! vous voilà, monsieur Revel, dit tout à coup madame Dargis en s'approchant d'eux, que vient donc de me dire votre ami, vous nous quittez?

— M. de Brannes vous a dit la vérité, Madame : je pars demain pour Bruxelles.

— Alors je vais vous remettre immédiatement le prix du portrait de ma fille.

— Je procède comme les médecins et les avoués, dit Revel en s'inclinant et n'envoie mes notes que tous les ans. Veuillez donc excuser mon refus, Madame.

Après avoir échangé un regard affectueux avec Henriette, il suivit Mathilde, qui voulait, disait-elle, le présenter à une dame de ses amies, grande admiratrice de son talent.

Revel rejoignit enfin de Brannes.

— J'ai à vous parler, mon ami, lui dit-il en l'arrêtant au passage; nous partirons ensemble, n'est-ce pas?

— Cela dépendra du temps que vous comptez rester, mon cher ami.

— Oh! je suis entièrement à votre disposition..

— J'allais partir.

— Partons, dit Jean.

Les deux jeunes gens prirent congé de madame Dargis, et quittèrent le salon.

Comme ils traversaient l'antichambre pour prendre

leurs pardessus au vestiaire, Pauline ouvrit une porte latérale, et appela Bastien, auquel elle donna un ordre.

— Bon voyage, monsieur Jean, dit-elle au peintre, revenez nous bientôt... Et saluant ensuite le vicomte, elle murmura des lèvres seulement ces mots : A demain.

— Ma voiture vous remettra chez vous, dit le vicomte en offrant son porte cigare à Jean.

— Comment, votre voiture ?

— L'américaine de Langeais. Ce que c'est que l'habitude, dit-il avec un sourire forcé.

— Il fait un temps magnifique, nous causerons mieux en marchant.

— Soit, vous pouvez rentrer, Georges, cria-t-il au cocher. A présent, mon cher, je suis tout à vous.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent dans la direction du boulevard Italien.

Comme ils traversaient la rue, une mendiante portant un enfant dans les bras, se détacha d'une porte cochère.

La lune mettait en pleine lumière, ses traits amaigris, mais fins et réguliers.

— Messieurs, dit-elle d'une voix sourde, ayez pitié de ma pauvre petite fille.

— Et pourquoi diable faites-vous des enfants, ma

chère ! dit de Brannes en fouillant dans la poche de son gilet.

La mendiante baissa tristement la tête, et tendit la main.

— Ma foi tant pis pour vous, ma brave femme, je n'ai que de l'or sur moi, continua-t-il en lui tournant le dos.

La main de la mendiante retomba le long de son corps, et un gémissement s'exhala de sa poitrine.

Revel chercha son porte-monnaie, mais il se souvint aussitôt de l'avoir oublié sur sa cheminée.

— Prêtez-moi un louis, de Brannes, dit il vivement.

— Allons donc, vous êtes fou ; mais ces gens-là font métier de demander l'aumône, et les enfants dont ils se servent pour émouvoir votre compassion, sont des enfants loués, ou volés.

— Oh ! s'écria Revel en voyant la malheureuse chanceler.

— Tenez, s'écria-t-il, en arrachant avec emportement un des double-boutons de ses manchettes, il y a là pour cent francs de vêtements et de pain ; mais comme on ne manquerait pas de vous accuser d'avoir volé ce bijou ; prenez cette carte, c'est moi qui vous le rachèterai demain.

— Diable, vous êtes princier dans vos aumônes, fit de Brannes quand ils se furent éloignés.

— Vous avez bien fait de me refuser les vingt francs que je vous demandais, de Brannes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous avez humilié cette pauvre diablesse pour mieux que cela.

. . . .

Nous ne consacrerons pas un chapitre à la conversation des deux jeunes gens.

Jean Revel s'acquitta de sa mission en conscience, mais inutilement et sans obtenir une réponse favorable, aux projets d'Henriette.

Trop habile pour repousser nettement, les ouvertures qui lui étaient faites par son ami ; de Brannes joua d'abord l'étonnement ; et quand le peintre en vint, à lui reprocher en termes un peu énergiques, la légèreté de sa conduite, il courba la tête sous cette mercuriale.

Il reconnaissait que sa galanterie avait été un peu trop loin, mais après tout mademoiselle Pauline n'était nullement compromise ; et il ne se croyait pas tenu de racheter une faute aussi infime, par le sacrifice de son avenir.

Mademoiselle Pauline Dargis oublierait bientôt une idée de pensionnaire émancipée ; et s'il ne fallait pour lui rendre le repos que cesser ses relations avec madame Dargis, il s'engageait volontiers à ne plus remettre les pieds dans la maison.

Les cœurs les plus nobles ont leurs faiblesses : Revel

éprouva une joie secrète en voyant de Brannes renoncer franchement à l'amour dé Pauline.

Nous devons toutefois reconnaître, qu'il plaida généreusement sa cause.

Mais la résolution du vicomte était parfaitement arrêtée. Le sans dot de l'*Avare* avait produit un effet magique.

Les deux Jean se séparèrent les meilleurs amis du monde.

De Brannes s'excusant par avance de ne pas aller le lendemain, faire ses adieux à l'artiste, empêché qu'il était par un rendez-vous d'affaires.

Or chacun d'eux emportait au fond du cœur une espérance !

De Brannes pouvait compter sur l'amour de Pauline.

Jean Revel partait pour les Flandres avec cette assurance égoïste, que s'il ne devait jamais être l'heureux époux de mademoiselle Pauline Dargis ; son ami de Brannes ne serait pas mieux partagé que lui.

Le lendemain, à huit heures du matin, de Brannes partait pour sa campagne.

Le même jour, à huit heures du soir, Jean Revel montait dans le train express de Bruxelles, en compagnie de mademoiselle Ælia.

XIII

DIEU DISPOSE

Pour la première fois de sa vie, Henriette insista auprès de sa mère pour être de la partie de Fontenay-aux-Roses ; mais Mathilde resta inébranlable dans son refus.

Madame Dargis et Pauline, partirent donc seules pour la campagne.

De Brannes les attendait à la station du chemin de fer.

Pour ne pas perdre de temps, Mathilde voulut d'abord visiter les propriétés, dont le vicomte lui avait

parlé; mais au grand déplaisir de ce dernier, madame Dargis ne trouva rien de convenable.

Ce qu'elle voulait, c'était un parc véritable, avec des prairies, des bouquets de bois, une pièce d'eau et trois chalets rustiques, le tout pour mille francs par an.

Pauline connaissait assez le caractère de sa mère, pour savoir qu'elle ne renoncerait pas à un seul peuplier, dans le devis fantastique qu'elle s'était fait.

Comme Louis XIV donnant les plans du château de Versailles, elle eut demandé volontiers aux propriétaires des sources naturelles, et des bassins de cent mètres de circonférence.

Cependant le vicomte fit bonne contenance, et lorsqu'ils eurent épuisé la liste des propriétés à louer; il rappela galamment à Mathilde, qu'elle lui avait promis d'accepter une collation sur ses terres.

— J'allais vous demander de nous ramener chez vous, lui dit-elle en s'emparant de son bras, je ne sais si c'est la chaleur ou la fatigue, mais j'ai comme des vertiges; et elle ajouta en regardant Pauline, il ne faut pas t'effrayer de cela, mon enfant, je suis habituée, à ces petits accidents là.

Les deux dames remontèrent dans la voiture, et en quelques minutes de Brannes toucha à Aulnay.

Le vicomte introduisit la mère et la fille dans le salon du rez-de-chaussée.

Des fruits magnifiques, des gâteaux choisis, et des

flacons de Malaga et de Porto couvraient un large plateau d'argent, placé sur une table.

Mathilde se laissa tomber sur le fauteuil que lui offrait le jeune homme.

— Comment vous trouvez-vous maintenant ma mère? dit Pauline en venant se placer à côté d'elle.

— Mieux, fit Mathilde en passant son mouchoir sur son visage, la reverbération du soleil sur le sable est la cause probable de ce malaise; quelques gouttes d'eau fraîche sur les tempes et je n'y penserai plus.

Pauline trempa son mouchoir dans un verre d'eau fraîche, et le présenta à sa mère.

Le vicomte remarqua, non sans inquiétude, l'expression d'égarement qui se peignait alors dans les yeux de madame Dargis.

— Je me sens déjà mieux, reprit-elle en respirant à pleins poumons.

De Brannes ouvrit les fenêtres, qui ouvraient sur le jardin, et revint lui préparer un verre d'eau sucrée.

— En vérité, monsieur, je suis honteuse de l'embarras que je vous cause.

— Je crois qu'il serait prudent de retourner à Paris le plus tôt possible, dit Pauline en observant avec terreur l'altération progressive du visage de sa mère.

— Donnez-moi votre bras, monsieur de Brannes, dit Mathilde en se levant, un tour de promenade achè-

vera de dissiper cette mauvaise disposition; et d'ailleurs je suis curieuse de visiter votre retraite, qui me paraît charmante.

Le vicomte s'empressa de satisfaire au vœu de sa belle visiteuse.

Appuyée sur le bras du vicomte, madame Dargis descendit le perron du jardin, et se dirigea vers un parterre de fleurs, qui formait une admirable corbeille au milieu de la pelouse.

— Les beaux dalhias, dit Pauline avec convoitise.

De brannes quitta le bras de Mathilde, et, malgré les prières et les supplications de la jeune fille, il se mit à couper les plus belles fleurs du parterre, dont il fit en quelques minutes un superbe bouquet qu'il offrit à Mathilde.

— Merci, dit-elle en s'avançant pour prendre les fleurs, mais la main quelle tendait, retomba contre son corps; un cri de suprême douleur s'élança de sa poitrine, et elle tomba sans connaissance.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria Pauline éperdue.

— Ah! j'étouffe, je meurs, balbutia Mathilde d'une voix étranglée.

De Brannes enleva la malheureuse femme entre ses bras, et la déposa sur le divan du salon.

Georges et le jardinier étaient accourus aux cris de Pauline.

— Georges, courez vite chercher un médecin à Sceaux, crevez les chevaux s'il le faut, mais que dans un quart-d'heure vous soyez de retour.

Le domestique s'élança au dehors, et comme la voiture était encore attelée, il eut bientôt gagné la ville.

Le médecin n'était pas chez lui, mais on lui dit que le docteur Lacroix, de Fontenay-aux-Roses, venait de passer dans sa voiture pour se rendre à Châtenay...

Cinq minutes après, il arrêtait le docteur sur la route, et tous deux reprenaient au galop la route d'Aulnay.

Trois quarts-d'heure s'étaient écoulés depuis le départ de Georges, et madame Dargis n'avait pas repris connaissance.

A genoux sur le tapis, Pauline sanglotait, la tête entre ses mains.

— Le docteur! cria enfin Georges en entrant.

— Ah! monsieur, sauvez ma mère, sauvez-la! s'écria la pauvre enfant en tendant les bras vers lui.

Le docteur s'approcha de la malade, et après lui avoir tâté le pouls, tira un étui à lancettes de sa poche.

— Vite, dit-il, une cuvette et un ruban.... un mouchoir, n'importe, il faut que je la saigne immédiatement; du courage, Mademoiselle, et surtout du calme.

— Ma pauvre mère, mon Dieu ! s'écria la malheureuse, en voyant le médecin relever la manche de la robe de sa mère, et faire la ligature avec le mouchoir que lui présentait le domestique.

— Emmenez cette jeune fille, monsieur, dit M. Lacroix, tout en faisant ses préparatifs, avec une incroyable rapidité.

Pauline venait de perdre connaissance.

De Brannes la porta dans sa chambre, et la laissa sous la garde de la femme du jardinier, madame Simon.

Quand il rentra au salon, le médecin venait d'ouvrir la veine de la malade. Un filet de sang noir coulait lentement dans le vase de cristal que tenait Georges.

— Je suis arrivé bien tard, dit le docteur, en secouant tristement la tête.

— C'est donc bien grave, docteur, demanda de Brannes en pâlissant.

— Oui, une congestion cérébrale, tout le côté droit du corps est complètement paralysé. — Cette dame est une de vos parentes?

— Non, docteur, une connaissance, une amie.

— Elle se ranime un peu, continua le médecin en commençant à bander la saignée, pendant que de Brannes soutenait la tête de Mathilde, et lui mouillait les lèvres et les tempes avec de l'eau vinaigrée.

— Faites monter un lit dans ce salon, dit encore M. Lacroix à voix basse; dans l'état où elle est, on ne peut songer à la transporter dans une autre chambre.

Georges et le jardinier exécutèrent promptement les ordres du docteur. En quelques minutes tout était prêt, et Mathilde reposait doucement dans le lit qui venait d'être apporté.

Elle avait complètement repris connaissance, mais ce fut en vain qu'elle essaya de prononcer quelques mots, la paralysie l'avait rendue muette.

Un gémissement plaintif souleva sa poitrine, ses yeux se voilèrent peu à peu, et de grosses larmes, filtrant au travers de ses paupières, roulèrent sur ses joues.

De Brannes et le médecin se penchèrent sur son chevet pour lui parler, et lui donner un peu de courage et d'espoir.

— Je reviendrai ce soir, dit M. Lacroix en prenant son chapeau.

— Voyons, docteur, fit de Brannes quand ils se furent éloignés de la malade, ne me cachez rien, l'état de madame Dargis est désespéré?

— Je le crains. Si la seconde saignée que je compte faire ce soir, ne dégage pas la tête, tout espoir est perdu.

— Ah! pauvre femme, pauvre femme! murmura le vicomte avec chagrin.

— N'oubliez pas que, dans la situation où elle est, une émotion violente entraînerait les plus fatales conséquences. Si votre titre d'ami vous donne un peu d'influence sur mademoiselle Dargis, obtenez qu'elle ne reste pas auprès de sa mère ; en ce moment, sa présence ne ferait qu'aggraver le danger.

— Vos instructions seront rigoureusement suivies, dit le vicomte en prenant congé de lui.

De Brannes alla retrouver Pauline. En l'apercevant, la pauvre enfant se jeta dans ses bras.

— Je veux voir ma mère, s'écra-t-elle avec désespoir, par pitié laissez-moi près d'elle.

Sur un signe du jeune homme, madame Simon se retira.

— Pauline, dit de Brannes en prenant les deux mains de la jeune fille, si vous aimez votre mère, si vous m'aimez, ne me demandez pas une chose impossible.

— Impossible ! répéta Pauline avec stupeur.

— En ce moment, du moins ; sans être en danger, votre mère est très-sérieusement malade, et la préoccupation, l'inquiétude qu'elle aurait en vous voyant, lui seraient funestes... le docteur vous le dira lui-même ce soir, si vous ne me croyez pas.

— Oh ! je vous crois, monsieur, fit Pauline avec élan, mais enfin que dois-je faire ?

— Attendre courageusement, et avoir confiance.

— Et ma pauvre sœur, que va-t-elle penser de notre absence ? Il faut que je lui écrive tout ce qui s'est passé : qu'elle vienne ce soir même.

— J'allais vous proposer de l'envoyer chercher par Georges.

— Merci, dit-elle en s'asseyant devant un petit bureau, et en écrivant à la hâte quelques lignes, qu'elle remit au vicomte.

— Dans deux heures mademoiselle Heuriette sera près de vous, dit de Brannes avec bonté.

Pauline regarda la pendule qui marquait six heures, et tendit la main au jeune homme.

— Pauline, dit-il en la regardant avec une expression d'ineffable tendresse, vous êtes ici chez vous ; et personne ne franchira le seuil de cette porte sans votre permission.. Avez-vous assez de confiance et d'amitié dans celui qui sera votre époux, pour lui permettre de venir ce soir, vous parler de notre mère ?

— Je douterais de Dieu, si je doutais en ce moment de votre honneur et de votre loyauté.

De Brannes appuya ses lèvres sur le front de la jeune fille, et s'élança hors de la chambre.

Au moment où il traversait la salle à manger, il se croisa avec Georges qui venait prendre ses instructions.

— Georges, dit le vicomte, en lui donnant la lettre

de Pauline, vous allez partir pour Paris à l'instant même et, vous remettrez cette lettre à mademoiselle Henriette Dargis, que vous ramènerez avec vous.

— Mais, objecta timidement le domestique, le cheval de monsieur, est bien fatigué, pour faire rapidement un pareil trajet.

— Vous mettrez deux heure s pour aller à Paris reprit le vicomte, et quatre pour en revenir. Il faut que Mademoiselle Henriette n'arrive à Aulnay, que cette nuit à une heure au plus tôt.

Georges chercha en vain à lire dans la pensée de son maître ; de Brannes restait impénétrable.

— Monsieur le vicomte sera content de moi, dit le valet en s'inclinant.

— Allons, fit le jeune homme quand il se fut éloigné, la partie est trop belle pour ne pas la jouer.

XIV

DIEU DISPOSE

(Suite.)

Le docteur revint vers neuf heures.

La paralysie avait fait des progrès effrayants. Ainsi qu'il l'avait annoncé, Monsieur Lacroix pratiqua une seconde saignée, mais cette fois le sang ne coula pas.

De Brannes comprit que madame Dargis était perdue sans ressource.

Cependant le docteur prépara lui-même la limonade artrique, que la malade devait prendre pendant la

nuit; et il engagea le jeune homme à faire provision d'éther, pour le cas où, madame Dargis venant à mourir, mademoiselle Pauline aurait une crise nerveuse.

Il se retira enfin, promettant de revenir le lendemain, de grand matin.

Jean de Brannes revint s'asseoir auprès du lit de la malheureuse femme, car madame Simon ne devait venir le relever de ses fonctions de garde-malade, qu'à onze heures.

Une pâleur livide couvrait son visage : la fièvre faisait battre ses artères.

Ce qu'il éprouvait : c'était l'impatience farouche, du meurtrier qui rampe dans le fossé de la route : du voleur de nuit qui regarde s'éteindre les dernières lumières de la maison isolée, et qui marche dans l'ombre la main crispée sur la lame d'un couteau.

Les terreurs supertitieuses du méchant : et les désir charnels du débauché.

Hélas ! pauvre Yorick ! comme dit Hamlet : la veille à pareille heure, cette créature si élégante et si belle, se promenait rieuse et parée au milieu d'une fête et maintenant elle se meurt dans un lit d'emprunt.

Quel admirable drame intime !

Malheureuse femme qui, à mesure qu'elle marche vers l'éternité, voit s'effacer une à une toutes les illusions chimériques de sa vie ; et sonde l'abîme, creusé par elle, sous les pas de ses enfants.

En créant son *Enfer*, Dante Alighieri, n'a pas trouvé pour ses damnés, un châtiment comparable aux angoisses, de cette mère qui, devinant le danger qui menace sa fille, ne peut rien pour elle.

Paralysée et muette !!

Et en regard de cette malheureuse, cet homme, qui jetant son masque hypocrite, ne cherche même plus à donner une espérance, une consolation, à cette créature qu'il regarde, comme une chose inerte, inutile; qui, n'étant pas encore cadavre, n'a aucun droit à son respect.

A demi couché sur le divan et mâchonnant entre ses dents le bout d'un cigare éteint, il attendait !

La chambre n'était éclairée que par la clarté vacillante d'une veilleuse de porcelaine bleue : au dehors des bourrasques de vent couchaient par moments la cime des arbres, et laissaient voir un ciel verdâtre, marbré de nuages noirs.

Soit lassitude, soit ennui, de Brannes finit par s'endormir : un léger craquement du plancher, le réveilla en sursaut.

Madame Simon était debout contre le lit de la malade, qu'elle regardait avec une attention inquiète.

— Que faites-vous ici ! dit brusquement le vicomte à mi-voix, et pourquoi avez-vous laissé seule, la personne que je vous avais chargée de veiller ?

— La demoiselle repose, dit madame Simon, les quelques gouttes d'éther que je lui ai fait prendre, ont calmé la crise.

— Et vous êtes certaine qu'elle dort? insista de nouveau le vicomte.

— Oui, Monsieur, d'ailleurs je vais remonter auprès d'elle; je venais seulement savoir des nouvelles de cette pauvre dame.

— Madame Dargis est toujours dans le même état. Hélas! je crains bien qu'elle ne passe pas la nuit!

Madame Simon joignit les deux mains, et courba tristement la tête.

De Brannes fit quelques pas pour sortir.

La brave femme le rappela du geste.

— Comme elle est pâle, dit-elle, à voix basse en s'approchant de la malade.

Le vicomte alluma une bougie et se pencha sur le lit.

— Mon Dieu! mon Dieu! continua madame Simon, en voyant l'immobilité effrayante, et la fixité vitreuse du regard de Mathilde.

De Brannes écouta le souffle de sa respiration, et souleva ensuite sa main qui pendait en dehors du lit.

Cette main était raide et glacée. Un frisson de terreur, fit tressaillir le jeune homme, qui lâcha le bras de la morte, et se recula vivement.

— Morte ! elle est morte ! dit-il d'une voix sourde.

Un cri déchirant lui répondit comme un écho, à l'autre bout du salon.

De Brannes s'élança encore assez à temps pour recevoir Pauline dans ses bras.

La pauvre enfant avait usé d'une ruse bien innocente pour éloigner sa gardienne, et connaître par elle-même la vérité.

Les quatre mots prononcés par de Brannes lui avaient appris en une demi-seconde, toute l'immensité de son malheur.

De Brannes alla déposer la jeune fille sur son lit, et après avoir tiré doucement les verroux, pour se délivrer des officieux plus embarrassants qu'utiles en pareil cas; il versa sur un mouchoir le contenu d'une petite fiole placée sur la cheminée, et l'appuya doucement sur les lèvres, et sur les narines de Pauline.

Un parfum éthéré se répandit aussitôt dans l'atmosphère. Dans son trouble il avait pris un flacon contenant du chloroforme. De Brannes reconnut aussitôt son erreur; mais une pensée infernale traversant son esprit, il continua à appuyer doucement le mouchoir sur la bouche de Pauline.

Un soupir de bien-être souleva sa poitrine ; ses yeux se rouvrirent peu à peu, et se fixèrent sur de Brannes avec une ineffable expression de langueur et de tendresse. Son bras gauche, en s'étendant dans le vide, écarta le haut de sa robe, dont le corsage se dégraffa.

De Brannes tenta de soulever sa tête qui était retombée sur son épaule: Au contact de cette main qui effleurait ses cheveux, Pauline fit un effort pour se relever, mais elle retomba aussitôt.

Dans ce brusque mouvement, son joli sein blanc s'était dégagé entièrement de son corset, et ses longs cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres du vicomte, qui tomba à genoux au bord du lit, en cachant son visage entre ses mains.

La bougie qui se consumait dans le candélabre placé sur la cheminée, jeta en ce moment une dernière lueur, et l'obscurité s'étendit comme un voile dans la chambre.

— Pauline, je t'aime! je t'aime! murmura de Brannes d'une voix frémissante, en serrant la jeune fille entre ses bras.

Pauline fit un dernier effort, pour vaincre ce sommeil terrible qui la livrait sans défense à son séducteur, et se renversa une seconde fois sur le lit, panteante et brisée. . . . .

. . . .

XV

DIEU DISPOSE

(Suite.)

Le jour commençait à poindre, lorsque Pauline sortit enfin de cette fatale léthargie.

La mémoire lui revint avec la raison.

En apercevant de Brannes, elle poussa un cri désespéré, et, cachant son visage entre ses mains, se mit à sangloter.

Le vicomte s'était préparé à cette scène de larmes; il se jeta aux genoux de Pauline, et lui jura, par les

serments les plus sacrés : sur l'âme de sa mère, sur leur amour, qu'elle serait sa femme.

Il y avait un tel accent de vérité et de passion, dans ses paroles, que la pauvre enfant se laissa persuader, et reprit un peu de courage et d'espoir.

Oubliant sa position, pour ne s'occuper que de la perte irréparable qu'elle venait de faire ; elle se leva, s'habilla, et voulut descendre auprès de sa mère.

De Brannes chercha à l'en dissuader, ou du moins l'engagea à attendre pour cela l'arrivée de sa sœur.

— Henriette ! murmura faiblement Pauline en courbant la tête, jamais je n'oserai paraître devant elle à présent.

— Votre sœur ne saurait vous accuser d'une faute dont vous êtes innocente. D'ailleurs, je lui avouerai tout, et elle me pardonnera, quand elle saura combien je vous aime. Non, continua de Brannes avec passion, ne pleurez pas, Pauline, ne regrettez pas cette nuit, la plus radieuse de mon existence. Unis devant Dieu, nul pouvoir sur la terre ne saurait nous séparer. Vous êtes ma femme, Pauline, ma femme adorée, et ma vie entière sera consacrée à votre bonheur.

Vous n'êtes plus orphelines, pauvres enfants, vous avez un mari, Pauline; vous avez un frère, Henriette.

— Que Dieu, qui vous entend et qui vous juge, bénisse vos paroles, si vous êtes sincère, dit une voix

triste et grave, à quelques pas d'eux.

— Ma sœur, s'écria Pauline en s'élançant dans les bras d'Henriette.

De Brannes renouvela aux deux jeunes filles, les protestations les plus énergiques de dévouement éternel, et d'inaltérable amitié.

La pauvre Henriette était arrivée trop tard pour fermer les yeux de sa mère, et sauver sa sœur.

Elle accepta ce double malheur, avec une force morale, et une résignation surhumaines.

Mais nous pouvons comprendre quelles angoisses devait souffrir ce noble cœur, pour dissimuler son désespoir, et son indignation.

Repousser sans pitié sa malheureuse sœur, l'abandonner à l'heure où, plus que jamais, elle avait besoin d'une amie, c'était la vouer au désespoir.

Ce qu'un frère eût pu faire avec une épée, Henriette résolut de le tenter avec le cœur.

D'ailleurs, M. de Brannes semblait résolu à remplir son devoir, et l'apparence du doute eût été une faute irréparable.

Madame Dargis n'ayant plus d'autres parents, que M. Emmanuel Dargis, son beau-frère, retiré à Bruxelles; de Brannes voulut épargner aux deux sœurs des formalités sans nombre, des démarches pénibles, tant pour le transport du corps de madame Dargis à Paris, que pour l'acquisition d'un terrain, et le mar-

ché à passer avec les pompes funèbres. Il se chargea de tout. Les deux jeunes filles ayant désiré que les cendres de leur mère reposassent dans le cimetière de Fontenay-aux-Roses, ce vœu simplifia sa triste mission.

Pauline et Henriette voulurent embrasser une dernière fois leur mère sur son lit de mort : mais on fut obligé de les arracher, à ces terribles adieux.

Au soleil couchant, le modeste convoi de Mathilde Dargis, traversait les champs, suivi seulement par de Brannes, les domestiques de la maison, et quelques voisins.

Les deux sœurs prièrent toute la nuit pour l'âme de leur mère.

XVI

COURSE AU CLOCHER

Nous sommes à Bruxelles! comme l'on dit en style théâtral.

Huit mois se sont écoulés depuis la mort de madame Dargis.

Pour se soustraire aux récriminations d'Henriette, de Brannes avait enlevé Pauline ; et, après un voyage de quelques semaines, il était revenu habiter avec elle son appartement de la rue du Bac.

Pauline n'était pas coupable d'une première faute :

en abandonnant sa jeune sœur pour aller vivre avec son amant, la malheureuse femme espérait que ce qu'elle n'avait pu gagner par la persuasion, elle l'obtiendrait par l'affection, le dévouement, l'habitude.

Sa position devenait chaque jour plus difficile, et honte pour honte, elle préférait encore celle, qui pouvait donner un nom à l'enfant, qu'elle portait dans son sein.

D'ailleurs, elle aimait Jean de Brannes, et l'aveuglement de sa passion lui servait d'excuse.

Quant à Henriette, après avoir réalisé quelque argent par la vente du mobilier de sa mère, elle s'était mise courageusement à donner des leçons de piano, pour se créer des ressources, et ne pas escompter la petite fortune que devait lui laisser son oncle Emmanuel.

Henriette n'allait jamais chez M. de Brannes. Mais Pauline montait souvent dans le modeste appartement que sa sœur avait loué dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Les deux sœurs passaient alors de longues heures, à se dire leurs chagrins et leurs espérances.

Revenons maintenant à notre ami Jean Revel, et à son ménage.

Jean n'avait pas perdu son temps en Belgique, et ce voyage d'agrément, lui avait donné l'occasion de mettre son talent à profit.

Ælia, était devenue en quelques mois l'enfant gâté, des abonnés du théâtre Saint-Hubert.

Voici, comment Revel avait réglé son existence amoureuse et artistique.

Il avait loué en arrivant une petite maison sur le boulevard Botanique.

Ælia habitait le premier étage; le second servait d'atelier à Jean.

Le matin, il montait à cheval, et faisait le tour de la ville par les boulevards, après quoi il rentrait travailler jusqu'à la nuit.

Le soir, il dînait avec sa maîtresse, et l'accompagnait au théâtre lorsqu'elle jouait.

La comédienne avait tenu plus que sa promesse: une véritable transformation s'était opérée dans le caractère de Jean Revel, qui avait retrouvé sa juvénile gaîté.

Or, un matin que la belle juive rangeait ses cartons de costumes, Jean Revel entra, ou pour mieux dire se précipita dans sa chambre, les cheveux en désordre et les habits souillés de poussière.

—Ouf! dit-il en se laissant devaler dans un fauteuil, je viens de l'échapper belle!

A sa vue, Ælia poussa un cri d'effroi. Mais l'hilarité subite de Jean la rassura aussitôt.

—Tu es tombé de cheval, dit-elle vivement, Gudule, un verre d'eau sucrée, à la fleur d'oranger.

—Non, cria Jean, une bouteille de madère ; cet antispasmodique me réussira mieux.

—Mon pauvre ami, continua Ælia, en s'approchant de lui, et en commençant à épousseter la poussière qui le zébrait des pieds à la tête... tu n'es pas blessé, au moins ?

—Physiquement, non, mais, moralement, je suis écrasé.

—Dis-moi bien vite ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé, dit Jean, après avoir vidé un plein verre de madère, il s'est passé, que je viens d'essuyer une charge de cavalerie.

—Une charge de cavalerie ?

—Légère, interrompit Jean en s'essuyant le front. Voilà l'aventure : Je descendais bien tranquillement le boulevard de l'Observatoire, au petit trot, la bride lâche, le cigare entre les dents, comme un meunier qui regagne son moulin ; lorsqu'à deux cents pas de moi, je vois déboucher de la rue Schaebeck, une amazone, montée sur une grande haquenée lilas tendre ! tu sais, une de ces couleurs absurdes ?

—La couleur ne fait rien à la chose. Après ?

—Mon amazone descendait également le boulevard. Toutes les amazones se ressemblent à distance, n'est-ce pas ? C'est toujours la même robe de drap noir ou olive, le même chapeau et le même voile vert ou marron·

Eh bien ! malgré la distance qui nous séparait et ma mauvaise vue : je crus reconnaître cette écuyère... De vagues pressentiments m'inquiétèrent, j'eus comme l'intuition des désastres qui allaient avoir lieu. Il n'y avait qu'une femme au monde, pour avoir ces omopla-tes anguleuses et ces petits mouvements brusques et nerveux. Il n'existe qu'une amazone en Europe, qui ose porter un feutre roux avec plume noire et boucle d'acier... le sombrero de Mordaunt dans les *Mousque-taires*.

— Olivia ! exclama la comédienne.

— En plume et en os, continua Revel.

— Pour être imprévue, la rencontre n'avait rien, après tout, de bien fâcheux pour toi.

— Je ne dis pas non ; mais, tu le sais, Olivia a été, pendant trois ans, pensionnaire de l'Hippodrome ; or comme je ne suis qu'un cavalier de troisième classe, je jugeai prudent, de tirer sur la droite pour éviter de lui donner le spectacle, d'une pincette chevauchant à l'anglaise.

— Faiblesse d'esprit.

— Non de jarret. J'éperonne *Brin-d'Amour* pour spéculer par la rue Royale, *Brin-d'Amour* s'arrête court, lève la tête, hennit d'une façon singulière, et après une demi-douzaine de petites ruades tout-à-fait galantes, part comme une flèche, pour aller conter fleurette à la jument de l'héritière des Gomez de Sylva. Je réclame, *Brin-d'Amour* insiste : Je proteste des

poignets et des genoux, *Brin-d'Amour* va toujours son train; la femelle lilas tendre, semble se douter de l'effet qu'elle produit, soit coquetterie, soit caprice, elle prend le galop, et alors commence une véritable course au clocher, une seconde édition de la ballade de Bürger. Enfin *Brin-d'Amour* débouche sur le boulevard du Régent, ivre d'amour et soufflant comme un phoque. Non, les mots me manquent pour te dépeindre la scandaleuse conduite de ce drôle de *Brin-d'Amour !* non, c'est à n'y pas croire.

— Eh bien?

— *Brin-d'Amour* se comporta comme un cosaque dans une ville prise d'assaut.

Ælia se renversa sur un fauteuil en se pâmant de rire.

— Ah! ah! mon pauvre Jean, quelle drôle de figure elle devait faire!

— La femelle lilas tendre?

— Non, l'Espagnole.

— Pivotant sur sa selle comme une toupie d'Allemagne, elle s'est mise à faire pleuvoir sur *Brin-d'Amour* et sur moi, une averse, une grêle, une avalanche de coups de cravache.

Brin-d'Amour, contrarié au dernier point, a alors oublié complètement, les égards qu'il me devait, et m'a lancé par dessus ses oreilles! Voltige de la plus haute école.

Le reste n'est que confusion

— Que contusion, tu veux dire?

—Contusion, confusion ! Après m'avoir passé sur le corps, Olivia est rentrée triomphalement dans un petit hôtel, situé juste en face du lieu du sinistre.

— Tu étais sauvé !

— Pas encore, il me restait le coup de pied de l'âne à recevoir. Au moment où je me remettais en selle, j'entendis une petite voix sèche et pointue qui criait à Olivia :

— Que te voulait donc cet imbécile-là.

Je relevai la tête pour voir d'où partait l'interrogation; rien; Une fenêtre venait de se fermer au premier étage de l'hôtel en question... C'était évidemment par cette ouverture que le mot avait été lâché. Mais comme je n'avais plus en face de moi qu'une paire de rideaux verts; je réfléchis qu'il était assez difficile de sonner pour dire au concierge :

« Mon bon ami, un de vos locataires vient de laisser tomber une rime mal sonnante, je lui en signerais volontiers un reçu sur la joue gauche.

L'hilarité d'Ælia éclata plus bruyante, lorsque le peintre eût achevé le récit de ses infortunes.

— C'est moi qui en ai assez du *sport*, reprit Jean en se frottant les reins, c'est-à-dire que l'on ne me ferait pas monter à présent sur un cheval de bois.

— Plains-toi, tu as revu ta belle amie, ton adorée, car tu l'as adorée, cette andalouse !

— Jamais, dit Revel en se récriant, jamais. C'était une pénitence que je m'étais imposée : je faisais maigre !

— Ingrat, elle aura appris, que tu étais à Bruxelles, et c'est pour te reprendre dans ses filets.

— Qu'elle m'a cravaché comme un nègre.

— Oh ! la jalousie !

— Ælia, ne plaisantons jamais avec les filles de la Castille-Vieille ; c'est traître comme les canifs à six lames. Ça part au repos comme les fusils de garde-champêtres.

— Allons, avoue-le... tu as peur du stylet empoisonné qu'elle porte à sa jarretière.

— Le stylet, cela ne sert qu'à ouvrir les serrures dont on a oublié la clef, ou a débourrer les pipes ; il est tombé bien bas, ce pauvre stylet.

Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce encore ?

— Si elle allait te faire siffler.

Ælia devint sérieuse comme Mercutio.

— Eh bien ! qu'elle essaie un peu, dit-elle avec une inquiétude mal déguisée ; mais je suis bien bonne d'écouter toutes tes folies, je suis adorée du public, et les siffleurs en seront pour leurs frais.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir?

—Je me repose.

—Et demain?

—Demain, je joue le *Domino*.

A propos, tu sais que c'est demain soir que Bernaërt paye le souper qu'il a perdu?

— Quel souper? demanda Revel en cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Tu sais bien! Bernaërt avait parié qu'avant deux mois la petite Julia aurait un amant.

— Eh bien! elle en a quatre?

— Non, elle a épousé, il y a trois jours, la première flûte du théâtre de la Monnaie.

— *Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour*, dit sentencieusement Revel... Qu'est-ce qu'il y aura à ce souper?

— Bernaërt, Louis et sa maîtresse Esther, toi, moi et deux ou trois amis que Bernaërt doit nous présenter.

Ce sera gai.

— Tu crois donc que la gaîté se frappe à l'office comme le champagne. Apprends, fille d'Israël, que la gaîté est une véritable sensitive! Une figure allongée, un papier criard, trois bougies neuves économiquement conservées au milieu d'un candélabre enflammé, deux

calembours et une chanson de table : et la sensitive referme ses pétales, tombe et meurt dans un verre de Sillery. Enfin qui vivra verra !

Où aura-t-il lieu ce festin ?

— Chez Barnaërt.

— On tâchera d'y faire honneur, dis donc nous irons, si cela vous agrée, Madame, dîner ce soir en tête-à-tête, à Anvers.

— Cela m'agrée, Monsieur.

— Eh bien ! je vais dormir une heure ou deux dans mon atelier, pour me remettre un peu de mon aventure : tu me feras prévenir par Gudule, quand tu seras prête.

— C'est bien.

Au moment de franchir la porte du salon, Revel, laissa tomber ces mots d'une voix dolente.

— Imbécile ! il m'a appelé imbécile, comprends-tu cela, toi ?

— Dame ! le mot n'a pas besoin de notes marginales.

— Oui, mais, palsembleu ! si jamais j'entends ce timbre de castrat, je le reconnaîtrai, vertubœuf ! et je lui solderai la note de coups de cravache que je viens de laisser en souffrance... Imbécile ! grommelait encore le joyeux garçon, tout en montant l'escalier de son atelier.

Gudule ! Gudule ! cria-t-il au moment d'entrer.

Monsieur, cria la servante (la qualification est éminemment Belge).

— Il n'y a pas de lettre de Paris pour moi?

— Non, Monsieur.

Depuis huit mois, Jean Revel adressait deux fois par jour, cette question à Gudule, qui y répondait négativement avec la même régularité.

— Que diable a donc de Brannes pour ne pas me répondre, dit-il en s'étendant sur son divan, il faut qu'il soit en voyage, ou enlevé par une américaine *piastrée*.

Jean Revel reposait depuis une heure à peine, lorsqu'on carillonna à la porte extérieure de la maison.

Ælia, souleva doucement le rideau de la fenêtre, pour reconnaître dans le *réflecteur* accroché au dehors, ce visiteur impatient.

— Mon oncle Moëser! dit-elle en laissant retomber le rideau, que vient-il faire en Belgique?

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que l'oncle et la nièce prenaient place sur la causeuse du salon.

— Prévenez monsieur Revel, dit Ælia à la servante.

— Non, fit le Juif; non, je serais au regret de déranger cet excellent jeune homme, et il ajouta à voix basse: j'ai besoin de causer d'abord avec toi. D'un signe la Juive congédia Gudule.

— Maintenant, mon oncle, vous pouvez parler, dit-elle en roulant un métier à tapisserie devant la causeuse.

Moëser se leva avec précaution, embrassa du regard toute l'étendue de la chambre, en sonda tous les recoins, et revint s'asseoir auprès de sa nièce.

— Oh! fit Ælia entre ses dents, il prend trop de précautions; il va me proposer quelque opération commerciale!

XVII

QUINZE POUR SANG

— Voyons, mon enfant, dit Moëser en lui prenant la main, parle-moi bien franchement, es-tu heureuse dans ta nouvelle position?

— Dame! mon oncle, fit Ælia en jouant la franchise, je gagne de bons appointements; et M. Revel, en outre de l'argent qu'il me remet chaque mois pour les dépenses de la maison, me donne tout ce qu'il me faut pour ma toilette.

— Enfin tu économises tes gages?

— Mes appointements, vous voulez dire !

— De sorte que l'année théâtrale achevée, tu reviendras à Paris avec quelques économies.

— Je l'espère !

— Il faudra que tu sois bien raisonnable, bien économe, en attendant le renouvellement de ton engagement.

— Oui, mon oncle, c'est bien mon intention. Tous les commencements sont difficiles, vous le savez; l'engagement que je signerai pour l'année prochaine, sera plus avantageux.

— Ah ! ma pauvre Ælia, il est triste de penser qu'une belle fille comme toi, pleine d'esprit et de talent, soit exposée à manquer des choses les plus nécessaires; surtout quand on voit tant de pimbêches qui n'ont rien pour elles, vivre comme des duchesses et s'amasser des rentes pour l'avenir.

— Est-ce pour me proposer un entreteneur, que vous vous êtes dérangé, mon oncle? interrompit Ælia, en fixant sur le brocanteur un regard moqueur.

— Ces choses-là ne me regardent pas, reprit Moëser en rougissant de pudeur; je n'ai pas de conseils à te donner, tu es assez grande pour savoir ce que tu as à faire; je te dis seulement ce que je vois.

— Et qu'est-ce que vous voyez, mon oncle? Contez-moi donc cela.

— Je vois, je vois, dit moëser, des grands seigneurs qui se ruinent pour des filles sans beauté et sans esprit.

— Vraiment? Je voudrais bien les connaître ces dignes gentilshommes.

— Oh! tu n'as pas besoin de chercher bien loin; ton voisin, le vieux marquis Emmanuel Dargis, fait des folies pour une certaine Olivia.

— Ah! oui, une ancienne à Revel, qui l'a plantée là. Elle lâcherait son marquis comme un vieux bouquet fané, si Jean lui faisait seulement un signe.

Moëser tordit sous ses doigts sa lèvre inférieure, et parut réfléchir profondément.

— Vous avez raison, continua la juive d'une voix saccadée, il y a des gens qui payent fort cher la défroque des autres.

Ce mouvement d'humeur n'échappa pas à Moëser.

— Enfin, dit-il avec une feinte résignation, le monde est ainsi fait. Il y a des femmes qui savent faire leurs affaires, comme il y en a d'autres qui gaspillent leur jeunesse et leur beauté.

— Est-il envoyé par le marquis, se demanda Ælia, ou cherche-t-il seulement à semer pour l'avenir? Je le forcerai bien à s'expliquer.

— Que voulez-vous, mon oncle! reprit-elle avec insouciance, je ne suis pas meilleure qu'une autre, et si je trouvais jamais un marquis Emmanuel à *exploiter*;

je rattraperais le temps perdu, mais pour cela il faudrait que je fusse libre... Ah ! si Revel me quittait, je n'hésiterais pas !

Vous croyez donc bonnement que je fais fi de l'argent? Allons donc ! je serais indigne d'être Juive !

— A la bonne heure! s'écria Moëser radieux, je te reconnais enfin.

— Allons, mon cher Moëser, fit-elle résolument, voilà assez longtemps que nous jouons aux propos interrompus : franchise brutale et absolue.

— Soit ! dit Moëser en reniflant la prise qu'il roulait depuis un quart-d'heure entre ses doigts.

— Le vieux marquis Emmanuel vous a chargé de me faire des offres ?

— Non, pas précisément, mais je sais qu'il t'a vue au théâtre, que tu lui plais beaucoup, et qu'il te donnerait bien mille à douze cents francs par mois.

— J'avoue que ce serait amusant de supplanter une seconde fois mademoiselle Olivia. Ah ça ! mais le marquis ne sait donc pas que je suis avec Revel ?

— Si.

— Que Revel est d'une jalousie incroyable?

— Je connais le marquis, il était duelliste dans sa jeunesse, et le danger d'une rivalité, ne ferait que l'exciter, que l'aiguillonner.

— C'est bien embarrassant, savez-vous, continua

Ælia avec un accent de vérité admirable... Jean est fort mauvaise tête, il cherchera querelle au marquis.

Les petits yeux glauques de Moëser étincelèrent comme des émeraudes.

— Bah! dit-il en riant.

— Et le tuera en duel, continua la juive, en étudiant l'effet de ses paroles.

Un soupir à demi-étouffé dilata la poitrine de l'usurier.

—Oh! se dit Ælia en se mordant les lèvres pour se contenir, je comprends, maintenant; madame Dargis est morte, et ses deux filles, sont les seules héritières du marquis.

Lui mort, Moëser touche immédiatement l'argent qu'il a avancé à madame Dargis.

Ælia avait vu sur le bureau de son oncle l'acte signé par Mathilde et par Pauline, le jour où elle était allée lui reporter les deux mille francs.

— Voyons que décides-tu? reprit Moëser après un silence.

— C'est bien grave, savez-vous, d'avoir la mort d'un homme à se reprocher.

— Allons donc! est-ce que tu crois à ces niaiseries-là?

— Je vous le répète, mon oncle, si je quitte Jean Revel, il se battra avec le marquis, et le tuera.

— Alors, fit brusquement Moëser, tant pis pour le marquis s'il est maladroit.

— Et bien qui me donnera les douze cents francs par mois, si mon entreteneur est tué le lendemain du soir où nous aurons soupé ensemble pour la première fois? continua la juive avec un calme parfait... Vous qui êtes fort en affaires, mon oncle, soyez donc assez bon pour m'expliquer les avantages, que je retirerai de cette spéculation-là.

Il se fit un silence de quelques secondes.

Les yeux de la Juive semblaient cloués sur ceux de l'usurier.

— D'abord, je te le répète, je ne crois pas à un duel. M. Revel prendra gaîment son parti, comme un garçon d'esprit qu'il est; et les choses ne tourneront pas au tragique, comme tu le crains.

— Permettez, mon oncle, les affaires ne se traitent pas ainsi.

— Eh bien! pour te rassurer complètement, interrompit Moëser, je m'engagerai par écrit, à te compter quinze mille francs comptant, pour le cas où le marquis serait tué par ton amant.

— Quinze mille francs? dit Ælia.

— Quinze mille francs, répéta Moëser, c'est-à-dire, un peu plus que ta première année de pension.

— Je calcule mieux sur le papier, dit simplement la

Juive en allant prendre dans son secrétaire un crayon, et une lettre encadrée de filets noirs.

— Voyons, reprit-elle, tout en chiffrant sur ses genoux, M. Emmanuel Dargis a soixante ans, il peut vivre encore quinze ans, — mettons quinze ans ; maintenant les intérêts de deux cents mille francs, pendant quinze ans, donnent cent cinquante mille francs, plus les intérêts des intérêts ; en me comptant quinze mille francs pour faire tuer ce pauvre M. Dargis, c'est environ quatre-vingt-dix mille francs que vous me carottez, mon cher oncle.

Ælia ! balbutia Moëser, blême de colère, en enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Otez votre chapeau, monsieur, dit-elle sévèrement, j'espère que vous ne me faites pas l'injure de me considérer encore, comme de la famille.

Moëser haussa les épaules, et se découvrit.

— Tenez, dit-elle en jetant à ses pieds le papier sur lequel elle venait d'écrire... vous pouvez vérifier, si l'addition est exacte.

Moëser jeta machinalement les yeux sur la lettre.

C'était le billet mortuaire de madame Dargis, envoyé par de Brannes à Jean Revel ; billet qu'elle lui avait toujours caché.

— Maintenant, reprit la Juive en indiquant la porte à son oncle, sortez de chez moi, pour n'y jamais rentrer.

— Malheureuse ! cria Moëser d'une voix étranglée par la honte et la colère, tu chasses le frère de ta mère.

— Je ne sais pas si vous êtes le frère de ma mère, mais je sais que vous êtes cent fois plus vil, et plus lâche, que les voleurs de grand chemin.

Moëser marcha sur elle en faisant un geste menaçant ; Ælia lui saisit le poignet, et appuya de l'autre main sur le bouton d'un timbre.

— Priez M. Revel de descendre près de moi, dit-elle à Gudule.

— A présent, choisissez ; la porte ou la fenêtre.

— Sois maudite ! fille de Juda ! s'écria le Juif en lui montrant le poing.

— Allez, pauvre méchant, dit-elle en le regardant s'éloigner, vos malédictions doivent porter bonheur.

XVIII

LE MARQUIS

Nous connaissons maintenant le personnage qui avait si vertement apostrophé notre ami Revel, au boulevard du Régent.

Cette voix aigre et pointue, appartenait au marquis Emmanuel Dargis.

Permettez-moi donc, de vous présenter le marquis Emmanuel Dargis, car ce gentilhomme, dont on a beaucoup parlé, n'a guère agi jusqu'à présent.

L'hôtel du marquis était situé, avons-nous dit, sur le boulevard du Régent. L'extérieur avait cette tristesse morne, silencieuse et uniforme, des maisons de province.

Mais on était frappé, en entrant, de la coquetterie féminine, de l'étincelante propreté, et du confortable élégant qui régnaient à l'intérieur.

Le caractère du marquis se réflétait tout entier dans le choix, et la disposition de l'ameublement.

Le vieux beau, était égoïste, prétentieux, insolent et débauché.

Le mobilier était prétentieux, efféminé et licencieux, comme les boudoirs que rêvait cet autre marquis, ce singe fait homme, qui avait nom de Sades.

La scène suivante donnera à nos lecteurs une idée plus précise du physique, du caractère, et des mœurs de notre personnage.

Le marquis, Olivia, et une jolie fille de dix-huit ans, étaient réunis dans un petit boudoir situé au second étage de l'hôtel, et ayant vue sur le jardin.

Ce boudoir formait un ovale parfait de trente-cinq pas de circonférence.

Le plafond en dôme était peint à la détrempe et représentait un ciel bleu-tendre, moucheté de petits nuages roses, et émaillé d'amours joufflus; des guirlandes de fleurs et de fruits, couraient irrégulièrement sur la corniche dorée.

Une magnifique lanterne chinoise, se balançait majestueusement au-dessous de cette voûte azurée. Un cordon de glaces cerclait la muraille à hauteur d'appui. La partie supérieure était tendue en soie bleue, encadrée de baguettes d'or.

Un tapis turc couvrait le plancher.

Une pendule de vieux Sèvres, et des candélabres rocaille ornaient la cheminée de marbre blanc, finement sculpté.

De larges divans en soie pareille à la tenture, entouraient le boudoir.

Dans l'embrasure de la croisée fermée par une immense glace dépolie, et sur une table de bois doré : la collection choisie, des statuettes les plus décolletées de Pradier et de Clésinger, et un album de maroquin rouge avec fermoir à secret.

Et maintenant que nous en avons fini avec le décor, occupons-nous des acteurs.

Le marquis était de taille moyenne, mais ses épaules voûtées plus encore par la débauche, que par l'âge, le faisaient paraître beaucoup plus petit, qu'il ne l'était en réalité.

Sa tête, largement développée, par le haut, était couronnée d'une chevelure, d'une nuance si pâle et si décolorée, qu'il était difficile de distinguer, si elle était blanche ou blonde.

Le nez était fin et droit, la bouche plate, pincée, et bordée de lèvres pâles.

Les yeux d'un roux clair et transparent offraient un curieux mélange de sensualité, d'impertinence et de fausseté.

Myope, comme la plupart des vieillards, le marquis portait de petites lunettes d'or d'une finesse extrême.

Son visage et ses mains, avaient la teinte parcheminée et cireuse, de ces figures de vieux comédiens de province.

Il était en élégant déshabillé du matin.

Pantalon de molleton blanc à pieds, jacquette de bazin croisé, et pantoufles de maroquin vert.

Assis à califourchon sur une petite chaise de laque, il parcourait en sifflottant l'*Indépendance belge*, pendant que la jolie fille dont nous avons parlé, et qui remplissait auprès de lui les fonctions de camériste, lui mettait des papillottes.

Olivia, accroupie à la Turque dans l'angle du divan, feuilletait l'album qu'elle venait de prendre sur la table, et que le marquis lui avait ouvert.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de regarder pardessus son épaule, pour vous dire quel genre de dessins et de lithographies renfermait ce mystérieux recueil; mais nous sommes en droit de supposer que Devéria y occupait une large place.

— Ainsi, dit tout-à-coup le marquis, tu ne veux pas venir à Paris avec moi, Olivia?

— Pourquoi faire? dit-elle sans lever les yeux.

— Pour ne pas me quitter; il faut bien que je me décide à aller voir mes nièces avant l'hiver; voilà plus de six mois que je remets ce voyage-là.

— Alors, c'est qu'il peut se remettre; vous attendrez encore quelque temps.

— Non pas, je ne voyage jamais que dans la belle saison.

— Il y a commencement à tout; d'abord je veux aller au moins une fois cette année au bal de l'Opéra.

— Tu iras au bal du théâtre de la Monnaie.

— Ah! oui, il est gai, votre théâtre de la Monnaie, un faux Odéon.

— Enfin tu ne partiras pas demain, avec moi?

— Non.

— Eh bien! reste, ce sera une dépense de moins.

— Oui, reprit aigrement Olivia, vous serez libre ainsi, de me tromper tout à votre aise.

— Avec cela que j'aurai le temps de m'amuser; ma chère belle-sœur m'a taillé là une jolie besogne, en escomptant par avance l'existence de ses enfants. Si mon notaire ne trouve pas un moyen d'arranger cette belle affaire, je ne sais trop comment tout cela tournera.

Cette petite phrase résolument débitée, eût certainement donné des vertiges à maître Moëser s'il avait pu l'entendre.

Mademoiselle Betty avait achevé de coiffer le vieux beau pendant cette conversation.

— Quelles jolies mains elle a cette Betty, dit le marquis en prenant la camériste par la taille, et en caressant sa petite main blanche et potelée.

— Betty est une fille adorable, fit Olivia en arrêtant sur l'Anglaise un regard si étrangement provocateur, que les joues de la jeune fille se colorèrent d'un incarnat velouté.

— C'est dommage qu'elle soit sauvage comme une Irlandaise. Allons ! viens t'asseoir près de moi, reprit le marquis dont les prunelles chatoyaient de reflets irisés.

Olivia, bondit sur ses pieds, jeta ses deux bras autour de la taille de Betty, et essaya de la renverser sur le divan.

— Non, non, laissez-moi, murmura Betty haletante, en la repoussant.

L'arrivée d'un domestique mit fin à cette scène, que notre plume n'a fait qu'effleurer.

Betty s'enfuit les vêtements en désordre, et rouge de honte.

— M. Bernaërt, annonça le domestique.

— Il arrive mal à propos, dit le marquis avec humeur.

Un gros garçon à face réjouie, entra dans le boudoir, en frétillant comme un maître à danser. — Toilette exagérée et criarde, physique de commissionnaire en vins.

Tel était, en deux phrases, le signalement de ce per sonnage.

—Bonjour, ma toute belle, dit-il en allant baiser la main maigrelette d'Olivia.

—Bonjour, cher, bonjour, glapit le marquis, en se renversant sur le divan.

—Monsieur le marquis, je suis bien votre serviteur.

—Gillot! cria le marquis en voix de fausset, Gillot!

Le domestique qui avait annoncé Bernaërt, rentra de nouveau.

—Gillot, du madère.

—Vous savez que c'est pour ce soir, dit Bernaërt d'un air d'intelligence.

—Pour ce soir, quoi? demanda Emmanuel tout en versant dans les verres.

— Le souper.

—Quel souper? reprit à son tour Olivia.

—Eh bien! le souper que j'ai perdu, vous savez, pour la petite Julia.

— Ah ! j'y suis maintenant, est-ce qu'il sera drôle, votre souper ? continua le marquis, tout en dégustant son verre.

— Mais, je l'espère, fit Bernaërt, avec importance.

— Qu'est-ce que vous aurez ?

— D'abord un magnifique turbot comme entrée... puis...

— Est-il bête ce Bernaërt, s'écria Olivia en riant aux éclats... on lui parle convives, et il vous répond turbot...

— C'est qu'il est absurde, ce cher ami, appuya le marquis.

— Nous serons sept à table : M. le marquis, mademoiselle Olivia, Louis et sa maîtresse, Jean, sa maîtresse, et moi.

— Jean ! j'ai eu un cocher qui s'appelait Jean, dit Emmanuel.

— Et moi, j'ai eu un Jean pour amant, soupira l'Espagnole tout en regardant les amours du plafond.

— Ce Jean-là, n'est ni votre cocher, marquis, ni votre ex-amant, sénora : c'est un peintre.

— Un peintre ! s'écrièrent à l'unisson le marquis et Olivia.

— Oui ; Jean Revel, répliqua Bernaërt, en les regardant avec un étonnement hébété.

—J'en étais sûr, glapit le marquis en éclatant comme une bouteille de champagne. Ce barbouilleur, ce cuistre, était ici !

—Monsieur le marquis, riposta l'Espagnole avec une dignité du plus haut comique, en insultant l'homme que j'ai aimé, vous me déconsidérez, moi.

—Je me fiche bien de votre considération, riposta le marquis, toujours plus aigre et plus criard, je comprends, maintenant, pourquoi vous vouliez rester seule à Bruxelles.

— Vous me faites pitié.

— Voyons, la paix ! dit Bernaërt en cherchant à calmer le couple exaspéré.

—Laissez, mon ami, dit Olivia avec une fausse résignation, il n'y a pas de raisonnement possible avec un caractère semblable. Vous voudrez bien m'excuser, je n'irai pas à ce souper.

—Pourquoi donc? pourquoi donc? fit le marquis, en faisant parcourir à son organe une véritable gamme chromatique; c'est cela qui serait curieux à voir.

—Voyons, mon ami, du calme, murmura Bernaërt, je suis au désespoir...

—D'avoir invité M. Jean Revel? j'en suis ravi moi, nous allons donc le connaître enfin ce beau blond, ce Raphaël, cet Apollon dont on m'a tant parlé.

—Mon ami, je vous. jure..... Et puis d'abord Jean

est ici avec Ælia, vous savez, Ælia la débutante de Saint-Hubert... Il en est fou.

L'Espagnole se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Un modèle d'atelier, dit-elle avec dégoût, une ignoble Juive.

— Là, tu le vois, Bernaërt, elle enrage, parce que tu lui dis qu'il aime cette fille ! Eh bien ! palsembleu ! quand je devrais te faire traîner par mes domestiques, tu iras à ce souper !

Le souper ou la porte : choisis.

— Vieux brigand ! dit-elle en serrant les dents, j'irai, mais je te ferai payer cher cette humiliation. . . .

. . . .

Le même soir, à onze heures, comme le marquis s'habillait dans son cabinet de toilette, Gillot entra mystérieusement, sur les pointes.

— Monsieur le marquis, dit-il à voix basse.

— Qu'est-ce que tu veux, animal ?

— Monsieur le marquis m'a recommandé, ainsi qu'à Betty, de lui remettre toutes les lettres qui pourraient venir, pour mademoiselle Olivia.

— Eh bien ?

— En rentrant tout à l'heure, un jeune homme s'est approché de moi, et m'a glissé dans la main cette pièce de vingt francs, et ce petit billet.

« Pour toi l'argent, le billet pour mademoiselle Olivia, m'a-t-il dit ; si tu es adroit tu peux faire de bonnes affaires avec moi.

Le marquis arracha le papier des mains du valet, et dévora les lignes suivantes.

« Viens ce soir où tu sais ; — dans le cas où notre
« rendez-vous de Lacken ne tiendrait plus : pose tes
« gants sur la table pendant le souper.

J.....

— Gillot, dit le marquis, du ton d'un général qui demande son cheval de bataille, prenez sur ma crémaillère ma canne de baleine fondue !

Le domestique s'empressa d'exécuter cet ordre, et remit au marquis la canne demandée, en même temps que ses gants et son chapeau.

Emmanuel se coiffa en casseur, et fit une demi-douzaine de moulinets avec sa badine, après quoi il descendit chez Olivia.

Cinq minutes après la calèche qui les emportait, tournait au grand trot l'angle de la rue de la Loi.

Maître Moëser avait joué son dernier atout, et l'on a pu voir qu'il maniait assez galamment la lettre anonyme.

Quant à Gillot, il venait de débuter pour la première fois, dans les Frontins lugubres.

XIX

QUI VIVRA VERRA

Honoré Bernaërt, personnage de second plan, jouai ce rôle si commun en province, de l'ami des artistes.

Satellite sans valeur, il gravitait perpétuellement autour des planètes, et des étoiles des grands théâtres, de la monnaie et de Saint-Hubert.

C'était la providence des directeurs en quête de sujets; et des artistes sans engagement.

Possesseur d'une trentaine de mille livres de rentes, et désœuvré comme un berger; il servait aux uns de

sergent recruteur pour l'organisation de leur troupe; il était le placeur dramatique, le banquier, et l'amphitryon des autres.

Bernaërt tutoyait tout le personnel artistique de Bruxelles, et avait toujours cinquante à soixante mille francs dehors. Chose incroyable mais vraie, depuis vingt ans environ qu'il prêtait sans le moindre intérêt, il n'avait jamais perdu un centime, pardon, un *cens*, nous sommes en Belgique.

Les jeunes premiers et les fortes amoureuses, se seraient bien gardés de *brûler* une aussi précieuse connaissance.

L'ami des artistes, avait ses grandes entrées dans les coulisses de tous les théâtres, dans toutes les loges d'actrices.

C'était la chronique vivante des aventures galantes du monde dramatique, depuis le siége d'Anvers.

Louis et Esther arrivèrent les premiers au rendez-vous.

Bernaërt les fit passer dans un petit salon attenant à la salle à manger, et leur dit en deux mots quelle école il venait de faire, en invitant à la même table : Jean Revel, et le marquis, Ælia et Olivia.

Le vieil Emmanuel était loin d'être sympathique au couple auquel il contait ses doléances : M. Louis promit toutefois de s'efforcer de maintenir la concorde entre les convives.

Jean Revel et Ælia entrèrent quelques minutes après.

—Bonsoir, mon petit Bernaërt, dit Ælia, en tirant de sa poche une tabatière d'or et d'émail bleu. Je vous la souhaite bonne et heureuse.

—Et que Dieu vous bénisse, ajouta Jean, en lui fourrant brusquement entre son gilet blanc et sa chemise, un gros bouquet de roses moussues.

—Comment! c'était ma fête? dit le quadragénaire en s'attendrissant.

—La Saint-Honoré!... Vous voyez que votre nez n'a pas été oublié.

—Oh! je ne vous ai pas oublié non plus, mon cher ami, reprit à son tour mademoiselle Esther. Seulement, l'ouvrier qui devait me monter le souvenir que j'ai brodé pour vous, a eu la sottise de me manquer de parole... Mais je m'inscris pour un porte-cigare.

Bernaërt embrassa pudiquement les deux femmes sur le front, pendant que les deux jeunes gens se serraient la main.

—Vous savez, Revel, dit Louis à mi-voix, votre ancienne est des nôtres, avec son marquis?

—Bah! j'ai une ancienne dans le marquisat, dit Revel en riant.

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot de plus.

—Mademoiselle Olivia, monsieur le marquis Em-

manuel Dargis, annonça le valet de chambre de Bernaërt.

— Mais c'est mon imbécile du boulevard du Régent, dit Jean bas à Ælia.

Le marquis entra en donnant le bras à sa maîtresse, avec le sérieux et la dignité, d'un ambassadeur, allant épouser par procuration une princesse autrichienne.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent ; et Bernaërt se précipita à la rencontre des nouveaux venus, auxquels il serra cordialement les mains.

Emmanuel enveloppa Louis et Jean d'un regard hautain et provocateur.

Quant à Olivia, elle baissait les yeux comme une Rosière.

Bernaërt fit servir immédiatement. Les convives prirent place dans l'ordre suivant : Bernaërt ayant à sa droite Olivia et à sa gauche Ælia, le marquis entre Olivia et Louis, Revel à côté d'Esther et d'Ælia.

Jean et sa maîtresse, échangèrent un regard d'intelligence : Bernaërt commença à servir, pendant que le valet de chambre remplissait les verres de madère.

Cinq minutes s'écoulèrent sans qu'une seul mot eût été prononcé : cinq minutes qui durèrent un demi-siècle pour l'ami des artistes.

Les convives s'observaient, sournoisement, comme

ces lutteurs, qui attendent pour commencer l'attaque, que leur adversaire ait fait un mouvement, ou une feinte.

Ce fut Louis qui ouvrit le feu.

— Dites-moi, Bernaërt, vous qui êtes bien informé, est-il vrai que nous ayons cette année un cirque d'hiver?

— Parfaitement vrai, dit l'ami des artistes; c'est Christian qui a obtenu le privilége, il doit établir son hippodrôme en dehors de la porte de Flandre.

— Eh! demanda Esther, sans se douter qu'elle allait mettre en branle les lignes ennemies, a-t-il une bonne troupe?

Bernaërt se retourna galamment vers Olivia.

— Je vous présente une de ses pensionnaires, dit-il, ex-premier sujet de l'hippodrôme de Paris.

— Vous pouvez compter, que nous irons applaudir à vos débuts, dit Esther, n'est-ce pas, Louis?

— Certainement, d'abord j'adore les chevaux, et vous, Jean, aimez-vous les chevaux?

— J'aime les perroquets... gris.

Emmanuel regarda Revel par dessus ses lunettes, essayant en vain de comprendre le sens de cette étrange réponse.

— Serait-ce indiscret à moi de vous demander pour-

quoi vous aimez les perroquets, Monsieur? fit-il tout en servant sa voisine.

— Nullement : je les aime, parce qu'ils ont le nez et la voix de polichinelle, et que, comme lui, ils sont égoïstes, sensuels, bavards et poltrons, jusqu'à cent quinze ans. — Tenez, Monsieur, j'ai connu un vieux kakatoës, fort mal élevé d'ailleurs, mais qui avait une façon tout à fait... gentilhomme de lancer les épithètes de maroufle et d'imbécile.

— Eh! mais, répliqua le marquis, j'achèterais fort cher cet animal-là, il m'épargnerait souvent une besogne fatigante.

— Hélas! Monsieur, dit Revel, cette bonne bête appartient à une jeune Brésilienne, qui ne consentira jamais à s'en séparer.

Emmanuel devint livide, mais il se contint.

— Vous avez été charmante ce soir dans le *domino*, ma chère Ælia, reprit Bernaërt en envoyant une aile de faisan à la comédienne.

— Taisez-vous, abominable flatteur!

— Madame préfère sans doute les rôles passionnés, repartit Olivia tout en tendant son verre à Louis; je suis certaine que vous auriez beaucoup de succès, dans le grand répertoire, où la beauté plastique ajoute un charme de plus au mérite de l'artiste.

— Pas trop mal... elle a fait des progrès, pensa Revel.

— Vous êtes réellement trop bonne, Madame, reprit Ælia toujours souriante, mais je crois naïvement, que le talent est la première condition du succès; et que ce qui est indispensable à la ville, n'est qu'un accessoire sans valeur au Théâtre.

Tout en parlant, Ælia relevait les dentelles de sa manche gauche, sous prétexte de refermer son bracelet, et laissait voir son joli bras rond, potelé et élégant.

Emmanuel jeta sur la belle Juive un regard de faune sentimental.

— Travaillez-vous beaucoup, Revel? demanda Bernaërt, pour engager la conversation dans une voie nouvelle.

— Je viens d'achever deux portraits pour le comte Frédéric Drekker, deux adorables têtes d'enfants.

— Un garçon et une petite fille, fit Louis, je les vois quelquefois avec leur père, à l'Allée-Verte.

— Vous devez aimer les enfants, monsieur Jean, dit Esther en regardant le peintre avec un sourire affectueux.

— Jusqu'à l'adoration, dit Jean, et je plains sincèrement les gens qui n'en ont pas, à commencer par moi.

— Comment, par vous, réclama Esther, mais dans votre position, un enfant serait un embarras; vous pouvez vous marier un jour.

— Jamais, dit Jean avec une gaieté forcée, et c'est

pour cela que je voudrais avoir près de moi, un brave garçon qui m'aimerait comme son vieil ami, et écouterait, sans trop bâiller, le récit de mes aventures de jeunesse. Or, comme je n'ai pas la prétention de vivre jusqu'à soixante ans avec Ælia, je retomberai fatalement un jour dans la gouvernante, ce qui est triste, n'est-ce pas Bernaërt?

— Quoi?

— Versez-moi du bordeaux, cela vaudra mieux que de causer vieux.

— Moi, je connais des vieux très-agréables, dit Louis.

— Pardieu! moi aussi; le vieux pomard, d'abord; le vieux sèvres, ensuite; et enfin, le vieux Bernaërt; car ne vous y trompez pas, Mesdames, Bernaërt est vieux comme le *Manneken*, le plus ancien bourgeois de Bruxelles.

— J'ai eu quarante et un an le 10 juillet...

— La veille de la bataille de Culloden, dit Louis.

— Dernier, acheva Honoré Bernaërt.

— Eh bien! vrai, il est bien conservé, fit Ælia avec admiration.

— Il n'y a que les blonds pour se soutenir comme cela! reprit Jean; — ils se frippent mais ils luttent.

— Monsieur! cria Emmanuel, est-ce une personnalité?

— Veuillez m'excuser, monsieur le marquis! répliqua Jean, avec une feinte humilité, je ne pensais plus, que vous aviez été blond.

Emmânuel comprit que la botte portait à fond, et qu'il allait s'enferrer jusqu'à la garde.

— Je vous souhaite d'être un jour ausssi vert, que le marquis, dit Bernaërt avec conviction; il est impossible d'être mieux conservé.

— Oh! oh! fit Jean bas à sa voisine, j'ai vu au musée Egyptien des momies.

— De sa famille? demanda Esther.

— On ne parle pas bas! cria l'amphitrion; un gage.

— D'amour? Tenez, voilà mon bracelet, dit-elle en jetant le joyau sur la table.

— Un bracelet de cheveux! s'écria Ælia en le regardant curieusement; un *souvenir*, ah! c'est attendrissant!

— Ce sont les cheveux de mon Louis, fit Esther en arrêtant sur son amant un regard velouté.

— Regarde un peu bondir l'Emmanuel, dit Jean, bas à Ælia.

— Laisse-le donc tranquille.

— J'ai mieux que cela moi, fit le peintre sur un ton confidentiel.

Vous connaissez tous la légende de la Toison-d'Or, n'est-ce pas?

— Monsieur ! cria Emmanuel, il y a des dames, ici, je vous somme de ne pas raconter cette légende malséante.

— Rassurez-vous, mon anecdote n'a aucun rapport avec l'Espagne. Écoutez bien cela, Louis, et frémissez, imprudent Samson que vous êtes !

— Encore quelque méchanceté ! dit Esther.

— Et vous aussi, Dalila... Il y environ un an, c'était...

— Par un beau soir d'automne, poursuivit Louis.

— Précisément.

— Dites donc, elle m'ennuie votre histoire, interrompit Bernaërt qui commençait à y voir trouble. Et vous, Olivia, est-ce que vous trouvez ça amusant?

— Moi, je ne m'occupe pas de ce que dit Monsieur.

— Eh bien, faites un tour dans les vignes, Bernaërt, vous rentrerez à l'épilogue, dit Ælia en remplissant son verre.

— Bast ! dit gaiement l'amant d'Ælia. Je passe tout de suite au cinquième tableau; ceux qui voudront savoir le commencement demanderont la brochure... Oncques n'avais revu ma brune maîtresse, avec laquelle j'avais rompu en *fa* mineur, lorsqu'en fouillant dans mon secrétaire...

— Hé ! hé ! il a un secrétaire, ricana Bernaërt complètement ivre, c'est un homme d'ordre.

— Honoré, si vous êtes sage, je vous conterai une histoire, qui sera à la hauteur de votre abrutissement.

— Dans mon secrétaire, poursuivit Jean, je trouvai une mèche de ses cheveux, oh ! mais une mèche d'un mètre de long, et noire comme l'aile du corbeau, comme aurait dit feu Bernaërt.

— Hein !

— Je suis un homme d'ordre, et pour conserver ce souvenir d'un éternel amour ! j'en fis tresser une laisse pour mon chien.

— Quelle horreur ! s'écria Esther.

— *L'inconstance* enchaînant *la Fidélité*.

Une explosion de rire accueillit cette extravagance, que mademoiselle Olivia prit au sérieux, car elle lança au peintre un regard vipérin.

Le marquis, se contenta de hausser les épaules.

— Mon histoire, je veux mon histoire, réclama Bernaërt.

Jean vida d'un trait un verre de champagne, et se penchant vers lui.

— L'empereur *Commode* entra un matin chez son *secrétaire* qui gardait le *lit*, et, se laissant tomber sur la *bergère* placée entre la *causeuse* et la *table*, il s'écria: Ami, guéris donc (*guéridon*) ! Trois histoires comme celle-là, et l'on peut vous extirper une œillère sans douleur, vous êtes chloroformé à fond.

XX

LES JEUX INNOCENTS

Le souper terminé, les convives passèrent au salon, où le domestique servit le café, les grogs et les cigares.

— Monsieur, j'aurais une explication à vous demander, dit le marquis bas à Revel.

— Tout à vos ordres, Monsieur, dit le peintre en s'inclinant, vous plaît-il de passer dans le cabinet de Bernaërt ?

— J'allais vous le proposer.

— Allons, une partie de jeux innocents, s'écria Bernaërt, en titubant au milieu du salon, Emmanuel, Jean, prenez place.

— Mais, réclama le marquis.

— Asseyez-vous, je le veux, dit impérieusement Olivia en venant le prendre par le bras.

— Soit; mais je ne perdrai rien pour attendre, grommela le vieux beau.

En cinq minutes Esther, qui conduisait le jeu, eut une trentaine de gages sur ses genoux.

C'était à elle d'ordonner les épreuves.

Jean Revel et Olivia entraient bien à eux deux, pour la moitié des gages donnés.

Le premier par distraction.

La seconde par bêtise.

Une idée folle passa par la tête de la maîtresse de Louis. Elle se leva, et s'approchant de Jean qui causait avec Ælia :

— Vous allez entrer dans cette chambre avec mademoiselle Olivia, dit-elle avec autorité.

— Jamais, interrompit Emmanuel en se levant la figure bouleversée.

— Prenez garde d'être ridicule, mon cher, lui dit Bernaërt bas à l'oreille; on vous observe.

Emmanuel se laissa retomber sur son fauteuil, en grinçant des dents.

— Et, qu'est-ce que nous ferons, demanda Jean avec une pointe d'inquiétude ?

— Vous l'embrasserez.

— Par exemple ! s'écria à son tour Olivia.

— Et il faudra que nous devinions, où il vous aura embrassée.

— Mais puisque c'est le jeu, ma chère amie, ne vous faites donc pas prier, glapit le marquis, qui se serait plutôt laissé couper en morceaux, que de paraître ridicule.

— Et si vous ne devinez pas, demanda Jean ?

— Si nous ne devinons pas, par trois fois.

— Par trois fois ! soupira Emmanuel.

— Tous vos gages vous seront rendus.

— Je suis à vos ordres, madame, dit résolument Revel, en offrant le bras à l'Espagnole.

Esther souleva la portière d'un second salon attenant au premier : le couple entra et se trouva dans une obscurité complète.

— Je crois, dit Revel, que ce que nous avons de mieux à faire, est de tâcher de rattrapper nos gages.

— Je le crois comme vous, dit sèchement l'amazone.

— Alors permettez, dit le peintre en effleurant de ses lèvres, les lèvres de son ancienne : du diable s'ils devinent.

— Est-ce fait, cria Esther?

— C'est fait, dit Jean en rentrant avec Olivia.

— Faites le tour du salon, chacun dira son mot.

— Sur le dos, dit Bernaërt, après avoir longtemps réfléchi. Le couple passa.

— Sur les cheveux, dit le marquis en s'efforçant de sourire.

— Sur le front, continua Louis.

— Sur l'oreille, fit Esther.

— Et toi, devines-tu? demanda Revel en s'arrêtant devant Ælia.

La juive lui fit une petite moue de reproche: elle avait deviné!

— Sur la main, dit-elle généreusement.

— Revel entraîna de nouveau l'espagnole, dans la chambre noire.

— Je crois, dit-il, qu'ils n'oseront pas plus deviner, la seconde fois, que la première.

— Je l'espère, dit la jeune femme.

Revel fut peut-être plus consciencieux cette fois, dans l'accomplissement de ses fonctions, car Olivia poussa un petit soupir langoureux.

Personne ne devina.

Le couple rentra pour la troisième fois: mais Revel n'eut pas besoin d'engager sa compagne à user de re-

chef du procédé : Olivia se jeta dans ses bras, comme une cousine de province au sortir du coche de Pontoise.

— Est-ce fait? demanda Esther de sa plus douce voix, après deux grandes minutes d'attente.

Pas de réponse.

— Alors je vais vous chercher, dit-elle en soulevant la portière.

Jean et Olivia apparurent pour la troisième et dernière fois.

Olivia était rouge comme une cerise, et ses yeux noirs brillaient de reflets dorés.

— En entrant elle enveloppa la juive d'un regard ironique, et triomphant.

— Elle a les oreilles écarlates, se dit le marquis, je sais ce que cela veut dire : palsembleu ! c'est par trop d'audace !

Cette fois Jean commença par Ælia.

— Sur les lèvres, dit-elle à mi-voix, en regardant sa rivale bien en face.

Le couple passa !

— Sur le nez, dit Bernaërt.

— Sur les yeux.

— Sur les cheveux.

— On l'a dit, un gage !

— Sur... sur tout, exhala le marquis avec une rage contenue.

— Un gage, ce n'est pas une réponse, fit Esther.

— Voyons, où l'avez-vous embrassée? cria la galerie.

— Où? répéta Revel en souriant.

— Oui, oui.

Revel, tira de la poche de son gilet une petite bague d'or.

— Sur l'opale de cet anneau, dit-il avec un aplomb digne des héros de Boccace, et il remit la bague à l'annulaire de l'Espagnole.

Restait encore à épuiser les autres gages.

Ælia s'assit la première sur la sellette.

Mais sur l'observation que fit Bernaërt, que les dames pouvaient se faire remplacer par un patient de bonne volonté.

Jean Revel prit sa place.

— C'est moi qui recueille les accusations, s'écria le marquis en s'élançant au milieu du salon.

Emmanuel fit le tour du salon, écoutant avec un sourire méchant, le trait satyrique de chacun.

Quand il eut achevé de recueillir les accusations, il marcha droit au jeune homme, et s'arrêtant à deux pas de lui.

Il dit d'une voix sèche et brève en jetant aux pieds de Revel la lettre anonyme écrite par Moëser.

— M. Jean Revel est sur la sellette, parce que c'est un impudent drôle, qui s'est permis d'écrire cette lettre.

Jean bondit sur ses pieds, et parant le coup de canne qui allait lui couper le visage; il repoussa son adversaire avec une telle vigueur, que le vieux beau alla rouler à dix pas au pied de la table.

Ælia se jeta dans les bras de son amant, pour le défendre, et Louis et Bernaërt relevèrent le marquis.

— Il est blessé ! s'écria l'ami des artistes en lui soulevant la tête.

— La tempe gauche a frappé contre l'angle de la table, reprit Louis en cherchant à éponger avec son mouchoir, le sang qui s'échappait par une large blessure, et ruisselait sur le parquet.

— Vite un médecin, s'écria Bernaërt en s'élançant hors du salon, pendant qu'Esther cherchait à contenir Olivia, en proie à une violente attaque de nerfs.

— Mon Dieu ! l'aurais-je tué, murmura Jean en regardant avec terreur la figure décomposée du blessé, que Louis venait de déposer sur le divan.

Bernaërt rentra avec un médecin, qui habitait dans la même maison; et auquel il raconta en deux mots la scène déplorable qui venait d'avoir lieu.

Le médecin examina le blessé avec attention et se retournant vers Bernaërt.

Si vous m'en croyez, dit-il, ne répétez pas au commissaire de police qui va venir, les explications que vous venez de me donner.

— Comment cela? demanda Louis.

— Cet homme est mort, et pour avoir cent fois raison, ce jeune homme n'en serait pas moins exposé, à passer en jugement.

— Pardon, monsieur, interrompit le peintre qui s'était approché du groupe, je désire au contraire que cette affaire ne soit pas étouffée : cette lettre que monsieur Dargis m'attribuait, cette lettre, dis-je, n'est pas de moi, c'est une infâme lâcheté, dont l'auteur doit être recherché et puni.

— Revel a raison, dit Louis, et nous sommes témoins qu'il s'est contenté de repousser ce malheureux, après en avoir reçu injustement, la plus grave de toutes les insultes.

Le mort fut ramené chez lui dans sa voiture.

Le lendemain de grand matin, Revel se rendit avec Louis et Bernaërt chez le procureur du roi, auquel ils racontèrent l'événement dans tous ses détails.

La réputation du marquis était détestable, et le magistrat avait été saisi déjà de nombreuses plaintes, portées contre lui.

Il laissa Revel libre sur parole.

Deux mois après, l'affaire était portée devant le tribunal, et la cour, prononçait l'acquittement du peintre Jean Revel.

Quand il rentra dans son atelier du boulevard du Régent, il trouva Ælia en train de faire ses malles.

— Tu avais compris ma pensée, dit-il, merci, après cette malheureuse affaire je ne pouvais rester un jour de plus en Belgique.

— Non, dit Ælia, car ses conséquences en sont plus graves que tu ne le penses. La comédienne lui raconta alors les événements qui s'étaient accomplis à Paris depuis son départ : la mort de madame Dargis; et les propositions que Moëser était venu lui faire, au sujet de l'héritage du marquis.

En apprenant qu'il était la cause indirecte de la ruine de Pauline et d'Henriette; le pauvre garçon se mit à pleurer comme un enfant.

— Quand nous sommes venus ici il y a dix mois, dit Ælia d'une voix émue, je n'avais pour toi que de l'amitié et de l'estime : aujourd'hui que je t'aime, je te dis, pars, mon bon Jean, pars sans regret, sans arrière-pensée : tu as un devoir à remplir là-bas.

Dans quinze jours mon engagement sera terminé, je serai libre, et irai te rejoindre à Paris, non pour continuer à vivre avec toi; mais pour te donner courage, et lutter contre les méchants qui viendront entraver tes projets.

— Ælia, dit Jean en la regardant avec un étonnement mêlé d'admiration, est-ce ta raison, ou ton cœur qui parle en ce moment ?

— Réponds-moi d'abord, dit-elle, ne reste-t-il plus rien-là pour mademoiselle Pauline ?

— Si, dit Jean avec tristesse, la tête était guérie, mais le cœur saignait toujours. — Mais toi, ma pauvre Ælia, je ne puis t'abandonner ainsi.

— Moi, fit la Juive avec un sourire amer; jè n'ai jamais été assez naïve pour prendre notre amour au sérieux ; je t'aimais avec les sens, et non avec le cœur.

Ne te l'ai-je pas dit : je ne crois à rien.

Les blés sont coupés, les allouettes ont pris leur vol.

— Non, dit Jean, tu ne saurais être méchante.

— Souviens-toi de mes paroles, Jean : ne souhaite jamais à ton plus implacable ennemi de devenir l'amant de la Juive Ælia.

— Allons, je serais fou de te croire.

— Ne crois qu'à mon amitié et à mon dévouement.

Il y a longtemps que je suis fatiguée de voir les bons souffrir pour les méchants, et, comme ces dompteurs de tigres qu'une irrésistible attraction pousse vers le danger, et qui trouvent une joie âpre et sauvage à bra-

ver la mort : je voudrais rencontrer une de ces natures perverses, un de ces êtres forts dans le mal, pour lutter contre lui, et le broyer sous mes pieds.

Le soir même Jean Revel partait pour Paris.

XXI

LA PETITE JEANNE

Son premier soin, en arrivant, fut de se rendre rue de Castellane, pour avoir quelques renseignements sur les deux jeunes orphelines.

Mais il vit tout de suite aux réponses embarrassées de la concierge qu'il ne pourrait en tirer, autre chose que l'adresse de mademoiselle Henriette.

Comme il était de trop bonne heure pour se présenter chez elle, le peintre rentra à son atelier, et attendit.

Voyons ce qui se passait dans cette même matinée chez mademoiselle Dargis.

Ainsi que nous l'avons dit, Henriette habitait depuis la mort de sa mère, un petit appartement rue de Grenelle-Saint-Germain.

Cet intérieur était aussi simple, et aussi soigné que celui de la rue de Castellane.

Le petit salon dans lequel Henriette recevait ses élèves, était meublé avec une élégance, et un confortable, dont le mobilier de madame Dargis avait fait presque tous les frais.

Quant à la chambre à coucher, elle était en tout semblable à celle que les deux sœurs habitaient en commun.

Henriette avait fait placer dans l'alcôve fermée le lit de sa sœur à côté du sien.

Ce lit servait à la nourrice de la petite Jeanne, dont le berceau était placé au chevet d'Henriette.

Qu'est-ce que la petite Jeanne? me demanderez-vous?

La scène suivante vous l'apprendra, si vous ne l'avez pas deviné déjà.

Henriette était assise dans une chauffeuse, devant la cheminée dans laquelle pétillait un bon feu de bois; de son bras gauche elle soutenait sur un oreiller la tête d'une jolie petite fille, âgée d'un mois, à peine, et réchauffait ses petits pieds.

La pauvre femme à laquelle Revel avait si généreusement donné un de ses boutons d'améthyste, en sortant de chez madame Dargis, allait et venait dans l'appartement et préparait les langes et les brassières de l'enfant.

Les cent francs de Revel, lui avaient porté bonheur. — Son mari avait trouvé un petit emploi dans une usine ; quant à elle, après avoir fait ses couches dans son pays, elle s'était placée comme nourrice à Paris.

Hasard étrange, qui faisait que cette femme donnait son lait, à la fille de celui qui lui avait refusé une aumône.

Au léger coup de sonnette qui retentit dans l'appartement, Henriette releva la tête et regarda la pendule :

— Dix heures, c'est Pauline, dit-elle, allez ouvrir, Marcelle.

Pauline entra, et sur un signe de sa sœur, traversa la chambre en marchant sur les pointes.

— Elle dort, dit Henriette en lui montrant l'enfant qui reposait sur ses genoux.

Pauline se débarrassa lestement de son châle et de son chapeau ; et vint s'asseoir sur un petit tabouret placé en face de sa sœur.

— Je te permets de l'embrasser, dit Henriette, mais bien doucement, pour ne pas la réveiller. — La jeune mère appuya légèrement ses lèvres sur la petite main de l'enfant.

—Comment a-t-elle passé la nuit? demanda-t-elle à mi-voix.

—Aussi bien que possible, seulement comme elle se refroidissait, nous l'avons enveloppée dans une ouate... pauvre chère petite Jeanne...

—Voyons, Marcelle, reprit Pauline en observant avec une attention inquiète, le visage de la nourrice, vous qui avez élevé deux enfants, dites-moi bien franchement, si je dois craindre encore pour ses jours.

—Rassurez-vous, ma chère dame, dit Marcelle avec conviction, votre petite fille vivra: cette faiblesse et cette somnolence qui vous ont tant alarmée, proviennent, comme vous l'a dit le médecin, de votre délivrance avant terme. Les enfants qui viennent après huit mois de grossesse sont moins forts que les autres, et ont besoin de plus de soins. Voyons, tranquillisez-vous, et prenez confiance.

—Bonne Marcelle, je veux vous croire, car la pensée de perdre ma chère petite fille, me rendrait folle.

—Allons donc, qu'est-ce que c'est que ces idées-là? interrompit Henriette, avec un accent de doux reproche.

—Oui, continua Pauline comme en se parlant à elle-même: le médecin avait raison: si j'avais cédé aux instances de Jean, si j'avais envoyé mon enfant hors de Paris, je ne l'aurais jamais revu.

—Dam! pour ça, c'est vrai, Madame, dit Marcelle,

mais mademoiselle Henriette était là, et comme elle voulait conserver sa petite nièce ; elle n'a pas hésité à la prendre avec elle. —Elle n'est pas si délicate que M. de Brannes ; et les cris de cette chère petite créature ne lui agacent pas les nerfs.

—Marcelle ! dit sévèrement Henriette.

Pauline couvrit de baisers la tête de la petite Jeanne qui venait de se réveiller, et, la remit ensuite à Marcelle qui lui donna le sein.

—J'ai à causer avec toi, Pauline, dit Henriette. Les deux sœurs entrèrent dans le salon.

—Henriette, dit Pauline d'une voix suppliante, je t'en prie, ne me parle pas de M. de Brannes.

—Non, répondit-elle, avec résignation, l'homme qui a refusé de reconnaître son enfant ; n'épousera jamais la pauvre fille, qu'il ne supporte comme maîtresse que par habitude.

—Je ne lui demande plus rien, dit Henriette en baissant la tête.

—Cette réhabilitation que j'espérais pour toi, et pour laquelle j'eusse donné dix années de ma vie ; je la regarderais aujourd'hui comme un malheur.

Le rouge de la honte monta aux joues de la jeune femme.

—Mais que veux-tu que je fasse maintenant, dit-elle avec découragement.

— Je veux, dit Henriette en prenant la main de sa sœur, que tu ne descendes pas le dernier échelon du déshonneur!

Après t'avoir cachée à tous les yeux, M. de Brannes a fini par se lasser de l'existence sédentaire que vous meniez; il a repris peu à peu ses anciennes habitudes, de débauche et de désordre; et n'a pas craint, de te donner pour compagnes, des filles perdues : les maîtresses de ses amis.

Tant que la passion t'a aveuglée, tant que tu as pu conserver une espérance, j'ai été indulgente pour toi, j'ai eu pitié de ta faiblesse. Maintenant je ne puis te laisser mener plus longtemps cette honteuse existence.

Il faut que tu oublies cet homme, et que tu rompes pour jamais avec le passé, pour ne plus t'occuper que de ton enfant, que de toi. La mort de notre oncle ne m'a pas donné une fortune; mais avec de l'économie, et du travail nous pourrons vivre honorablement.

Voyons, ma bonne sœur, promets-moi d'avoir de la résolution.

— Oui, dit la jeune femme, je te le promets, accorde-moi encore un mois, un seul, pour tenter un suprême effort; et si je n'obtiens rien de lui : si la crainte d'une rupture définitive ne le touche pas; si mes supplications et mes larmes ne peuvent enfin le décider à remplir son devoir : tout sera dit.

— J'ai ta promesse : n'oublie pas que c'est au nom de ton enfant que je t'ai parlé.

—Tu ne me verrais pas si résolue, si cette pensée n'était pas à présent le mobile de ma vie.

—Aussi je suis tranquille, dit Henriette en allant embrasser sa sœur, tu ne voudrais pas, que notre petite Jeanne ait un jour une préférence pour sa tante Henriette.

Marcelle rentra en ce moment, en portant l'enfant dans ses bras.

Pauline prit sa fille sur ses genoux, et après l'avoir dévorée de baisers, se mit à la bercer doucement pour l'endormir.

— N'aviez-vous pas quelques petites emplettes à faire, Marcelle? fit Henriette.

— Oui, dit la brave femme, et je profiterai du sommeil de la petite pour descendre, dans une demi-heure je serai de retour.

—Allez donc, je vous attendrai, reprit Pauline avec bonté.

Les deux sœurs rentrèrent dans la chambre à coucher, pour ne pas exposer l'enfant à une température trop froide.

Pauline posa doucement, Jeanne dans son berceau,

et prit ensuite, un journal, sur la table de travail de sa sœur.

C'était un numéro de l'*Indépendance belge.*

— Ah ! dit-elle, après l'avoir parcouru rapidement, c'est le compte-rendu des débats qui eurent lieu après la mort de notre oncle.

— Oui, répondit Henriette, ce journal m'a été envoyé de Bruxelles ; et j'ai eu la consolation d'apprendre que ce jeune peintre, M. Jean Revel, n'était pas aussi coupable que nous l'avions cru d'abord.

— Ah ? dit Pauline avec une ironie amère, homicide par imprudence.

Henriette courba la tête pour cacher son embarras.

— Moëser lui eut donné une prime, qu'il n'eût pas mieux réussi à me ruiner, continua Pauline avec une colère contenue ; aussi je lui suis bien reconnaissante de tout ce que je lui dois : le déshonneur d'une part, la misère de l'autre.

— Pauline ! ne parles pas ainsi, ce malheureux est innocent des fautes dont tu l'accuses : s'il n'eût tenu qu'à lui, tu serais la femme de M. de Brannes. Quant à la question de ce juif, tu avais répondu pour notre mère, il fallait toujours finir par payer un jour.

— C'est vrai, mais si notre oncle avait vécu, je pouvais m'entendre avec lui, et prendre des arrangements avec ce marchand d'or.

— L'existence que menait notre oncle devait fatalement l'exposer, à une semblable fin.

Notre mère nous a raconté vingt fois les tristes exploits de M. Emmanuel Dargis : ce que l'épée d'un bretteur n'avait pas fait, le hasard l'a accompli. De quel droit serions-nous plus sévères que les juges, qui ont acquitté celui qui, fort de sa conscience, est venu se livrer de lui-même.

Pauline attacha sur sa sœur un regard sérieux.

— Tu aimais notre oncle, reprit-elle.

— Oui certes, et sa mort m'a causé une grande douleur.

—Alors, je comprends maintenant pourquoi tu défends M. Revel.

— Que comprends-tu ? dit doucement Henriette.

— Tu me promets de ne pas te fâcher ?

— Oui, car j'ai deviné ta pensée, tu crois que j'aime ce jeune homme.

— Pauline fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! oui je l'aime, dit-elle avec élan, je l'aime, parce que je l'estime profondément ; je l'aime, parce que j'ai compris la délicatesse de sa conduite, à l'époque où il faisait ton portrait.

Si je te parle aussi franchement, c'est que ne devant jamais le revoir, je puis te dire, sans arrière-pensée, l'opinion que j'ai de son cœur et de son esprit.

Je serais libre : je n'aurais pas consacré mon existence, mon travail, ma fortune, tout mon être enfin, à l'avenir de ton enfant : que je regarderais comme le suprême bonheur, de devenir la femme de ce jeune homme.

— Et tu ne m'en avais jamais parlé, dit Pauline d'un ton de doux reproche.

— A quoi cela eut-il servi, dit Henriette en souriant, ce sont de ces rêves dont on a presque honte, tant ils sont insensés.

— Mais, reprit Pauline, si je me mariais, tu n'aurais plus de raison de te sacrifier ainsi.

— Si tu te mariais, dit vivement Henriette, la joie que j'éprouverais me ferait oublier tout le reste.

— N'importe, continua Pauline sans se rendre compte de la portée de ses paroles, de Brannes est l'ami de M. Jean Revel, et...

— Ne lui parles jamais de ce jeune homme, s'écria Henriette, le souvenir de leur amitié, est un chagrin pour moi.

Pauline baissa la tête sans répondre.

Marcelle entra dans la chambre, haletante et joyeuse.

— Ah! Mademoiselle! dit-elle, si vous saviez, comme je suis heureuse! Je l'ai revu, il est là, dans le salon.

— Qui donc? demanda Henriette.

— Ce jeune Monsieur qui m'a donné le beau billet de cent francs.

— Jean Revel ! s'écria Pauline qui connaissait cette histoire de longue date.

— Et tu n'as rien dit au moins ? reprit Henriette en l'arrêtant par le bras.

— Mais je n'ai rien à dire, fit simplement Marcelle.

— Est-ce à ma sœur, ou à moi qu'il désire parler ?

— Il a demandé mademoiselle Henriette Dargis.

— C'est bien, prie-le de m'attendre.

Henriette passa à la hâte un peignoir de soie, mais au moment d'entrer dans le salon, elle s'arrêta :

— Je ne sais, dit-elle, ce que ce jeune homme peut avoir à me dire, mais après l'aveu que je viens de te faire : je désire, tu entends bien, je désire que tu entendes tout ce qui va se dire ici.

— Chère sœur ! dit la jeune femme en lui serrant la main.

Du geste Henriette lui indiqua la portière de soie qui séparait les deux pièces.

XXII

COMMENT JEAN REVEL COMPRENAIT LE DEVOIR

Henriette fut frappée de l'altération profonde qui s'était opérée dans les traits de Jean.

Appuyé contre la cheminée, il semblait comme absorbé dans ses réflexions.

Au bruit que fit Henriette en entrant, il releva la tête, et courut vers elle; mais, une pensée soudaine, le retenant tout-à-coup : il s'arrêta et s'inclina profondément.

Henriette remarqua qu'il était en grand deuil.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, dit-elle en indiquant au jeune homme, un des siéges qui se trouvaient devant la cheminée.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix triste et grave, permettez-moi d'abord de vous remercier, d'avoir bien voulu me recevoir; et laissez-moi vous exprimer tous les regrets, tout le chagrin, que me cause le double malheur qui vous a frappée.

— Je sais que ces regrets sont sincères, Monsieur, dit Henriette; que la démarche que vous faites ici, soit ou non dictée par le désir de vous justifier d'une faute, d'un malheur, — je vais au-devant de la question, et vous assure qu'ici, comme là-bas, vous trouverez indulgence et oubli, — croyez-moi, ne rappelez pas un souvenir, douloureux pour tous, et laissez au hasard, à la fatalité toute la responsabilité des faits.

Et maintenant, Monsieur, je vous écoute.

— Merci, ah! merci Mademoiselle, s'écria Jean, pour tout le courage que vous me donnez.

Après un silence, le peintre continua d'une voix douce et calme :

— Vous prononciez généreusement tout à l'heure le mot de hasard, laissez-moi m'en servir à mon tour, pour vous parler comme à une sœur, comme à une amie.

Ayez pour l'aveu que je vais vous faire, la même

indulgence que pour la faute, l'irréparable malheur que vous avez pardonné. Quand j'ai quitté Paris, il y a près d'un an, personne n'a deviné le véritable motif de l'exil que je m'imposais.

Le silence que j'avais gardé à cette époque, j'eusse continué à me l'imposer, si les événements n'avaient pas été plus puissants que ma volonté.

J'aimais une belle jeune fille, je l'aimais d'un pur et saint amour.

Mais entre mes espérances de bonheur, et leur réalisation, il y avait un obstacle infranchissable, je le croyais du moins; la fortune et les idées d'ambition, que je prêtais à la famille de celle que j'aimais.

Il y a dans le monde des gens qui savent s'exposer courageusement à un refus : ma timidité exagérée m'a fait hésiter; et pour ne pas voir détruire en un seul instant, d'un seul mot, toutes mes illusions, j'ai gardé le silence.

Bientôt j'ai compris que mon amour serait peut-être plus puissant que ma raison; et pour ne pas engager une lutte dangereuse, je suis parti.

— Continuez, Monsieur, dit Henriette dont la voix tremblait.

— Pendant cette absence, des événements inattendus, en dehors de toute prévision humaine, se sont accomplis avec une effrayante rapidité.

Là où j'allais chercher l'oubli et le calme; la destinée m'imposait un rôle sanglant.

J'aurais donné ma vie pour épargner un chagrin à celle que j'aimais, et mon dévouement devait causer sa ruine.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Henriette pâle et chancelante.

— J'aimais votre sœur Pauline, reprit Jean, et c'était pour la fuir, que j'ai quitté mes amis, mon travail.

— Mon Dieu ! murmura la pauvre enfant avec désespoir.

Revel continua sur un ton plus affectueux.

— La mort de M. Emmanuel Dargis, en vous assurant une petite fortune, a ruiné votre pauvre sœur je le sais.

Aidez-moi à réparer le mal que je lui ai fait.

— Comment ?

— Je dois hériter un jour, bientôt sans doute, d'une somme à peu près égale à celle que mademoiselle Pauline devait attendre de son oncle; l'abandon de cette fortune, ne sera qu'une juste restitution.

Un sourire de fierté illumina le doux visage d'Henriette, dont les yeux se fixèrent sur la portière de soie derrière laquelle se trouvait Pauline.

Aucun mouvement ne trahit la présence de la jeune femme.

Henriette se leva, et tendant la main à Jean :

— Vous êtes un noble cœur, dit-elle, et l'offre généreuse que vous venez de me faire, n'ajoute rien à la haute estime que j'avais déjà pour vous. C'est au nom de ma sœur, que vous m'avez parlé : c'est en son nom que je refuse l'offre que vous me faites.

— Eh bien ! dit Jean, que mon cœur m'inspire mieux cette fois ! Que mademoiselle Pauline devienne ma femme, et cette fortune, ce bien-être que je voulais lui assurer dans l'avenir : mon travail le lui donnnera dès demain.

Maintenant que vous voilà orphelines, vous avez besoin d'un ami, d'un frère. Qu'elle soit ma femme, et ma vie sera trop courte, pour lui donner tout le bonheur qu'elle mérite : vous aimer et vous protéger, ma bonne sœur.

Henriette le regarda avec des yeux si tristes et si doux, qu'il retomba sur son fauteuil, en courbant la tête comme un coupable.

— Écoutez-moi, mon ami, dit Henriette après un silence, et croyez-bien que c'est le cœur brisé que je refuse encore, ce bonheur qui n'était pas fait pour nous.

— Mais, elle n'est donc plus libre, balbutia Jean, d'une voix altérée.

— Et comme elle ne répondait pas.

— Ah ! par grâce, par pitié, répondez-moi, s'écria-

t-il en lui serrant les mains, cette incertitude est trop affreuse... Pauline ?...

La portière du salon s'écarta lentement, et la jeune femme entra en chancelant.

Des larmes silencieuses coulaient sur son visage contracté par la douleur.

Elle s'arrêta devant le jeune homme, et, le regardant avec un sourire empreint d'une ineffable reconnaissance.

— Oubliez ce nom, Monsieur, oubliez-le pour jamais.

Ma sœur ne pouvait vous dire le véritable motif de son refus. Mais je ne veux pas moi que votre âme généreuse, reste sous le coup d'un doute injurieux:

Je suis la maîtresse de M. de Brannes.

Un cri de suprême douleur, expira sur les lèvres de Revel : il voulut parler, les larmes brisèrent sa voix en sanglots.

Il retomba comme foudroyé.

— Qu'as-tu fait, Pauline ? dit Henriette, en s'approchant de sa sœur.

— Mon devoir, dit la jeune femme d'une voix altérée. En apprenant demain cette triste nouvelle, il ne serait peut-être pas resté maître de sa colère ; et c'est assez de sang et de deuil comme cela.

— Sa maîtresse ! sa maîtresse ! répétait Jean avec stupeur.

Du courage, mon ami, dit Henriette en revenant s'asseoir près de lui.

Après quelques secondes de silence, Revel se leva, et s'approcha de Pauline.

— Vous aimez M. de Brannes, dit-il d'une voix sourde.

— Je l'aime, comme l'on aime le père de l'enfant qui fait vôtre joie et votre bonheur.

Jean appuya avec rage ses deux poings, sur ses yeux, et poussa un long gémissement.

— Rien ne pouvoir rien ! contre lui, dit-il entre ses dents.

— Tu l'entends, fit Pauline bas à sa sœur.

— Allons, reprit Jean d'une voix brisée... je n'ai plus rien à faire ici. — Soyez heureuse avec lui.

Je n'ai pas même le droit... de me plaindre.

Et il s'élança hors du salon en trébuchant contre les meubles comme un homme ivre : en sanglotant comme un enfant.

— Laisse-le partir, dit Pauline en arrêtant sa sœur du geste, cela vaut mieux, crois-moi.

Henriette s'approcha de la fenêtre dont elle souleva le rideau, et appuya son front contre la vitre, pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues. Pauline reprit son châle et son chapeau, et, après avoir em-

brassé son enfant et sa sœur, se jeta dans le coupé qui l'attendait à la porte.

— Maintenant, fit-elle : cœur pour cœur, il faut qu'elle soit heureuse !

XXIII

LE MÉNAGE DE BRANNES

L'appartement de Jean de Brannes ne se composait que d'un rez-de-chaussée, avec jardin.

Le mobilier, acheté à l'époque des prodigalités du vicomte, était élégant, confortable et admirablement bien conservé.

Un salon style Louis XIV : une chambre à coucher moderne, un boudoir dans le goût oriental, et enfin une salle à manger en chêne sculpté, avec panoplies, et attributs de chasse.

Tel était en deux mots le devis de cet intérieur.

Une cuisinière et Georges formaient toute la livrée du vicomte.

Lorsque Pauline rentra chez son amant, elle le trouva à table : il n'avait pas jugé à propos de l'attendre pour déjeuner.

Enveloppé dans une ample robe de chambre de soie rayée, qui dissimulait en partie le négligé peu décent de sa toilette ; de Brannes à demi renversé sur sa chaise, humait lentement l'arôme d'une tasse de thé.

— Ah ! te voilà, fit-il sans se déranger, Georges, faites mettre des œufs pour madame.

— Merci, dit Pauline, je n'ai pas faim.

— La petite n'est pas malade, reprit-il, tout en se versant une seconde tasse.

— Non, grâce au ciel !

— Tant mieux : tu vois bien qu'il ne faut jamais désespérer.

— Oui, dit Pauline avec un sourire amer, mais sans le dévouement d'Henriette et ses soins empressés ; ma pauvre petite Jeanne serait morte depuis longtemps.

— Elle a du bon, cette chère Henriette, reprit le vicomte tout en choisissant dans son porte-cigares, le trabucos le plus sec, c'est dommage qu'elle soit aussi Puritaine.

En vérité je ne la comprends pas : quand elle aurait tout intérêt à bien vivre avec moi, ne fût-ce qu'à cause de toi; elle s'obstine à jouer le rôle de prude effarouchée; et à me faire passer pour un homme sans cœur et sans loyauté.

— Tout en désapprouvant ma conduite, ma sœur a toujours mis une extrême modération dans le jugement qu'elle portait sur vous, et je ne sais en vérité qui à pu vous faire croire à son inimitié.

— Oh! j'en sais long sur ce sujet, mais brisons là. Je lui ai ouvert ma maison : je lui ai offert généreusement mes services; elle n'a rien accepté de tout cela. Libre à elle.

Qu'elle te rende un bon office rien de mieux, je lui en suis fort obligé, puisque tout cela te fait plaisir; mais quant au reste, je m'en soucie comme de ce bout de cigare.

— Vous me feriez de la peine en insistant, mon ami, fit-elle doucement.

— Non, continua le vicomte en jouant la brusquerie et la franchise, je sais très-bien à quoi tendent ses récriminations et ses grands airs.

Elle voit le but, sans voir les obstacles qui en défendent l'approche. Que lui importe à elle que M. Antoine de Brannes, un vieillard égoïste et pudibond déshérite son neveu, parce qu'il aura épousé sa maîtresse. Est-ce qu'elle tient compte à un garçon de

cœur des efforts qu'il fait poūr se créer par lui-même une fortune indépendante, qui lui permette de tenir le serment qu'il a fait : allons donc, ce qu'elle veut, c'est le mariage, le mariage quand même.

Pauline releva sur son amant un regard plein de douce résignation.

— Mais moi qui ai compris toute l'importance de ces exigences-là, je ne crois pas vous avoir adressé de reproches, mon ami.

— C'est vrai, je veux seulement te tenir en garde contre les fausses idées, de ta sœur.

— Du moment où moi, la première intéressée, j'ai toute confiance, je n'ai pas à discuter avec personne, la valeur de ce sentiment.

— Tu es une bonne et excellente fille et tu ne perdras rien pour attendre, va, dit le vicomte en se levant de table, et en allant la baiser au front.

— Tu es glacée, qu'as-tu donc?

— Rien, dit Pauline en s'efforçant de sourire, j'ai eu froid dans la voiture en rentrant.

— Il y a du feu dans notre chambre, reprit de Brannes en passant son bras sous celui de la jeune femme.

Pauline s'étendit dans la chauffeuse que le vicomte venait de rouler dans l'angle de la cheminée.

— Vous sortez ce matin, dit-elle en le voyant se débarrasser de sa robe de chambre.

— Je vais à la Bourse.

Lachesnay m'a engagé à faire quelques affaires, c'est un garçon qui est toujours bien informé, et dont les conseils peuvent m'être fort utiles. — A propos, je voulais te recommander d'être un peu plus gentille avec lui, tu le traites avec une sécheresse, une raideur...

— Je croyais vous avoir dit que M. Lachesnay avait osé prendre avec moi, un ton familier et protecteur, auquel je ne suis point habituée.

— Je ne dis pas non, Lachesnay est viveur comme tous les gens de Bourse, et partant il ne croit pas plus à la vertu...

— Qu'à la politesse, reprit Pauline avec une ironie méprisante, mais d'après ce que je crois comprendre, vous avez intérêt à ménager la susceptibilité de ce monsieur, cela me suffit.

— En vérité, je ne t'ai jamais vue si docile qu'aujourd'hui.

— Ah ! c'est que j'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours.

— Peut-on savoir sur quel sujet, demanda le vicomte, en venant se cravater devant la glace.

— Si je vous le disais vous croiriez que j'ai une arrière-pensée, ou que je veux soutenir un paradoxe.

— Je te promets d'ajouter complètement foi en tes paroles.

— Eh bien ! continua Pauline avec une gaité, que démentait la pâleur de son visage, je pensais que la différence, qui existe entre les maîtresses du monde, et les courtisanes, est complètement à l'avantage de ces dernières.

— Bah ! fit le vicomte stupéfait de cette étrange réflexion.

Pauline reprit tout en polissant ses ongles avec le petit morceau d'ivoire qu'elle avait pris dans une coupe.

C'est bien simple : la jeune femme qui se souvient toujours de son éducation première, se ploie difficilement aux nécessités d'une existence nouvelle pour elle ; tout l'étonne, tout l'effraie. Elle n'a ni la gaîté insouciante qui amuse, ni l'élégance exagérée qui attire les regards ; son esprit, paraît terne et décoloré auprès des hardiesses de langage, de ces femmes qui se sont fait une célébrité aux clartés et aux bruits de l'orgie.

L'amant d'une femme du monde, a tous les ennuis, du mariage , sans jouir des bénéfices de considération et de respect qui s'y rattachent.

— Brava ! s'écria de Brannes, tu me fais là une admirable physiologie de la vie intime.

— Tant mieux, si elle est vrai, dit Pauline.

— Pourquoi ?

— C'est que, connaissant un peu mieux, l'humanité,

je serai plus heureuse, dans les efforts que je tenterai pour vous attacher à moi, mon ami.

— Oh ! je sais que je puis compter sur ton amour, sur ton dévouement.

— Allez, mon ami, ces deux mots-là sont des grelots vides, on se fatigue vite de l'amour, et quant au dévouement, c'est une vertu de vieux domestique de château. Le reproche, ou pour mieux dire l'observation que vous m'avez adressée tout à l'heure, au sujet de votre ami Lachesnay, s'adressait à une convertie.

Oui, mon ami, jusqu'à ce jour, je vous avais refusé de me montrer en public avec vous, j'ai usé despotiquement de mon influence, pour vous éloigner de vos amis : c'était une maladresse, et j'en fais amende honorable ; je n'avais pas compris qu'en vous forçant à chercher des distractions hors de chez vous ; je me privais d'une joie, d'un bonheur ; et que ma pruderie finirait par vous éloigner peu à peu de moi.

Aujourd'hui que l'expérience m'a rendue plus raisonnable, et que je sais que je puis compter sur votre promesse ; je vous supplie de reprendre vos habitudes d'autrefois. J'accueillerai vos amis avec bienveillance, et sans devenir pour cela la compagne de leurs maîtresses, je les verrai avec plaisir.

Enfin le jour où il vous plaira de recevoir quelques intimes, c'est moi, qui ferai les honneurs de votre maison.

Je vous ai prévenu, ne cherchez pas la cause de ce changement là où elle ne se trouve pas.

Je vous aime, et veux que vous soyez heureux, c'est tout le mystère.

—Merci, ma chère Pauline, merci, s'écria le vicomte, sans vouloir en entendre davantage. Je savais bien que tu étais une fille d'esprit, et que tôt ou tard nous finirions par nous entendre.

Comme il venait de prendre son chapeau pour sortir, Pauline continua du ton le plus indifférent.

—J'avais oublié de vous dire, que j'ai rencontré ce matin, chez ma sœur, un de vos bons amis :

—Qui donc? demanda le vicomte en relevant la tête.

— M. Jean Revel.

—Jean Revel est de retour, s'écria de Brannes radieux, tant mieux, je passerai lui serrer la main, et lui demander l'explication de son silence.

—Faites mieux, continua Pauline; réunissez demain quelques amis, nous fêterons son heureux retour.

—Excellente idée.

Il parut réfléchir et se raviser.

—J'aurais voulu cependant le préparer doucement aux événements qui se sont accomplis. Notre liaison va être pour lui le thème d'un interminable sermon.

— Non, dit Pauline, car je lui ai tout appris ce matin

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a souhaité franchement, et comme un brave garçon qu'il est, tout le bonheur possible.

—Eh bien, vrai, je suis ravi de lui voir accepter aussi bien la chose ; je craignais qu'il n'eût des remords de conscience.

— Approuvez-vous ce que j'ai fait, mon ami?

— Complètement. J'écrirai à Revel, de venir prendre le thé avec nous demain soir.

Lachesnay, Berthe, Gervaise et Félibien seront également de la partie; puisque tu veux bien me faire cette concession.

Le vicomte donna à sa maîtresse une double poignée de main à l'anglaise, prit son chapeau et sortit.

— Mais c'est qu'elle devient charmante, se dit-il en lui-même, et me sert à souhait. Allons, dans trois mois ce sera une fille lancée ; et du diable ma foi, si elle parle encore mariage, quand elle sera l'amie intime, la confidente des Berthe et des Gervaise.

Elle me trompera probablement, mais je suis bon prince, et ça sera toujours moins ennuyeux que de jouer au ménage.

Bast ! après moi elle trouvera quelque vieux Nabab qui s'intéressera à ses malheurs, et lui fera des rentes.

Tout en faisant ces réflexions, le vicomte entra à la Bourse, et se dirigea vers la coulisse.

Lachesnay pérorait au milieu d'un groupe de faiseurs : il tendit la main au vicomte et sortit avec lui.

Physiquement, Lachesnay ressemblait à un ténor italien, de la forte race.

C'était un de ces grands et gros bellâtres, à barbe bleue : qui font retourner les femmes de quarante ans.

La sottise, l'ignorance et la débauche étaient les trois points saillants de son caractère.

— Le mobilier a fait hier 1485, dit-il, à mi-voix, ma foi, j'ai tout vendu. Vous toucherez douze mille *balles* à la liquidation, mon bon : je n'ai pu faire mieux.

— Merci, dit le vicomte, en grimaçant un sourire de satisfaction.

— Pauline va bien ?

— Très-bien.

— Quelle drôle de fille; je lui gagne un argent fou, et elle m'a en horreur.

— Je crois, dit de Brannes, que ses sentiments se sont un peu modifiés à votre égard.

— Bah ! fit Lachesnay avec un rire épais.

— Du reste vous en jugerez demain soir, car elle compte sur vous.

— Ah ! mon cher, soupira le coulissier, vous pouvez vous vanter d'avoir là, une jolie fille.

— Oui, reprit de Brannes, elle me fait honneur. Ce qui ne m'empêche pas de trouver qu'elle n'est pas toujours amusante.

— Eh bien ! quand vous en aurez assez, faites-moi signe; je vous promets de vous rendre la monnaie de cette perle-là.

— Bah ! je ne dis pas non : si je perds au change du côté de la distinction et de la beauté, j'y gagnerai probablement sous d'autres rapports.

— Dam ! mon cher, dit Lachesnay en secouant les breloques de sa montre, si ça vous va pour *fin courant*, il y a demandeur !

XXIV

RÉSIGNATION

Après avoir erré par les rues en marchant au hasard, Jean rentra dans son atelier épuisé de fatigue, et en proie à cette douleur muette et sourde, qui pour n'avoir plus de larmes, n'en est que plus poignante.

Pauline aimait de Brannes; elle acceptait ouvertement la position qui lui était faite.

De quel droit pouvait-il chercher querelle au vicomte?

Pauline était mère ! et cet aveu, qu'elle lui avait fait l'affermissait encore davantage dans la résolution qu'il avait pris, de rester maître de lui, et d'éviter une rencontre dont l'issue, quelle quelle fut ne ferait qu'aggraver la situation de la pauvre Pauline.

Le malheureux était enfermé dans un cercle de fer, dont il ne pouvait sortir; car son amour et son désespoir, étaient aux prises avec sa raison, et sa droiture de cœur.

Il essaya de travailler pour oublier, mais la pensée incessante, implacable qui brûlait son cerveau, brisait ses forces, et son courage.

Cette absence volontaire qu'il s'était imposée quelques mois auparavant; il ne l'envisageait plus comme un moyen de salut, maintenant qu'il ne lui restait plus d'espoir, plus d'illusion. Il se faisait au contraire une joie âpre et cruelle d'apprendre tous les détails de leur liaison, de voir par lui-même, ce qui devait achever de le désespérer.

Le nom d'Henriette était d'ailleurs aussi présent à son esprit que celui de Pauline. Car il cherchait dans son isolement à se rattacher, à tous ceux qui pouvaient lui parler d'elle.

Pauline l'avait bien deviné, quand elle disait à sa sœur : laisse-le partir, cela vaut mieux.

Elle savait, qu'il reviendrait bientôt dans ce salon où il avait appris si brusquement la fatale nouvelle : et que

là, de longues heures s'écouleraient à parler du bonheur perdu, du bonheur à venir peut-être.

Étrange chose que cet égoïsme de l'amour, qui vous inspire une amitié fraternelle, pour tous ceux qui ont connu et aimé, ceux-là qui vous broient le cœur.

Quelques heures auparavant, Henriette n'était pour Jean qu'une simple connaissance, c'était maintenant une sœur; pour laquelle il se sentait capable de tous les dévouements, et dont il pouvait réclamer l'amitié la plus dévouée.

Cette consolante pensée avait pris un tel empire sur son esprit, que la quittant à peine, il songeait déjà à la revoir.

Revel en était-là, lorsque de Brannes entra dans l'atelier.

A sa vue, un éclair de colère s'alluma dans les yeux du peintre, mais se maîtrisant aussitôt; il accueillit son rival avec une politesse affectée, dont l'intention n'échappa pas au vicomte.

— Diable! mon cher, je vous trouve bien cérémonieux, dit-il, en s'asseyant, surtout pour un homme qui n'a pas jugé à propos, de répondre à une seule lettre.

Revel s'excusa de son mieux, sans toutefois accuser Ælia d'avoir détourné sa correspondance.

— Du reste, continua de Brannes, si vous n'avez pas donné personnellement de vos nouvelles; vous avez assez fait parler de vous là-bas, et votre nom a eu un retentissement, qui a trouvé de l'écho ici.

— Je vous serais vraiment obligé de ne pas revenir sur cette triste affaire, reprit Jean avec un peu d'aigreur, vous devez comprendre combien ce souvenir est pénible pour moi.

— Soit, mais par grâce, dites-moi ce que je vous ai fait, pour me recevoir avec cette froideur et cet air embarrassé. Avant votre voyage en Belgique, nous étions les meilleurs amis du monde. Je ne crois pas avoir démérité votre affection.

— Aussi est-ce une erreur de votre part, dit Revel, d'un ton qui semblait démentir ses paroles.

— Tant mieux alors. Ce n'est que tout à l'heure seulement que j'ai su par Pauline, que vous étiez de retour. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, pour venir vous serrer la main.

— En effet, reprit Jean avec un froid sourire, j'ai vu ce matin mademoiselle Dargis, chez sa sœur; et je me doutais bien qu'elle vous parlerait de cette rencontre.

— Oui, puisqu'elle vous a tout dit...

Jéan, posa une esquisse sur son chevalet, et commença à travailler pour se donner une contenance, e dissimuler plus facilement son émotion.

— Dites-moi, Revel, fit de Brannes après un silence, vous n'êtes pas jaloux du bonheur des autres, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que, répliqua de Brannes, en hésitant à chaque mot, il m'a semblé que mon intimité, avec mademoiselle Dargis, vous affligeait, et que, vous me gardiez rancune.

Jean releva sur le vicomte ses grands yeux bleus, doux et francs et se croisant les bras sur la poitrine :

— Je ne suis ni le frère, ni le fiancé de mademoiselle Dargis pour juger votre conduite, de Brannes ; or, comme je n'ai aucun droit de me mêler de cette affaire, trouvez bon que je garde mon opinion pour moi.

— Comme il vous plaira, mon cher ami.

— Me suis-je jamais immiscé dans vos amours, non, n'est-ce pas ? Pourquoi voulez-vous que je commence aujourd'hui ?

Mademoiselle Pauline vous aime, et accepte toutes les conséquences de sa nouvelle existence, que voulez-vous que je dise à cela ?

Après le malheur qui m'est arrivé, ce n'est pas à moi de me poser en moraliste. Il est d'ailleurs des situations, où l'on ne doit prendre conseil que de sa conscience, et où l'on n'a que faire de l'opinion des autres.

— Ma foi, mon cher Jean, je vous avoue humblement que ma conscience est fort embarrassée. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Restez-vous notre ami ?

— Moi, dit Jean visiblement troublé... Mais il n'a jamais été question, que je sache, de brouille entre nous.

— Alors, mon cher Revel, comme nous aurons toujours grand plaisir à vous voir ; il faut sans plus tarder rompre la glace, et accepter l'invitation, dont Pauline m'a chargé pour vous ; car c'est elle-même qui a eu, la première, la bonne pensée de fêter demain soir votre retour par un thé d'intimes. Nous serons entre nous : Lachesnay, un brave garçon avec lequel je vous ferai faire connaissance, cette bonne Gervaise et Berthe.

— Ah ! dit Jean, vous recevez encore ces filles-là!

— Du moment où Pauline consent à les voir, je ne sais pas, pourquoi je serais plus bégueule qu'elle. Voyons, acceptez-vous ?

— J'accepte, dit Revel en prenant une résolution énergique, car il faut pensa-t-il que je sache, quel est le plus infâme des deux.

XXV

GERVAISE

En sortant de chez Revel, le vicomte se fit conduire rue d'Isly, chez Gervaise.

Gervaise avait été une des premières *clientes* du vicomte, qui l'avait lancée huit ou dix ans auparavant, dans le monde galant.

Après avoir vécu pendant quelque temps de cette vie aventureuse et nomade des filles entretenues; la pécheresse avait fini par faire la connaissance d'un

jeune espagnol, cousu de piastres, et poitrinaire au premier chef.

Belle, expérimentée et corrompue, Gervaise ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de faire fortune.

Les médecins ayant ordonné au jeune hidalgo le climat du midi; Gervaise renonça aux plaisirs et aux énivrements de Paris, pour aller jouer à Nice, le rôle de garde malade, et de demoiselle de compagnie.

Le senor Calderon de Mendoza, était, avons-nous dit, castillan et phtisique : deux excellentes raisons pour être fort amoureux sous le beau ciel du midi.

Gervaise avait trente ans, et un tempérament de mexicaine.

Au commencement du troisième hiver, le jeune castillan expira à l'hôtel du *Bel-Air*, ivre d'amour, et saturé d'huile de foie de morue.

Gervaise prit le deuil, et revint à Paris avec un testament olographe, qui lui constituait, une rente viagère de douze mille francs.

L'Espagnol avait lutté courageusement; mais la pécheresse n'avait pas perdu ses peines et son temps.

Son ambition complètement assouvie, elle résolut de faire de l'art, après avoir fait du métier.

Son esprit railleur, et son scepticisme longtemps opprimés, par la domination financière, sous laquelle

elle avait vécu jusqu'alors : les concessions humiliantes que son intelligence avait dû faire aux *fermiers* insolents, dissolus et stupides, qui exploitaient sa jeunesse et sa beauté; avaient éveillé en elle les idées d'indépendance les plus révolutionnaires.

N'ayant plus besoin de compter sur la bourse des autres : simple et modeste, comme une bourgeoise, dans ses toilettes, et ses plaisirs. Gervaise déclara une guerre acharnée, sans merci à ses anciens protecteurs, que la force de l'habitude ou l'attrait du plaisir, poussaient dans son boudoir.

Elle commençait par flageller avec un cynisme incroyable, un esprit de démon, leurs ridicules et leurs vices; après quoi, elle leur présentait la nouvelle carte de ses faveurs, dont le prix avait quintuplé.

La colère et la honte sont mauvaises conseillères, surtout quand elles servent de manteau à la luxure.

Les mondors pestaient au fond du cœur, mais finissaient toujours par payer, afin de trouver une sortie possible ; et d'avoir le droit de mépriser, celle qui venait de les humilier sans pitié.

Ce n'était-là, du reste, que l'exception, car la pécheresse avait renoncé à cette clientelle dorée ; pour choisir ses amants parmi les fils de famille sans fortune, ou que des parents intéressés laissaient sans argent.

Après avoir mangé le pain des autres, la pécheresse

trouvait une jouissance inconnue : une joie impitoyable à prodiguer gratuitement ses faveurs, à faire partager ses plaisirs et jusqu'à son dîner, à ces étourdis sans expérience qui se grisaient avec un premier amour; pour pouvoir leur dire le jour, où elle les jetait à la borne.

— Ah, ça ! mais, mon cher, de quel droit vous fâchez-vous ? je vous ai logé, nourri, et vous ai donné des épingles de cravate : que diable voulez-vous donc de plus ?... Demandez-donc à votre papa, qui connaît lui aussi la couleur de mon ciel de lit : comment on nomme les amoureux, qui ne payent pas nos faveurs.

D'ailleurs, en disant que Gervaise avait été lancée par le vicomte, nous avions tout dit déjà, pour les esprits clairvoyants.

De Brannes avait conservé pour Gervaise une véritable amitié ; et la pécheresse professait pour lui une sorte de culte.

C'était son chef d'école.

Elle eût rencontré une plus mauvaise nature que lui, que cette admiration n'eut pas manqué de tomber à plat : mais depuis dix ans le vicomte tenait encore la corde.

Il y avait bien huit ou dix mois, que de Brannes n'était allé la voir : en l'apercevant, Gervaise courut à lui les bras ouverts, et l'embrassa sur les deux joues.

— Je savais bien, s'écria-t-elle, que tu finirais par jouer, à mon bénéfice la dernière scène de l'enfant prodigue... Tu vas bien, du reste.

— Parfaitement, dit le vicomte en s'alongeant dans un fauteuil.

— Mais, que diable es-tu devenu depuis le siècle qu'on ne t'a vu ?

De Brannes mit rapidement la courtisane au courant des événements.

— Ah ! oui, je me souviens, dit-elle, tu avais la *toquade* des femmes du monde : Eh bien ! est-ce amusant ?

— Heu ! Heu ! fit-il, tout en tirant les pointes de son faux col, et en secouant la tête.

— Un *four*, dit Gervaise en riant.

— Tu sais, la chose a du bon, et du mauvais, reprit de Brannes d'un air profondément ennuyé.

— Oui, oui, le bon, c'est le triomphe de l'amour-propre ! la roue du paon, et les premiers huit jours de lune de miel. Le mauvais : c'est l'excès de distinction, c'est l'amour discret, pudibond et embêtant, c'est le pot au feu, enfin.

— Voilà !

— Je connais cela, va, sans compter le mariage qui est toujours suspendu sur votre tête comme l'épée de Damoclès.

Ah! je comprends que lorsqu'on est à ce régime-là, on ait besoin de prendre des toniques, de temps en temps.

Tout en parlant, la pécheresse regardait le vicomte avec un sourire singulièrement provocateur.

De Brannes n'eut pas l'air de comprendre, et alluma un cigare.

— Je venais, dit-il, t'inviter pour demain soir, si tu n'as rien de mieux à faire.

Gervaise regarda le vicomte avec un véritable étonnement.

— Ta maîtresse ne fait donc pas nid commun ?

— Au contraire, et je vais t'expliquer, ce que j'attends de ton amitié.

— Tu permets, interrompit Gervaise en prenant dans son armoire à glace, des bas de soie gris-perle et des bottines de chevreau à petits talons évidés.

Le vicomte fit un signe affirmatif, et lorsque la pécheresse se fut chaussée avec le sans-façon le plus encourageant, un sourire approbateur passa sur ses lèvres.

— Je ne te savais pas aussi bien faite, dit-il, en lorgnant son ex-amante.

Gervaise frappa du pied pour assurer l'aplomb de ses bottines, et relevant ensuite jusqu'au genou les volants de dentelles de son peignoir, elle regarda ses jambes et ses pieds, avec une véritable satisfaction.

— Oui, dit-elle, je suis assez bien campée sur mes ergots.

Nous devons reconnaître que cette opinion n'avait rien d'exagéré.

Gervaise avait une figure plate et commune, mais elle était remarquablement belle de formes.

— Voyons, mon bon, reprit-elle en prenant une cigarette sur la cheminée, tu veux que je vienne chez toi demain soir.

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Mais, je te l'ai dit, pour passer la soirée avec nous : boire du thé et manger des babas.

— Très-bien, je n'ai pas besoin d'autre explication à présent, je sais ce que tu veux.

— Que comprends-tu donc?

— Je comprends que du moment où je ne dois pas sortir de chez toi à dix heures du matin, avec mon corset roulé dans un journal; ton invitation a un but plus sérieux.

Tu me connais trop bien pour savoir à quel danger tu exposes ta maîtresse, en me présentant.

— Gervaise! fit de Brannes avec admiration, tu es le démon le plus adorable que j'aie jamais connu.

— Allons, rassure-toi, nous tâcherons de la dégourdir un peu, cette petite princesse là, et de lui faire

comprendre ses devoirs. Voyons, sois franc? y tiens-tu beaucoup?

— Je tiens à ne pas l'épouser, dit le vicomte en se levant.

— C'est de la générosité de ta part.

— Merci.

— Eh bien, mon cher, je te réponds que dans un mois, mademoiselle Pauline, n'aura plus envie de faire une semblable école.

XXVI

LE CHEMIN DES ARÈNES

Le lendemain soir, à neuf heures, le coupé de la pécheresse s'arrêtait devant la porte du vicomte.

Lachesnay et Berthe, ne devaient arriver qu'à dix heures.

Le premier, empêché par la petite Bourse du passage de l'Opéra : la seconde, par une figuration hors tour, dans une féérie de la fabrique Clairville.

Quand Georges annonça Gervaise, de Brannes était seul au salon.

La pécheresse portait une toilette si simple, et en même temps si distinguée, que la femme du monde la plus difficile n'y eut rien trouvé à reprendre.

De Brannes ne pût s'empêcher de complimenter son ex-cliente sur cette transformation.

— Oui, dit Gervaise d'un ton dégagé, je n'ai pas voulu effrayer cette petite, par une toilette de *combat*. Du reste, mon cher, tes étonnements sont vraiment par trop naïfs.

Tu devrais savoir que ce qui distingue les fils d'épiciers, des demoiselles de fruitières; c'est que les premiers n'arrivent jamais à désencanailler leurs grosses mains bêtes, tandis que les secondes peuvent toujours jouer à la femme comme il faut.

— C'est juste.

— Elle met donc des robes lamées d'or, ta maîtresse, qu'elle est si longue à sa toilette.

— Elle a dîné ce soir chez sa sœur, voilà pourquoi elle se fait attendre.

— Fume-t-on, ici? demanda la courtisane en tirant de sa poche une petite blague à tabac, véritable merveille de broderie et d'orfèverie. Ah! la cigarette, c'est encore un héritage de mon pauvre Calderon.

— Veux-tu faire un tour de jardin, dit le vicomte en

poussant une porte qui ouvrait de plein pied dans le jardin.

— Volontiers, nous causerons mieux, et elle ajouta après un soupir exagéré, cela me rappellera de bien doux souvenirs.

Le couple s'éloigna en riant, et disparut bientôt dans l'ombre.

L'ordre d'arrivée des autres invités n'ayant aucune importance pour nous ; nous ne reprendrons ce chapitre qu'au moment où tous nos personnages sont en scène.

Après avoir présenté officiellement Lachesnay à Jean Revel, et serré la main à mesdemoiselles Berthe et Armande; de Brannes fit prier Pauline de se hâter de venir faire les honneurs de son salon.

Pauline entra, comme Georges allait s'acquitter de cette mission.

Elle était en grande toilette de soirée, et portait une robe de taffetas blanc, ornée de volants de dentelles.

Trois rubans de velours-cerise tranchaient sur sa magnifique chevelure noire, et formaient une coiffure aussi simple que gracieuse, qui rappelait les beaux camées antiques.

Elle était d'une pâleur mortelle, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, mais ses lèvres souriaient gracieusement.

A sa vue, Jean Revel sentit comme un nuage lui passer devant les yeux. Il fut obligé de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil, pour ne pas chanceler.

Pauline se dirigea rapidement vers le groupe formé par les trois femmes, leur tendit franchement la main comme à d'anciennes connaissances, et s'excusa de s'être fait attendre.

Lachesnay s'avança les bras arrondis et la bouche en cœur, pour lui débiter un compliment, digne en tout point du *Secrétaire des amants*.

—Vraiment, dit Pauline en riant, je ne vous savais pas si respectueux, mon cher Lachesnay, vous avez des jours marqués de rose à ce qu'il paraît.

— Charmante ! elle est charmante, s'écria le boursier, en pivotant sur ses talons.

De sa place, Revel s'inclina lentement.

Pauline traversa le salon, et alla droit à lui.

— Merci, dit-elle, en lui tendant la main, je comptais sur vous.

Revel releva sur la jeune femme un regard glacé.

Cette assurance bouleversait sa raison.

Gervaise, Armande et Berthe s'étant emparées du divan, Pauline, quitta le jeune peintre pour réclamer une place au milieu de ces dames.

Lachesnay et de Brannes, qui causaient avec animation près de la fenêtre, se rapprochèrent du groupe.

Quant à Revel, il avait pris un journal, et semblait absorbé par la lecture d'un premier Paris.

— Eh bien ! que dites-vous de neuf, Berthe, fit de Brannes, pour engager la conversation générale.

— Quelle bonne petite phrase, répartit Gervaise en s'adressant à ses voisines. Que dites-vous de neuf...

— Oui, fit à son tour mademoiselle Berthe, elle ouvre assez bien la scène. Armande qui est très-ferrée sur les jeux de mots, vous dirait que c'est la moitié de dix-huit... Mais moi qui me respecte, je vous mets au courant en trois mots : Gustave est parti depuis huit jours, en me laissant l'intendance générale de sa voiture, de son singe, et de son canot.

— Eh bien, comment gouvernez-vous toutes ces choses, demanda Lachesnay ?

— Je prête la voiture à Edmond : je me débarrasse de Jules en l'envoyant canoter à Saint-Ouen ; et je fais bon ménage avec Jako, qui mange ses carottes dans mon salon, et couche la nuit avec mon kings-dog.

— Pourquoi cette faveur marquée, demanda Gervaise.

— Ah ! voilà ! c'est que Gustave adore son singe, et qu'il me paie mille francs de pension par mois, pour lui et son animal.

— Diantre ! c'est peu, fit Gervaise.

— Mais c'est comme cela : le jour où j'ai fait mine

de trouver que Jako, était de trop; Gustave a posé la question de cabinet.

— Moi, j'aurais pris le Jako, sans le .. Gustave, dit Armande.

— C'est-à-dire que si cela continue, il le conduira dans le monde, reprit Berthe avec humeur.

— Et, fit Gervaise, s'il le fait habiller par son tailleur, on les prendra pour les deux frères.

A ce dernier trait, Pauline battit des mains avec une joie enfantine.

— Avouez que tout cela vous paraît étrange, dit Gervaise en se penchant à l'oreille de Pauline, et que vous en riez, un peu par politesse, pour nous encourager.

— Non, dit Pauline, en cherchant à reprendre son assurance; l'esprit n'a pas besoin de lettres de noblesse, pour avoir droit de cité.

— Tiens, mais on dirait qu'elle se forme ta femme, murmura Lachesnay au vicomte.

— Oh ! je suis tranquille, avec Gervaise elle est à bonne école.

Georges ouvrit les deux battants de la porte de la salle à manger.

Pauline passa son bras sous celui de Gervaise, et l'entraîna vers la table, où une grande thèière d'argent lançait au plafond des nuages de vapeur.

— Vous allez m'aider à faire les honneurs de mon

eau chaude, dit-elle en désignant à la pécheresse un plateau chargé de petits gâteaux glacés, et de bonbons.

— Volontiers.

Les deux femmes commencèrent à servir.

— Ah ça ! mais que diable avez-vous ce soir, mon cher Revel, dit le vicomte en voyant le peintre refuser la tasse de thé que lui présentait Pauline. Vous avez la mine d'un héros de mélodrame.

— J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, répondit Jean en s'efforçant de sourire, et suis très-fatigué.

— Raison de plus pour prendre des forces, dit Gervaise en s'arrêtant devant Revel...

Étrennez-moi, mon bon monsieur, je n'ai pas encore fait mes frais, de la soirée.

Revel prit un quartier d'orange glacée, pour s'en débarrasser.

— Mesdames ! reprit de Brannes en frappant sur l'épaule de Jean, je dois vous prévenir que ce gentleman que vous voyez-là, mon homonyme : est le garçon le plus joyeux que j'aie jamais rencontré.

— Bah ! fit Gervaise, qui faillit laisser tomber le plateau.

— Seulement il a ses heures de décroissance, comme la lune.

— Non, dit Revel, j'ai mes jours de deuil, comme les autres ont leurs jours de joie; et s'asseyant devant le piano, il se mit à jouer le même quadrille,

qu'Henriette avait exécuté dans son atelier quelques mois auparavant.

— Une polka ! une polka ! cria Gervaise en entraînant Pauline, au milieu du salon.

— Soit, reprit Jean, en frappant les premières mesures d'une polka nouvelle.

Les deux femmes s'élancèrent en tourbillonnant, aux applaudissements de la galerie.

— Bravo ! Revel, cria de Brannes, vaut mieux tard que jamais ; et prenant le bras de Lachesnay, il descendit avec lui au jardin.

— Merci, M. Revel, dit Pauline haletante en venant s'appuyer contre l'angle du piano.

— Mon Dieu ! mais vous souffrez, madame, s'écria Jean, en la voyant pâlir et chanceler.

— Ce n'est rien, dit-elle en riant, un éblouissement, causé par le mouvement précipité de cette polka.

— Oui, oui, crièrent en ce moment Berthe et Armande en s'adressant à Gervaise, l'histoire de ton premier amant.

Oh ! mais cela m'intéresse infiniment, dit Pauline, en se rapprochant vivement du groupe.

— Vous le connaissez, madame, demanda Gervaise un peu surprise.

— Oui, dit Pauline d'un ton dégagé, et comme le héros de votre histoire, est le même que celui de mon

roman; je ne serai pas fâchée de savoir par comparaison, à quel chapitre j'en suis arrivée.

— Vous le voulez, fit Gervaise après un silence.

— Oui, dit résolument Pauline, à charge de revanche.

— Perdue ! perdue ! murmura Jean d'une voix sourde, en s'élançant dans le jardin, pour cacher ses larmes.

XXVII

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT

Pendant que Gervaise racontait dans le salon l'histoire galante de ses amours avec le vicomte ; Jean Revel surprenait involontairement, le marché infâme que de Brannes passait avec son ami Lachesnay.

Marché que nos lecteurs connaissent déjà, et dont le vicomte venait d'arrêter les dernières conditions.

De Brannes et son ami, rentraient par la salle à manger, au moment où debout, sur le seuil de la

porte du jardin, apparaissait Jean Revel pâle et défait, les lèvres contractées par un sourire de dégoût et de pitié.

Gervaise venait d'achever le récit de ses aventures lorsque Jean s'avança lentement vers le cercle formé par les femmes, et au milieu duquel de Brannes et Lachesnay venaient de prendre place.

— Vous oubliez un chapitre, dit-il d'une voix éclatante.

— Lequel, demanda Gervaise.

— Celui où un misérable sans cœur et sans âme, trafique de l'amour de sa maîtresse; et la vend comme une marchandise à un drôle sans pudeur.

A ces mots qui le souffletaient en plein visage, de Brannes se leva pâle de colère, et fixant sur son adversaire un regard haineux.

— Et vous connaissez cet homme? demanda-t-il d'une voix brève.

— J'ai cette honte, dit Revel.

— Ayez donc au moins le courage de le nommer, qu'il puisse vous tuer sans remords.

— Oh! fit Revel, en riant, vous êtes bien pressé, vicomte. Si je ne gardais pas ce nom ponr la fin de mon histoire; ces dames n'y prendraient aucun intérêt. Ne me présentiez-vous pas tout-à-l'heure comme

un baladin des plus amusants, laissez-moi donc jouer mon personnage.

— Ah! par pitié! taisez-vous! murmura Pauline, d'une voix suppliante.

— Cela va mal tourner, dit Gervaise à l'oreille de sa voisine.

— Monsieur, votre conduite est celle d'un rustre, fit Lachesnay en venant se placer en face de Jean, et je vous défends d'ajouter un seul mot.

— Bah! dit Revel, est-ce que par hasard M. de Brannes, vous aurait donné la maison par dessus le marché, pour commander ici.

Le boursier recula de quatre pas, attéré par cette réponse.

— Alors, c'est à moi de vous chasser! s'écria le vicomte en indiquant la porte à Revel... Vous êtes ivre, ou vous êtes fou, sortez!

— Oh! pas avant de vous avoir fait connaître, s'écria Jean. Vous me tuerez demain, soit, mais je vous aurai déshonoré ce soir.

Allons! ne faites donc pas tant de façons, vous êtes ici en famille, vicomte, et ces dames seront indulgentes.

Berthe et Armande se serrèrent l'une contre l'autre avec effroi.

Quant à Gervaise, elle regardait le jeune homme avec admiration.

— Voyons, dit Lachesnay avec un geste menaçant.

— Ah ! dit Jean, je ne vous engage pas à essayer de la force brutale.

— Que feriez-vous donc !

— Je n'attendrais pas à demain pour vous tuer, dit Revel d'une voix sourde.

— Oui, fit le vicomte, à coups de poings, n'est-ce pas, comme vous avez tué le marquis Dargis à Bruxelles.

Il paraît décidément que c'est votre manière.

— Vous aimiez cet homme, reprit Jean en s'adressant à Pauline, et vous croyiez encore en sa loyauté, en son honneur ! Eh bien ! vous n'étiez pour lui que la dernière des courtisanes ; et comme ces êtres sans nom, qui rampent dans la fange de la société : il spéculait sur votre beauté pour s'en faire un marchepied de fortune.

Un cri déchirant s'élança des lèvres de la malheureuse femme, qui se laissa retomber sur le divan.

— Démentez-moi donc si vous l'osez, continua Jean en s'adressant au vicomte.

— Oh ! je vous tuerai !

— Ah ! oui, vous êtes brave l'épée à la main, n'est-ce pas. Eh bien ! moi qui vous ai vu trembler et pâlir devant un homme : moi que vous avez abandonné lâchement quand un valet accourait pour me défendre... Je vous dis que vous êtes un lâche !... Tenez,

voyez comme la peur décompose son visage ! et comme ses mains tremblent...

Et Jean bondissant jusqu'aux panoplies suspendues contre la muraille, décrocha deux épées de combat et en jeta une aux pieds du vicomte.

— Enfin ! s'écria de Brannes en ramassant l'arme.

Les deux adversaires mirent habit bas.

— Mais c'est de la folie, s'écria Lachesnay en cherchant à s'emparer de l'épée du vicomte, ce duel est impossible ici.

— Place, fais-moi place, dit le vicomte avec rage ; c'est devant vous tous qu'il m'a insulté : c'est devant tous qu'il faut que je me venge. Vous êtes témoins que je n'ai agi que dans le cas de légitime défense.

— Allons, dit Jean, votre moyen n'est guère ingénieux : nous sommes les meilleurs amis du monde, C'est une simple leçon d'escrime que vous allez me donner.

Un des fleurets se sera démoucheté dans la chaleur de l'assaut, voilà tout.

La justice ne se donnera même pas la peine de faire une enquête... Les maladresses ne l'intéressent point.

— Soit, dit le vicomte en tombant en garde.

— Arrêtez ! par pitié ! par grâce ! s'écria Pauline d'une voix déchirante.

Lachesnay prit les deux mains de la jeune femme,

pendant que Berthe et Armande s'élançaient vers la porte du jardin.

Gervaise seule resta calme, et alla s'asseoir à l'autre bout du salon !

— Courage! dit-elle, en passant auprès de Revel.

Les deux adversaires tombèrent en garde à trois pas de distance.

Le vicomte était un des meilleurs élèves de Raymondi, et sa légèreté était citée à la salle d'armes: Revel n'avait pour lui qu'une grande vigueur de poignet.

A la troisième passe, de Brannes fit une feinte de coup droit pour se fendre sur son adversaire, et lui porter un coup de seconde.

Mais Jean para la botte avec une telle force, que l'arme du vicomte, chassée par le fort de l'épée de son ennemi, bondit sur le tapis.

De Brannes poussa un cri de rage, et écarta de sa main gauche l'épée de Jean, qui venait de lui effleurer la poitrine.

Sur le terrain et en présence de témoins sérieux, cette violation des règles du duel eut été flétrie comme elle le méritait.

— Vous voyez bien que vous êtes un lâche, s'écria Jean en arrachant l'arme des mains du misérable. Allons, ramassez votre épée et continuons.

— Ma pauvre petite Jeanne ! ma pauvre petite fille!

dit Pauline en tombant à genoux, et en cachant son visage dans ses deux mains.

A ce cri si touchant de la malheureuse femme, Revel chancela comme s'il venait d'être frappé au cœur.

— Non ! dit-il entre ses dents, je ne le tuerai pas.

— Mais finis-en donc avec lui, cria Lachesnay avec emportement.

Les deux épées s'enlacèrent et le frôlement de l'acier contre l'acier, grinça de nouveau.

— Touché ! s'écria de Brannes en détachant un coupé, qui alla frapper Jean en pleine poitrine.

Le coup avait été porté avec une telle violence, que Revel alla trébucher contre la muraille.

— Casse-cou, dit Lachesnay avec un cynisme révoltant.

A la vue du sang qui rougissait la chemise de Revel, les femmes poussèrent des cris d'effroi, et se jetèrent sur le vicomte pour arrêter le combat; pendant que Lachesnay fermait avec soin toutes les portes.

Pauline seule s'élança vers le blessé qui était resté debout contre la muraille, l'œil fixe, une main crispée sur le cœur.

L'épée du vicomte lui avait traversé le poignet gauche, et avait pénétré de quelques lignes dans la poitrine.

— Malheureuse, c'est moi qui ai tout fait ! murmura Pauline avec désespoir; et déchirant son mouchoir, elle

releva doucement le bras du blessé et commença à bander la plaie.

— Le coup était bon, dit Revel dont le visage prit subitement une expression de gaîté insultante, mais il y a un Dieu pour les braves gens...

Vous m'excuserez, M. Lachesnay, si je ne fais pas demain votre partie. Mais rassurez-vous, vous n'aurez rien perdu pour attendre.

De Brannes s'approcha de la cheminée, et agita le cordon d'une sonnette.

— Georges, dit-il, faites avancer une voiture.

— Non, dit Gervaise en se levant, je mets mon coupé à la disposition de ce brave jeune homme. Cette voiture, n'a jamais charrié que des filles comme moi, ou des vicomtes comme... Le sang d'un homme de cœur, ne peut que le purifier de toutes ses souillures.

— Cinq minutes après, Jean Revel qui venait de s'évanouir, était transporté dans le coupé de la pécheresse.

— Où faut-il le conduire, demanda Gervaise, en reprenant son chapeau et son mantelet.

— Chez toi, au diable, dit Lachesnay.

— Rue de Berlin, 19, fit de Brannes, en s'asseyant en face de son ami, et en commençant une partie d'écarté.

— Non, murmura Pauline bas à l'oreille de Gervaise, chez ma sœur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 128.

— Ah ! très-bien, se dit la pécheresse en s'élançant dans sa voiture, c'était l'amant de cœur : c'est égal, il y a au bagne des bandits, qui ont plus de générosité et de pudeur, que ce de Brannes et ce Lachesnay.

XXVIII

HENRIETTE

Pauline avait eu raison de compter sur l'inaltérable dévouement de sa sœur.

Quand la pécheresse lui eût raconté en détail, les événements de la soirée ; la pauvre enfant sentit son cœur se briser dans sa poitrine, et sa douleur fut si vraie et si touchante, que Gervaise elle-même en fut touchée.

— Voyons, dit-elle, ce n'est pas le moment de nous attendrir, commençons par nous occuper de ce pauvre diable.

— Oui, oui, dit Henriette, il faut le faire porter ici.

— Mon cocher est fort comme un hercule, il le montera dans ses bras.

— Moi je vais préparer un lit dans le salon, dit Marcelle en commençant à ranger les meubles.

— Que faudra-t-il dire au concierge, demanda Gervaise, qui, du premier coup d'œil, avait vu à qui elle avait affaire.

— Dites-lui que ce jeune homme est mon frère, et qu'il s'est blessé en jouant avec un pistolet... Peu m'importe du reste, l'opinion du monde, je passe bien déjà, pour avoir un enfant.

Une heure après, Jean Revel était couché dans le lit que Marcelle venait de préparer pour lui; et Gervaise rentrait avec son médecin qu'elle était allée chercher, en brûlant le pavé.

Le médecin sonda la plaie, et posa le premier appareil.

La blessure que Jean avait reçue à la poitrine n'était, à vrai dire, qu'une simple égratignure; mais celle qui lui trouait le poignet de part en part, présentait une certaine gravité.

L'homme de l'art répondait de la vie du malade, mais il désespérait de rendre le mouvement à la main gauche.

Revel pouvait rester estropié toute sa vie.

Raminé par les soins du docteur, Jean ne tarda pas à reprendre connaissance; pour retomber presque aussitôt, dans une somnolence et une prostration complètes.

Pendant le trajet de la rue du Bac à la rue de Grenelle, il avait perdu une quantité énorme de sang.

— Il est probable qu'il aura un peu de délire cette nuit, dit le docteur, ne vous effrayez pas et faites-lui boire la potion que je vais vous envoyer.

— Ma voiture va vous ramener chez vous, docteur.

— Vous restez, Gervaise ?

— Oui, dit-elle, si madame veut bien me permettre de rester cette nuit, auprès de notre malade.

— Merci, dit Henriette. J'accepte avec reconnaissance.

Marcelle roula un fauteuil auprès du lit de Jean, et réclama avec tant d'instance le soin de veiller le blessé, que les deux femmes dûrent céder.

Henriette fit passer Gervaise dans sa chambre à coucher.

La petite Jeanne dormait dans son berçeau.

— La jolie petite fille, dit Gervaise en se penchant sur le berceau, pour la regarder en souriant.

— Oui, dit Henriette, c'est l'enfant de ma sœur.

— Ah ! fit-elle avec un soupir, elle est bien heureuse ! moi aussi j'ai eu un enfant, mais le bon Dieu me l'a repris.

— Pauvre femme ! dit Henriette avec bonté.

— Allez, ne me plaignez pas ! elle eût rougi de sa mère, peut-être, ou se serait perdue un jour... comme moi... Et Gervaise ajouta d'une voix émue... Elle est mieux là où elle est.

Henriette avança une causeuse auprès du feu, et l'engagea à se reposer.

— Soit, dit-elle en s'enveloppant dans son châle, mais je veillerai.

Henriette s'agenouilla devant le berceau de la petite Jeanne, et après être restée quelques minutes en prières, se jeta toute habillée sur son lit.

La tête de la courtisane retomba bientôt sur son épaule, et ses yeux alourdis par la fatigue, se voilèrent peu à peu...

— Ah ! misérable nature, dit-elle en essayant en vain de lutter contre le sommeil, tu n'as de force et de courage, que pour la fatigue d'une nuit d'orgie, que pour le mal.

La nuit s'acheva sans accident.

Le lendemain, Gervaise partit au petit jour, en demandant la permission d'envoyer dans la journée savoir des nouvelles du blessé.

Lorsque le médecin revint pour lever l'appareil, Jean Revel avait repris toute sa connaissance. En apprenant par Marcelle, chez qui on l'avait transporté, un éclair joyeux illumina son visage.

— Elle viendra ! je la verrai encore, dit-il avec émotion.

Henriette s'approcha du malade.

— Oui, si vous êtes raissonable, et si vous vous laissez bien soigner.

A la vue d'Henriette, de grosses larmes coulèrent sur ses joues décolorées ; et il resta quelques minutes, avant de pouvoir parler. Marcelle se retira discrètement.

Henriette ignorait complètement la résolution désespérée de sa sœur ; et, lorsqu'elle apprit de la bouche même de Jean à quel degré d'avilissement elle était descendue ; elle ne put trouver une seule parole pour la défendre.

—Maintenant, dit-elle d'une voix altérée, elle est perdue pour vous, comme pour moi. Dieu m'est témoin que j'ai fait tous les sacrifices, que j'ai eu tous les dévouements pour elle... Et Henriette raconta alors à Jean, l'existence qu'elle s'était imposée pour élever près d'elle l'enfant de Pauline. Ses inquiétudes, ses souffrances, et chose plus cruelle encore, la perte de l'estime de tous ses amis, qui l'accusaient d'encourager les désordres de sa sœur.

—Ah ! fit Jean qui semblait dévorer toutes ses paroles, vous étiez le bon ange de la famille. Oui, vous avez raison, je dois oublier jusqu'à son nom, elle est morte pour moi à présent. Mais pourquoi m'a-t-elle fait transporter ici, voilà ce que je ne puis m'expliquer.

—Fallait-il donc vous laisser mourir sans secours, dit Henriette avec bonté, vous n'avez ni parents, ni amis pour veiller près de vous, et vous consoler. Elle a bien fait de penser à moi pour remplir ce double devoir.

— Merci ! murmura le blessé en arrêtant sur la jeune fille un regard reconnaissant.

— Maintenant, dit Henriette en se levant, il faut que je vous quitte pour aller donner mes leçons : Marcelle restera auprès de vous en mon absence.

— Vos leçons, dit Revel qui n'avait pas compris.

— Oui, dit Henriette en souriant, il faut bien que je gagne les mois de nourrice de ma petite nièce.

— Oh ! tenez, s'écria Jean avec élan ! vous êtes un ange !....

Lorsque Henriette rentra quelques heures après, Marcelle lui remit une lettre et une carte.

La carte portait le nom de Gervaise.

La lettre était de sa sœur. Pauline lui annonçait qu'elle allait passer huit jours à Fontainebleau avec de Brannes, lui recommandait d'avoir bien soin de son enfant, et s'excusait enfin de ne pas aller prendre des nouvelles du blessé.

Henriette froissa la lettre, et la jeta au feu.

— C'est bien, dit-elle, et comme le berçeau était vide, où donc est la petite ? continua-t-elle, en s'adressant à Marcelle.

— Avec M. Jean, dit Marcelle en soulevant la portière du salon.

Le blessé était accoudé sur ses oreillers, et portait à ses lèvres la petite main de l'enfant, qui lui souriait comme à un ami.

Henriette les contempla pendant quelques secondes en silence.

—Allons, Marcelle, cria Jean, ma petite amie, va se fâcher, reprenez-la bien vite, avant qu'elle ne pleure.

Henriette entra et prit l'enfant dans ses bras.

—Vous me la rapporterez, n'est-ce pas, dit Jean en souriant, elle est si gentille, et nous faisons si bon ménage...

C'est à regret que nous sommes forcé de passer rapidement sur les événements qui s'accomplirent pendant la longue convalescence de notre ami Jean.

Ce tableau d'intérieur, eut été une véritable bonne fortune pour notre plume; mais il ne pouvait enfrer dans le cadre que nous nous sommes imposé.

La reconnaissance acheva rapidement ce que l'amitié et l'estime, avaient commencé.

Jean Revel devina bientôt le secret d'Henriette.

Les soins empressés de la jeune fille, son dévouement sans bornes, la tristesse que lui inspirait la pensée d'une séparation prochaine: rien n'avait échappé au jeune homme.

Quand le souvenir de Pauline venait parfois lui serrer le cœur, il regardait Henriette; et la douce sérénité de ce visage angélique lui rendait le calme et la raison.

Un autre lien rattachait encore ces deux êtres l'un

à l'autre: l'affection qu'ils portaient à l'enfant de Pauline.

La petite Jeanne était devenue l'inséparable compagne de Jean, pendant les longues absences d'Henriette; et sa tendresse pour elle était si démonstrative, si vraie, si communicative, que lorsqu'une souffrance passagère venait à arracher à l'enfant des cris de douleur; Jean n'avait qu'à la prendre dans ses bras, et à lui parler pour la calmer aussitôt.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que Pauline eut donné de ses nouvelles et Henriette commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes ; lorsque la jeune femme entra un matin chez sa sœur.

Henriette venait de sortir pour faire quelques emplettes.

Pauline avait vieilli de dix années pendant ces quinze jours, et Marcelle fut effrayée de l'altération de son visage.

— Ma fille ! montrez-moi ma fille, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Marcelle posa doucement l'enfant sur ses genoux.

Pauline la serra avec égarement sur son sein, tout en la couvrant de baisers.

— Voyons, parle-moi donc, Marcelle, dis-moi qu'il est sauvé.

— Oui, dit Marcelle, et cela, grâce à mademoiselle Henriette, car le médecin avait eu un moment de sé-

rieuses inquiétudes pour sa raison. Mais il va tout-à-fait bien maintenant.

— Ah ! tant mieux, dit Pauline avec émotion... Ma bonne Marcelle, tu as pour ce jeune homme un dévouement sans bornes.

— Oui, dit la nourrice, et c'est au nom de la reconnaissance que j'ai pour lui, que je vais vous parler, Madame.

Je ne suis qu'une pauvre femme sans éducation, et je ne sais pas tourner de belles phrases, pour obtenir ce que je veux.

Mais c'est à genoux que je vous supplie ; c'est au nom du bonheur de votre sœur que je vous implore, Madame.

— Oh ! je te comprends, va : Il l'aime, n'est-ce pas, dit Pauline, dont le visage rayonna d'une joie soudaine.

—Oui, dit Marcelle, mais s'il vous voyait, il oublierait peut-être ses bonnes résolutions.

— Dieu soit béni ! murmura Pauline, j'ai réussi.

— Hélas ! non, il pense toujours à vous ; pendant son sommeil, votre nom s'échappe encore de ses lèvres...

— Mais, que puis-je faire de plus, dit Pauline avec désespoir, si son amour est plus fort que son mépris.

— Partez ! partez bien loin, dit Marcelle.

— Tu as raison, reprit-elle après avoir réfléchi, nous partirons ensemble, Marcelle, avec notre ange adoré.

— Ah ! vous voulez reprendre la petite ?

— Oui, dit Pauline, pour lui consacrer ma vie entière. Mais qu'as-tu donc à hésiter : ne suis-je pas sa mère.

— Sa mère, reprit doucement Marcelle, vous êtes sa mère, c'est vrai... Mais vous ne pourrez jamais lui donner un nom.

— Ah ! murmura Pauline frappée au cœur, tu es cruelle.

— Non ! car c'est pour son bonheur à venir.

Allez, vous n'êtes pas la seule à aimer cette chère petite ; et si vous aviez assez de courage et de volonté pour la laisser ici... Elle aurait bientôt une famille, un nom.

— Ils l'adopteraient ? dit Pauline haletante d'émotion.

— Oui, fit Marcelle, c'est leur vœu le plus cher !

— Mais si loin que je sois, il y aura toujours un moment, où je voudrai embrasser ma fille, où mon amour sera plus fort que ma raison.

— Non, reprit Marcelle, car ce jour-là vous songerez aux conséquences fatales de votre retour ; et vous ne voudrez pas compromettre le repos de votre sœur, et l'avenir de votre enfant.

— C'est vrai ! c'est vrai !... et j'étais insensée quand je voulais enchaîner son existence à la mienne.

Je n'aurais jamais été qu'un embarras ou qu'une

honte pour toi, pauvre petite ! ah ! je veux que tu sois heureuse, un jour.

— Voyons, calmez-vous, Madame ! fit Marcelle avec bonté, vous avez tout le temps de prendre une résolution.

Pauline détacha de son col une petite médaille d'argent, et la passa à celui de son enfant.

— Cher ange ! c'est l'image de la vierge Marie, elle te portera bonheur, dit-elle en prenant entre ses mains la tête de la petite Jeanne et en la couvrant de baisers.

Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, Marcelle, vous ne la quitterez jamais.

— Jamais.

— Merci, dit Pauline en serrant avec force la main de la brave femme. Allez, vous serez contente de moi, Marcelle.

— Vous n'attendez pas votre sœur ?

— Non ! dit Pauline, vous lui remettrez ce petit bouquet de violettes; en lui disant que je reviendrai bientôt.

Laissez-moi l'embrasser encore une fois, dit-elle en se penchant sur le berceau.

Au revoir, Marcelle ! au revoir.

XXIX

SAINT-OUEN

—Eh bien! vrai, dit le vicomte en se renversant dans un fauteuil; c'est une singulière fantaisie que tu as eue là, ma chère Pauline.

Mais comme Gervaise, Berthe et Armande sont de la partie, vous serez en force pour vous défendre... D'ailleurs, c'est aujourd'hui mercredi, l'île sera aussi déserte, que celle de Robinson.

— Berthe m'a parlé si souvent du plaisir qu'elle prenait à se promener sur l'eau, dans le canot

de son amant ; que j'ai voulu essayer une fois d'un exercice nouveau pour moi. Armande et elle, sont du reste, très-habiles à manœuvrer une embarcation.

— Oh ! je sais, fit de Brannes en riant, la réputation de Berthe comme canotière est des mieux établie. Et comment allez-vous à Saint-Ouen ?

— Dans la voiture de Gervaise, qui doit venir me prendre à midi, continua Pauline en achevant de se coiffer.

— Il faudra les ramener diner ici. Je donnerai des ordres pour cela.

— Merci de cette attention, dit-elle.

— A propos, t'ai-je raconté ce qui était arrivé à ce pauvre Lachesnay.

— Non ! mais je le devine.

— Que devines-tu ?

— Il se sera sauvé en emportant l'argent de ses clients.

— Juste, dit le vicomte, il a filé samedi soir avec quatre cent mille francs. Le télégraphe en a été pour ses frais.

— Madame Gervaise fait demander si madame est prête, dit Georges en frappant à la porte de la chambre.

— Dites que je descends.

—Surtout, sois prudente, dit le vicomte en lui serrant la main.

—Oh! dit Pauline, avec un sourire forcé, les accidents n'arrivent qu'à ceux qui y mettent de la bonne volonté.

—A ce soir.

—A ce soir, répéta Pauline en laissant retomber derrière elle la portière de soie.

Une heure après, le coupé de Gervaise s'arrêtait devant le pont de Saint-Ouen.

— Ah! voilà le canot de Gustave, dit Berthe en désignant une petite yole galipotée, amarrée sous les saules de l'île.

Vous m'attendrez sur la berge, pendant qu'Armande m'aidera à *parer* l'embarcation. Ah! c'est vous, mère Catherine, dit-elle en voyant s'approcher une paysanne, qui portait un enfant dans ses bras.

— Vous êtes donc par ici aujourd'hui, Mademoiselle Berthe.

— Oui, nous venons faire, une petite promenade en canot.

— Mon homme va vous porter les avirons et la barre.

—C'est cela, dit Armande, et nous laisserons chez vous nos chapeaux et nos châles, qui nous gêneraient pour ramer.

— Entrons, continua Berthe, en montant les quelques marches de terre battue, qui formaient comme une sorte de perron, devant la maisonnette de Catherine.

Les femmes commencèrent à se débarrasser de leurs mantelets et de leurs bijoux, que la paysanne enferma dans une grande armoire de chêne.

— Regarde-moi un peu cette grosse mère-là, fit Berthe en enlevant dans ses bras l'enfant de Catherine; et dis-moi si ta fille est taillée en force comme cela ?

Une pâleur livide descendit comme un voile sur le visage de Pauline.

— Non, dit-elle en s'efforçant de sourire, ma petite Jeanne ne pourrait soutenir la comparaison.

Pierre, le mari de Catherine entra en secouant les cendres de sa pipe.

— La yole est *parée,* dit-il, je l'ai remorquée contre mon bachot; comme cela vous pourrez vous embarquer sans vous salir.

— L'eau est joliment forte, reprit Berthe en entrant la première dans la yole.

— Oh ! vous aurez un rude courant à la pointe de l'île, fit Pierre, et il vous faudra *souquer* ferme, pour doubler les pêcheries.

— Voyons, reprit Berthe. Toi, Gervaise, tu vas te

coucher à l'avant. Pauline se mettra à la bare, et Armande et moi, prendrons les avirons.

— Mais, dit Pauline, je ne saurai pas vous diriger, moi.

— Bah ! assieds-toi bien au milieu de ton banc : fais passer sous ton bras les tireveilles de la barre, et tire à droite ou à gauche, selon que je te le dirai. C'est simple comme bonjour, et dans un quart-d'heure tu nous piloteras admirablement.

Les quatre femmes s'assirent dans la yole aux places désignées par Berthe.

— Allons-y, dit Berthe en posant son aviron sur le premier *système* de tribord.

— Bonne promenade, cria Pierre en poussant l'embarcation au large.

— Appuie ferme à droite, dit Berthe à Pauline.

L'embarcation vira contre le courant.

Berthe et Armande se courbèrent sur leurs avirons, et la yole fila à vingt pieds du bord.

— Où allons-nous, demanda Gervaise.

— Nous allons faire le tour de l'île, en commençant par le plus rude.

— Comme l'eau est glacée, continua Gervaise, en trempant le bout de ses jolis doigts roses dans le fleuve.

Un tressaillement nerveux glissa sur les membres de Pauline.

— Tu as froid, lui dit Gervaise, qui la regardait en ce moment.

— Non, dit-elle, mais cette eau court si vite autour de nous, que cela m'éblouit.

— Attention, dit Berthe, en tournant la tête, nous approchons des pêcheries.

— Ah çà mais, dit Gervaise, avec une pointe d'inquiétude, il y a donc du danger.

— Oui, si on allait crever son bateau sur les piquets... Il y a là un tourbillon qui passe sous l'île à ce qu'on dit : toujours est-il, qu'il se noie là tous les ans, quatre ou cinq nageurs maladroits.

— Merci, allons d'un autre côté, cria Gervaise.

— Non ! dit Pauline avec une exaltation singulière, il faut voir cela... Berthe me dira ce qu'il faut faire, et tout ira bien.

Berthe et Armande, précipitèrent leur temps de nage, et en quelques secondes la yole eût doublé la pointe de l'île.

— Tiens, voilà les pêcheries, dit Armande en montrant à Gervaise une trentaine de longues perches plan-

tées comme une haie, à l'entrée du petit bras du fleuve.

Pauline jeta un regard avide vers l'endroit que désignait Armande.

Le courant formait en cet endroit un remous blanchâtre qui tranchait sur la teinte verte du fleuve : on entendait très-distinctement, le clapotement de l'eau contre les perches.

— Appuie doucement à gauche, cria Berthe en s'adressant à Pauline, il faut que nous passions entre l'îlot, et le tourbillon.

Pauline tira de toute sa force sur la tireveille gauche, la yole décrivit un demi-cercle et piqua droit sur les perches.

— Mais nous allons en plein sur le danger, cria Gervaise en pâlissant.

D'un seul coup d'aviron Berthe fit virer la yole qui, entraînée par le courant, rasa l'angle de la pêcherie.

— Mais, fais donc attention, Pauline, dit-elle avec colère.

La barre ne gouverne plus, dit Pauline en se penchant en dehors du canot, comme pour voir quel obstacle, entravait le jeu du gouvernail.

— Prends garde ! cria Berthe avec effroi.

— Seigneur ! ayez pitié de moi, murmura la malheureuse jeune femme en lâchant le plat-bord.

Un long cri retentit au loin.

Pauline était entraînée par le courant, avec une effrayante rapidité.

— Oh! je la sauverai, cria Berthe en se levant, et en déchirant sa robe avec ses ongles.

— Berthe! Berthe! s'écrièrent les deux femmes, en l'enlaçant de leurs bras.

L'embarcation se coucha sur le flanc, et une lame passa par dessus le bord.

Gervaise se laissa retomber sur le plancher, en poussant un cri de terreur.

Le corps de Pauline reparut à vingt brasses, roulé dans le remous des pêcheries.

— Que Dieu me protège! murmura Berthe en montant sur son banc, et en s'élançant dans le fleuve.

— Courage! Berthe! courage, lui cria Armande en la voyant nager avec une vigueur surhumaine.

La yole entraînée par le courant, s'était arrêtée entre les racines d'un saule.

Berthe n'était plus qu'à trois brasses de la malheureuse, lorsqu'elle coula à fond.

— Je l'aurai, je l'aurai, murmura Berthe en plongeant aussitôt.

Une minute, un siècle d'angoisses s'écoula, avant que rien ne reparut à la surface du fleuve.

L'eau bouillonna enfin à quelques pieds du canot, et la tête de Berthe remonta lentement.

— A moi ! Armande, à moi ! dit-elle d'une voix étranglée.

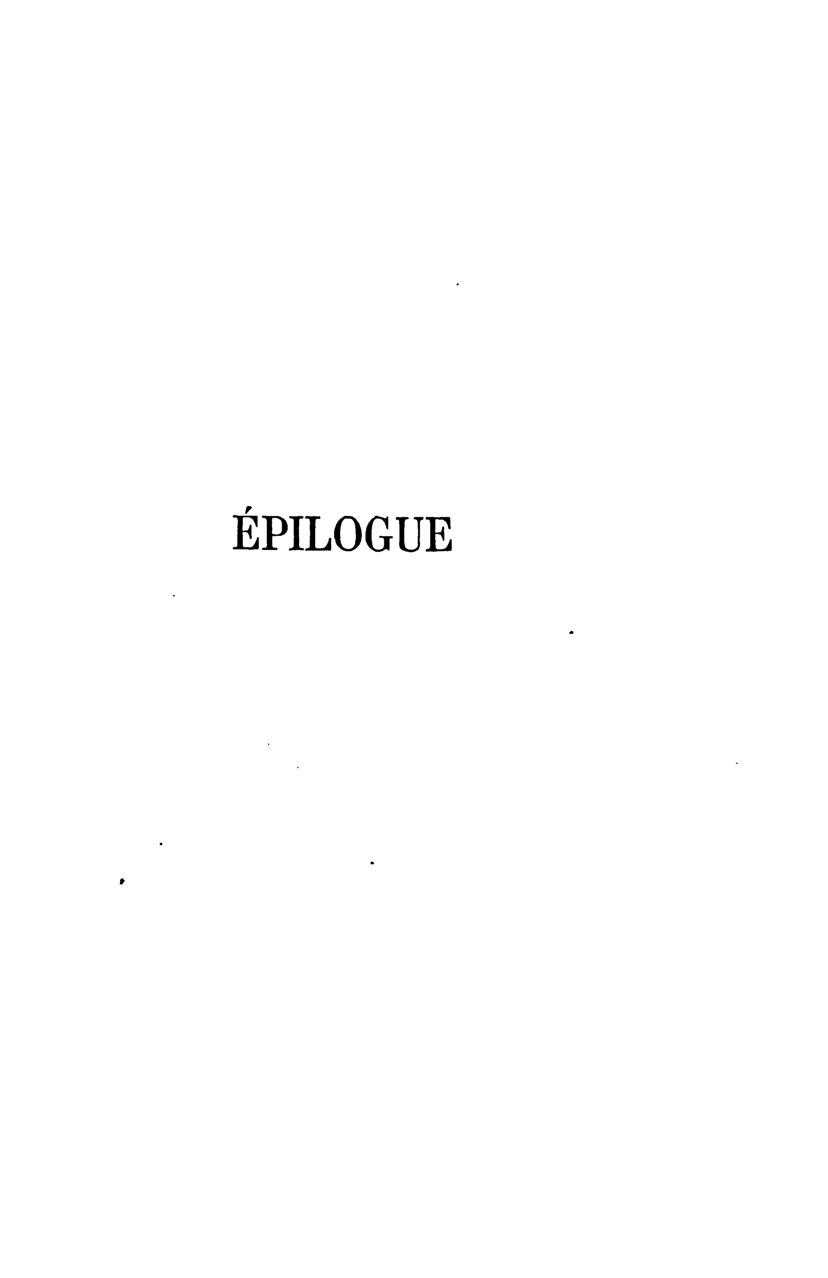
Armande lui tendit un aviron, et l'attira doucement à terre.

Elle fit quelques pas en chancelant, et tomba épuisée sur l'herbe.

Ses mains étaient déchirées et sanglantes.

Un cercle bleuâtre marbrait son col.

— Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour la sauver, dit-elle d'une voix saccadée... Mais elle voulait mourir, et mon dévouement me serait devenu fatal.



ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Pauline.

On entrait alors dans les premiers jours de janvier.

La foule des promeneurs, se croisait en tous sens dans les contre-allées des Champs-Élysées.

Sur la chaussée, de brillants équipages et des cavaliers élégants se dirigeaient au grand trot du côté du bois de Boulogne.

Un de ces attelages attirait l'attention des connaisseurs.

C'était un break de couleur sombre, traîné par deux superbes chevaux, harnachés à la russe.

Un grand jeune homme pâle, habillé avec une élé-

gance prétentieuse, conduisait ce magnifique attelage avec la raideur et le flegme, d'un cocher anglais.

A sa gauche et sur le même siége, une jeune femme enveloppée dans un manteau de velours bleu, garni de martre zibeline, et le visage encadré dans un adorable petit chapeau de feutre blanc, laissait tomber sur la foule un regard dédaigneux et protecteur.

Le jeune homme était le vicomte de Brannes, qui avait hérité de son oncle Antoine.

La femme n'était autre que la comédienne Ælia.

Que nos lecteurs veuillent bien se souvenir des adieux de la Juive à Jean Revel, et ils comprendront quelle mission elle s'était imposée.

Le soir même où elle soupait pour la première fois avec son nouvel amant, le peintre recevait sous pli ces quatre lignes :

« Ce qu'un homme ne fait pas avec le fer, une femme » l'accomplit avec son esprit et sa beauté.

« Jean, souviens-toi. »

Or, si vous êtes curieux de savoir comment Ælia procéda à l'égard du vicomte de Brannes; vous retrouverez dans notre roman *des Diables Roses*, ces deux personnages, ainsi que mesdemoiselles Gervaise, Berthe et Armande.

Après la mort du marquis Emmanuel, et une chûte honteuse à l'hippodrome de Christian, Olivia s'enga-

gea comme première écuyère dans une troupe de bateleurs nomades.

En ajoutant à cette nomenclature, le chien Almanzor, nous aurons clos la liste des gens de revue.

Si nous avons gardé pour la fin les deux personnages sympathiques de notre livre, c'est qu'après des détails souvent trop crus, mais vrais : des scènes d'un réalisme désespérant, nous avons voulu que la toile tombât sur un tableau gracieux et consolant.

Le jour même où le vicomte paradait aux Champs-Élysées ; les cloches de l'Abbaye-aux-Bois sonnaient pour le mariage de Jean Revel et d'Henriette Dargis.

Lorsque la mariée entra à l'église, les commères du quartier remarquèrent avec un étonnement indescriptible, et force commentaires : qu'au milieu du bouquet de fleurs d'oranger qu'elle portait à sa ceinture, se trouvaient quelques violettes desséchées.

Après la célébration du mariage, et au moment où les mariés traversaient la sacristie ; le digne curé qui avait célébré l'office divin, s'approcha de Jean Revel.

— Je vous recommande mes enfants pauvres, dit-il en souriant. J'ai de petits orphelins, qui ont grand besoin qu'on les prenne en pitié.

Jean glissa un billet de cinq cents francs dans la main de sa femme.

— Pour les enfants pauvres, lui dit-il, qu'ils bénissent votre nom.

LES

SECRETS DU HASARD.

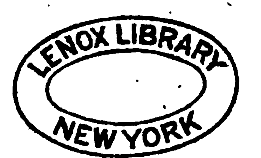
LOUIS BEAUFILS.

LES SECRETS

DU HASARD



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE SÉRIE.

« L'homme s'agite et Dieu le mène. »

ERRATA.

Page 36, 1re ligne. Pour ce, avec...
Lisez : Sur ce, avec...

— 38, 22e ligne. ... vivre dans l'intérieur du monotone Maximilien, flegmatique, avec...
Lisez : vivre dans l'intérieur monotone du flegmatique Maximilien, avec...

— 40, 2e ligne. Cinq ans ! et au-delà !..
Lisez : Cinq ans ! et au delà !.. six, sept... n'importe !

— 89, 4e ligne. ... sur ce touchant tableau, permettez que nous finissions l'histoire d'un homme attardé.
Lisez : ... sur ce touchant tableau l'histoire d'un homme attardé. Permettez que nous finissions.

— 167, 9e ligne ... ne vienne par trop aux dames gâter le charme.
Lisez : ne vienne pas trop gâter pour les dames le charme...

— 167, 15e ligne. . . seulement l'érotyde en idylle...
Lisez : la téméraire idylle...

— 208, 1re ligne. ... mes amis — bien que je ne les citerai pas, vous en...
Lisez : Mes amis, — je ne les citerez pas, bien que vous en...

— 234, 5e ligne. Pendant les courtes journées embellies;
Lisez : pendant les courtes embellies...

LES SECRETS DU HASARD.

I

PROLOGUE.

Paris a, quelquefois encore, un printemps pour les cœurs et les têtes de la jeunesse; pour ses chaussures, jamais !... A peine le ciel daigne-t-il cesser de fondre en eau, que l'édilité parisienne se hâte d'arroser. Si l'on ne nous fait pas le beau temps, on nous fait quelque chose comme la pluie : la pluie nous fait la boue; une boue qui se renouvelle et se multiplie incessamment sur le macadam de nos voies principales, et y prospère à perpétuité.

A ce point de vue, il est permis d'appeler nos Champs-Élysées l'enfer des Piétons !

Or, il y avait une fois au débouché de la grande avenue, aux pieds des célèbres chevaux de Marly, un personnage qui voulait enfourcher sa monture, et qui, en raison des soubresauts de l'animal rebelle, le tenait par le frein, en

même attitude absolument que les esclaves aux prises avec les coursiers fougueux représentés dans ces groupes splendides... L'homme était beaucoup moins beau, mais heureusement, beaucoup plus vêtu. Le quadrupède, avec des formes plus effilées, ne s'éloignait pas trop de la perfection des chevaux de marbre.

Je connaissais un peu le maître du cheval, et je le saluais chapeau en main, car il avait deux fois mon âge, et je lui devais quelque déférence comme ayant occupé dans le monde une assez haute situation. En même temps, je m'approchais, pour admirer plus à l'aise et de plus près le bucéphale récalcitrant; et surtout, afin de mem ettre à distance des mille voitures qui passaient en tous sens et fesaient voler des gerbes de fange liquide.

Mais je ne prenais pas suffisamment garde aux écarts de cette bête charmante qui, une fois en veine de se cabrer, ne tenait aucun compte de ses admirateurs, et envoyait à tout hazard, ses ruades désordonnées.

Imprudent que j'étais !

Souvent la peur d'un mal nous jette dans un pire !

A gauche, un des fers lancés au vent menaça mon habit. D'un mouvement rapide et machinal, je portai mon chapeau devant moi en guise de bouclier. Le couvre-chef fut atteint : il eût été sans aucun doute enfoncé : heureusement, c'était la mode alors des gibus... Il céda et en fut quitte pour quelques déchirures.

A droite, l'autre fer glissa contre le revers de ma manche, et la tête des clous érailla de minces trouées blanches la trame noire de l'habit.

Or, je me trouvais ce jour-là en tournée de grandes vi-

sites, et me rendais chez une dame propriétaire d'un des plus somptueux hotels du faubourg Saint-Honoré.

Dans le premier mouvement d'impatience qui m'échappa; (mouvement bien naturels mais trop vif peut-être), je me récriai par un, saprebleu! fort accentué, qui appela vers moi l'attention du maître de ce rétif animal, dont il s'était jusqu'alors exclusivement occupé.

En voyant l'état de mon chapeau qu'il croyait meurtri de la plus irremédiable façon, il vint à moi, et son air ne témoignait pas moins de contrition que d'embarras. Pour le tirer de peine, je n'eus qu'à faire jouer le ressort du gibus, qui se redressa tout d'un trait, visiblement sauvé du plus majeur préjudice.

Ainsi, non-seulement j'allai au devant de ses excuses; mais, à l'aspect de sa figure surprise, je partis d'un rire spontané, que partagea aussitôt le cavalier. Il s'approcha de moi tout à fait, et après m'avoir un instant examiné, il me serra la main.

C'était un ex-commandant de la marine royale, que j'avais deux ou trois fois rencontré dans un salon du faubourg Saint-Germain.

— Courage, dit-il : j'aime qu'on sache prendre gaiement les petites misères de la vie.

— Eh! Monsieur!... Quand elles vous en ont épargné de grandes! J'avais eu peur d'un solide coup de pied. Et mon chapeau, je l'avoue, à très-bien mérité de moi!...

— A la bonne heure... Je suis désespéré, néanmoins!...

— Ne le soyez pas! Ce mince accident fait assez mon compte... Je dois, ici proche, une visite, depuis quatorze mois...

— Et vous vous exécutiez à regret?

— Oui... Je me demandais s'il n'y aurait pas moyen de retarder encore jusqu'au retour de la campagne.

— Jusqu'au retour? En effet, le printemps s'annonce tellement beau qu'on peut être déjà parti.

— C'est vraisemblable... Pourtant j'avais quelques doutes... Je me serais fait des reproches... Mon état actuel, Monsieur, tranche pour moi l'incertitude, répliquai-je en reportant les blessures de mon gibus à celles de ma manche un calme regard; et jetant, sur ma personne, à la suite du regard, un paletot de caoutchouc, qui, jusqu'alors demeurait superflu et reployé sous mon bras.

Ainsi redevenu présentable, du moins pour la promenade, js fis un salut au commandant; et je me mêlais à la foule ascendante d'une des contre-allées, quand je l'entendis me rappeler vivement.

Ramené vers moi par mon heureuse manière de prendre le petit malheur dont j'étais victime, inquiet d'ailleurs des dispositions turbulentes de sa monture, l'ancien marin (et ceci est fort dans les habitudes marines) : qui ne tenait à l'équitation que comme moyen d'hygiène et pour se donner quelque embonpoint, se déterminait à monter pédestrement les Champs-Élysées. Il avait commandé à son domestique de rester sur la place, maintenant en bride et promenant pas à pas le fougueux animal; et il m'offrit sa compagnie, à moins qu'il ne me plût de rester seul et silencieux :

Car il ne voulait pas attenter à ma liberté individuelle, sous prétexte qu'il était la cause indirecte et involontaire de ce qui venait de m'arrêter dans l'exécution de mes plans.

Je me défendis courtoisement de ces soins extrêmes de politesse. Quant à sa compagnie, je l'acceptai avec plaisir, et nous marchâmes quelque peu, d'abord côte à côte. Ce fut le temps de nous remettre mutuellement en mémoire les souvenirs qui établissaient entre nous un lien, et de nous rappeler tour à tour nos deux noms ; ensuite, il usa de cette familiarité bienveillante qui sied toujours à un vieillard, à un homme distingué ; et, s'appuyant sur mon bras :

— J'ai beaucoup vécu, beaucoup voyagé, beaucoup vu, me dit-il d'une voix tant soit peu solennelle ; j'ai appris, soit par mon expérience, soit par celle des autres, qu'il est assez ordinaire que, d'un minime accident, résultent des circonstances graves en bien ou en mal, et souvent décisives dans la vie. J'en pourrais citer mille exemples. Je suis un peu conteur, à la manière des gens de mon âge, Monsieur. Voudriez-vous me permettre de vous faire, en cheminant, le récit d'une aventure que la circonstanee présente me rappelle entre toutes les autres?

— Ce sera pour moi un honneur, et un benéfice réel, Monsieur. Je ne redoute rien comme la promenade solitaire...

— Oh! prenez garde... Si vous en écoutez bien une, vous êtes fort exposé à toutes les autres : dix, vingt, trente! que sais-je?

— Volontiers, commandant, volontiers.

Comme lc lecteur pourrait se sentir plus ému de la menace du marin beau diseur, et ne trouver qu'un médiocre plaisir à ses narrations réitérées, nous aurons soin d'abréger. D'autant plus que le conteur qui a la prétention

de bien conter est, de sa nature, complaisamment diffus...

Et puis, ce n'est pas tout. Lorsque notre homme eut narré tout à son aise en montant et en descendant les Champs-Élysées, avant que, sa première historiette ne fût complètement achevée, quoique nous eussions parcouru encore, suivis par son groom et sa monture, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Madeleine, voici quel incident se présenta :

Nous arrivions à la porte de l'hôtel, boulevard des Capucines. Il fut soudainement arrêté au début de la phrase à effet qu'il aiguisait pour le finale : un tout petit homme vieux, blême, aux sourcils froncés, à la voix saccadée pour cause d'asthme, de mauvaise humeur, et autre cause que vousal lez deviner, se précipita à sa rencontre, et, le saisissant aux basques de sa redingote, il lui dii avec une vivacité singulière :

— Ah ! te voi... voi... voilà enfin... Je t'ai atten... tendu; et en att... att... att...

— Tendant... Tu as déjeuné ? bon ! en ce cas, permets que...

— Déjeuné... ou... ou à peu près. Des œufs br... brouillés, du ca... ca... fé.

— Si c'est tout ce que la gouvernante a pu trouver au logis...

— Un vrai re... re... pas d'an... d'an... d'ana... coco... cor...

— Allons ! pendant que tu vas finir ton mot, laisse-moi finir avec Monsieur un récit qui touche à son terme.

— Ah ! toujours des récits... repartit le bègue, avec un

redoublement de véhémence, de balbutiements surtout, que le lecteur nous saura gré de lui épargner désormais ; toujours des histoires, comme preuves à l'appui de tes idées fatalistes...

— Religieuses, mon frère !

— N'importe... Sur le pouvoir des petites causes, et le bénéfice de se confier, moins à soi-même qu'au hazard!..

— Non ! à la providence ; car... *l'homme s'agite et Dieu le mène !*

— Monsieur me permettra de lui faire entendre, après le pour, le contre... Moi aussi, j'ai mon répertoire d'anecdotes qui démontrent que la vraie sagesse réside dans la maxime : *aide toi, le ciel t'aidera!* Je ne tiens pas à raconter, parce que je... j'ai de l'asthme et, que je... je... Mais, cher frère, je t'enverrai cela sous peu... dès demain, et Monsieur jugera !

— Demain! soit... Ainsi, Monsieur, vous l'entendez : voilà mon frère qui vous engage (il n'a fait que me devancer), à prendre note de ce numéro, de cette porte cochère, que je vous prie bien d'être assez bon pour ne pas oublier.

— Assurément.

— Aujourd'hui, mon frère... je veux te faire redéjeuner, pour te rasseoir la bile et te calmer l'esprit ; viens ! viens...

Ici, politesses nouvelles. On se sépara. — Et puis, durant un mois, les anecdotes de pleuvoir ; d'un côté, verbales, écrites de l'autre. Cours de philosophie en partie double ; procès instruit sur pièces et oralement, dont nous tâcherons d'être le fidèle greffier.

O public, arbitre souverain! cour suprême, qui ne laisse pas même la porte ouverte au recours en grâce, vois, pèse, prononce! Et si tu trouves avoir gagné quelque chose en ce débat, daigne te condamner gracieusement aux frais!

II

L'AVANTAGE D'ÊTRE ÉCLABOUSSÉ.

— Quand vous êtes d'un déjeuner d'apparat, faites donc des économies de voiture !

Ainsi s'apostrophait à mi-voix un jeune homme arrêté dans l'étroit renfoncement d'un trottoir anguleux et d'une porte cochère ouverte à double battant.

La bouche de qui venaient de s'échapper ces philosophiques paroles, n'avait, pour les accompagner, qu'un sourire triste et doux : (chose étrange !) et non pas ces contractions de colère qu'on aurait pu en attendre, vu la désobligeante façon dont elle se trouvait alors encadrée ; car une quinzaine de mouches brunes s'éparpillaient à l'entour, depuis les narines jusqu'au menton.

De même, le patient ne sembla-t-il être que fort étran-

ger à cette exclamation que lançait vers lui une voix brusque et enrouée, tombant des hauteurs d'un véhicule, stationnaire maintenant, à quatre mètres de distance :

— Eh ! pardieu ! voilà le profit des bourgeois endimanchés qui aiment à garder dans leur poche ce qui devrait aller dans la nôtre !

Ce disant, le cocher ouvrait, au milieu d'une cour assez large et presque monumentale, un coupé élégant, mais d'une élégance vieillie... type ordinaire des équipages numérotés.

La repartie, au surplus, s'adressait à un monsieur décoré, voisin de la cinquantaine, qui, ayant loué la voiture, s'était fait un devoir de gourmander l'automédon, cause trop peu repentante de l'accident.

Le monsieur mit pied à terre, laissant sans réponse la boutade du cocher. Que lui répondre en effet ?

Que répondre ? alors qu'il y avait au fond du coupé une jeune personne qui, soit parce que les répliques narquoises sont, hélas ! contagieuses dans leur malignité, soit en raison de la drôle de figure que lui présentait ce piéton moucheté de noir ainsi qu'une coquette de la Régence, ne pouvait qu'à peine dissimuler le rire peu charitable qui passait sur ses lèvres. Pourquoi répondre, enfin, lorsque la victime de l'accident y demeurait, comme on en pouvait juger, aussi indifférente qu'à un fait dont elle n'eût pas été atteinte ?

Voici en réalité ce qui occupait cependant et captivait l'esprit du jeune homme : tout à l'heure... Il était absorbé dans la contemplation de la jolie femme assise au fond de la voiture ; beauté faite, disons-le sans essayer une description oiseuse, pour fixer les regards, la

pensée d'un homme de goût, les rêves d'un artiste même. Et de là son opiniâtre sourire... Mais la boue froide qui vient de le frapper au visage l'a ramené soudain, et malgré lui, à une contemplation bien différente qui l'absorbe à son tour. Il promène les yeux sur l'ensemble de sa toilette, vraiment digne, à plus d'un égard, de l'épithète du cocher ; car nous sommes au matin d'un dimanche, jour de la Toussaint, et le pauvre piéton est orné de son plus neuf et plus bel ajustement... Or, maintenant, avec ces apostrophes impures qui ne se sont pas arrêtées, ainsi qu'il l'observe lentement, à son col et à son visage ; pas même à sa cravate blanche ; pas même à son gilet de satin gris ; pas même à son habit de casimir noir ; grande est sa perplexité de savoir quel parti prendre... Il est invité à un déjeuner en grande tenue... Ses gants jaunes, sa chemisette finement brodée, et jusqu'à ses bottes vernies, tout était arrivé au seuil de cette porte, dans un état parfait de netteté ; à présent, tout a souffert du plus au moins ; tout lui apparaît odieusement maculé, aspergé, constellé de taches brunes et tenaces dont l'étiquette ne saurait, à aucun prix, s'accommoder... Et c'est ici, dans cet hôtel dont il n'ose franchir le péristyle, que son amphytrion va l'attendre... Et midi sonne ! midi, l'heure précise indiquée par l'invitation...

— Doit-il se faire excuser et disparaître ? doit-il disparaître et ne rien faire dire, sauf à donner, au premier jour, des explications ?

Comme il méditait, embarrassé, sur cette matière grave, le monsieur du coupé s'approcha ; et, avec le ton sincère du regret :

— Monsieur, lui dit-il, j'aurais conscience si, vous ayant occasionné un désagrément, je n'essayais tout le possible afin de le réparer. J'oserai donc...

— C'est vous, monsieur, qui...

— Qui me trouvais dans la voiture conduite par ce cocher dont l'inadvertence, la maladresse que je déplore, vous ont couvert de boue.

— Ah! vous étiez dans la voiture, reprit le jeune homme distrait... je ne vous avais point aperçu...

— Bref, monsieur, car j'ai peu d'instants, et je suis même en retard, peut-être...

— Vous venez déjeuner ici, probablement?

— Du tout... une affaire grave m'amène, ainsi que ma fille... Mais vous, monsieur, soyez assez bon pour entrer quelques minutes chez le concierge. Je l'ai prévenu. Il vous attend. Il est prêt à vous brosser, éponger, sécher.

— Monsieur, si je voulais entrer chez le concierge, il me connaît parfaitement : je vous suis très-obligé et vous remercie...

— Vous refusez?... Eh bien! nous allons entrer, nous, au secrétariat de la mairie... J'ai ce remise à l'heure. Dites? vous plait-il mieux que je vous fasse reconduire?

— Nulle part; mille grâces! Je venais à la mairie pour..

Ici, la voix du concierge interrompit le dialogue en criant :

— M. le maire est aux ordres de M. le député de Villeneuve.

Nous ne dirons, quant à présent, sur le député de Villeneuve, que peu de chose. Il avait nom de Salvage. C'était le seul descendant d'une famille ancienne de Pro-

vence, fort riche et passablement noble ; partant, des plus considérées : ajoutons, des plus enviées dans le pays.

Sa fille était, de tout point, la plus attrayante héritière qui fût à quinze lieues à la ronde ; mais, quoique âgée de près de vingt-six ans, elle se trouvait si heureuse avec son père, qui la gâtait comme un veuf gâte sa fille unique ; elle désirait si peu de se marier, qu'au moment où nous la voyons descendre de voiture pour entrer chez M. le maire, elle retardait le pas sensiblement : car, après quatorze prétendants éliminés, il s'agissait de faire inscrire son nom sur les bans qui constateraient qu'enfin elle s'était résolue, ou résignée plutôt, à en agréer un quinzième.

Ces premiers détails énoncés, revenons au concierge et à M. Duchaume... Aussi bien, le concierge et sa femme l'appellent à l'envi par son nom, porteurs l'un et l'autre des instruments qui doivent effacer les maculations éparses sur sa personne.

Duchaume donc se vit incontinent brosser, frotter, savonner même en plus d'un endroit. Notamment il y eut certain pan d'habit qui, ayant été d'une part éclaboussé par les roues, vint s'étaler en outre sur la borne souillée, contre laquelle le jeune homme se rangeait alerte, mince et prompt. Double malheur, dont il ne sortit, que mal réparé encore, quoique largement humecté et passé au fer avec soin !.. Mais au linge, mais aux gants, rien à faire... Décidément le concierge et son épouse, à l'unanimité, déclarèrent que Monsieur n'était pas remis en état de figurer à une table d'apparat, avec des gens comme il faut.

Eh ! qui pouvait mieux, que ces dignes concierges, ap-

précier le comme il faut des convives et le degré d'étiquette du déjeuner? Personne.

Ils apprirent à l'invité que, tous les ans, à pareille époque, M. le maire et son premier adjoint consacraient une matinée à vérifier les registres de l'état civil. Le secrétaire commis à leur tenue, employé fort ancien, petit vieillard plein de zèle, de conscience et de ponctualité, mais qui ne manquait pas d'amour-propre, avait joui dans le monde d'une position fortunée jadis, et ne savait pas se défendre de s'en souvenir : aussi, comme pour chacune de ces vérifications de la Toussaint, ses deux supérieurs se trouvaient forcément attardés dans son bureau, et comme il leur paraissait mériter estime et condescendance, ils avaient insensiblement érigé en habitude de se laisser offrir par leur subordonné un déjeuner *impromptu*, dans la pièce la plus reculée des archives.

Cet impromptu, ainsi que cela se passe ordinairement, était bientôt devenu une chose préparée avee soin; le prétendu morceau sous le pouce, un ambigu bien servi, que les autorités, pour leur satisfaction, tenaient à arroser des meilleurs vins de leur cave opulente : c'était de règle; et de règle, aussi, une gratification suivait promptement.

Toutefois, auprès de l'honneur de traiter M. le maire et son adjoint, le reste n'était rien pour l'employé, quoiqu'il fût pauvre et passablement gourmet. Enfin, table, service, couvert, transport de vins, desserte générale étaient dévolus aux concierges, homme et femme, anciens domestiques de bonne maison.

De tous ces détails qu'ils lui fournirent, il apparut assez nettement pour Sylvain Duchaume que si l'employé, son

compatriote et arrière-cousin, l'avait engagé à venir déjeuner ici, à pareil jour, il avait des motifs particuliers, motifs que Sylvain était à même de suppléer· Aussi, quand, malgré toute l'obligeance des concierges, il se releva, et put constater de visu, en présence de la glace, qu'il n'était pas encore pré sentable, ce fut avec un gémissement profond qu'il les remercia, et avec une tristesse poignante qu'il retourna sous la porte cochère et se mit à regarder silencieusement la chute des gouttières sur le pavé.

Vous, monsieur! vous qui êtes riche, vous prendriez une voiture à l'heure, vous vous feriez transporter au galop jusqu'à votre domicile, vous changeriez de tout et reviendriez vite, n'ayant guère usé que du quart d'heure de grâce ; et, quant au surplus, vous excusant à merveille par le récit de votre mésaventure, gaîment racontée, comme une des plus petites misères de la vie... mais cela, pour Duchaume, c'était l'impossible!

Le moyen de changer de pied en cap, lorsqu'on n'est possesseur que d'un seul habit, d'une seule cravate fraîche, qu'on n'a pas d'autres bottes vernies, d'autres gants paille, d'autre chemise à plis fins!

Duchaume était en proie à cette grande et incomparable misère qui résulte d'une pauvreté digne et courageuse, que l'on combat et dissimule opiniâtrement ; détresse d'autant plus affligeante pour lui, qu'il la partageait avec sa vieille mère infirme, et que tous ses efforts réussissaient à peine à la lui pallier.

Tout le jour il travaillait chez un notaire, afin de compléter ses études de droit par la pratique ; et souvent il avait recours à son cousin l'employé de la mairie, pour

qu'il tâchât de lui faire obtenir, chez lui, quelque besogne administrative : comptabilité, écritures, n'importe ! pourvu qu'au prix de ses veilles il ajoutât quelques bénéfices au salaire de la journée. Sans doute, une circonstance favorable se produisait, et c'était pour le présenter avec plus de facilité aux autorités municipales, que son cousin l'avait invité. Aussi, jugez combien, à deux pas de cette table où il devrait prendre place, cette éclaboussure le rendait triste et malheureux !

Cette éclaboussure, il ne soupçonnait pas que, tout à l'heure, il n'aurait plus qu'à la bénir ; et qu'elle renfermait, pour ainsi dire, en germe, ce qui donne lieu d'éclabousser autrui !

M. le député de Salvage et sa fille étaient avec M. le maire qui leur répétait, non sans une foule de compliments, que, nonobstant la circonstance du dimanche, jour où les bureaux sont généralement inaccessibles, on se mettrait à leurs ordres, et on recevrait leur déclaration. D'après la note déjà prise de sa main, voici quels en étaient les premiers mots : « Il y a promesse de mariage entre Guillemette Armande de Salvage, etc. »

Mais, chose étrange ! le futur qui devait compléter ces lignes intéressantes ne paraissait point !...

La veille au soir, attendu chez les de Salvage pour faire sa cour, il n'était venu que fort tard, et s'était retiré presque au même instant. Aujourd'hui...

Afin de dissimuler leur dépit et leur impatience, le père et la fille prétendent qu'il avait parlé d'une autre heure, tout d'abord ; et dans la crainte, disent-ils, d'empêcher

ces messieurs de continuer leur travail, ils font retraite sous un vestibule intérieur.

Dans ce moment une grosse villageoise, nourrice à Paris, entrait chez le concierge, portant un nouveau-né dont elle s'était chargée de faire constater officiellement la venue en ce monde. Elle cherchait dans sa poche un billet plié, indiquant les noms des père et mère de l'enfant. Elle n'avait bien retenu que celui à donner au marmot, dont elle l'apostrophait déjà, pour mémoire, de sa voix la plus caressante : Augustin ! Augustin !

En traversant la cour sous la conduite du concierge, qui mettait fort en doute que l'autorité se dérangeât pour s'occuper d'elle, la paysanne le pria de lire le billet. Le concierge ne trouvant pas ses lunettes, ce fut à Duchaume que l'on eut la pensée de recourir. Un autre billet, dûment clos et cacheté, sortit de la poche de la campagnarde, et celle-ci, dans la crainte d'un oubli... (car elle ne devait remettre ce second pli qu'en sortant), jugea convenable de le donner tout de suite.

Duchaume, à sa grande surprise, aperçut alors ces mots sur l'adresse : « Pour M. de Salvage, à la mairie du onzième arrondissement. »

Et, rencontre bizarre, cette écriture ne lui semblait pas inconnue !

Il ne fit aucune observation à haute voix ; mais peu après, voyant le député et sa fille qui, sous le vestibule, paraissaient vivement contrariés, il crut à propos d'avertir M. de Salvage que le concierge avait dans les mains une lettre pour lui.

Quelques instants plus tard, le concierge appela, tour à

tour, de la part de M. le maire, le député de Villeneuve et Duchaume dans le secrétariat. Voici de quoi il s'agissait : Comme il arrive trop souvent, des personnes ignorantes de la loi avaient envoyé faire une déclaration de naissance par la première femme qui s'était trouvée sous leur main; celle qui présentait ici l'enfant n'était nullement *capable*, ainsi qu'on dit au barreau, pour être témoin d'un acte officiel.

Cependant on voulait bien, car la déclaration était déjà tardive, régulariser la position à l'aide de témoignages étrangers. La grosse fille protestait comme si on lui fit l'injure de suspecter sa bonne foi. Duchaume, qui avait subi trois examens et qui ne manquait ni de savoir en procédure, ni d'éloquence naturelle, ne put s'empêcher de répondre par une dissertation tellement lucide que la villageoise enfin passa condamnation sur ses incapacités.

L'acte se rédige, on en donne lecture : aucune mention du père d'Augustin, et la mère n'est intitulée que demoiselle.

Seconde protestation de la paysanne ; seconde argumentation de Duchaume, ayant pour objet de lui faire entendre que l'enfant est illégitime, que la recherche de la paternité est interdite, et qu'il faut se borner, en conséquence, à la mention vague de *père inconnu*.

— Inconnu ! s'écrie-t-elle ; c'est M. de Roquepivent qui est le père, vous dis-je !... Et Madame ne tient pas à ce que son nom à elle, mais celui de Monsieur paraisse dans la chose !

Le maire l'interrompit, et la congédia d'un geste plein d'autorité. Elle hésitait encore : Duchaume lui ferma la bouche ; et, de sa voix la plus persuasive, il la conjura de sortir.

Auguste de Roquepivent était une de ces demi-connaissances comme on en fait dans les études, entre clercs obligeants et clients faciles. Celui-ci avait parlé à son notaire, il y a peu, d'une liquidation à établir pour régler ses affaires, en vue d'un mariage prochain. Duchaume avait reconnu, pour ainsi dire rétrospectivement, son écriture sur le billet rendu par le concierge à M. le député de Villeneuve, à la mairie du onzième. Quant à M. de Salvage, entendant ces noms : Auguste de Roquepivent, on l'avait vu bondir, frémir, pâlir instantanément.

Sylvain alors pensa deviner une catastrophe dans le mariage dont il y avait promesse entre mademoiselle Guillemette Armande de Salvage et. .

Sylvain ne se trompait pas.

Le député de Villeneuve quitta comme un trait le secrétariat, et dans le vestibule, aussitôt, lui et sa fille commencèrent à lire et à relire le billet de Roquepivent. Il y déclarait, avec la loyauté d'un homme d'honneur, que la nécessité d'une réparation morale et urgente le forçait impérieusement à abandonner tout projet de mariage, etc.... Regrets... civilités.

Regrets que mademoiselle Armand fustigea d'une multitude de sarcasmes amers! Civilités que son père indigné traita de dérision éhontée! En ce moment, Duchaume qu'avaient essayé de retenir le maire, l'adjoint et son cousin surtout, mais qui avait insisté pour retourner près de sa mère qu'il disait très-malade et absolument seule, Duchaume, à l'exemple du député, voulut sortir, et il se disposait à ne faire au couple mécontent qu'un salut rapide, en passant devant lui.

M. de Salvage parut frappé, à son aspect, d'une idée subite et féconde.

Il le pria très-courtoisement d'être assez bon pour attendre une minute en compagnie de sa fille, et lui-même, il rentra pour quelques explications dans l'intérieur des bureaux.

Les deux jeunes gens restèrent un moment en présence, sans parler. Les yeux de Sylvain, toutefois, n'étaient pas aussi muets à l'endroit du joli profil de mademoiselle de Salvage, qui baissait la tête consciencieusement; ni trop ni trop peu!... Elle semblait examiner l'effet sur le pavé du vent qui commençait à sécher la boue. Nous ne voulons pas dire que la jeune personne ne voyait rien, pourtant, des regards admiratifs de Duchaume.

Quoiqu'il en fût, elle se leva soudainement pour s'approcher d'une porte vitrée au travers de laquelle on distinguait l'horloge du salon des mariages, et dit à haute voix :

— Comment! une heure moins cinq, déjà!

Nous supposons qu'elle se parlait à elle-même. Ce fut l'opinion de Duchaume, il faut le croire; car, de son côté, silence absolu...

Mais, dans son mouvement, la jeune fille avait laissé tomber son mouchoir.

Il courut le ramasser, et le lui remit avec un salut très-humble et non moins embarrassé, en balbutiant :

— Mademoiselle...

— Merci, Monsieur, repartit Armande; puis, après une courte pause, elle ajouta : mon père vous a retenu; son motif, je l'ignore... Le savez-vous, Monsieur?

— Non, Mademoiselle.

— En tout cas, d'après ce que j'ai compris, il me semble que le temps doit vous paraître long !

(Geste de Duchaume assez troublé ! murmure inintelligible.)

— Ces Messieurs de la mairie, continue la jeune fille, n'ont-ils pas déjeuné sans vous ?

— Je suis arrivé trop tard... et d'ailleurs...

— Eh bien ! votre déférence pour mon père, alors... votre estomac doit en souffrir, Monsieur.

— Oh ! je n'ai pas faim... Du tout !

— A une heure de l'après midi !... nos jeunes gens de province... de Provence, dis-je, ne seraient pas capables d'un pareil jeûne. C'est affaire aux Parisiens ! Là bas, ils ont de bien plus fiers appétis, je vous assure ! Autrement, c'est qu'ils sont malades... Ou bien, ils arrivent tout droit au ridicule. Oui, au ridicule ! J'en ai maintes fois entendu se débattre à outrance contre un proverbe, je ne sais plus trop lequel... où il s'agit de ceux qui vivent purement d'eau claire...

— Mademoiselle, j'ai pris avec ma mère une tasse de bouillon de tortue...

— De tortue, Monsieur !

— Ah ! c'est que ma mère est âgée, souffrante d'une gastrite aigue ; et que, pour la décider à prendre ce qui lui est convenable, il me faut prêcher d'exemple... et manger comme elle, lors même que je n'ai pas faim... même ce qui me plait le moins !

— C'est d'un bon fils, Monsieur !

— Elle est si bonne mère !... Et puis, la Providence l'a

tellement éprouvée ! Survivre, dans la force de l'âge, à son mari, à ses huit enfants ?

— Vous étiez donc neuf ?

— Et je lui reste seul... Tout seul !

— Neuf enfants ! à Paris ! mais c'est admirable ! On n'a jamais ouï parler d'une si nombreuse famille dans notre cité de Villeneuve.

— En Provence ? ah ! Mademoiselle... J'ai, à Villeneuve, un ami ! mon meilleur ami... le docteur Gimerel. Le connaitriez-vous ?

— Assurément, je le connais; un jeune homme plein de science, de courage, de dévouement !... Il a sauvé deux personnes de notre parenté, lors de la dernière épidémie.

— Le choléra... Pauvre Fernand !... il vient d'en subir les atteintes, et voilà trois jours il m'écrivait...

— Lui ! mais il y a deux semaines qu'il était à la mort... Il y a trois jours, à peine s'il entrait en convalescence...

— Je l'ai bien vu à la brièveté de sa lettre, à son écriture tremblée... La force lui manquait pour tenir la plume. Cependant il cherche à me rassurer... Mademoiselle, disait-on, que vous sachiez, à Villeneuve, qu'il fût certainement, absolument, hors de danger ?

— Oui... Absolument... Certainement. La ville entière s'intéressait à lui. Il avait été le dernier sur la brèche. Il restait... par bonheur, le dernier malade. Mon père n'a cessé de faire prendre de ses nouvelles que le jour où nous partions.

— Ah ! vous me rendez bien heureux !

— Que vous paraissez content ! C'est plaisir à voir !

— Mademoiselle, je ne saurais trop vous le dire... On

n'a pas deux amitiés comme est la nôtre, dans sa vie ! Nous nous remplaçons l'un pour l'autre tout ce que nous avons perdu. Nous sommes plus que des frères, car...

— Cette intimité avec un pareil jeune homme vous fait honneur, Monsieur... infiniment d'honneur !

Duchaume était rouge de plaisir... (N'était-ce que de plaisir ?.. Il devint si pâle quand M. de Salvage rentra et interrompit l'entretien !)

A ces seules paroles de sa fille : Nous causions du docteur Gimerel, dont Monsieur est le meilleur ami, l'éloge du savant, de l'héroïque médecin fut aussitôt répété par M. de Salvage. Il enchérit même, avec une chaleur que la jeune personne n'avait pu y mettre, sur les marques d'intérêt et d'admiration qui lui étaient dues et sur tout ce qui en rejaillissait de favorable pour M. Duchaume.

— Actuellement, ajouta-t-il, nous vous avons attardé... Madame votre mère est privée depuis toute la matinée de votre présence, de vos soins... permettez, je vous prie, que je vous fasse profiter de notre coupé, et vous reconduise chez vous, Monsieur. Elle vous aura plus vite auprès d'elle.

Impossible de s'en défendre... on n'y songea même pas.

Ces détails sur Duchaume et son intérieur, d'où M. le député les savait-il ? Et pourquoi ?

Ce n'était pas à Sylvain de lui poser la question. Mais tout en cheminant, mademoiselle Armande la glissa dans l'oreille de son père; et, tout bas, il répondit :

— Pour rien... Je m'intéresse à ce jeune homme : voilà tout. A la mairie, on en a parlé... incidemment. Et je serais

bien surpris, ma foi ! si je ne pouvais, un jour ou l'autre, faire quelque chose pour lui.

Les cahots de la voiture amortirent ce bref colloque et empêchèrent entre tous trois une autre conversation... Les cahots d'abord... Et puis quelque chose de plus sans doute.

Au bout bout d'un quart d'heure, on arriva au domicile de madame Duchaume, et on voulut monter chez la pauvre veuve, qui reçut une si belle visite avec surprise, mais sans gaucherie, et, ce qui est bien plus rare, sans fausse humilité.

La visite dura assez longtemps, et Sylvain fut requis une seconde fois, après qu'il eut remis ordre à sa toilette, d'accompagner monsieur et mademoiselle de Salvage. C'était chez son patron, le notaire de Roquepivent.

Des étrangers, venir questionner un notaire sur le compte de l'un de ses clients, il y aurait eu là indiscrétion grave, inadmissible; et il ne semblait pas à M. de Salvage que ce fût à entreprendre, bien que Duchaume pensât qu'il le devait essayer, grâce à son double titre de père de famille et de député.

La demoiselle fut laissée dans la voiture ; le clerc introduisit M. de Salvage chez son patron, et retourna dans l'étude, où il vit reparaître ces deux derniers après dix minutes d'entretien.

Ce fut alors avec l'autorité d'un supérieur parlant à son subordonné, que l'officier public dit au jeune homme :

— Je vous prie d'accompagner Monsieur pour une affaire pressante qu'il vous expliquera.

Et ce fut avec un ton d'affectuosité singulière, que M. de Salvage, l'emmenant, ajouta :

— Venez ; l'affaire est de votre compétence, on ne peut plus.

Vous remarquerez, ici, avec moins de surprise que Sylvain Duchaume peut-être, que le député, avant de remonter en carrosse, dit au cocher vite ! à la mairie du onzième.

M. de Salvage, renseigné par le maire, l'adjoint et leur estimable commis, sur le compte de Duchaume, ayant appris d'eux toutes ses vertus filiales et sa courageuse fermeté dans le malheur, édifié par lui-même sur son intelligence des affaires et sa faconde à les discuter, confirmé en tous ces points capitaux par le suffrage et les éloges du notaire, enfin, ayant jugé par ses propres yeux de la pénurie décente et honorable de la veuve Duchaume, avait cru trouver le meilleur des gendres dans cet honnête garçon, dont il pouvait, tout d'un coup, faire le plus heureux des hommes.

Armande, éclairée d'un mot dit à voix basse, sur les intentions qui germaient dans l'esprit de son père, avait récapitulé en souvenir, et la patience du pauvre jeune homme si malencontreusement éclaboussé, et sa discrétion généreuse sur les mystères si peu honorables de la vie d'Auguste de Roquepivent, dont il n'était point l'ami. De plus, le père, comme la fille, songeaient à la déconvenue terrible qui devait les attendre si, après avoir fait le voyage de Villeneuve à Paris pour traiter d'un contrat, publier des bans et acheter des parures de mariage, en compagnie d'un fiancé parisien, dont, grâce au ciel, on avait tû le nom jusqu'alors, ils revenaient là-bas, seuls, Armande,

en face de tous ces aspirants jadis éliminés, mariés à cette heure, pour s'engager dans cette ornière du célibat involontaire que le bonnet de sainte Catherine a chargé de couronner d'épines ; M. de Salvage porteur d'une corbeille de noces qui demeurerait sans emploi.

Quant au futur que suppléerait Duchaume, il est évident que la jeune personne n'y tenait pas le moins du monde. C'était un lion échappé du quartier Bréda, qu'elle avait eu l'occasion de voir, pendant une dizaine de jours, dans le château d'une parente éloignée. Le dandy l'avait très-vivement courtisée, mais d'une façon toute respectueuse. Après quoi, la parente chez qui l'on était, avait proposé, arrangé, décidé le reste.

Sa conduite présente ne lui apportait donc, à vrai dire, ni humiliation, ni regret, ni tristesse ; mais seulement, mais surtout, en comparaison de celle de Duchaume, un immense mépris.

Quoiqu'il en soit, vers le milieu du trajet annoncé au cocher, Armande, se penchant contre la glace de la portière, fit cette remarque : Nous ne sommes pas loin, il me semble, de la rue où demeure madame Duchaume ?

— Nous en sommes tout proche, Mademoiselle, reprit Sylvain... Et si quelque chose pouvait accroître le bonheur que j'éprouve, ce serait de lui faire part de ma joie...

— Eh bien ! que ne le disiez vous, Monsieur ?

— Je n'osais ! Je me laissais conduire comme dans un rêve... un beau rêve du ciel qu'on a peur de troubler !

— Mais, monsieur le légiste... il n'est donc pas vrai que, dans certaines circonstances, on ait toujours besoin, pour la régularité...

— Ah !... vous avez raison! Oui... du consentement de sa famille. Je n'y songeais plus !

— J'y avais pensé, repartit M. de Salvage; mais j'ai tout lieu de croire que M. le maire, puisqu'il m'a dit que jusqu'à trois heures et demie il serait à mes ordres, entendait bien passer outre, et faire préparer les annonces voulues pour dimanche, sans cette formalité... sauf à la remplir après coup.

— Non pas! non pas... dit la jeune fille, vivement... faisons aujourd'hui tout ce qu'il sied de faire aujourd'hui.., On avisera ensuite, n'est-ce pas, M. Duchaume?

— Certainement, appuya le jeune homme, certainement!... Et puis ajouta-t-il à voix basse, pour Armande toute seule, pendant que son père avertissait le cocher qu'on n'allait plus à la mairie du onzième, mais qu'il devait prendre telle rue, et s'arrêter devant tel numéro... et puis, Mademoiselle, nous n'avons pas à suivre que les prescriptions légales, en ceci ; nous avons la loi des bienséances.

Elle lui fit un signe, non seulement approbatif, mais reconnaissant.

Elle le remerciait d'avoir eu le tact de pressentir que c'eût été chose peu digne de sa délicatesse de jeune fille, que la substitution accidentelle, immédiate d'un fiancé par un autre. S'imposer quelques jours d'attente pour ménager les apparences, c'est-à-dire, débuter vis-à-vis d'Armande par un sacrifice discret; un sacrifice qu'elle n'avait pas même eu la peine de demander, c'était, à double titre, une attention dont elle lui saurait gré.

Impossible de préluder à l'avenir d'une existence com-

mune par quelque chose de meilleur augure, que cette correspondance muette, ce concert spontané !

La visite chez madame Duchaume fut longue ; et chacun s'en trouva satisfait, au point qu'il ne fut aucunement question de l'heure où M. le maire cesserait d'être à la disposition de la compagnie, et que M. de Salvage parut lui-même ne pas s'en souvenir.

Il y eut force d'attendre pour les publications légales une huitaine de plus.

Dans cette huitaine, au bout de trois jours seulement, la pauvre mère, délivrée par le bonheur du plus grand de ses maux, se portait assez bien déjà pour aller assister son fils à la mairie, et lui donner, s'il eut été besoin, un million de consentements !

Trois jours encore, et elle se rendit, à pied, chez le notaire pour signer le contrat.

Faut-il donner ici quelques dernières lignes à l'histoire de Roquepivent ? C'était le hazard qui s'était chargé, à deux reprises, du rôle capital dans sa vie de jeune homme.

Premier hasard. .

Voyager un matin, dans l'omnibus de Chaillot, avec mademoiselle Rosine, charmante fleuriste, qui avait oublié sa bourse, et qui consentit qu'il payât pour elle trente centimes ; sous promesse qu'il viendrait le jour suivant, dans sa demeure, réclamer cette dette importante... — Ce qui noua en huit jours une capricieuse intimité, que deux mois dénouèrent.

Second hasard...

S'être trouvé connaître quelqu'un dans un hôtel garni où la fleuriste était venue cacher ses malheurs, mais les

raconter toutefois, à ce point qu'abandonnée par l'homme qui avait été l'auteur unique, disait-elle, de son unique faute, elle ameuta contre lui toutes les commères sentimentales de la maison. D'où il résulta qu'avant qu'il ressortit de la cour, étourdi d'un concert effroyable de clameurs, d'injonctions, de prières et d'outrages; ému principalement à l'aspect d'un couteau qui brillait à la fenêtre de l'entresol, sous les doigts de Rosine, et qu'elle se vantait d'aiguiser en cas de mariage du perfide, pour trancher, fût-ce au chœur de l'église, le nœud conjugal, Auguste avait promis de ne pas épouser d'autre personne que Rosine.

Effectivement, il n'épousa d'autre personne que Rosine... mais il n'eut garde d'appeler Rosine madame de Roquepivent!.. Il préféra s'en fuir, tout seul, au Congo... Et ses créanciers dirent qu'il était temps!

Ajoutons un détail à ce qui concerne Armande et Sylvain.

Dans les douze jours qui précédèrent leur mariage, M. le député de Villeneuve a gagné de la mère et du fils, non sans beaucoup de peine, un point qu'il regardait comme important.

Après avoir obtenu de Duchaume cet aveu, dont la conséquence ultérieure lui échappait, que l'héritage modeste de feu son père, transmis à sa veuve pour l'usufruit, était sien pour la nu-propriété, et qu'il consistait en la chaumière natale dont le loyer annuel montait à deux cents francs, M. de Salvage lui persuada que possédant terre et pignon à la face du soleil, il pouvait signer son nom avec la particule en védette, et que mademoiselle Armande le désirait ainsi...

De telle sorte que, par condescendance, la mère et le fils apposaient le lendemain sur le contrat la signature Du Chaume... et qu'ils en avaient déjà pris une certaine habitude le jour où chacun put voir mademoiselle de Salvage, au sortir de la voiture de noce, fière et charmante dans sa belle toilette de mariée, prendre, pour la première fois devant tous, le bras du jeune Sylvain, rayonnant, et, pour ainsi dire, ivre de félicité !

Dieu semblait lui en départir, maintenant, au-delà de ses espérances ! Sa bonne mère vivrait auprès d'eux ; et, rajeunie par le bonheur, elle promettait de faire dans la vie un bail, pour le moins encore, de vingt-cinq ans !...

III

LE TUTEUR DE MADELEINE.

Tuteur sexagénaire, pupille de vingt ans; d'un côté, grande figure austère, de l'autre, charmant visage; l'un et l'autre, depuis dix années, renfermés dans l'isolement strict de la vie commune; longue et rigoureuse parenthèse! Entre ces deux êtres disparates, une question de mariage flottante et que l'on prétend fixer, pour en faire de Mester Maximilien à Madeleine un irrémissible trait d'union...

— Vous présumez que je vous appelle à reconnaître ici les masques célèbres de Rosine et de Bartholo? — Non! assurément non!

Il est plus d'une heure de la nuit : le ciel est sombre... Deux personnes assises sur les bancs solitaires du pont des Arts, se jettent çà et là un regard oblique, inquiet et colère.

Écartons! écartons bien vite la moindre ressemblance avec *les deux Aveugles* des Bouffes-Parisiens, cette désopilante folie! . D'abord, *les Deux Aveugles* n'étaient pas encore inventés au mois de mars 1850. En second lieu, nous n'assistons pas du tout à une scène gaie .. Nos personnages sont venus là, ensemble, par le plus grand hasard, pour se suicider!

La femme, (c'est Madeleine,) se tient debout depuis un moment : elle rassemble et attache avec soin le bas de ses jupes; soit pudeur, puisqu'un témoin de l'autre sexe paraît l'observer; soit précaution, pour que, dans l'espace où elle va se précipiter, dans l'eau où elle prétend s'engloutir, ses vêtements ne se trouvent point former parachute, et la faire surnager.

De son côté, l'autre individu (sir Grégory Woldman), exact et méthodique, à la manière des personnes de sa nation, vient de regarder l'horloge, et il s'est déclaré à lui-même qu'au coup sonnant de la demie, s'il ne voit pas cette dame qui s'apprête évidemment à mourir, exécuter sa résolution, c'est lui qui commencera.

Toutefois, cette combinaison n'est guère suivant ses désirs. Il conçoit bien que son exemple doit entraîner aussitôt la détermination de celle qui le regarde; mais une fois leur double plongeon opéré, (il connaît les femmes!) rien d'impossible à ce que celle-ci, parce que l'eau serait froide, ou parce que l'horreur de la mort la saisirait en entrant dans la rivière profonde; rien d'improbable à ce que, se reprenant à vouloir vivre, elle pousse des cris perçants, fasse venir du monde, des gens secourables qui la tire-

ront des flots. Et lui aussi peut-être... par la même occasion.

Il préfère donc la laisser disparaître complétement, irrévocablement... et puis, mourir à son tour, avec toute chance de tranquillité et toute espèce de certitude.

Ainsi, calculait-il, ce digne Woldman, et déjà, l'horloge éclairée de l'Institut lui montrait une heure et seize minutes... Ce qu'il ne voyait pas sans quelque impatience, car les jupes de Madeleine ne finissaient toujours point de s'attacher comme elle l'entendait.

Gregory se lève alors; il dépouille un long vêtement de soie, couleur marron, qui, vu par devant, ressemblait assez à une douillette trop longue, ou bien à une trop courte robe de chambre. Il rejette l'objet sur son banc et marche vers celui de Madeleine. Arrivant aux limites d'une respectueuse distance, il s'incline; puis, sans autre préambule :

— Mademoiselle ou madame... dit-il, je peux disposer pour vous de deux épingles, et même de trois, à la rigueur. Tenez! les voici.

En effet, ayant fouillé dans son gousset de montre, il en tira une, deux et même trois épingles, qu'il remit à la jeune fille... — Et la jeune fille s'occupa de les utiliser, pendant que Woldman, avec une quatrième conservée pour son usage, piquait soigneusement et assujétissait le mieux possible un petit papier ployé en quatre, contre une des parois intérieures de sa poche de gilet.

Sur ce papier, il avait écrit, au moment de venir se suicider, quelques lignes, déclarant que sa mort était volontaire; donnant le texte de ce qui serait gravé sur sa tombe; et indiquant, outre ses nom et prénoms, son adresse, pour

le cas où l'on repêcherait sir John Gregory Woldman, afin que son corps ne fût pas exposé sur les dalles de la Morgue.

Sir Gregory, un gentleman, avait horreur de figurer au milieu de ces vagabonds de la mort qui seront mis en terre sans funérailles, sans épitaphe, sans cercueil!

A voir de près Madeleine, il trouva que, pour si jeune et si gracieux visage, c'était un contre-sens atroce qu'une pareille fin... Mais sir Woldman, et comme Anglais, et comme philosophe, respectait la liberté individuelle scrupuleusement. Toutefois, il ne put se dispenser encore d'une question, plus grosse qu'elle n'en avait l'air, de prévoyance et de sympathie.

— Miss tient peut-être à ce que j'aille me noyer sous le pont des Saints-Pères ?.. Qu'elle le dise ! j'irai... quoiqu'il y ait beaucoup moins d'eau.

— Que m'importe ! monsieur est bien maître de faire comme il voudra ! répondit la demoiselle en s'éloignant un peu.

— Miss répond : que m'importe ! cela m'étonne... Sans doute, elle n'a pas bien réfléchi ? — Non ; elle n'a pas réfléchi que si nous sommes retrouvés, je suppose, sous la même arche, auprès l'un de l'autre, une fois morts, on présumera que nous sommes venus là, nous tuer ensemble, pour une même cause, par suite de...

— Ah ! je comprends ! par suite d'un désespoir commun.

— Eh ! oui... d'un chagrin d'amour !... Or, il ne me convient pas du tout, miss, de donner à croire ce qui n'est pas. Et quant à vous, surtout, il n'est pas possible que cela vous convienne ; car, dans ces chagrins partagés, le

monde, vous savez, est toujours prêt à imaginer des fautes...

— Des fautes... Mon Dieu! s'écria Madeleine, levant les mains au ciel, avec un regard qui protestait de son innocence. Ah! vous m'effrayez, monsieur!

— Mademoiselle... En êtes-vous donc à ignorer que les jeunes filles ne se déterminent guères à sortir ainsi de l'existence, quand il n'y a pas eu dans leur vie un roman plus ou moins triste... de plus ou moins terribles peines de cœur... faiblesses, infidélités... voilà, d'ordinaire, ce qui les tue.

— Monsieur! j'ai ma conscience pour moi; et dès lors...

— Pardon... Vous avez contre vous les statistiques : (je dis celles de France comme celles d'Angleterre)... et sur mille femmes qui se détruisent à votre âge, trente succombent à la misère... les autres sont victimes d'une passion malheureuse... ou d'un remords. On n'en a jamais trouvé une qui se soit décidée à mourir.., ainsi que votre serviteur, parce qu'elle s'ennuyait.

Madeleine, ébranlée dans sa résolution, courba la tête; puis, elle se rassit, ou retomba plutôt, sur le banc, assiégée d'une foule de réflexions toutes nouvelles.

Le coup d'une heure et demie frappait à l'horloge de l'Institut. Woldman retourna vers le banc voisin.

— Ainsi, mademoiselle, ajouta-t-il, vous préférez que j'aille me noyer au pont des Saints-Pères. J'y vais... Oh! *God my save!* Si le Louvre n'avance pas comme cette horloge-ci, vous m'aurez mis en retard... Mais pour une demoiselle et pour satisfaire son dernier désir, je me le pardonne volontiers... Adieu.

Pour ce, avec un flegme rare, même chez un Anglais, il reprit sa dalmatique brune et la remit sur ses épaules.

Quand il passait la deuxième manche, Madeleine était auprès de lui.

— Quoi? monsieur? dit-elle; vous vous tueriez par ennui?.. seulement par ennui!

— Sans doute! Et combien on voit de mes concitoyens ne pas attendre leurs quarante-deux ans pour cela! — Oui, miss, quarante-deux ans bien sonnés. Il est vrai que j'ai passé dans cette récréa... Comment dirai-je? dans cette *pleine de recréations* capitale, un bon tiers de ma vie.

— Oh! Paris! continua la jeune fille, avec un soupir désolé... Paris, ville toute pleine de plaisirs pour les uns... pour les autres, de tristesse!... mais enfin, monsieur, si vous étiez de ceux qui s'adonnent aux distractions, aux amusements de cette capitale, d'où peut venir alors...

— Mon ennui, n'est-ce pas?.. Eh! justement, de l'abus, de l'excès, de la lassitude.

— On peut donc se lasser du plaisir, et arriver enfin, un jour, à n'en vouloir plus? ajouta Madeleine avec vivacité, interrogeant Grégory, moins qu'elle ne répondait à sa propre pensée.

— Si on le peut! c'est plus que possible : c'est fréquent, c'est ordinaire. Toutefois les exemples sont rares de gens qui se sont fatigués de votre Paris jusqu'à se tuer, miss... extrêmement rares chez vos compatriotes.

Il était sensible, au ton de sa voix, qu'il parlait en homme qui a deviné une partie des peines de la jeune fille, Madeleine le comprit, et, afin de couper court à ces confidences tacites :

— Vous m'avez dit : votre Paris, vos compatriotes, reprit-elle .. Je suis née à Brême, et tellement peu parisienne, monsieur, que depuis quatre ans à peine j'habite cette ville... Si encore il faut appeler la ville, le quartier Chaillot.

— Ainsi ! vous êtes Allemande... je ne l'aurais jamais cru... mademoiselle... Et on vous nomme, *if you please?*

— Madeleine Bloomstedt.

— Mademoiselle Madeleine Bloomstedt... Je veux inscrire sur mes tablettes, qu'avant de mourir, je vous aurai empêchée d'en faire autant... Ma prétention vous étonne ! Vous êtes bien résolue : d'accord. Mais, je vous en préviens, je suis très-fortement résolu, moi, si vous vous lancez dans la rivière, à m'y précipiter après vous... Non pas afin de vous compromettre en mourant ensemble, pauvre demoiselle !.. mais afin de vous repêcher... Je suis vigoureux, excellent plongeur et capable. — C'est après une positive expérience que je le dis : — capable de faire dans la Tamise ou en mer, à la nage, deux milles anglais, la célèbre traversée de Byron et de Léandre devant Abydos... J'attendrai, (car je ne prétends ni vaincre votre volonté, ni périr en vous sauvant) ; j'attendrai le momet où vous flotterez sans connaissance, immobile, évanouie ; le bon moment pour tirer une personne de l'eau !.. et en quelques brassées, je vous ramènerai à bord...

Madeleine se défendait avec persistance. Plus elle maintenait sa détermination, plus Woldman se montrait persuadé que c'était, au fond, la suite de chagrins amoureux ; et, malgré elle, il l'attirait de nouveau sur la pente des confidences ; pente glissante et douce, quand le trop plein du cœur ne cherche qu'à déborder !

Ce n'était pas un homme sans finesse que Grégory. Il profitait habilement de cet avantage qui a l'air d'un inconvénient, savoir, la faculté donnée à quiconque s'exprime dans une autre langue que sa langue maternelle, de brusquer les mots sous prétexte qu'il les ignore ; ce qui revient au privilége de passer pardessus les ménagements, grâce à cette raison majeure, que l'on manque des formules nécessaires pour ne pas les enfreindre.

Ceci est pour une grande part dans la force diplomatique des étrangers chez nous ; et même, nous livrons notre remarque aux réflexions du citadin exposé à lutter de finesse contre nos madrés paysans.

Quoi qu'il en soit, Madeleine, insensiblement, n'a plus rien dissimulé à Woldman de ce qui fait le tourment de sa vie, de ce qui la pousse au dernier acte du désespoir.

En première ligne, elle accuse son vieux tuteur, un beau-frère de sa mère, homme dont l'âge et les habitudes d'isolement rendent, pour elle, l'existence le plus insipide et le plus triste des tête-à-tête.

Ce n'est pas que le monde bruyant et brillant la séduise, et que fréquenter beaucoup de gens lui sourie ; au contraire... mais, vivre dans l'intérieur du monotone Maximilien, flegmatique, avec une seule servante qui, par respect ou par ordre, ne sait ou ne veut pas dire trois phrases à la suite l'une de l'autre ; mais se promener deux fois la semaine au bras du grave tuteur, dans un triangle désert, entre la rue des Vignes et le quartier du Trocadéro ; mais n'avoir pas seulement revu depuis le premier mois de leur séjour, le véritable Paris qui, assure-t-on, s'embellit tant chaque année ; c'est dur ! c'est intolérable ! Et puis, chose

mille fois pire ! le tuteur veut absolument, il veut à toute force, devenir son mari... Quelle prétention ! quelle tyrannie !.. Ce n'est pas qu'on se plaigne de son caractère !.. il est noble et affectueux... Ni de ses infirmités !.. on le trouve d'une conservation, d'une santé, d'une vigueur remarquables... On observe seulement qu'il a les joues creuses, pas mal de rides, la barbe grise, la tête chauve et des lunettes qui lui pincent le nez !..

— Est-ce tout ? demandait sir Grégory, en descendant côte à côte avec Madeleine les degrés du pont des Arts.

Tout ? Oh ! bien loin de là, M. Bloomstedt a l'air de devenir fou, quand elle semble lui dire qu'elle ne désire pas l'épouser. Tantôt il la prend par la douceur et lui jure, les larmes aux yeux, qu'elle serait la plus heureuse des femmes. Tantôt il se met en colère : il lui déclare qu'il a droit de disposer de sa pupille, orpheline de tous ses parents, et qu'il ne la mariera jamais à un autre. Quelquefois il ajoute que, si elle refuse, il se refusera toujours à l'émanciper, afin qu'elle ne puisse pas se choisir elle-même un mari.

Woldman hocha la tête, et fit entendre que le digne tuteur n'était pas ferré sur la loi, ou qu'il trompait volontairement sa pupille...

C'est cette assurance qui fut cause que Madeleine passa devant le pont des Saints-Pères, sans témoigner aucune envie d'y monter, et de voir si la place n'y serait pas bonne pour se noyer.

Elle dit seulement à Grégory :

— Ah ! si j'étais Française, monsieur, je n'aurais pas songé à mourir. J'aurais été libre de ma personne à vingt-un ans... et j'aurais attendu.

— Quatre ou cinq ans?

— Cinq ans ! et au delà!..

— Il importe beaucoup, car c'est bien long, mademoiselle... Mais vous êtes Allemande, Brémoise : loi anséatique! loi spéciale, et que je ne connais pas, il faut bien le dire... Cependant comme c'est une ville libre, je serais étonné que ce fût, pour la femme, le pays où il y aurait la condition la plus dépendante, la plus dure, le temps de tutèle et d'esclavage plus prolongé.

Ils passèrent devant le pont Royal, et c'est à peine si Madeleine jeta vers la rivière un coup d'œil de souvenir.

— A votre place, moi, j'étudierais la loi de Brême, ajouta Grégory. Je voudrais m'assurer et me rendre compte, par mes yeux...

— Oh! si j'avais pu! fit-elle avec un profond soupir!

— Je conçois, mademoiselle. Oui... le tuteur s'y oppose : mais la servante, je lui aurais fait acheter, sous main...

— Notre servante... Elle n'obéit qu'à M. Bloomstedt, vous dis-je. Elle a peur de lui. Avant que j'aie pu lui expliquer mon désir seulement, elle m'a répondu : — « Non! je ne saurais pas assez lire... jamais! — » Et elle s'est enfuie.

— Il est donc terrible, M. Bloomstedt.

— Oui, pour certaines choses... Il y a peu de jours, il m'a trouvée cherchant parmi des liasses répandues sur son bureau, la main sur des parchemins qui étaient (je l'ai vu au cachet et aux signatures,) des papiers anciens de notre famille, monsieur. Il m'a fait une scène violente. Il me les a arrachés... Il voulait, devant moi, les détruire :

j'en ai frissonné... et je me suis sauvée tout en larmes... Je crois cependant qu'il ne les a pas détruits...

— C'est indubitable... sinon votre tuteur serait un... (comment dirai-je ?)... un malhonnête... un *scelérate gentleman*.

— Lui ! c'est la probité, la droiture en personne, au contraire ! à Brême, on l'estimait comme le type des négociants scrupuleux. Tellement, assurait-on, que sans cette vertu là, il aurait conservé et doublé la fortune de nos aïeux.

— Bon ! mais à Paris... on se gâte souvent... et beaucoup vite.

— Oh ! oui... beaucoup !.. je le sais... Je le crois, du moins, fit Madeleine en se reprenant.

Une vive rougeur colora son front, et Grégory sentait comme un voile de deuil sur la voix de la jeune fille.

Sans avoir l'air de rien remarquer, il se plaça au côté gauche de la jeune fille, entre elle et le pont de la Concorde, vers lequel on eût dit qu'elle songeait de nouveau à se diriger. Il la ramenait dans le sens de la place, et lui disait avec bonté :

— Si vous n'avez personne, miss, absolument personne qui soit à même de vous faire connaître jusqu'à quel point la loi anséatique, permet à votre tuteur des choses que je suis forcé de traiter, en tout cas, de contrainte et d'abus non permis par la raison ; s'il n'y a pas un être qui doive ou puisse vous conseiller, vous défendre...

— Eh bien ! non... pour me conseiller, je n'ai... je n'ai plus personne. Pour me défendre, jamais qui que ce soit ne l'a pu... ne l'a dû faire. Quant à m'instruire de mes droits, est-ce que vous seriez assez bon ?..

— Je le serais très-volontiers, miss. Mais il faudrait d'abord la possibilité, dit Woldman, en lui faisant traverser le chemin du cours la Reine aux Champs-Élysées. En effet, continua-t-il aussitôt, nous ne sommes pas destinés à nous revoir, nécessairement.

— Il est trop vrai... puisque mon tuteur ferme la porte à tout le monde... à tout le monde, homme ou femme, depuis un an.

— Ce n'est que le moindre obstacle... pour qui veut bien ! mais, avant toute chose, encouragez-moi ! Dites... allons, dites au moins que vous ne pensez plus à mourir?

Après un silence de Madeleine, tacite acquiescement, Grégory insista, et lui fit avouer, sans plus de détours, qu'elle préférait maintenant savoir, attendre, espérer. Elle ne démentit qu'à peine les commentaires curieux de l'Anglais touchant ce dernier mot, espérer... mot significatif, dont sa logique imperturbable donnait des interprétations contre lesquelles Madeleine ne savait plus discuter, quelles qu'en fussent les atteintes délicates ou la profonde portée.

Bref, ils perdaient la rivière de vue ; et elle perdait pied sur le terrain de ses réticences premières, poussée par les déductions opiniâtres de Woldman... si bien qu'arrivés aux deux tiers de la butte Chaillot, vers l'Église, elle ne lui dissimulait pas plus... pas tant peut-être, la vérité qu'elle n'eût fait au pied du confesionnal ouvert à cent pas devant eux.

L'Anglais ayant tour à tour deviné qu'elle était attachée à quelqu'un, son voisin, naguères ; et que ce quelqu'un avait renoncé à la voir, rencontrant chez le tuteur la plus opiniâtre vigilance pour lui interdire toutes relations avec

leur maison, conjectura encore que c'était un mondain, un éventé, un dandy, un mauvais sujet; et Madeleine répondit, ou de la bouche ou de la tête, affirmativement.

Sur la dernière qualification de mauvais sujet, elle se récria toutefois, et laissa entendre que M. Bloomstedt l'avait bien sûr calomnié.

Grégory ne dissimula point qu'il connaissait les plus marquants, ou pour mieux dire, la presque totalité des viveurs de Paris. Il était prêt à s'informer. Il ne lui faudrait donner pour cela que les initiales de son nom et le détail de sa personne. Elle épela donc un G. un F. et un H. Elle dépeignit un homme de trente ans, cheveux noirs bouclés naturellement, lèvres charnues, bouche aux coins relevés.

— Grande taille, fines moustaches! interrompit Woldman : c'est bien cela... j'y suis, mademoiselle. En trois mots, Germain Frédéric Heurtier, un peu joueur, un peu duelliste...

Elle rougit et pâlit coup sur coup.

— Ah! ne craignez rien, ajouta-t-il; heureux aux cartes, heureux à l'épée, sans aucune déloyauté... Mais attendez-donc. Il me semble qu'au dernier *steeple chasse* de Berny, le bruit courait de son absence. — Oui, absence pour cause majeure, obligée.. Une partie... (non une partie d'honneur !) l'avait enlevé à Paris. Quelqu'un, ayant sur lui pleine autorité, le retenait hors de France, en Belgique, en Allemagne... je ne sais plus trop. Je m'informerai, miss, et je promets, sous huit jours, de vous dire...

— Oh! monsieur... huit jours! moins si vous pouvez!.. Mais non... Quelle folie!

— Pourquoi?.. Il n'y a pas de folie.

— Est-ce qu'il est possible que nous nous revoyions?

— Certainement... et j'y compte, mademoiselle. Chaque soir, à partir du troisième après celui-ci, je vous attendrai, de neuf heures à minuit... par exemple. . sur le pont des Arts... sur le même banc où j'ai eu l'avantage... C'est compris... Vous y viendrez. Ce que femme veut, dit-on, je crois, en France; et nous y sommes...

— Dieu le veut! hélas!.. mais pas. toujours. Ainsi, moi, qui étais résolue tantôt...

— A mourir... Oh! si vous ne mourez pas, c'est que vous avez changé de projet.

— Grâce à vous, monsieur...

— Permettez... quant aux remerciements... si remerciements il y a... je les refuse.. Ou bien, j'en aurais à vous offrir de mon côté.

— Vous aussi, vous avez abandonné votre dessein... n'est-ce pas?

— Changé, mademoiselle... Mourir tant que je ne vous aurai pas rendu compte de Germain Heurtier et de la loi de Brême, non, par Saint-Georges, non! Mais ensuite peut-être, oui... Car si vous persistez à en finir avec la vie...

— Eh bien?

— Eh bien!.. Comme je cesserai d'avoir l'occasion, l'intérêt, le lien qui m'y rattachent de ce moment, de cette nuit... Comme je n'aurai dès lors qu'à regretter d'avoir vécu trois jours de plus... trois jours de trop, mademoiselle... puisqu'ils ne m'auront apporté qu'un mal pour un autre, un chagrin à la place de mon ennui; sur ma foi! quand vous vous rejetteriez dans la Seine, au pont des

Arts... Oh ! je ne vous retiendrais plus... Mais au pont des Saints-Pères... j'en irais faire autant.

Ces paroles, dites avec une certaine émotion, semblèrent effrayer Madeleine... Outre que, dans le carrefour solitaire où elles étaient proférées, il y avait énormément d'écho.

Elle s'élança d'un trait à l'extrémité d'une rue sans lumières et presque sans maisons : elle passa au travers d'une bâtisse entourée de palissades ; et delà, dans une cour intérieure... où elle disparut aux yeux de Woldman.

Woldmam, effectivement, (et qui ne l'aura deviné), s'était permis de la suivre pas à pas, bien qu'à distance. Il avait remis sur lui, et encapuchonné son vêtement brun pour pouvoir se rapprocher davantage ; et il ne disparut, à son tour, qu'après avoir constaté que, dans la maison où venait de se glisser Madeleine, le redouté Bloomstedt ne s'était pas réveillé sans doute, puisque rien n'y troublait le silence profond de la nuit... et qu'une lumière, une seule, projetait l'ombre d'une femme sur les vitres éclairées et les rideaux transparents.

Derrière ces rideaux et ces vitres, tout rentra presque immédiatement dans les ténèbres...

Mais comment s'était-il trouvé que Madeleine avait pu sortir sans être aperçue; et que, de même elle, avait pu rentrer ?

Comment ?.. Ah ! pauvre Maximilien Bloomstdet ! pour un seul homme, même porteur de lunettes, veiller sur deux jeunes filles, c'est trop... Et il y avait dans la maison, outre les seize ans de mademoiselle votre pupille, mademoiselle Charlotte, la domestique, autres seize ans. Double

occasion, double chance pour en être réduit à perdre tous vos frais de vigilance et de sagacité, monsieur!

Or, cette chance, Madeleine, sans le savoir, en profita, la nuit en question, grâce à mademoiselle Charlotte, bien trop affairée vraiment pour s'en douter. — Cette fille, d'humeur très-dansante, et de conduite plus que légère, avait excité, depuis le carnaval principalement, des soupçons graves dans l'esprit du vieillard. Le soir, elle se couchait trop tôt pour bien remplir son service : le matin elle se réveillait trop tard, sans paraître mieux reposée par de si exorbitantes nuits. Elle se disait souffrante : le maître sembla on ne peut plus aisément le croire... et néanmoins, il épia.

Or donc, à neuf heures, il veillait du côté de la cour, ayant remarqué dans l'angle des palissades, un personnage à manteau sombre, qu'il jugeait devoir être auxiliaire et complice de cette Charlotte aux suspectes allures... Et voilà juste le temps qu'il fallait à Madeleine pour s'élancer, comme elle fit, par la porte de la rue!

Vers deux heures de la nuit, ayant constaté dans la chambre de Charlotte une complète absence, Bloomstedt vint guetter du côté de la rue son furtif retour. — Et, dans l'instant même, Madeleine, contournant les palissades, était rentrée par la porte de derrière et se glissait, de la cour intérieure de la maison, dans sa chambre, dans son lit.

Le maître et tuteur, qui observait alors un homme en domino brun qui, debout à l'horizon, avait l'air d'attendre incognito quelque chose ou quelqu'un, le maître ne tarda pas à voir passer Charlotte sous ses yeux, et rentrer... Il va sans dire que, pour l'usage de ses évasions nocturnes,



la servante laissait toujours une porte entrebâillée devant ou derrière le corps de logis.

Bloomstedt descendit au-devant de Charlotte, dans la cour. Là, sans discussion, sans bruit, en quatre paroles, il lui donna son compte et la huitaine de rigueur pour se replacer. Comme il rentrait dans sa chambre, il vit l'homme au domino brun s'éloigner rapidement, allégé, semblait-il, d'une incertitude pénible ; et, toutefois, se retournant pour jeter en arrière un ou deux coups d'œil. Bloomstedt rapportait à Charlotte ce dernier indice... Penser que ces regards fussent à l'intention de Madeleine, rien de plus impossible, en vérité !

Charlotte, surprise en flagrant délit, et se jugeant congédiée sans rémission aucune, se monta la tête, les fanfares lointaines d'un bal public aidant, à ce point, qu'aussitôt le maître rentré dans son alcôve, elle retourna vers la barrière des Bons-Hommes, continuer sa veillée de plaisirs sottement interrompue !

Le lendemain, elle était fort matinale, comme une femme qui n'a pas eu le temps de se coucher, et elle préparait activement son bagage pour quitter la maison. Par elle, son renvoi fut connu de Madeleine... Quant aux motifs, une kyrielle de mensonges lui en tint lieu ; mensonges accompagnés souvent de certains airs de victime, et çà et là, de quelque phrases de susceptibilité.

C'est pourquoi, en déjeunant, Madeleine intercéda pour Charlotte. Le tuteur répondit brièvement que cette jeune fille n'était pas un bon sujet ; que la bienséance, et même la sûreté de leur service, ne permettait pas qu'elle fût pardonnée. Et, comme Charlotte se montrait infiniment rési-

gnée, le maître non moins parfaitement décidé, on n'en parla plus.

Cinq jours se sont écoulés. Douze coups sonnent à un des bouts du pont des Arts L'Institut marque minuit...

Voilà plus de deux heures que sir Grégory Woldman a pris place sur un banc... Madeleine arrive par le quai du Louvre.

Au Louvre, le marteau d'horloge frappe les quatre quarts. Il va tinter minuit... Sous le guichet, un petit homme, très-essoufflé, traverse. Il court vers la maisonnette en planches de sapin, où se lisait en ce temps-là : *Gardien du port; secours aux noyés*. Il descend jusqu'à la berge, et vient se poser en sentinelle sous une arche. Dans sa main est une longue baguette qu'il a trouvée couchée contre l'une des parois de la maisonnette en planches. C'est une ligne appartenant au gardien; lequel, assis sur une borne, près de sa demeure nocturne, et tout à fait dissimulé dans une encoignure sombre, ne bouge pas plus qu'un soliveau.

Magnifique clair de lune! et si, au lieu de l'astre des nuits, l'astre du jour frappait sur l'eau tranquille, la pêche serait bonne! — Mais ce n'est pas un homme qui se poste là pour prendre du poisson, évidemment, que ce pêcheur à la ligne...

En revanche, s'il advient, par malheur, qu'une seule phrase lui échappe du dialogue qui va s'engager entre Madeleine et Grégory, ce sera bien l'auditeur le plus surpris du monde; et, toute son attitude en fait foi d'avance, le plus mortifié!

Il n'eut pas ce mécompte... Sir Woldman est venu à la

rencontre de la jeune fille. Le banc où ils se sont pcsés, touche presque au cintre de l'arche sous laquelle le pêcheur, aux aguets, laisse onduler sa ligne qu'il ne regarde même pas. L'entretien commence avec une certaine vivacité et fort peu de mystère. Il est vrai que, tout d'abord, Grégory prend la parole et qu'il est possesseur... je devrais dire possédé, (puisqu'il n'en est pas le maître), d'un organe démesurément sonore.

Il apprit d'une façon positive à Madeleine, d'après le Code de son pays qui est calqué sur le Code prussien, qui est un décalque du Code français, que sa majorité doit sonner à vingt-cinq ans; et qu'ainsi, orpheline, elle pourra dès lors, en liberté pleine et entière, disposer de sa main.

Il confirma ce qu'il avait annoncé dubitativement, la semaine précédente, de Germain Heurtier, de son voyage, de son séjour lointain. Il prononça le mot de fuite. Quant aux détails maintenant recueillis et avérés, il manifesta beaucoup d'hésitation à les dire. Peut-être désirait-il en pressentir, au fur et à mesure, l'impression et la portée, pendant qu'il forcerait Madeleine de les lui arracher un à un.

Ce fut ainsi qu'il révéla successivement que, pour Germain, l'Allemagne était, il y a deux mois, un refuge obligé en raison de quelques dettes criardes; et surtout, parce qu'en dernier lieu, il y avait eu, dans certaine maison où la table verte lui avait été funeste, un grand scandale! Tripot clandestin; bénéfices prohibés; querelle des joueurs; irruption de la police; rixe sérieuse avec les agents. Les plus robustes des joueurs, et les plus agiles, s'étaient sauvés; Heurtier était du nombre. Mais, dès lors, impossibilité de reparaîrte en France sans avoir maille à partir avec

la justice; à l'étranger, exclusion de toute société honnête, et nul moyen de vivre, si ce n'est celui de tenir les cartes dans un monde qui n'est rien moins qu'honorable. Il trouve donc sa meilleure et presque seule ressource dans ces salons publics où la roulette est intronisée, parce que c'est un jeu dans lequel personne ne saurait tricher.

Nous laissons deviner les frémissements de dégoût et d'horreur indescriptibles qui assaillaient la jeune fille, entendant faire sur le compte de celui qu'elle a aimé... qu'elle aime encore, de si honteux et déplorables récits !

Elle ne sut opposer à Grégory et à sa propre douleur, qu'un mot de réponse : — Germain avait perdu, puisqu'il devait. Ainsi donc, c'était lui du moins qui, jusqu'à ce jour, avait été, non pas le trompeur, mais la dupe.

Woldman ne jugea pas qu'il convînt de répliquer à cet argument peu solide.

Il ajouta comme à l'appui :

— On dit en effet que la cause de l'esclandre à Paris, c'est qu'il refusa de payer, déclarant, tout haut, que son adversaire était un fripon ; et que cette insulte a commencé la querelle.

Madeleine, à ces mots, se sentit un peu soulagée... Mais il surgissait dans sa pensée un autre genre de crainte...

— Et, monsieur, demanda-t-elle en balbutiant... est-ce que de cette... contestation il ne pourrait pas résulter encore..

— Un duel ? Non... Heurtier a depuis longtemps affaire à des gens trop au-dessous des injures... et qui ne se battent plus ! répondit Woldman. Du reste, voici ce qui

vient d'arriver. M. Germain avait été en veine de fortune, un matin, dans la maison de Hombourg-les-Eaux... Par suite, ayant, le soir, fait avec des amis un souper très-copieux et une excursion de plaisir fort turbulente, il se trouva, par une série d'erreurs et de confusions trop longues à vous raconter, qu'ils furent ramenés dans la nuit à Hombourg en France. Là, un de ses créanciers connaît son arrivée. Il l'aperçoit... il le dénonce...

— Quelle lâcheté!

— Oui! c'était un lâche... ne vous l'ai-je pas déjà dit? Au surplus, les limiers de police avaient le signalement de Germain. Il fut arrêté et mis au pouvoir des magistrats. Enfin, mademoiselle... j'ai le regret de vous instruire que maintenant, il peut... il doit rester longtemps sur le sol de France... Mais, pour le revoir... pour le rencontrer même, en quelque lieu que ce soit, la difficulté serait grande...

— Oh! je ne veux pas le revoir!.. J'ai compris, monsieur!..

— Il est sous la garde rigoureuse d'un geôlier.

— En prison!.. Ah! ce sont là des circonstances que vous aviez raison de trouver inutiles à dire, et qu'on laisse deviner!

— Mille pardons... Je me tairai... Ces détails vous sont trop pénibles! Sachez seulement tout ce qu'ont fait contre lui ces indignes, ces prétendus amis, reste fatal de son entourage de France. Ce sont eux qui, sciemment, l'égaraient dans les chemins ou sur les paquebots d'Allemagne; et puis, rentrés en deçà des frontières, au lieu de lui réclamer une dette de jeu qu'il ne pouvait manquer de leur dénier

toujours, ils eurent la noirceur de se souvenir que Germain avait laissé de ce côté du Rhin des créanciers plus sérieux, des méfaits impunis... De sorte que, par leurs dénonciations occultes, accumulant sur lui les poursuites anciennes et nouvelles...

— Assez! j'ai compris, vous dis-je! épargnez-moi, monsieur Woldman, interrompit la jeune fille, à bout de courage. — Oh! voilà, voilà l'homme qui osait prétendre à mon amour, dont j'aurais eu à porter le nom! Un débauché! un joueur! un misérable! Et moi, j'étais assez folle pour vouloir mourir parce que je ne pouvais devenir sa femme... et que sa présence manquait à ma vie... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle se tut. Et Grégory faisait silence, respectant ces douloureux retours, ces cruels désenchantements. Il pouvait suivre sur son visage toutes les fluctuations de cette pauvre âme agitée par le regret, la colère, la honte, le dédain.

De ces fluctuations, pas une n'échappait au pêcheur à la ligne, dont l'attention, comme le regard, se concentraient vers le groupe assis à quelques mètres au-dessus de lui. Il semblait deviner, dans le moindre frémissement, un sanglot, et l'accent d'une plainte, là où manquait la voix...

Mais, en revanche, comme son engin de pêche s'en allait libre et délaissé au caprice du courant! Oublieux même de le soutenir, tout maintenant, tout jusqu'au manche, tremblait à chaque oscilliation des flots!..

Grégory cependant épiait avec soin le moment où une réprobation méprisante et indignée lui paraitrait prendre le dessus dans l'âme de la jeune fille. Aussitôt, il essaya d'une

transition naturelle et assez habile pour venir à parler de lui-même.

Si Germain avait eu pour Madeleine un sincère amour, cette noble passion l'aurait défendu contre ces honteux égarements. Il n'est pas impossible que celui qui, avec un cœur bien placé, ne porte pas en lui toute la force nécessaire contre certaines séductions, se laisse entraîner un instant par l'exemple et le conseil de quelques êtres dépravés ; mais ses désordres sont moins graves et plus rares .. Ce qui est impossible, c'est que le sentiment pur et généreux inspiré par une belle jeune fille ne le ramène promptement dans la bonne voie, car il doit prendre tout ce qui n'est pas digne d'elle en aversion, tout ce qui n'est pas elle, en mépris ! — L'homme dont la raison est trop saine et l'esprit trop sérieux pour accepter les plaisirs superficiels autrement qu'à titre de distraction passagère et de défense contre l'oisiveté, celui-là n'attend qu'un signal, un prétexte, pour rompre avec une telle existence ; non parce qu'il est blasé, mais parce qu'il la juge instinctivement pour le peu qu'elle vaut. Même lorsqu'il est encore dans le tourbillon, il se plait quelquefois à le fuir. Il s'éloigne, il voyage... puis, les voyages ont une fin : il rentre, isolé, mécontent de tout, fatigué de lui-même. Il a beau faire, son ennui tourne au spleen, avant qu'il soit longtemps. — Deux choses peuvent le sauver alors : une occupation intellectuelle, attachante, qui le fasse vivre pour l'ambition ou pour la science... mais par-dessus tout, s'il est encore assez jeune pour aimer, une affection vive et profonde qui lui enseigne le prix de la vie pour la tendresse et pour le dévouement...

Madeleine n'écoutait guères... — Le pêcheur écoutait beaucoup !

Ce qu'on vient de lire était prononcé avec un accent de véhémence très-remarquable, bien que par un Anglais.

— S'il ne rencontre une de ces deux ancres de salut, continua Grégory, cet homme est bientôt conduit par le spleen à l'idée, au désir de la mort... et, vers sa quarantième année, on a pu le rencontrer, regardant ainsi qu'Ophélia les flots bleus qui lui paraissaient faits pour devenir son tombeau... Et à cette place, comme vous Mademoiselle, ou sans vous, Madeleine, il se suicidait.

La jeune fille se recula jusqu'à l'autre extrémité du banc, pour toute réponse...

Woldman, n'essayant point de se rapprocher, (tant il était respectueux)! fit une pause de quelques secondes avant de poursuivre.

Il raconta sommairemeet de quelle façon, habitué de jeunesse à cause de sa grande fortune à ne rien apprendre d'utile, désenchanté de la politique par l'exemple de son aïeul qui lui en avait fait toucher à nu toutes les misères et les déboires, il avait usé son activité et presque sa fortune en parcourant les deux tiers du monde. Il peignit de couleurs sinistres l'ennui invincible où il était tombé dès qu'il avait essayé, à Paris, de faire ce qu'on appelle s'amuser. Puis, abandonnant le passé, il déclara ses idées folles de suicide complétement vaincues et remplacées par le plus tendre intérêt, par la plus douce espérance, depuis qu'il avait eu le bonheur de voir Madeleine et de l'empêcher de mourir.

Enfin, pour en venir au positif, et conclure nettement,

comme un véritable gentleman doit le faire : il possède aujourd'hui encore, un capital de 15,000 livres sterling, à titre de majorat ; somme qui en France lui donne facilement de quoi dépenser 18,000 fr. chaque année. C'est plus que l'aisance : il offre à Madeleine de la partager ; en d'autres termes, de devenir, à Brême, ou à Paris, ou à Londres, comme il lui plaira, mistriss Grégory Woldman.

Madeleine resta muette quelques minutes. Le pêcheur à la ligne remontait la berge, abandonnant ses engins dans le fleuve... Et le gardien du port se levait avec rapidité pour retirer de l'eau sa gaule qui plongeait.

— Merci ! lui dit tout bas Meister Bloomstedt. Nous n'aurons pas de sauvetage à faire.

— Je peux me coucher ? demanda l'autre, baillant.

— Oui... et dormir la grasse matinée.

— Bon ! à votre santé, Monsieur.

Il empocha quelque chose qui brillait jaune sous la lune pâle.

Madeleine se taisait au lieu de répondre à Grégory, quoiqu'immobile en face d'elle, il parût attendre fort anxieusement.

Jusque-là elle n'avait songé à interrompre son discours et sa déclaration qu'à trois reprises.

La première fois, elle lui avait demandé si c'était un homme déshonoré, que celui qui avait passé quelques mois en prison.

— Oui, Mademoiselle, à moins que ce ne soit une prison politique, à ce qu'on prétend, avait répondu l'Anglais... Et encore ! et encore !...

La seconde fois, elle lui avait posé la question si Ger-

main était sans famille, sans état, sans ressources ni moyens pour payer ses dettes.

— Oui, tout à fait. Il ne trouve plus personne qui veuille jouer avec lui... même son geolier !

La troisième fois, elle s'était interrogée elle-même en l'interrogeant. Elle avait dit :

— C'est donc... ce doit donc être pour moi, comme si je ne l'avais jamais connu... comme si j'avais fait un de ces horribles rêves qu'il faut vite oublier ?..

— Oui, yès, oh ! yès, riposta chaudement sir Woldman.

Pour ces trois *oui*, il n'en sollicitait qu'un seul ; et il ne l'obtenait toujours pas.

Debout, les mains jointes, il renouvela sa prière d'une voix profondément émue, et fit comprendre que refuser ce serait, en quelque sorte, le condamner à détester une seconde fois la vie... En même temps, agité d'une attente frémissante, il montrait du doigt la rivière.

— Allons ! courage, dit Madeleine, debout à son tour... Sauvons-nous d'ici... Vous ne me suivrez que de loin, Monsieur. Mais nous nous reverrons... J'aurai parlé à mon tuteur, alors.

— Alors, quand ? mademoiselle. Où ? Comment nous revoir ?

— Chez M. Bloomstedt, chez nous. On vous écrira, je vous le promets... Et, s'il vous faut quelque chose qui vous empêche de douter de ma promesse, n'oubliez pas je tiens à avoir les preuves écrites de tout ce que vous m'avez appris sur cet homme, et que c'est votre devoir, entendez-vous, de me les apporter.

— Vous les aurez, Mademoiselle, dit Woldman.

A partir de ce moment, il crut sage, sans proférer une parole, de se maintenir sur les pas de la jeune fille à une distance régulière et convenable, n'osant se reporter vers elle qu'à de rares intervalles et au point strictement nécessaire, quand l'approche de quelque promeneur nocturne demandait qu'il se trouvât en mesure de pouvoir la protéger.

Le lendemain, chez M. Bloomstedt, on se leva tard, on mangea peu, on ne parla guère, et on se coucha tôt...

Rien de particulier du reste, sinon que le tuteur, ayant fermé toutes les portes extérieurement, fit, au milieu de la journée, une sortie de deux heures, en coupé.

Le surlendemain, il fut très-matinal; et avant que Madeleine eût fini de s'habiller, déjà Charlotte avait, sur l'ordre du maître, emporté son bagage dans la cour, reçu au-delà de son salaire, et franchi pour toujours le seuil de la maison. Ceci fut fait sans récriminations et sans bruit.

Madeleine trouva, peu après, son tuteur assis devant un grand bureau à cylindre, les mains posées sur de nombreux papiers. Il l'avait appelée, il lui donna un siège; et, avec le ton, bien moins du reproche que d'un affectueux intérêt, il lui dit :

— Je vois avec plaisir que l'insomnie, la fatigue ni la fraicheur du soir n'ont eu prise sur ta santé, pauvre chère enfant. La nuit d'avant-hier m'a fait plus de mal, à moi. Il est vrai qu'aussi, aller et retour, j'ai marché très-vite, et tenu à faire quelques circuits.

C'était donner beaucoup à entendre, sans rien exprimer.

La jeune fille se taisait, confuse à demi, à demi rêveuse.

Il ajouta vivement, pour qu'elle n'eût pas la peine de deviner son but :

— Madeleine, tu désirais connaître certaines preuves touchant quelqu'un? Jusqu'ici, je croyais faire sagement de les conserver pour moi seul; aujourd'hui, tu les auras... et, s'il le faut, d'autres encore... Les voici.

— Donnez! donnez tout! Je suis femme à ne pas manquer de courage, quand il est besoin...

— Il en sera besoin, grandement besoin! répondit M. Bloomstedt d'une voix pénétrée.

Ce disant, il prenait le dessus d'une liasse, partie manuscrite, partie imprimée... Et il n'en passait les feuilles que l'une après l'autre aux mains de sa pupille, dont une rougeur instantanée marquait seule les émotions.

A la lecture d'une dernière page imprimée qui portait ce titre : *Gazette des Tribunaux*, Madeleine pâlit, et tout son corps trembla.

Pour le dire rapidement, il était devenu certain à ses yeux, et constaté par un témoignage public, décisif, irrécusable, que Germain Heurtier n'avait pas été mis sous main de justice à cause d'un jeu ou d'une rixe seulement, et retenu sous les verroux pour une esclandre et quelques dettes. Ces diverses causes l'avaient fait arrêter; mais il était condamné par suite de tromperies au jeu; de ces tromperies que la *Gazette* qualifiait, après la loi, de larcins et filouteries. La peine était sévère : deux ans de prison pour chaque délit.

— Est-ce tout? balbutia la jeune fille, puisant dans l'indignation, à défaut du calme résigné, une singulière énergie.

— C'est tout, répliqua Bloomstedt.

Elle ne le crut pas.

Et en effet, le vieillard tenait encore sous sa main d'autres papiers qu'il semblait vouloir ou cacher, ou retenir.

Après une courte pause, il aborda ce qui touchait sir Grégory Woldman. Il annonça't à son égard de nouveaux faits, de nouvelles révélations, et plus tard, s'il était nécessaire de nouvelles preuves.

D'abord, il se montra sincère et juste appréciateur de la conduite loyale, de la respectueuse délicatesse du gentleman en deux circonstances graves, sur lesquelles Bloomstedt se bornait à revenir par voie d'allusion, heureux de n'avoir plus à les raconter! Il ne ménagea point les termes de sa reconnaissance pour l'homme qui avait sauvé Madeleine d'une fin prématurée et sinistre; il observa même que Grégory avait eu cette générosité exquise de laisser dans le vague les fautes, les crimes de Germain, de pallier ou de taire en partie ses condamnations et sa flétrissure. Il ne contestait pas que l'Anglais ne fût riche, de bonne maison, très-estimé en France et dans son pays : encore moins révoquait-il en doute la pureté de ses intentions et l'offre sérieuse de son nom, hier même renouvelée deux fois, oralement et par écrit; mais il pouvait, il devait mettre en suspicion la vérité entière de ses paroles de tendresse, ou la durée chez lui de pareils sentiments.

Ne faire voir à ces mots inattendus qu'une légère surprise, sans aucun signe d'incrédulité ou de dépit, c'était preuve que, relativement à sir Woldman, le cœur de la jeune fille était bien faiblement intéressé! Meister Maximilien effleura donc à peine un sujet, scabreux du reste; il se contenta d'indiquer que, tombé de la dissipation dans le

marasme, ce personnage n'avait pas dit l'adieu qu'il prétendait à sa vie de jeunesse et aux entraînements ruineux d'un monde indigne de lui.

En même temps, le tuteur présentait à sa pupille quelques feuilles manuscrites, comme pour ajouter à ses dires. Madeleine promena sur l'ensemble un coup d'œil distrait et rapide. Pour une dernière seulement, Bloomstedt insista; elle en fit et recommença deux fois la lecture à voix basse.

La lettre en valait la peine. Le vieillard, en son nom et au nom de Madeleine, faisait connaître à sir Grégory, poliment il est vrai, mais catégoriquement : « Qu'elle était trop heureuse avec son tuteur pour songer à accepter l'alliance proposée ; que lui, Woldman, n'aurait pas, dès lors, besoin de sacrifier brusquement à des devoirs tout nouveaux d'anciennes habitudes qui semblaient encore, pour lui, impérieuses ou chères. »

— Faut-il mettre ceci à la poste? demanda Bloomstedt.

— Soit, répliqua-t-elle, mais alors...

— Eh bien?

— Eh bien! alors, votre pensée est donc que vous ne me marierez jamais.

C'était là une question qu'il ne présumait pas entendre soulever ainsi, et qu'il était loin de vouloir approfondir. Il courut, en quelque sorte, au devant des embarras d'une réponse formelle et explicative, en disant à Madeleine que, maintenant elle n'ignorait plus ses droits à devenir sous peu d'années maîtresse de sa main et arbitre de son sort, qu'ainsi jusque-là il tâcherait de lui faire accepter le mariage qu'il pensait, et aujourd'hui surtout, devoir uniquement appeler ses réflexions et lui offrir une sécurité rai-

sonnable : il lui ferait sa cour assiduement à sa manière; il la lierait à lui par la confiance, le dévouement et la gratitude, lui qui l'avait élevée; lui qui connaissait toutes ses peines, il aurait à cœur d'y condescendre; et, s'il avait manqué une fois de vigilance, il lui devait en échange une plus immédiate protection.

Madeleine, debout, la tête inclinée, les mains sur son front, paraissait plus inquiète que pensive, et tâchait de lui dissimuler que si son regard ne s'attachait pas sur lui, c'était surtout parce qu'elle portait ailleurs le cours de ses pensées.

— Nous avons le temps de reprendre ce sujet, ajouta le vieillard, qui ne tenait pas à provoquer une nouvelle réponse. Tu y songeras, chère enfant. Mais rappelle-toi le bien, Madeleine, ce que je crois bon, utile, nécessaire, je le veux obstinément. Ainsi, quand tu devrais dire que j'abuse de ma dernière période d'autorité, sache que je regarde comme très-important, à divers points de vue, que toi et moi nous allions finir l'été qui commence aux bains de mer... dans le midi ou le sud-ouest de la France... Et j'estime que, plus promptement nous nous mettrons en route, mieux vaudra. J'ai donc résolu que ce serait d'ici à huit jours ., moins encore s'il se peut.

— Dans trois jours, reprit la jeune fille, je veux être prête... et nous partirons.

Elle sortit aussitôt, et monta dans sa chambre silencieusement.

Devant une fenêtre du rez-de-chaussée, Woldman était alors arrêté. Bloomstedt vint à cette fenêtre, puis, sans prononcer une syllabe, il lui remit la lettre dans la main

avec des gestes négatifs qui tenaient lieu de commentaire.

L'Anglais n'eut ni le besoin ni l'envie de la déplier... mais il ne put se défendre de lever jusqu'à la croisée de Madeleine un regard interrogateur. Il la vit, entre les rideaux moitié ouverts, le fixer un moment, et laisser tomber la double tenture en signe d'adieu.

Elle ne reparut pas une seconde fois, et Grégory s'éloigna tristement. — Mais il n'était plus fatigué de vivre ; car son peu d'insistance avait une puissante raison d'être. Il guérissait la blessure du regret par le baume de l'abnégation. Il se rattachait à l'existence par le charme d'un noble sacrifice.

Comment? Pourquoi? On va le comprendre.

M. Bloomstedt, qui se flattait d'avoir donné à Grégory seulement, la clef de ce qui reste inexpliqué dans cette aventure, put, dès le lendemain, juger que Madeleine la possédait comme eux. Elle avait trouvé moyen de pénétrer dans le cabinet du vieux tuteur, et de lire furtivement cette liasse de papiers jaunis dont elle sentait d'instinct qu'une partie, sans doute la plus importante, lui était dissimulée soigneusement.

Là, elle découvrit de nombreux détails sur sa mère. C'était une pauvre créole, mariée à dix-sept ans avec un riche négociant de Brême, établi à Rio-Janeiro. Peu de temps à la suite de cette union, elle avait été ramenée dans la première de ces villes, malade et veuve de son mari, victime d'un accident au milieu de la traversée; puis, quelques semaines après avoir touché le sol européen, elle était morte à son tour, au cœur de l'hiver, tuée, selon le dire des médecins, par l'inclémence d'un trop rude climat.

Elle se trouvait enceinte alors, et dans un état de grossesse qui permit que Madeleine fût tirée de son sein une heure avant que, le souffle manquant à sa poitrine, la mère s'éteignît... On craignait pour l'enfant l'héritage du même mal; surtout, on redoutait qu'il se déclarât vers le même âge, et dans des conditions analogues de mariage, de maternité.

Bloomstedt avait reçu du médecin, au nom de la défunte, cette recommandation suprême, de tâcher que Madeleine ne prît jamais, ou prît du moins le plus tard possible, un mari ; il devait sortir de sa tutelle, chercher de tout son pouvoir à ne lui donner d'autre époux que lui-même. Il aurait alors soixante-neuf ans. Il était aisé de concevoir que, sous ce nouveau titre, il resterait pour elle un tuteur et un père.

Ces choses lues ou devinées, Madeleine s'expliqua l'insistance, l'opiniâtreté de Bloomstedt, et au lieu de le taxer de tyrannie, elle ne se trouva plus qu'ingrate envers l'excellent vieillard, si elle ne le couvrait de bénédictions reconnaissantes.

Tenir longtemps contre ce généreux désir, son cœur en était incapable!.. Ainsi, au moment du déjeuner, elle lui fit en l'embrassant l'aveu de sa curiosité, de ses indiscrétions. Il semblait presque que Maximilien s'y attendît.

Elle se montra d'ailleurs moins attristée que lui de l'horoscope menaçant qui planait sur ce front si jeune et si beau...

Ils partirent pour les Sables d'Olonne le surlendemain.

Le voyage fut heureux et parut bienfaisant pour Madeleine, car ils avaient gagné, depuis Vannes, le bord de l'Océan ; ils le cotoyaient dans une ligne parallèle, et assez

proche pour que les émanations salines de la mer parvinssent, avec la moindre brise jusqu'à eux, ramenant chez la jeune fille une force et une vitalité que son teint plus également coloré décelait mieux chaque jour.

L'espérance, de nouveau, s'épanouissait au cœur du vieillard...

Mais vains calculs et faibles recours que ceux des humains !

A Rochefort, voici quel coup lui réservait la destinée.

Devant le seuil de leur hôtel, deux personnes en questionnaient une troisième au sujet d'un homme qui venait de se prendre de querelle avec un autre, tandis qu'ils balayaient la rue, accouplés ensemble par une chaîne de fer.

On disait : celui qui a frappé l'autre .. celui qui a du sang aux mains... c'est un misérable, encore vaniteux dans sa honte, et implacable dans ses haines On prétend qu'il a assommé son camarade avec son boulet, parce que celui-ci, quelques jours avant, s'était hasardé à lui répondre dans une querelle... — Oui, mon beau monsieur l'aristocrate... avoir été riche, avoir, pour devenir plus riche, et pour débaucher de petites malheureuses, friponné au jeu... et ne porter que la casaque jaune... et en être quitte pour dix ans de bagne... je trouve que c'est trop peu !

Madeleine vit le forçat qui avait l'habit jaune et les mains sanglantes .. Elle le reconnut.

Avant la fin de la semaine, son âme blessée finissait de souffrir... — Et le pauvre tuteur sexagénaire fermait, avec sa main baignée de larmes, les paupières de cette morte de seize ans !..

IV

UN HOMME ATTARDÉ.

La diligence de Lyon à Marseille stationne sur la place d'Orange depuis cinq minutes. La plupart des voyageurs sont groupés autour d'un déjeuner de table d'hôte. Seul, M. Eusèbe Caudinart, après avoir rapidement avalé une tasse de café noir et emporté un petit pain dans sa poche, s'est mis à courir dans la direction de l'arc de Marius, autour duquel s'élevait encore la poussière qu'avait faite en passant la pesante voiture.

Le conducteur ayant annoncé un temps d'arrêt de vingt minutes pour le repas, Eusèbe en conclut qu'il aurait bien le loisir d'aller revoir en détail le monument dix-neuf fois séculaire, et même de chercher dans un monceau de pierres et de briques entassé près d'une muraille voisine, quelque reste d'ustensile ou quelque médaille romaine à recueillir.

Pendant un quart d'heure on put le voir, armé de sa canne à corbin, remuer tout ce qu'elle était susceptible d'atteindre dans le précieux amas où son regard, çà et là, reconnaissait des fragments de marbres ou de ciments antiques. Il trouva, coup sur coup, deux tessons d'amphore en terre cuite ; un débris d'inscription tombale, D. M. V ; une médaille de bronze un peu fruste, sans doute, mais qui paraissait d'un galbe curieux.

Le conducteur, cependant, à la suite de trois appels infructueux, a définitivement remplacé M. Eusèbe, absent, par une belle demoiselle du pays, très-charmée de pouvoir saisir au vol cette occasion de départ instantané...

Le fouet claque, les chevaux galopent.. Trois ou quatre minutes après, Caudinart, ses reliques à la main, ne s'imaginant pas le moins du monde qu'il fût retardataire, revenait devant l'auberge silencieuse, juste à temps pour voir la diligence qui courait la poste à un demi-kilomètre de lui... et pour comprendre qu'il serait bien inutile de faire force de jambes, ne pouvant la rejoindre.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point. — Eusèbe donc, avec le calme digne d'un homme qui se rappelait son Lafontaine, et qui le jugeait un maître en sagesse, tourna les talons... d'autant plus que, depuis trente années au moins, il avait perdu ses allures de quinze ans !

Du reste, il devait s'être accoutumé de longue main aux péripéties qui résultent de pareilles situations. C'est la plus pratique des philosophies, celle que l'habitude nous enseigne et dont nous nous sommes redit à nous-mêmes les leçons.

L'homme attardé par excellence, comment ne serait-ce

pas un numismate collectionneur ? Il procède du savant, puisqu'il s'attache à reconstruire, avec des fragments perdus, un coin du passé dans sa chambre ; il tient du distrait, puisqu'on l'a vu s'occupant à observer un bracelet de camées au poignet de sa belle, oublier l'occasion d'y prendre un baiser ; il a quelque chose du *musard*, puisque, dans un jour de rencontre pour cause matrimoniale, ses précieux tiroirs lui ont tellement fait négliger sa toilette, qu'il n'a paru enfin dans la soirée donnée à son intention, qu'à l'heure même où sortaient les autres invités.

Aussi, Caudinart s'est-il arrêté au parti sage de ne pas se marier... bien plus, de vivre de la vie des restaurants, où la cuisine attend toujours le dîneur qui va venir ; car jamais, ailleurs, son manger ne pourrait être que froid ou brûlé ; et il arriverait à peine aux limites de l'exactitude, si nous soupions encore à la nuit close, comme faisaient nos aïeux.

Par bonheur pour le numismate, s'il est retardataire à son préjudice en maintes circonstances accidentelles, ce même retard se produit à son avantage dans les grandes phases de sa vie. A quarante ans, les hommes l'appellent un jeune savant ; et la Providence lui conserve, bien au-delà, des enthousiasmes, des joies toutes pleines de la plus naïve, de la plus juvénile passion. Il est poète, plus que le poète ; car lorsque le feu de l'âge, le temps des illusions et des amours sont passés chez celui-ci, les seules amours, les plus chers désirs, les plus beaux rêves de celui-là sont bien loin encore de l'abandonner : son esprit ne connaît point le désenchantement, ni son cœur la vieillesse. Il s'engoue, il s'enflamme toujours à l'aspect d'une légende,

à l'espérance d'une découverte !... Les jours ont coulé sur son âme ; et son âme est restée, pour ainsi dire enfantine, en présence de ces jouets que l'érudition se voit léguer sans cesse par l'antiquité pour en faire l'héritage de l'avenir.

Ainsi, Caudinart, tout entier à examiner la médaille trouvée aux environs de l'arc-de-triomphe, oubliait que son estomac criait famine ; et c'est à grand'peine si, voyant filer la voiture publique au bout de l'horizon, il se rappela la question du déjeuner, cause première pourquoi il marchait seul et à pied sur cette grand'route...

Alors, philosophiquement, il se prit à entamer la croûte de son pain ; et avec la mie, il essaya, tout en mangeant, un nettoyage sérieux de la médaille encrassée à la fois par son séjour dans la terre, et dégradée par le laps du temps.

C'est de cette manière qu'il traversait Orange, mal restauré, vous pouvez le croire, mais ayant assez bien purgé de ses rugueuses défectuosités le morceau de bronze qu'il étudiait.

Et cependant, plus il avançait dans son examen, plus il était obligé de reconnaître une bien déplorable illusion... Au lieu d'une médaille, — pourquoi faut-il m'appesantir sur cette amère déconvenue — au lieu d'une médaille antique, pour laquelle il aurait ouvert son petit sac de cuir de Russie à ganses de soie verte, il rejeta impatiemment à ses pieds, dans la poussière, un double liard de Monaco !

Il lui restait, dans ce déboire, une espérance à titre de consolation... et voici comme : il se trouvait forcé, maintenant, de ne pas quitter la ville d'Orange avant que l'aiguille des heures eût achevé de parcourir la seconde moitié du cadran ; c'est-à-dire que, dans cet espace de temps,

le loisir lui était donné de fouiller encore de sa canne à bec de corbin une seconde litière de décombres antiques, l'emplacement du théâtre... Ainsi, comme il avait, par choix, pris la diligence au lieu de la ligne ferrée jusqu'à la station d'Avignon, pour voyager en plein jour et avoir quelques minutes disponibles afin de s'arrêter, (et c'était la dixième fois peut-être), aux abords de ces ruines ; de même, il s'accommodait assez d'un peu de temps et d'argent perdus, en perspective de la chance nouvelle qui venait sourire à sa passion de numismate et d'explorateur. Le wagon rapide, au surplus, qu'il aura soin de saisir au passage, ce soir, à l'embarcadère d'Orange, lui rendra quelque avance. En définitive, entre le moment où il pensait d'abord être transporté à Marseille et celui où il doit y arriver, la différence est minime... et les affaires qui motivent le voyage de Caudinart, bien que d'une certaine urgence, ne péricliteront pas vraisemblablement pour si peu.

Fort de cette conviction, lesté d'un déjeuner sérieux, armé d'un couteau solide qui, dans la cuisine de l'hôtelier, cassait le sucre, et qui maintenant, dans sa poche de redingote, va attendre l'occasion de briser un tronçon quelconque d'architecture pour en collectionner les restes, notre homme retourna donc, d'un pas allègre et impatient, à la recherche de l'inconnu.

Disons-le tout de suite : bien que les ruines d'Orange, comme il sied à toutes honnêtes ruines d'un pays civilisé, n'aient pas manqué de satisfaire déjà un certain nombre d'investigateurs, ce ne fut pas vainement que ce digne Eusèbe consacra le reste du jour à interroger miette à

miette les substructions du temple. Sa canne fit briller aux derniers rayons du soleil quelque chose d'argentin qui, examiné à la loupe, lui présenta nettement, à l'exergue, une Victoire ailée avec le mot *Imperator;* et, au revers, une tête rongée et noircie par la vétusté, qui n'en portait pas moins la barbe longue et le casque du guerrier.

Certes, Marius, lorsque dans ces illustres plaines, il vit la déroute se déclarer parmi les Teutons après une lutte sanglante; Marius qui n'avait jamais cessé de vaincre pendant quatre années de consulat et de guerres; qui avait prédit la victoire dès le début de l'action, tant il avait conscience de la supériorité de ses dispositions, de la discipline et du courage de ses légionnaires; Marius l'*Imperator*, qu'Eusèbe voulait positivement reconnaître dans ce profil barbu que sa loupe ne se lassait point de contempler... certes, il se montra moins fier et moins heureux que ne le fut Caudinart, en ce moment, lorsqu'il renferma son nouveau trésor dans la petite bourse de cuir aux cordons de soie !

Il faut ajouter que la trouvaille actuelle était une bonne fortune rare dans sa vie; qu'il commençait à désespérer quand elle frappa ses yeux, et qu'il entendait un groupe de jeunes gamins provençaux se demander l'un à l'autre, un peu trop ouvertement et en trop bon français encore, si ce crocheteur de vieux morceaux de briques n'allait pas bientôt plier bagage et tourner les talons.

C'est, au surplus, ce que faisait Caudinart avec une figure radieuse et des gestes triomphants. Les propos stupides de quatre ou cinq drôles, comment ne les eût-il pas dédaignés, oubliés à l'instant? Mais ce qui épanouissait de

joie toute son âme; c'était de se voir, en pensée, rangeant sous une de ses vitrines cette médaille, la plus précieuse de sa collection, et par sa valeur numismatique et parcequ'elle était le fruit de ses recherches; ce qui attache le collectionneur à l'objet trouvé comme à une œuvre directe de ses mains.

Le consul qui a ordonné de frapper cette pièce d'argent, les artistes, graveurs, fondeurs et autres qui l'ont exécutée, que seront-ils, en effet, aux yeux du monde érudit? les collaborateurs de Caudinart! Rien ou presque rien. — Et, dans le cours libre d'antiquités romaines qu'il se fait honneur de professer au Lycéum de Lyon, quand il en viendra à décrire, montrer, faire passer de main en main son Marius, grand module ; c'est alors qu'il lui sera décerné, par son public ravi, cette palme que la victoire ailée tient dans sa droite ; et qu'il n'aura point à redouter comme l'*imperator* ni les retours de la faveur populaire, ni ceux de la fortune, ni les proscriptions d'un ennemi, ni l'exil à Carthage... Oh! il n'y sera pas envoyé, sur les ruines de Carthage, et il voudrait y être!... — Les petits débris consolent des grands chagrins. Il oublierait toute inquiétude et toute peine en fouillant le sable où il trouverait des trésors! peut-être un Syphax, ou un Juba!

C'est si vrai que, sans le vif et intime contentement qu'il emportait à son hôtel, Eusèbe avait lieu d'être l'homme du monde le plus tourmenté, le moins désireux de prendre une collation avant le passage du convoi prochain. Il avait amplement déjeuné, pour lui. Il appartenait à cette classe, la seule restée parmi nous, de mœurs encore un peu spartiates, celle des hommes qui, volontiers, se nour-

rissent et se régalent de doctes chimères, de doctes ovations. Il était sobre comme un chasseur, un pionnier dans l'ordre intellectuel. — Eh bien ! quoiqu'il n'eût pas un quart d'heure disponible, il se fit servir à dîner ; et il mangea aussitôt, sans appétit et sans plaisir, suivant la coutume des personnes qui songent ;

Toutefois, le sifflet, et la cloche, et le bruit du wagon, et le frémissement de la vapeur, se chargèrent de le ramener de sa distraction à la vie réelle, quelques secondes avant qu'il eût fini son coûteux repas. Ce fut alors qu'il en regretta la dépense, car il n'était pas riche... Une aisance modeste, à la charge d'une grande simplicité, existait, et depuis peu encore, chez M. Caudinart : de sorte que le voyage qu'il faisait en ce moment n'était pas, bien loin de là, chose d'agrément ou de nature à passer inaperçue dans ses économies.

A tous égards, Eusèbe avait de quoi songer, et il avait fallu, pour lui faire oublier ses préoccupations présentes, le trésor qu'il venait de chercher et de recueillir dans cette terre pleine encore de vestiges romains.

Une affaire grave, une affaire de cœur l'appelait à Marseille, et il savait y être impatiemment désiré.

Si je ne m'en tiens pas à cette brève et simple énonciation, qu'on veuille bien ne pas s'en étonner. Ils sont bien rares, les tendres épisodes, dans l'existence absorbée des savants, des collectionneurs ; et ils ne manquent jamais de s'éloigner, quant aux détails, de la forme commune.

Le début de l'intrigue avait été, ainsi que beaucoup d'autres, un voisinage et des relations d'hôtel garni. — Seulement, contre l'ordinaire, c'était la jolie voisine de Cau-

dinard, Estelle Pinson, qui d'abord avait usé de bon vouloir et de stratagème pour les rencontres fortuites et les entretiens isolés. Il est vrai que, faute d'y ajouter ces soins et cet artifice particuliers, elle perdait auprès de lui ses plus agaçantes toilettes et ses plus charmants sourires ! Or, sans être une fille aussi belle et douée d'autant de coquetterie que celle-là, il est permis d'ambitionner la conquête de ces hommes, qui se montrent les moins hardis ou les moins empressés à prendre l'attitude et le rôle d'adorateurs. Estelle, quoique jeune, avait trop d'expérience de la vie pour ne pas sentir que si elle n'y mettait, de son côté, beaucoup d'adresse et de persévérance, distraction, timidité ou manque de l'usage du monde, Eusèbe certainement, négligerait toujours l'occasion de plaire et ne se persuaderait jamais avoir, plu... O rare ! ô plus que rare modestie ! Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Pour Estelle, après avoir enfin attiré l'attention du voyageur par une foule de patientes avances, voici ce qu'elle en pensait :

Evidemment, il n'a encore aimé personne. Il m'aimera donc avec toute la sincérité et l'ardeur des premières amours. J'en ferai un esclave aussi soumis et dévoué qu'aveugle et infatigable. — Pour peu qu'il soit riche, c'est une mine d'or que ce monsieur-là !

Vous le voyez, il serait actuellement superflu d'ajouter au portrait moral d'Estelle Pinson. Quant à son portrait physique, nous le résumerons en cette parole qu'un soir le pauvre Eusèbe s'adressait à lui-même en l'admirant aux bougies : — Belle comme un profil de camée grec ! plus belle, car ses yeux noirs jettent du feu !

Il ne lui arriva donc qu'une seule fois, en dix jours, de se laisser distraire, comme il a été dit au début, des charmes de ce bras, de ce col dignes de la statuaire, pour s'occuper des images sculptées dans l'agathe ou l'onyx... Et encore était-ce parce qu'il *comparait*, ainsi qu'il eut hâte de le répondre naïvement à Estelle... ce qui, on peut le croire, désarma tout d'un coup sa colère.

Elle fut si bien désarmée que, huit jours plus tard, le savant, quoique d'habitude fort économe, se trouvait dessaisi de la majeure partie des louis d'or qui garnissaient sa poche à l'arrivée. Il renonça donc, sans qu'Estelle eut besoin d'instances pour l'y engager, il renonça au voyage qu'il avait précédemment annoncé, et dont Marseille ne devait être qu'un des premiers jalons. Il suivit même avec reconnaissance les suggestions de cette conseillère aimée, quand elle lui parla de changer son voyage en un séjour là où ils étaient si bien, où ils vivaient si heureux.. Et il se trouva très-doucement ému, lorsque, désireuse que ce séjour, sans ajouter à ses dépenses, pût être prolongé davantage, elle lui persuada de quitter l'hôtel si coûteux, et de prendre une petite location isolée où elle saurait, avec un petit mobilier très-modeste et restreint, mais de bon goût, arranger et enjoliver leur nid sous les toits. Il trouva que la sagesse venait de s'exprimer par la bouche de cette nouvelle Egérie, bien supérieure à celle de Numa Pompilius, quand elle eut professé auprès de lui ces leçons d'économie qui lui profiteraient à l'avenir, car elles n'étaient rien moins que politiques, heureusement !

En attendant l'avenir, il advint, dans le présent, que co omie profita principalement à la tendre Egérie : l'ap-

partement loué pour elle, le mobilier pris en son nom, c'étaient des fruits réels ; fruits que le tact de mademoiselle Pinson lui fit déguiser habilement par quelques fleurs au goût et à l'usage du collectionneur d'antiquités, je veux dire par trois couples de moulages de médailles, peints en bronze, qui ornèrent le milieu des trumeaux, il est vrai ! Mais enfin la bourse d'Eusèbe, surmenée de toute façon, ne présenta plus d'autre effectif que le prix de son retour à Lyon ; alors, pressé qu'il était de partir, soit crainte de se trouver à bout de numéraire, soit parce que la nécessité de son cours à reprendre, le devoir, l'amour-propre, l'attente publique le réclamaient immédiatement, sa résolution fut vite et fermement arrêtée. Il lui en coûta moins qu'il ne l'aurait pensé de quitter Estelle, Estelle baignée de pleurs; mais qui, sans doute, comprenant ses scrupules, ne le retint pas plus qu'il n'était convenable pour satisfaire aux apparences et au pathétique de la situation... Chose d'ailleurs bien facile avec lui, qui ne supposait pas qu'il fût accordé à certaines femmes, comme au crocodile, l'inappréciable don de feindre des larmes.

Estelle était infiniment plus artificieuse et rusée que jamais Caudinard ne se serait permis de le croire, et la scène d'adieu ne fut pas à cet égard son dernier mot.

Une correspondance active et tendre vint, coup sur coup, l'assaillir et le troubler parfois, jusque dans la chaire du professorat.

Ce qui le troubla surtout, un jour, ce fut d'apprendre que son passage à Marseille avait porté fruit... ou bien, pour redire sans ambages ce qui lui était accusé nettement dans l'épître, qu'Estelle ne pouvait douter qu'il ne l'eû rendue mère.

Oh! la médaille qu'il tenait alors pour sa démonstration archéologique, la médaille heureusement n'était pas de cire... car elle lui tomba des mains! L'auditoire, où, comme dans la maison de Socrate, il n'y avait place désormais que pour des amis, crut aisément à un malaise, à un spasme nerveux, et il s'empressa tout entier à lui prodiguer des soins affectueux, parmi lesquels le professeur, se défendant avec peine contre les questions d'un zèle opiniâtre, demanda bientôt, pour leur échapper, la permission de ne pas poursuivre avant quelques jours la leçon qui commençait. Les auditeurs consentirent et se retirèrent à l'unanimité. Mais ce n'était pas la correspondance de la future mère qui l'aurait voulu laisser en repos. Les lettres se succédaient rapidement... Et puis les cris de détresse... Et puis les appels de fonds. — En retour, du côté d'Eusèbe, partaient les réponses encourageantes, et les bons sur la poste, plus encourageants à eux seuls que tout le reste. — Ceci dura huit mois.

A la suite des deux premiers trimestres, Eusèbe qui avait un peu aliéné de son capital pour subvenir aux nécessités de ce laps de temps, ne pouvait plus s'en tenir là. C'est pourquoi ayant passé en revue chacune des vitrines qui paraient son logis et qui faisaient sa joie, il en tira des médailles en double dont il consentit spontanément à se défaire entre les mains d'un amateur opulent, qui lui en avait dix fois proposé l'achat, mais toujours sans succès; et Caudinart recueillit de cette vente une somme assez ronde. Il se promit donc de pouvoir ajouter aux subsides que lui demandait Estelle, sa présence et son concours

personnels que, par discrétion extrême sans doute, elle ne lui demandait pas.

Ainsi se présentait la face des choses à l'œil naïf et sans défiance du numismate de Lyon ; mais là-bas, au bord de la Méditerranée, combien le revers de la médaille était différent !..

Jusques et y compris le jour où Estelle écrivit qu'elle pensait être mère, elle n'avait pas menti ; à part, bien entendu, les protestations d'amour dont elle s'étudiait à enluminer sa correspondance. Mais du jour qu'elle eut touché le troisième mandat sur la poste, et qu'elle ne voulut plus manquer à l'occasion d'exploiter un filon de métal si commode et si productif, elle fit un mensonge énorme, par omission : elle ne déclara point à Eusèbe que son espoir de devenir mère avait cessé...

Bientôt, le hasard lui aidant, et stimulée par les conseils d'une voisine indigente et délaissée qui se trouvait dans la même situation où Estelle n'était plus, il fut entendu avec cette malheureuse que, grâce à la circonstance, elles obtiendraient de Caudinard absent, ce qu'un père anonyme n'avait garde de faire parvenir à l'abandonnée. Ainsi elles utilisèrent une fable qui permit à toutes deux de compter sur les espèces qu'une bourse paternelle et une crédulité de savant ne paraissaient pas vouloir ménager. Il faisait d'ailleurs assez bien les choses, pour qu'on le présumât presque aussi riche qu'on le voyait généreux.

Cette générosité fut cause que les deux femmes ajoutèrent un article plus hardi et une ambition plus répréhensible à leur première combinaison.

Estelle ne visait à rien moins, dorénavant, qu'à se faire

épouser; et la difficulté unique résidait en ce point que la voisine balançait à aliéner, pour la réussite du projet, son droit de maternité... ou plutôt, que ni l'une ni l'autre n'étaient bien résolue encore à tenter le coup aventureux qui s'appelle une substitution d'enfant.

Telles étaient les conjonctures dans lesquelles Eusèbe annonça qu'ayant achevé et même un peu brusqué son cours du Lycéum, on le verrait sous quarante-huit heures à Marseille. — On manquait de temps pour écrire et avouer que l'on persistait dans le faux depuis trois mois. On était presque décidée au méfait nécessaire pour le maintien de ce qu'on avait hasardeusement avancé... Tarir, lorsqu'on pouvait l'accroître, cette source de numéraire qui coulait sous la main des deux voisines, ce n'eût pas été seulement fort impolitique, c'était la ruine et le dénuement!.. C'était l'impossible et l'absurde...

La veille du jour où l'on attendait Eusèbe, lorsqu'il y avait urgence à prendre un parti, les perplexités étaient grandes! Mais tout à coup, la pauvre voisine eut les douleurs de l'enfantement, et l'avorton mort-né qu'elle mit au monde, arriva juste à point nommé pour trancher la dernière incertitude.

Or, la veille... c'était le jour où Caudinard, en s'attardant à Orange, manquait de rattraper la diligence et se voyait contraint de saisir au passage le train non-express du soir... Mais ces six heures perdues le faisaient arriver au débarcadère de Marseille, à une heure de nuit où il ne pouvait s'en aller chercher par un quartier désert et qu'il gnorait, une rue, une porte inconnues... A d'autres, cela eût été possible; mais pour l'érudit le sentiment ne passe

qu'en deuxième ligne; pour le collectionneur, le commerce des femmes n'étant pas le suprême plaisir, ne crée pas de suprêmes devoirs. Pardonnons-lui, nous qui savons qu'il oublierait la plus charmante aventure, la plus exquise beauté pour une monnaie de Syracuse ou une légende en vieux latin !

Voilà comme Eusèbe remit son apparition chez Estelle, de la veille au lendemain. Quatorze heures de retard, bien comptées ! — Il fut d'un poids immense dans la vie de trois personnes, cet ajournement né du hasard.. Et, de ce hasard qui triomphait dans la conjoncture présente, le vieil *imperator* de la médaille d'argent pouvait passer justement pour être l'auteur et le héros.

Estelle qui ne calculait que sur la parfaite exactitude reconnue chez M. Caudinard ; Estelle qui ne voyait pas arriver sans un vif déplaisir le père d'un enfant qui n'avait jamais existé qu'en germe, et survécu que sous les apparences de plusieurs jupes très-développées ; Estelle embarrassée on ne peut plus de l'avoir ainsi fait accourir, pour assister à des couches dont sa voisine ne pouvait faire, en son lieu et place, tous les frais ; Estelle enfin qui, depuis plusieurs semaines, n'avait pas négligé de nouer plus ou moins intimement connaissance avec deux ou trois adorateurs, Estelle ne jugea pas à propos d'attendre la venue imminente d'Eusèbe ; et, dans la nuit qui venait de finir lorsqu'il mit le pied sur le pavé de Marseille, elle s'était envolée.

Caudinard ne trouva donc que la voisine, ayant auprès d'elle un enfant mort qu'elle veillait en essuyant ses larmes... Il pensa naturellement que c'était le sien propre. —

Et à quoi bon le dissuader ?.. Eusèbe pleurait sans trop d'amertume. Sans trop de peine, il s'acquitta moyennant quelque argent, envers cette pauvre voisine qui se donnait pour la nourrice en expectative du marmot, devenue malade pendant les couches, par la fatigue et l'insomnie ; bref, elle eut pour consolation dernière de savoir que son enfant aurait de belles obsèques, et qu'à la tête de son deuil marcherait un homme comme il faut !

Mais ce qu'était devenue Estelle, aucun moyen de le dire. Elle l'ignorait, en conscience, et ne pouvait même le soupçonner.

La clef de son domicile était sur la porte. Eusèbe entra, et fit plusieurs tours dans l'appartement pour se convaincre qu'il n'y avait personne vivante au logis. Du reste, à l'exception d'une de ses plus riches toilettes et de ses bijoux de femme, rien n'avait disparu. — Et pas une ligne à son adresse, pas un germe d'éclaircissement !

Il recourut alors aux explications de la voisine : mais elles se bornaient à peu de chose. La jeune femme, dit-elle, ayant appris son arrivée et voyant la mort dans sa maison, s'était hâtivement levée : elle avait résolu, malgré son état et sa faiblesse, d'aller au devant de M. Eusèbe. Soutenue par une opiniâtre volonté et par une fiévreuse énergie, elle avait eu la force de descendre ses quarante marches — (pauvre femme !) de monter dans une voiture de place, et elle était partie... Depuis lors, c'est-à-dire depuis près de deux jours, on ne l'avait pas revue.

La voisine, on s'en aperçoit, ne manquait pas d'habileté pour le mensonge. Elle en accommodait un, improvisé selon les circonstances et le besoin du moment, qui ne pou-

vait que servir tout le monde. Dans l'intérêt général et à tout prendre, ne valait-il pas mieux laisser M. Caudinard en proie à l'inquiétude et au chagrin, plutôt que livré à l'indignation ou même au désespoir? Si d'ailleurs, en réalité, si elle avait reçu les adieux d'Estelle ; si elle avait été le témoin et l'auxiliaire de sa fuite en voiture, elle n'avait pas cherché à connaître dans quel dessein, pour quelle cause Estelle avait disparu.

Caudinard, homme crédule, ne manqua pas d'ajouter foi sur l'heure à ce qui lui était annoncé; mais il fut vaquer aux recherches avec une tristesse et un zèle assez tranquilles pour la situation.

En qualité de père, il s'était représenté comme un cas de conscience et un devoir, de régulariser la naissance et l'avenir de l'être qui, par son fait, arriverait ici bas dans une position équivoque et précaire. Il se disposait même, pour peu qu'Estelle lui en parût digne, à couvrir bientôt d'un titre légitime sa faute et sa maternité... Mais l'enfant aujourd'hui n'existait plus; et il se voyait, bien malgré lui, rappelé de la confiance au doute par les sourires étonnés ou malicieux, qui venaient s'empreindre sur la physionomie des employés municipaux, quand il se présentait à la Maternité, à la mairie, partout, demandant si l'on n'aurait pas inscrit comme folle, malade, embarquée ou morte, une demoiselle Estelle Pinson, demeurant telle rue, tel numéro; et lorsque chacun lui répondait à tour de rôle : néant! inconnue!

Chez lui, les pensées de réparation, les projets de mariage étaient alors sensiblement ébranlés... Chez nombre d'autres il n'en faudrait pas tant pour les détruire!..

Une semaine s'est écoulée. Après avoir fait scrupuleusement toutes les investigations raisonnables, Caudinard se tranquillisait. En attendant plus ou moins la fugitive, il avait pris possession du domicile abandonné. Il calculait, non pas tant les billets de banque dépensés déjà, que ceux qui garnissaient encore son portefeuille ; il s'interrogeait afin de savoir s'il ne lui en restait pas un nombre suffisant pour faire, dans un bateau à vapeur, et comme passager de deuxième classe, une excursion sur le littoral Italien, dont le terme serait Naples et Pompéia; c'est-à-dire le plus riche musée d'antiques, la seule ville du globe où se retrouve, ainsi que dans un ossuaire vivant, la grande civilisation romaine avant les Césars.

Mais il avait beau supputer, combiner, se tracer un cadre, le plus économique possible ; toujours il était contraint de juger, ou son plan trop large, ou son argent trop court ; il concluait forcément à s'abstenir, et il s'y résignait peu à peu, en homme sage, qui n'eût pas fait une dette pour l'empire du monde; et, toutefois, avec de poignants et insurmontables regrets : car ces rêves de Naples, de Pompéia, c'était la chimère de toute sa vie !

Dans ce moment un personnage entra, qui lui présentait quittance du loyer de cet appartement, double quittance : un terme arriéré, un terme qui venait d'échoir. Cette présentation équivaut directement à réclamer le prix dans la langue usuelle des créanciers polis.

Caudinard ne put méconnaître le propriétaire, puisque c'était bien le même individu qui avait fait la remise des clefs ; seulement, payer un double trimestre, sur la simple demande de ce Monsieur, voilà ce qu'il répugnait à son

bon sens d'admettre; et son bon sens avait raison.

Il contesta : mais comme ce ne fut jamais le propre des hommes de savoir la logique des affaires, cette logique d'instinct ne fournit à Eusèbe qu'une rapide lueur. Il s'effraya lorsque le madré propriétaire, d'un ton dégagé, reprit en s'éloignant :

— Eh bien! Si Monsieur ne veut pas payer, qu'il refuse. Mais j'ai le droit de faire saisir les meubles qui sont ma garantie... Et tantôt, je les enverrai prendre.

Il s'effraya à cette seule idée que, chez Estelle; c'est-à-dire chez lui, tantôt, viendraient les agents infimes de la justice, ces noirs exécuteurs! qu'il aurait l'air d'un débiteur insolvable, si non de mauvaise foi; qu'il ne lui resterait pas même un gîte où reposer sa tête, hormis le recours des auberges, si incommode ou si dispendieux!

Il se résolut donc à payer au propriétaire la somme réclamée, et saisit entre ses mains le papier libérateur, qu'il ne lui tendait plus. Le propriétaire, astucieux et cupide, salua par trois fois, en homme qui voudrait bien se donner le temps d'inventer une combinaison pour changer la face des choses... puis il s'éloigna mortifié, hochant la tête. — Il s'en allait sans avoir pu retrouver son idée...

Voici maintenant ce qui se passa au Musée de Marseille, section des antiques, vers les quatre heures du soir.

Caudinard ayant visité pour la dixième fois cette collection, toujours intéressante, à ses yeux du moins, venait de s'arrêter, un calepin dans la main gauche, un crayon dans la droite, courbé près du médailler, et faisant de la vitrine un pupître de circonstance. Il s'était mis à dessiner le profil d'une grande monnaie de bronze qui lui semblait omise

dans les traités ou dictionnaires de numismatique à lui connus.

Il en traçait le galbe avec attention et beaucoup de sûreté, quoiqu'il fut mal posé pour le faire. Déjà son esquisse montrait la fidélité minutieuse et correcte, mais sans élégance ni relief, qui est la manière des gens devenus dessinateurs pour le service de l'érudition et pour cause d'utilité privée.

Cette fois pourtant, il s'appliquait à donner à son œuvre un modelé plus gracieux, et il s'évertuait à la teinter d'ombres délicates, tandis que d'habitude on l'aurait vu se retirer très-satisfait avec un simple trait cerné et accusé par un linéament dur et anguleux. C'est en effet tout ce qu'il en faut pour se rendre compte en feuilletant des livres, ou rendre compte aux autres dans un cénacle d'amateurs. Que voulait-il donc? n'était-ce pas seulement fixer un souvenir et le moyen de déterminer ce point important, si c'est bien, suivant l'étiquette, une médaille figurant la ville de Massilia, ou l'ancienne Provincia Romana personnifiée?

Derrière Eusèbe, tout entier au soin de son travail, un homme s'était arrêté, un curieux qui, après avoir jeté le coup d'œil du flâneur qui n'est point érudit sur la médaille, tour à tour, et sur la copie, ne détachait plus son regard du papier que le crayon achevait de couvrir... Puis, soudainement, il lui demanda s'il ne voudrait point consentir à retrancher cette feuille de l'album et à la lui vendre cinquante écus.

Grande surprise de notre collectionneur à cette proposition. Insistance de la part de l'autre personnage qui, main-

tenant, arrête sur le croquis un regard non-seulement curieux, mais avide et opiniâtre.

Il était temps de s'expliquer.

— Monsieur, permettez que je ne fasse pas avec vous mille façons et mille finesses, dit l'interlocuteur d'Eusèbe. Je me donnerais pour un connaisseur en dessins ou en médailles : je mentirais. Non ! je suis tout bonnement fournisseur des approvisionnements de mer pour messieurs les armateurs de Cette et de Marseille. J'ai un frère, capitaine au long cours . Un jeune frère, monsieur, trop jeune de cœur, bien qu'il touche à ses trente ans. Ce frère, depuis quinze jours est amoureux fou d'une certaine beauté Tarasquaise... Estelle, je crois.

— Estelle, s'écria Caudinard .. Estelle Pinson !

— Oui... peut-être... le nom ne fait rien à la chose. Mais cette personne, je l'ai rencontrée chez lui, un soir et je trouve que la médaille que vous copiez, Monsieur... que votre copie surtout lui ressemble... tenez... comme ceci... elle lui ressemble d'une manière étonnante !

— C'est ce que je me disais aussi, tout en finissant.

— Ah !.... vous la connaissez donc ?

— Peu, très-peu ! répliqua diplomatiquement Eusèbe.

— Eh bien! monsieur, j'arrive à ce que je voudrais... Si d'abord .. Car j'aurais besoin d'abord de son portrait... Attendez ! mon pauvre frère est capable de gâter, à cause de cette femme, tout son avenir... Il prétend l'emmener avec lui... sur son bâtiment...

— Sur son bâtiment ?

— Jusqu'aux Grandes-Indes.

— Ah ! vous supposez qu'elle le suivrait ?

— Sans doute, elle le suivra! puisque déjà ils sont allés ensemble à Toulon ; et que, l'autre semaine, son armateur, un homme qui a confié le plus magnifique navire de ces parages à mon frère, m'écrivait que cet insensé diffère de partir, bien que le chargement soit complet et le vent favorable. Pourquoi, monsieur, pourquoi? — Parce que mademoiselle ne se lasse pas de courir en voiture les environs ; et qu'elle l'a fait rester aux îles d'Hyères trois grands jours... dans ces îles, les moins amusantes à visiter qui soient au monde... parce que...

— Mais... Vous m'étonnez... Une femme ne peut voyager qu'à petites journées lorsque... au sortir d'une position... intéressante...

— Intéressante... Estelle?.. Comprends pas!... Tout l'intérêt pour mon frère, c'est que mademoiselle raffole de se promener dans les îles, de s'asseoir au frais, de dormir sous le chaume... enfin...

— C'est donc la maîtresse de votre frère.., s'écria Candinard...

— Eh! bagasse! vous l'ai-je assez dit! puisqu'il en va perdre sa carrière, le malheureux! puisque son escapade nous met au désespoir!.. Mais moi qui n'ai pas mal d'influence sur son esprit; moi qui réponds de lui, moralement, à son armateur; moi qui entends qu'il n'aille point démériter de notre confiance pour le plaisir de promener sa belle dans toutes les îles de la méditerranée et sur toutes les escales de l'Atlantique, monsieur...

— Monsieur! interrompit Eusèbe avec une certaine vivacité. Voyons! de quoi vous servirait là-dedans mon dessin?

— Eh! pardious! on ferait en sorte, adroitement, de l'empêcher d'emmener la péronnelle, si moyennant le portrait que voici...

En ce moment, le gardien du musée chassa les deux causeurs en criant : « On ferme ! on ferme ! »

Ils sortirent... — Mais la discussion ne pouvait être fermée sur ce point capital.

Donc ils poursuivirent leur colloque dans la rue. Le fournisseur de denrées prouva que, le dessin du numismate étant donné à son frère qu'il voulait rejoindre à Toulon, comme ayant appartenu à un homme qui venait de partager avec lui les bonnes grâces de sa belle, il suffirait de ce mensonge, hardiment soutenu, pour le désensorceler et la rendre un objet de haine à ses yeux jaloux.

Il n'y aura pas de mensonge dans cette histoire, repartit Eusèbe, qui raconta sommairement son aventure, sa paternité prétendue, sa complète désillusion; et pour conclure, il offrit du meilleur de son âme et tout à fait gratis, le portrait demandé... sauf à en conserver, dans un but d'instruction, le décalque plus ou moins précis.

Alors, ils s'acheminèrent ensemble jusqu'à l'habitation d'Estelle Pinson naguères, d'Eusèbe Caudinard aujourd'hui. Le décalque se fit, ressemblant mieux — (était-ce du hasard?) à la médaille romaine qu'à la belle Tarasquaise.

Demeuré seul, et profondément indigné contre cette perfide et fugitive maîtresse, il s'en prit au mobilier de l'appartement. Ce ne fut pas, je le déclare, pour le briser comme auraient pu faire beaucoup d'autres moins pacifiques ; mais pour se résoudre à le vendre, quelque mince bénéfice qu'il en dût tirer.

Il se trouva qu'un fonctionnaire émigrant en Corse, une connaissance de jeunesse qu'il rencontra fort à point, jugea l'occasion bonne, et voulut acquérir le tout en bloc, afin de joindre ce surcroit de confortable à ses colis et bagages en partance pour Calvi.

Le marché fut excellent, car il lui coûta peu ; mais Candinard le regarda comme une aubaine plus excellente encore... Tellement que, le soir, après avoir abandonné à la pauvre voisine quelques ustensiles, du linge et des vêtements de femme pour trois ou quatre hivers, il comptait dans sa bourse rebondie, au-delà du nécessaire pour entreprendre son voyage ; et même, à la suite de Naples et Pompéia, pour visiter un instant Rome, Rome, la ville éternelle, dont il n'avait pas encore rêvé de pouvoir saluer un jour les inestimables antiquités.

Le lendemain Eusèbe voguait en face de Gênes. La semaine suivante, il errait enchanté au bord du golfe de Naples; un peu plus tard, sur la poussière du Forum, et il s'écriait en foulant la terre où s'appuie le tombeau de Néron :

— O hasard! Si je ne m'étais pas attardé près de l'arc de Marius ! quelle différence dans mon sort ! J'allais épuiser toutes mes ressources et mon dévouement pour devenir le jouet d'une ingrate, le mari d'une courtisane, le père légitime d'un enfant qui n'était rien pour moi !

Beaucoup de personnes eussent ajouté une foule de réflexions, philosophiques Mais Candinard ! il n'en eut pas le temps... Au bout de la voie Appienne qu'on s'occupait à déterrer, il remua de sa canne des détritus de marbre et de porphyre amoncelés; et il trouva deux lacrymatoires en

verre qu'il lui fallut acheter pourtant, afin d'avoir le plaisir de les emporter avec lui... Et en les emportant, il aurait pu les remplir avec tout ce qu'il versa de larmes de joie! Nous ne saurions finir mieux que sur ce touchant tableau, permettez que nous finissions l'histoire d'un homme attardé!

V

UN FAROUCHE VOISIN.

Certain grand personnage, tout frais arrivé de l'Inde à Paris, y faisait sa première promenade.

Certain personnage... façon de parler qui exprime l'incertitude où je suis si c'était un ambassadeur du Népaul ou de Siam, un prince d'Oude, un Rajah des Sikes ou de Lahore... Nous en voyons tant de ces grandesses Indiennes à présent ici! — Mais peu importe...

Ce qui importe et ce qui est bien avéré, c'est que l'illustre asiatique s'était fait amener, pour sa visite dans l'illustre capitale, un truchement appelé de ses noms et prénoms Charles Borromée Hermollet.

Ils parcouraient donc ensemble ces quartiers que bouleversent depuis quelques années la pioche et le marteau; si bien qu'on y taille des rues et des places, de même manière

qu'un affamé pratique des brèches et enlève des tranches dans les profondeurs d'un pâté.

Ils arrivaient en perspective d'un vaste immeuble en démolition. Les murailles éventrées laissaient apercevoir une foule de petites cavités symétriques et juxtà-posées, qui présentaient au regard, entre quatre cloisons, des orifices variant de cinq à six mètres de large sur trois de haut.

L'Indien avait eu pour lui et ses gens, des palais gigantesques, de spacieux jardins. Il avait vu, et plaint du fond de l'âme, des Faquirs ou Derviches qui, logés par milliers dans des pagodes immenses, y trouvaient une part de soleil, d'espace et d'air bien autre que celle-ci. Il entendait vanter les splendeurs de la capitale Européenne, ses charmantes habitations, et il savait être dans un quartier de luxe!.. Il n'imagina donc pas qu'il fut possible à des êtres raisonnables et intelligents, dit-on, de se restreindre à occuper ces cases étroites, sans aucun souci de leur exiguité incommode et malsaine; et cela, en toute liberté d'action, par choix, par goût, avec un gros chiffre de dépenses, et une forte somme de vanité. Il ne sut conjecturer qu'une seule chose, c'est que des humains ne pouvaient vivre là-dedans, sinon pour s'être livrés au crime et par manière de châtiment. Il avait ouï parler d'un système de prison nouveau, rigoureux, terrible.

— Ah! c'est une prison... prison cellulaire, ceci? dit-il à son guide et traducteur.

Borromée ne s'attendait à rien de semblable. C'est pourquoi notre mot cellulaire et celui de prison mélangés tout d'un coup à des paroles indiennes, ne lui offrirent rien de

perceptible pour l'oreille, d'acceptable pour l'esprit... En un mot, il ne comprit pas.

Mais, rempli de déférence envers le haut personnage, il craignit de lui faire répéter sa phrase ; et même, par une complaisante politesse, il voulut répondre à sa question qui tenait de l'affirmative, affirmativement.

Plus tard, Borromée se ressouvient... Le sens le frappe... Des scrupules le saisissent. — Trop tard ! La promenade était finie, et sa dernière salutation venait d'être adressée au noble Indien, rentré chez ses femmes.

Il ne pouvait maintenant, il n'osait réparer ce fâcheux mal entendu. Il prévit qu'au premier moment éclaterait la révélation de l'erreur... Funeste erreur ! qui, sans aucun doute, ferait taxer d'ignorance une distraction. Il se crut un interprète déshonoré ! Il en frissonna de tout son corps !...

Et il sortit d'embarras par une détermination soudaine, fruit trop hâtif de ses scrupules exagérés, de sa timidité puérile.

En effet, mandé à l'hôtel du prince pour un assez bon nombre de matinées subséquentes, il s'arrêta au parti de ne plus y retourner, et d'avance, il en fit part et ses excuses.

Tout le monde va s'écrier : quelle faute ! quelle lourde faute !

Si encore, pour la prévenir, le hasard propice avait conduit un peu plus tôt sur le chemin de Hermollet, deux de ses bons amis qu'il rencontra à vingt pas de son domicile, et auxquels il raconta sa mésaventure ainsi que son dernier acte, qu'ils blâmèrent l'un et l'autre à l'envi !... Mais déjà

le commissionnaire du carrefour voisin. — (Oui!... Borromée avait cherché, trouvé et nanti un exprès de sa missive, par égard pour l'Indien, l'homme aux cinq cents esclaves; et pour qu'il fût informé plus vite que par la poste, levée du soir!...) déjà le commissionnaire, dûment payé, venait de partir, sa dépêche en main, lorsque les échos de la rue de Vaugirard commencèrent à retentir des exclamations suivantes :

— En voilà un homme primitif! En voilà une sottise perlée, observait chaudement l'avocat son ami! Morbleu! est-ce qu'on manque des occasions si rares de gagner cinquante louis! Jamais! Il faut retourner chez l'Indien, tout bravement, et lui dire la chose, comme elle s'est passée. Où est le déshonneur pour un interprète de ne pas saisir au parler tous les mots d'un vocabulaire Indou? Mon cher, on argumente de la diversité et du nombre infini d'accents, de dialectes et d'idiotismes. On fait l'aveu de son erreur... mais non sans citer l'exemple de tout ce que nous avons pu voir de drogmans assermentés ou royaux, de professeurs même, incapables de s'entendre avec des naturels du Japon ou des frères Siamois!

— Il n'est plus temps, la lettre est partie, répondait Borromée.

— Non pas! Il est temps encore, ripostait l'avocat : et c'est ce que tu vas voir!...

Il partit comme une flèche. Il courut et jeta un coup d'œil scrutateur là où devait être demeuré le commissionnaire, selon toute vraisemblance.

Effectivement, sur un comptoir, derrière l'enseigne du *Bon-Coing*, tremblaient quelques gouttes de vin bleu au

fond d'un verre... mais l'homme porte-dépêches avait disparu. — C'était une promptitude hors ligne, en vérité!

L'avocat ne se tenait pas pour battu néanmoins. Connaissant la diligence accoutumée de ces braves gens, lorsqu'ils entendent vibrer dans leur poche la monnaie du bourgeois qui les a chargés d'accomplir une course longue et urgente, il comptait bien rejoindre, devancer et ramener avant peu l'émissaire de Borromée... Et pendant qu'il agissait, son condisciple, le casuiste philosophe, reprenait à son tour le dialogue :

— Quelle puérilité! quelle gaucherie! On n'avoue rien, si l'on n'entend rien avouer, mon cher. On affirme que, dans le moment, le passage de nombreuses voitures... (Eh! quand ne passe-t-il pas une foule de voitures, là où vous étiez?..) on proteste que leur bruit a couvert les paroles du prince... Ou bien, que les oreilles vous ont tinté... comme on dit proverbialement chez nous. — Et de fait, elles ont pu bourdonner à toi et à lui, tantôt; car nous avons parlé maintes fois de vous deux. — Tu hoches la tête? Il te faut d'autres moyens? En voici, mon brave! et des meilleurs... Chacun sait que le génie oriental aime à prodiguer méta-métaphores et hyperboles. J'en vois dans la Bible cent et cent mille exemples, à mon choix : — « Le cou d'une femme est une tour d'ivoire. — Le ciel est une tente clouée avec des diamants! » Eh bien! une maison de Paris, ne se peut-elle comparer, style oriental, et par une fine fleur de rhétorique indoue, à un casier où chaque personnage humain vit dans sa logette, isolé, sequestré, ni plus ni moins que si la chambre était cellule, et l'immeuble prison? — Or donc : prison cellulaire! Tu peux retourner dire à

ton Rajah que tu l'as entendu et saisi parfaitement. Tu n'as pensé voir dans sa phrase qu'une observation délicate sous une image pittoresque, hardie, pleine de profondeur... Va! pour l'honneur de sa propre sagacité, il ne te démentira pas; au contraire, il t'en saura gré!

— Que de belles ressources après coup! disait Hermollet pour toute réponse; mais tout cela n'est pas à mon usage. N'en parlons plus.

Alors revint l'avocat. Il offrait à Borromée de se transporter rapidement, rue de Rivoli, chez le prince Indien, et d'aller reprendre sa dépêche jusque dans les mains du suisse, des valets, du majordome, des esclaves... et du destinataire au besoin!..

Borromée ne voulut rien entendre... Sur quoi, les deux amis le quittèrent avec un certain dépit, non sans lui dire tour à tour.

— Allons! sois franc. Conviens que tu as quelques motifs de préférer une station paisible dans ta chambrette, à de longues promenades ornées de jolis bénéfices, en compagnie de l'étranger.

— Avoue la main sur la conscience, avoue sans façon que notre zèle te désoblige; et que, dans ta maison, entre tes livres et ta croisée, tu trouves des attraits que tout l'or du Bengale ne vaudrait point.

Paroles perdues! — Hermollet rentra chez lui, haussant les épaules avec un simple sourire pour toute dénégation!..

Mais il y avait un monsieur qui venait de traverser la cour, et qui, avant de mettre le pied dans la rue, grommelait on ne sait quoi, d'un air courroucé. N'étaient-ce donc

pas paroles perdues pour tout le monde que celles des deux amis?..

Cette anecdote racontée, anecdote qui nous semble mieux faire ressortir le caractère de Borromée que si nous l'eussions curieusement détaillé ou dépeint, nous n'avons pas besoin d'ajouter que, à la manière des esprits timorés, il s'arrêtait spontanément aux résolutions en quelque sorte négatives, et faisait moindre état des conseils, lorsqu'il fallait plus de démarches, de combinaisons et de dérangements pour les suivre.

Ces conseils, du reste, auraient heurté leur initiative contre l'impossible... La lettre n'arriva que le lendemain matin à l'hôtel du prince, et le commissionnaire n'y parut aucunement. Ce brave homme, il avait bientôt jugé le parcours trop long, et confié la dépêche à la boîte d'un bureau voisin. Avoir bu deux bonnes rasades et conserver encore un petit bénéfice pour la soif prochaine, le tout, au moyen d'une course de cinq minutes et d'un timbre de dix centimes. C'était industrieux!... Ainsi thésaurise certaine espèce de gens!

Pour ce qui est de Borromée, il vous est facile à présent de concevoir comment avec une instruction forte et la connaissance des langues principales du Levant, (rare et lucrative spécialité), il n'en végétait pas moins dans la non fortune, à vingt-huit ans sonnés.

Et voilà comme, dans une maison retirée, il habitait au cinquième deux des plus modestes cases; et comme, dans la compagnie de ses livres ou manuscrits, il se trouvait très-passablement heureux.

Malgré l'abstraction et la solitude où il renfermait sa

vie, il n'était pas jugé insociable, par le voisinage. On devinait l'homme réservé, laborieux et songeur. Les personnes des étages supérieurs le disaient quelque peu sauvage : mais dans l'opinion des gens comme il faut, locataires des étages inférieurs, il n'était que parfaitement convenable.

Convenable !.. Il semble en effet que, soit désir de sauvegarder cette indépendance absolue au milieu de la foule, qui est le privilége de la capitale, et que vainement, la province désirerait partager ; soit habitude d'un fait entré, de longue date dans les mœurs, les mœurs qui chez un peuple dominent et remplaçant même la loi ; il semble que ceux qui s'accommodent de vivre ainsi soient la grande majorité... Et cela doit être, puisque le fait subsiste et que rien ne paraît devoir le modifier.

Le corps social cependant est un grand ensemble organisé, où, de même que, dans le corps humain, il y a un liquide précieux destiné à ce que le jeu des fibres, des os et des muscles se produise sans qu'ils viennent à se gêner ou attaquer mutuellement ; ainsi, fût-il généralement accepté de s'isoler l'un de l'autre, tant que nous sommes réunis et rapprochés par le défaut d'espace, il doit toujours y avoir entre nous quelque chose pour éviter l'effet des contacts rudes et anguleux : c'est-à-dire, les bienséances, les procédés. Et celui-là manque à ces égards réciproques, nécessaires dans un entourage restreint, qui, ne tenant pas compte des autres, devient comme une pierre d'achoppement, et apporte des entraves ou mouvement naturel d'affinité.

Tel était le rôle de Manuel Valles dans la maison, rue de Vaugirard, où il résidait lui trentième locataire, au quatrième étage, plus un entresol, vis-à-vis le logement

de Borromée, à l'autre extrémité d'un couloir assez large, en manière de palier. Occasion funeste de se voir, quand c'est pour se déplaire !

Manuel Valles ! ce n'était pas seulement un sauvage, au dire de tout le monde, mais un farouche voisin, celui-là !

On a souvent reconnu ceci de fâcheux pour les hommes timides, que, taciturnes, et si j'ose ainsi parler, recoquillés dans leur crainte des autres, il n'excitent, à première vue, que médiocre sympathie. Le malheur est qu'ils ne peuvent arborer sur leur chapeau, même lorsqu'il le soulèvent pour vous rendre honneur, que cette crainte est seulement réserve et non fierté!.. Il y a, de plus, chez les gens d'humeur répulsive, ce côté détestable, qu'autant on se donnerait de soins bénévoles pour ne pas les froisser, autant presque toujours, on se trouverait proche d'arriver au résultat inverse de ses pacifiqucs intentions.

A cette raison, qui est la loi commune, ajoutez une conjoncture toute spéciale, et de fraîche date, que ne soupçonnait pas notre excellent Borromée, et que Manuel gardait inexpliquée en lui-même, ainsi qu'un germe enfoui... Et de là, tirez sur eux cet horoscope, que s'ils sont réunis par le hasard, ce n'est pas sous des constellations amies !

Les deux voisins s'étaient croisés çà et là dans la rue, très-rarement dans l'escalier, où ils s'évitaient le plus possible, ne se saluant pas... Jamais ils ne s'étaient vus dans le monde, lorsqu'un jour leurs propriétaires, industriels riches et bien posés qui logeaient à Montmartre, donnèrent une soirée où ils voulurent que rien ne manquât ; rien, pas même le concert avant la danse. Usage importé de la cour, et du meilleur ton.

Borromée, qui avait l'avantage d'être de leur connaissance personnelle, fut engagé. Il se transporta de bonne heure sur la montagne célèbre jadis par le culte de Mars et le sang des martyrs ; depuis, par ses moulins et son télégraphe ; par son Château-Rouge, à l'heure qu'il est.

Là, devaient se rendre aussi deux artistes musiciens : l'un, celui que nous connaissons déjà sous le nom de Valles ; l'autre, une demoiselle pianiste, femme d'un talent réel, mais ignoré dans la multitude... je dis la multitude des pianistes qui nous inonde aujourd'hui.

Le programme était que Valles chanterait deux grands airs et autant de romances. La pianiste devait l'accompagner d'abord, et finir par un solo brillant.

Le chanteur apparut chez son propriétaire avec l'exactitude d'un homme qui sait bien qu'on le mande, et non pas qu'on le prie. Il arriva donc plus tôt que les autres... Trop tôt, dirons-nous ; car il se trouva faire tout seul une longue pose dans le salon. Copistes lourds des manières du beau monde, les maîtres du logis n'avaient ni le temps ni l'envie de se gêner pour lui. Ils lui faisaient durement sentir qu'à part le moment où il devrait amuser les autres, il ne compterait pas à leurs yeux, étant convié, non pour lui-même, mais pour sa voix. Il enrageait dans sa fierté de Catalan ; mais 25 francs devaient être le prix de la soirée ; et lès jours étaient bien rares, où Manuel rapportait à son ménage 25 francs !

Notez en effet que Manuel avait une femme qui, par une conséquence directe de ce qu'elle ne possédait ni la voix, ni le doigté d'une virtuose, ne figurait point dans la réunion de Montmartre avec son mari.

Ce détail donné, nous reviendrons sur l'intérieur de Valles quand il sera temps; et toujours, il faut le dire, toujours assez tôt !

A la suite d'un groupe de dames rivalisant de morgue et de prétentions, la demoiselle pianiste arrivait. Sur la porte aux deux battants grands ouverts, un domestique avait charge d'annoncer : le comme il faut suprême était le rêve et l'étude perpétuelle de cette maison... Si donc le domestique, pendant qu'il entrait huit personnes, ne jeta aux oreilles de l'assemblée que sept noms, ce fut parce que l'artiste se glissa dans le flot, inaperçue et effacée. Tactique vraiment adroite ; car, elle aussi, qui venait là moyennant salaire, elle ne prétendait point qu'on fît résonner les lambris d'une appellation plus ou moins sonore, mais qui fût tombée au milieu de l'assistance, sans obtenir de personne ni attention, ni politesse.

Cinq minutes plus tard le nom de Borromée Hermollet retentit.

Ce fut le dernier, par ce motif que l'on commença le concert ; et qu'en l'honneur de la musique, il y eut défense d'annoncer.

Les personnes n'étaient pas encore bien assises, le silence bien complet, lorsque Valles attaqua son premier grand air. Pour arriver à être entendu, il fit, pour ainsi dire, force de voix.

Très bien ! mais pourtant cela n'est pas sans écueils, quand le salon se trouve, comme ici, bas d'étage et de médiocre étendue. Les assistants se regardèrent stupéfaits... La demoiselle qui accompagnait Manuel se recula par soubresauts, en femme épouvantée.

Le chanteur comprit, heureusement !

En effet, si les vitres ne se brisèrent pas, elles frémissaient et tremblaient. Si l'auditoire, peu dilettante, ne s'effarouchait point à s'entendre régaler d'un bruit pareil, on eût dit que le trouble gagnait les Echos de la salle entière ; car les uns semblaient fuir ; les autres se confondre, déconcertés, abasourdis, éperdus...

Et alors, soudainement, Valles se modéra.

Mais les soubresauts de la demoiselle pianiste n'étaient pas encore près de finir.

Au début, Manuel, en lâchant toutes les brides à son organe sonore, avait ralenti la mesure ; maintenant qu'il atténuait le son, il tendait, par contre-coup, à presser le mouvement. L'accompagnatrice ne le suivait pour ainsi plus... Mais en revanche, elle le dénonçait aux yeux du public avec maints tressaillements et regards de suppliciée.

Il est juste d'observer à la décharge de Valles, comme musicien, que l'impatience le gagnait fort, au sujet de cette pantomime ; et qu'elle ne contribuait pas mal à hâter sa course vers la fin du morceau.

Il ne l'acheva point...

Tout d'un coup, la jeune pianiste s'interrompt, prenant des airs de biche aux abois, de sensitive en crispation ! Pour être consciencieux, ajoutons qu'il y avait, chez elle, beaucoup de factice désespoir. Se croyant faite pour un plus haut rôle que l'accompagnement, désireuse de ne rien assumer dans la responsabilité d'un insuccès partagé, elle coupa, vers la strette, le grand morceau de Valles, et lui fit d'aigres reproches pour n'avoir pas, au moins, pris la peine

de réclamer une sorte de répétition préalable. Sur ce, vifs pourparlers entre les deux artistes sous le manteau de la table d'harmonie; et, de la part des invitants, murmures de moins en moins dissimulés sous le mantean de la cheminée.

L'amphytrion vint faire entendre à Manuel qu'il était probablement un peu enrhumé, et qu'une simple ariette d'opéra-comique ou une romance sans prétention seraient beaucoup mieux son fait.

En réalité, c'était un double malheur de nature chez Valles, que son âpre voix et son âpre caractère. Dans son organisation, ces deux choses si diverses avaient souvent des correla tions et des influences secrètes, mais invincibles. — Rude et caverneux chanteur, sombre et récalcitrant esprit, c'était bien l'homme tout d'une pièce — Mais peut-être eût-il mieux valu pour lui n'avoir ni baryton puissant et rétif, car il n'eût pas fait de la musique son état, ni cette susceptibilité bilieuse qui s'exaspérait de tout et de rien, car il n'eût pas autant souffert au bruit dc la mé-méchante musique sortie de son gosier... Réaction triste, à laquelle l'homme doué d'un placide béotisme ou d'un amour-propre invulnérable ne fut jamais exposé.

Bref, la mauvaise humeur serrait son larynx, elle étouffait le timbre, elle assourdissait la note, et il chantait plus mal que de coutume : et puis sa mauvaise exécution l'irritait : alors, des sons rocailleux, indisciplinés, stridents, se choquaient avec d'autres, éteints, éraillés gutturaux... Le caractère gâtait la musique : la musique gâtait le caractère. C'était un déplorable cercle vicieux !

Déjà l'accompagnatrice venait de s'échapper dans l'auditoire; et l'auditoire silencieux attendait, comme un jour le

Grand roi avait failli attendre, fort impatiemment! Manuel donc, avec un certain espoir de réhabilitation, vint se mettre au piano.

Après quelques modestes préludes, il fit résonner deux ou trois accords, et chanta. Ce qu'il eut l'idée, l'idée fâcheuse de chanter, c'était la tendre prière de Guillaume Tell à son fils, lorsqu'il lui recommande immobilité et confiance devant la flèche paternelle, sous la pomme du tyran Gesler. Un des plus difficiles morceaux de Rossini.

Oh! que de pommes seraient tombées autour de Manuel s'il l'eût risqué devant un parterre de province. Oh! que de bruits murmurants coururent dans l'assistance, bruits semblables à des sifflements de flèches empennées ; bruits sur lesquels il aurait bien voulu se méprendre, si quelqu'un autre que les amours folâtrant sur la pendule avait porté carquois.

Mais ce fut Valles qui lança vers l'assistance un coup d'œil équivalent à deux flèches; car tandis que, pour reprendre haleine et sang-froid, il redoublait sur le piano une longue ritournelle, du fond de l'assemblée un applaudissement s'éleva, aussi bruyant que solitaire... L'énergie de ce bravo intempestif parut au musicien la plus flagrante dérision!

Il cherche le coupable : il aperçoit Hermollet, qui battait encore des mains vigoureusement, héroïquement.

Hermollet, voisin charitable, mais peu connaisseur en musique; Hermollet qui avait en mémoire plusieurs beaux passages dont, quelquefois, il avait pu jouir par une embrâsure de porte ou de croisée, et qui, par bonté d'âme, les sous-entendait parmi les écarts de la présente exécution;

Hermollet, qui n'avait eu d'autre pensée qu'un désir d'encouragement, était à cent lieues de croire que, dans la tête de l'artiste, son bravo fit naître et germer tout l'inverse de ce qu'il avait imaginé. Sa stupéfaction aurait été énorme de l'entendre murmurer à part lui un *pordios!* et un *caramba!* suivis de cette phrase : — « Autant me dire : picaro! nous en avons assez. Taisez-vous! »

Rencontre singulière, au surplus! Un accord vigoureusement plaqué du musicien, et les bravos énergiques de Hermollet produisirent chez la maîtresse de maison l'effet d'un signal voulant dire : Il suffit!

Elle se leva donc, s'approcha du piano, estimant que c'était-là une finale régulière, et fit à Valles un remerciement à double face :

— Nous vous sommes très-obligés, monsieur; mais vous êtes un peu fatigué.

Ces mots furent suivis d'une courte révérence.

Manuel, délivré de peine par cette méprise, s'en fut chercher dans une embrâsure le voisin Hermollet; et s'il était disposé à lui rendre grâces, certes à l'aspect de son visage contracté, on ne l'aurait guères pu croire. Mais il ne le retrouva pas dans le salon, et il parut en résulter qu'un nuage plus lourd assombrit son front.

Cependant, la maîtresse du logis ramenait au piano la demoiselle, qui se releva bientôt, d'accompagnatrice médiocre, à l'emploi de soliste fort honorable. Le musicien voulut bien applaudir comme tout le monde. — Elle lui en sut particulièrement gré, et se piqua de le lui faire voir.

Soufflé par elle, le monsieur qui recevait s'approcha de Manuel pour lui rappeler qu'il s'était trouvé à une matinée

musicale où il avait chanté un morceau gai, tout à fait dans sa voix; il le pria de rechercher dans sa mémoire, et pour l'y aider, il essaya de dire un mot qui finissait en *lou*.

— Ah! oui, ajouta son épouse, intervenant: le postillon...

— De M'ame Ablou. C'est cela. Dites-nous cette chanson, pour notre bouquet, pour votre triomphe.

Leurs souvenirs étaient trop à sa louange... Inutile de s'en défendre! Impossible de s'y dérober!

Don Manuel Valles avait-il chanté jamais le postillon de M'ame Ablou?

Oui, mon Dieu! dans sa première jeunesse. Mais depuis...

Depuis, la chansonnette lui faisait horreur: le genre bouffon lui semblait un outrage à ses moyens.

Cependant la virtuose pianiste s'offrait à venir accompagner. Déjà elle frappait la mesure avec entraînement... Déjà même l'amphytrion faisait résonner toutes les clefs, chaînes et bijoux dont il était orné, en guise de grelots. — Manuel s'avance...

Voilà donc un homme de trente-deux ans, haut de cinq pieds et demi, passablement obèse, qui s'assied à revers de sa chaise, l'enfourche; et, tenant le dossier des deux mains, fait rebondir par soubresauts cadencés toute sa personne agitée sur le siége immobile... La belle invention! Et comme cela vous représente avec grâce l'exercice du postillon sur sa monture qui trotte, qui toujours trotte, avec un bruit de cuivre tintant et de fouet aux claquements sonores! La belle invention!

Et dire que cette chansonnette a trois longs couplets, et

que durant ces trois longs couplets, il y a nécessité que le même sautillement accompagne, suive et accentue musique et paroles! Quel supplice!

Et alors surtout que celui qui était là piétinant, haletant, martelant son organe et son geste, s'indignait tout bas de cette mimique burlesque, souffrait mort et passion dans son orgueil d'hidalgo, et dévorait avec peine une colère mi-partie des bourrasques passées, mi-partie d'anxiétés actuelles... Ah! savez-vous, savez-vous bien que c'était à en mourir!

Je n'entends pas ici enter une histoire sur une histoire... Mais en quatre mots, j'avais un camarade, pauvre surnuméraire qui, pour obtenir protection et gagner son avancement, c'est-à-dire le pain de sa femme, se trouva heureux, un soir, d'être engagé chez un sous-sécretaire d'État avec prière de dire quelques chansonnettes-charges devant son ministre.

La vogue était à celle du Postillon. Il crut devoir la chanter... Dans le mois, il cracha le sang, et dans l'année, nous suivîmes son convoi. — Je déclare cependant qu'il était léger d'embompoint, et sans autre peine morale que l'humiliation passagère de se réduire à cette caracolante pantalonade... Mais j'avoue qu'il était faible de poitrine, et qu'à la gracieuse prière de son Excellence, on l'avait fait bisser.

Pour Manuel, loin, bien loin de lui crier bis, la compagnie, les dames surtout, avides de quadrilles et impatientes de *Mazurques*, trépignaient, sautelaient, — comme si elles eussent été au service de M'ame Ablou, — avec des frétillements de jupes et des frôlements de soie qui n'avaient rien

d'aimable, selon lui. Avant le dernier refrain, la voix du chanteur, trop volumineuse pour cette succession de saccades, arriva, de contrainte en contrainte, d'irritation en irritation, à fléchir dans son gosier. Une toux vive et tenace survint... Ce fut l'accompagnatrice qui eut l'obligeance de terminer le couplet sous forme de canda fuguée... On applaudit.

Si quelqu'un avait demandé à Valles, comme dans certains jeux innocents. — De trois choses en aurez vous fait une? De trois chants commencés en achèverez-vous un! — Il se fût trouvé obligé de répondre en conscience... Non!

Mais on avait applaudi, et de bon cœur. — Donc, il s'en alla, satisfait d'être applaudi; plus satisfait de passer du salon dans la pièce prochaine.

Qui donc, qui l'attirait dans la pièce prochaine? — Nous le dirons tout à l'heure; mais il faut constater auparavant que, de l'entrée de la chambre où les joueurs étaient attablés, Manuel, ayant jeté sur chacun d'eux un regard investigateur, sentit par tout son corps un frémissement nerveux, et qu'une rougeur de pourpre envahit subitement le fond mat de sa pâleur digne d'un Espagnole.

Espagnol, dis-je, après avoir dit hidalgo, bien que je vive en une certaine horreur des pléonasmes... mais, en France, n'avons-nous pas établi proverbialement, que ces deux titres ensemble, représentent l'homme *extrà* jaloux, et farouche *nec plus ultrà*.

Que ceci me serve de transition pour en venir à ce qui concerne madame Valles, demoiselle Claudine de Vaureix, née entre Aubenas et Pezenas.

En qualité de femme jeune et jolie, de française et de

provençale, la senora était passablement éveillée, et ne manquait ni de liant, ni de coquetterie : premier motif de soupçon pour un époux ombrageux. Parmi les voisins qu'il ne saluait pas, — et réciproquement, — plusieurs, au contraire, s'inclinaient et faisaient politesse, lorsqu'ils se croisaient avec madame Valles. Dans le nombre était Borromée.

Il y avait plus : casanier par suite de ses occupations, il était généralement retenu près de sa fenêtre pour déchiffrer des manuscrits difficiles ou copier des arabesques orientales. Comme madame Valles, au même angle de la cour, menait la même vie sédentaire, auprès de sa croisée, courbée sur des travaux à l'aiguille ou au métier, ils ne pouvaient manquer de se voir, de se regarder. Ils devaient même avoir conçu dès longtemps cette sorte de sympathie que l'on prend à son insu, entre travailleurs qui se décernent une réciproque estime, en vertu de leur assiduité.

De là, premier grief aux yeux de Manuel; et puis, deuxième grief : Hermollet, pour aider à sa vue, étudiait fréquemment une loupe à la main ; loupe qui semblait au jaloux espagñol un audacieux lorgnon.

Du grief à la colère, du soupçon à la tyrannie, il ne connaissait ni intervalle, ni rémission. Madame Valles était donc parfois maltraitée en paroles, et toujours enfermée rigoureusement.—Cet excellent Borromée ! comme il se serait éloigné de bon cœur de la chambre qui regardait celle de la senora, et relégué dans son autre pièce, adossée au fond de l'appartement de la jeune prisonnière : comme il se serait volontairement privé de son jour du midi, de son soleil qu'il aimait ou de ses lectures au microscope, s'il avait pu croire, soupçonner, que, derrière l'épaisseur de

cette muraille, on souffrait à cause de sa présence ! — Mais il était si humble ! Comment s'en fût-il douté ? — Mais la pauvre dame était si innocente de toute mauvaise pensée !... Mais l'Espagnol était si fier ! Rien qui pût laisser apercevoir le secret de cette jalousie, de cette séquestration !

Là en étaient les choses, rue de Vaugirard.

A Montmartre, voici comme s'en manifestait le contre-coup.

Manuel avait mis à profit les intermèdes que le piano venait de remplir, pour se livrer à plusieurs observations. Depuis un certain laps de temps, Borromée cessant de figurer parmi les invités qui garnissaient le salon ou les tables de jeu, il avait eu à cœur de ne point borner là ses reconnaissances. Il poussa donc jusqu'à la salle à manger transformée en vestiaire, et jusqu'à l'antichambre où se tenaient les gens de service. — Hermollet n'y était pas...

Aussitôt, il s'imagine que le voisin a dû faire subitement faux-bond à la soirée, pour courir chez lui, en voiture; qu'il a saisi l'occasion de rencontrer, courtiser, pervertir madame Valles toute seule dans son logis, ayant la certitude que M. Valles est retenu à Montmartre inévitablement.

Inquiet de cette pensée, il cherche autour de lui une bonne et naïve physionomie de valet ou de femme de chambre, afin de lui adresser les questions suivantes :

— M. Hermollet, un petit monsieur de trente ans à peu près — Ici, description et signalement du personnage. — M. Hermollet ne serait-il pas sorti ? Depuis quand ? Aurait-il demandé une voiture ?

A ce moment, singulier hasard ! il entendit dans la salle

de jeu, appeler : Monsieur Hermollet! Monsieur Hermollet!

Valles se retourne : il regarde. — C'était un joueur d'écarté qui, après avoir tenu dix-sept fois consécutivement, ne trouvant plus d'adversaire, venait de faire le compte de l'argent gagné, et cherchait Borromée pour lui remettre dix francs, c'est-à-dire le fruit d'un premier enjeu qu'il avait laissé sur la table verte en pariant de ce côté.

— M. Hermollet... Je crois... il me semble qu'il est parti depuis assez longtemps, dit Manuel à tout risque.

— Pas possible! Il m'aurait bien tout au moins redemandé sa mise.

— C'est que, sans doute, il ne s'attendait pas... répondit Valles, il ne se croyait pas dans une veine à gagner.

— Pourquoi?.. Je m'y sentais en veine moi... pour nous deux!.. Mais l'argent dont je parle, c'est avant tout la moitié de sa bourse que je lui avais empruntée, ayant oublié la mienne.

— Je m'étonne, monsieur, hasarda l'Espagnol, qu'il ne soit pas resté. Il habite tout près de moi... fort loin d'ici... Et nous aurions pu prendre, à frais communs, une voiture.

— Ah! c'eût été au mieux... Il n'est pas riche... surtout avec le peu que je lui ai laissé tout à l'heure, trois francs au plus... Enfin, je lui paierai cela demain avec usure.

Manuel ne prenait pas avec autant de légèreté l'absence de son voisin. Il retourna au vestiaire, demanda son chapeau; et, le posant sur sa tête, il partait déjà...

Par aventure, la maîtresse du logis passait alors, ayant donné quelques ordres.

— Vous êtes pressés Monsieur? Vous avez affaire à votre théâtre, dit-elle par manière d'acquit?

— Non, madame... Je me sens indisposé... tout à fait indisposé.

Elle le regarda, et en crut sans difficulté la contraction de ses traits et sa pâleur extrême.

— Malade!.. C'est visible, répliqua-t-elle indifféremment. Ah! tant pis... Tant pis.

Et aussitôt, elle tourna les talons.

La réplique était d'un sans façon cruel. Qu'il fût malade, cet homme gagé pour amuser, et qui n'a pas su le faire, où pouvait-être l'intérêt pour elle? C'est à peine si elle lui épargna, pour cause d'indisposition, un mot qui lui fît entendre qu'il avait médiocrement gagné son salaire!

Mais déjà Valles est au bas des montées. Il croise, il heurte, il coudoie sur le seuil de la rue un monsieur qui rentre précipitamment et laisse la porte ouverte... Il faisait très-sombre, et ce fut par ressouvenir seulement que l'Espagnol reconnut en lui M. Hermollet. — Heureusement, en vérité! Car il était capable de l'apostropher de la plus brutale façon.

Il rentra chez lui toujours courant; courant aussi vite qu'une voiture de louage, au moins! Il présumait trouver sa femme dans un désordre, un trouble délateurs. Rien de pareil. La porte était fermée à clef. Il avait la clef en poche. Madame ne pouvait ouvrir... Mais une croisée n'était qu'à demi close; car il fumaitd ans la chambre.— Une croisée entre-baillée! Oh! là dessus, il lui passa dans le cerveau plusieurs idées saugrenues d'escalades ou d'échelles de soie. Il pénétra chez lui... Comme il n'était pas moins silen-

cieux que tourmenté. Madame pensa bien faire de lui demander s'il n'aurait pas eu la faiblesse de jouer, le malheur de perdre. Tout d'abord, aucune réponse; et puis, ces trois mots tout secs :

— J'ai mal chanté.

Cependant, voici quelle cause avait amené la disparition de Borromée ; cause bien mieux qu'innocente, méritoire ! Il s'agissait d'une femme... mais d'une femme de soixante-dix ans...

Dans un fauteuil du salon se trouvait assise une personne comptant, — (soit dit pour éviter le pléonasme,) — quatorze lustres. Elle surveillait une nièce à elle, jeune encore qui scotichait, soit ; mais qui avait défense positive de valser. La vieille dame ne pouvait bouger de son poste, où la tenaient également claquemurée le tourbillonnement des valseurs et la responsabilité du devoir ; mais il faisait chaud, et la pauvre femme n'avait point son éventail... Cependant elle était sortie de chez elle munie de son instrument, précieux dans la circonstance, précieux même par les ciselures en ivoire et les camaïeux brillants dont il était orné. L'avait-elle oublié dans son manchon relégué au vestiaire? Cette question la préoccupait d'une façon trop vive pour qu'elle n'en demandât pas la solution à quelque Monsieur obligeant, de sa connaissance...

Le premier que le hasard conduisit près d'elle, ce fut Borromée. Il s'empressa de satisfaire au désir de la dame de soixante-dix ans, comme si elle en avait eu vingt-cinq.

Après avoir couru au vestiaire et passé en visite quarante-sept manchons, il reparut les mains vides et porteur d'un : — Non Madame... — qui centupla les inquiétudes

de son interlocutrice... L'idée lui vint bientôt qu'elle avait laissé tomber son éventail en chemin. Comme elle ne demeurait pas loin ; c'est-à-dire, la première rue à gauche, la neuvième porte à droite, — (toujours dans Montmartre bien entendu), — elle pria Hermollet de pousser la complaisance jusqu'à s'en aller pas à pas, chez elle, non sans examiner en route s'il ne rencontrerait pas sur le pavé ou sous un coin de trottoir l'éventail égaré.

Hermollet fut assez aimable pour se charger de la corvée immédiatement.

Il marcha avec toute la lenteur voulue, regardant toujours à ses pieds.

Soins superflus !

Il arrive, il monte, il sonne. La servante qui se couchait, le prie d'attendre sur le carré qu'elle se soit r'habillée, pour ouvrir. Elle y emploie dix minutes. D'autres auraient perdu patience !..

Entre-baillant à la fin la porte d'entrée, elle dit :

— Voilà : — et passant, avec l'objet, une main, puis un avant-bras ; un gentil profil à la suite, elle referma, non sans quelque lenteur.

D'autres auraient moins respecté le huis-clos, ils auraient désiré, probablement, voir la main, le bras, la figure !..

Borromée vit et attira l'éventail ; pas davantage. — Et aussitôt, joyeux que la perte se transformât pour la dame en un simple oubli, il quitta la soubrette de vingt-cinq ans, comme si elle en avait eu soixante-dix, et rapporta l'objet, courant, haletant, triomphant du succès.

O complaisance primitive ! ô naïveté de l'âge d'or !..

Et voilà l'homme qui tourmentait le sommeil de Valles sous la forme d'un Lovelace, pareil à un incessant cauchemar !

Cependant, il faut être juste envers tout le monde... Sans les commérages et les suggestions malignes de plusieurs personnes, Manuel eût été moins travaillé de craintes chimériques. Mais, parce qu'il rentrait du théâtre chaque nuit, le dernier de la maison ; parce qu'il avait le malheur de troubler ainsi le repos des concierges, les concierges le détestaient. Parce que les concierges, le détestaient, ils saisissaient toujours l'occasion de lui glisser à l'oreille quelques mots perfides. Exemple :

— Madame? ah! oui... Madame est chez elle...

Comme si Madame fût sortie ; et, depuis peu, rentrée.

— Faites attention dans les escaliers. Nous avons éteint tout à l'heure... Et M. Hermollet y rôdait tout à l'heure à côté de sa porte.

Sous entendu : autour de la porte de madame Valles.

Parce qu'il n'est femme qui ne soit, en outre, prompte naturellement à plaindre une femme, et à exagérer les torts de son mari ; parce que le germe de tous les torts chez un mari, c'est l'ombrage à l'endroit des infortunes conjugales ; parce qu'on trouvait Valles méchamment soupçonneux, et lui imputait à crime ses dures précautions, il n'était commère qui ne se fît un plaisir de chuchotter en le regardant passer, et de narrer plus ou moins haut une foule d'insidieuses coincidences : les deux portes du quatrième sur le devant laissées ouvertes çà et là ; les deux croisées presque toujours ; les lumières s'éteignant et se rallumant aux mêmes heures... Et puis, des évolutions de silhouettes; des

possibilités de s'introduire, même par les chenaux ou en se hasardant sur le toits... Enfin des passages d'ombres muettes et désordonnées!

En ces derniers temps surtout, une circonstance étrange avait irrité jusqu'aux plus insouciants voisins contre ce farouche Espagnol qui ne s'occupait de ménager personne, et ne rentrait chez sa femme que pour la tyranniser. Il avait dérangé pendant six heures de nuit la maison tout entière... C'était par une nuit de grêle affreuse. Certain qu'il ne dormirait pas ; ayant à cœur d'étudier plusieurs grands morceaux qu'il devait exécuter le lendemain matin ; préférant ne pas comprimer son souffle ni sa voix dans l'étroitesse de son intérieur, et sans crainte des bruits qui se produisaient au dehors, il ouvrit fenêtres et persiennes; et il se mit à chanter de toute la vigueur de ses poumons formidables..

La bourrasque mugissante et crépitante qui remplissait l'air et battait les murs, soutenait et encourageait ses puissances vocales. C'était comme un double accompagnement de haute-contre et de basse continue au milieu duquel s'atténuaient les éclats rauques de son organe, qui ne lui paraissait plus que velours!

Cet exercice avait bien le droit de charmer l'exécutant; mais aussi, d'exaspérer le voisinage! — Le voisinage s'en indigna surtout alors que, rafales et grêlons ayant fait silence dans le ciel, il n'y resta plus d'autre vacarme que la voix du chanteur.

Nombre de plaintes et de récriminations se firent entendre; mais il n'en tint pas plus compte que de la tem-

pête nocturne, dont il semblait croire que cette tempête de colère n'était que la continuation pure et simple...

Madame Valles tenta respectueusement de se faire l'interprète de ces cris. Au premier mot il lui enjoignit de se taire, en prodiguant les jurons comme un homme qui possède l'avantage de jurer dans deux langues à son choix. A la seconde tentative, il repoussa la médiatrice jusque dans une autre chambre; et, pour s'épargner toute réflexion ultérieure, il l'y enferma sous les verroux.

Cela fait, Manuel poursuivit, tranquille et imperturbable...

Pour vous donner la plus juste idée de la réprobation qui frémissait au-dessous et à l'entour du farouche Espagnol, il faut le dire, on n'était pas sans quelque haine contre ses brutalités de caractère; et, au mal physique d'une insomnie prolongée, venait se joindre l'irritation morale de penser qu'une opiniâtreté semblable n'était point naturelle, et qu'il se donnait volontairement le plaisir d'une audacieuse et provoquante ironie. C'est ainsi que, sur le vaisseau où chacun s'agite dans les crispations et les nausées, on ressent presque l'aiguillon d'un insultant défi dans la voix paisible et cadencée du nautonnier de quart.

Un peu avant cinq heures du matin, Valles, content de lui, mais fatigué, jugea à propos de se taire, et referma sa fenêtre spontanément. — Il est permis de penser, avec tout le voisinage, que s'il prenait le parti de la clore et de la tenir close dès ce moment, c'était, au fond, parce que le jour paraissait, et dans le but de mieux assurer Claudine contre les vues obliques de M. Hermollet.

Ainsi Valles avait obligé la maison entière, cette fois, à s'occuper de son incommode personnalité; ainsi, dans les

étages inférieurs comme dans les supérieurs, il s'était attiré non-seulement l'antipathie, mais l'inimitié; et, parce qu'elle n'éclatait pas encore, il n'en resta que mieux exposé aux coups de l'universel anathème.

Le propre des malédictions rentrées, c'est de former dans les âmes un trésor de rancune qu'elles brûlent de répandre, à l'occasion, en monnaie de méchancetés; et cette monnaie, d'ordinaire, est fort loin de perdre en vieillissant.

La rancune des voisins de notre Espagnol était vieille de quatre semaines lorsque sonna pour elle l'heure décisive de l'explosion.

Il faisait un froid sec et rigoureux. Manuel avait pris, depuis assez longtemps, le chemin de son théâtre. Dûment enfermée et solitaire dans sa chambre, Claudine brodait moins vite que de coutume. Elle sentait ses doigts glacés, et le feu de l'âtre commençait à s'éteindre... — Pressée qu'elle était par le travail, elle accumula, dans le foyer, allumettes, copeaux, sarments, rognures de mousseline, et, baissant la trappe, elle se remit à l'œuvre sans trop y songer.

Un grondement tumultueux appelle son attention... La trappe est rouverte : Claudine jette de l'eau; mais déjà elle avait trop tardé. Le foyer n'était que flamme; un incendie se déclare, violent, soudain, formidable.

Elle eut peur et voulut crier... sa langue s'arrêta contre son palais, sa voix contre son gosier. Et les flammes d'augmenter en volume, en activité, en bruissements sinistres!

Des fragments de plâtre tombèrent dans le centre de l'embrasement. Ils ne firent que le comprimer une seconde, et il se rejeta plus intense, partie dans les hauteurs

de la cheminée, partie dans l'intérieur de l'appartement. Madame Valles, blanche de frayeur, impuissante à combattre le fléau, incapable de le fuir, se reculait d'un pas chancelant ; et, les deux mains appuyées contre les murailles, elle glissa jusqu'au bord de son lit.

Cette fois, il tombait, avec le plâtre, des tronçons de bois torréfié, des briques incandescentes; puis, tout à coup, au milieu des flammes qui, çà et là, faisaient irruption dans la chambre, ce fut un nuage épais de fumée qui vint, en ondoyant, la remplir tout entière...

La chute de ces blocs ardents était l'œuvre d'un voisin, de Borromée; et vous eussiez dit que, dans la cheminée, on entendait sa voix ; mais cette voix, assourdie par les bruits environnants, ou suffoquée par la vapeur, ne jetait que paroles brèves, douteuses, inintelligibles, que les oreilles de madame Valles étaient loin de pouvoir saisir, ni même soupçonner.

En deux mots, essayons de raconter la conduite, la situation de Hermollet.

Le bruit du feu n'avait pas été prompt à l'avertir, absorbé qu'il était, comme toujours, dans l'étude du Sanscrit ou du Malabare, sous les rayons d'une lampe, sa lentille grossissante à la main.

Quand il reconnut qu'un incendie éclatait chez sa voisine, ce fut à ce signe, effroyablement lumineux, qu'il tomba près de lui une masse de papiers de tenture descendant tout à coup le long du corps de cheminée où ils avaient longtemps masqué la place d'un percement fait pour le passage d'un tuyau, et qui s'en allaient tordus et carbonisés par le feu. Cette trouée, soudainement ouverte, com-

mençait à vomir des gerbes flamboyantes et s'agrandissait d'instants en instants par la chute des matériaux en combustion.

Il comprit alors le péril dans toute son imminence et toute son étendue ! Il le comprit, non pas en égoïste ; mais beaucoup plus pour madame Valles que pour lui... Aussi rapide que bien inspiré, il s'élance ; il mouille copieusement plusieurs tapis et couvertures ; il monte sur un fauteuil ; il applique le tout contre l'orifice embrasé ; il crie à madame Valles de l'imiter ; convaincu, de cette manière, qu'ils auront bientôt étouffé ou fait refluer au dehors le torrent de l'incendie.

En effet, voici un moment de répit et de silence. Le jeune homme se dresse sur le marbre de son âtre. Debout, il écoute, il appelle... Aucune réponse... Aucun signe de vie... Il croit saisir quelques faibles soupirs d'angoisse ou d'épouvante.

Il devient évident qu'elle est sous le coup d'un spasme terrible ; peut-être en lutte avec la flamme, en proie à l'agonie ?

L'inquiétude, la pitié lui suggèrent un nouveau, un plus heureux effort. Il rassemble, il plonge dans l'eau tout ce qu'il peut saisir de rideaux ou tentures ; il les lance à la fois ; et ils vont en un bloc ruisselant et lourd, s'affaiser et s'amonceler dans l'âtre de madame Valles, mis en communication avec le sien par les ravages de l'incendie.

Une seconde après, dans l'instant où le feu s'éparpille en cendres et s'abat en fumée, il se précipite lui-même... Il court près de madame Claudine qu'il voit palpitante, éperdue et prête à rouler du pied de son lit, où elle se cram-

ponne convulsivement, sur la moquette qui glisse sous le poids de son corps chancelant.

Il fallait la soutenir; et, pour la soutenir, l'enlacer !..

Pas un homme, je vous le jure, pas un au monde qui fût moins désireux que Hermollet de transgresser le commandement de Dieu qui porte : « Tu ne déroberas pas au préjudice de ton prochain... etc. ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à lui... »

Et cependant...

Oh! cependant, passons vite à ce que le hasard et les concierges, le voisinage et les pompiers allaient encore ajouter de misères accessoires au malheur capital qui achève de s'accomplir pour l'ombrageux Espagnol.

Il est une heure .. On permet enfin de rompre la chaîne où il vient de figurer — (et avec quelle figure !) — aussi longtemps que le premier passant qu'on a eu sous la main. Il obtient à grand peine l'autorisation de se rendre jusqu'à son domicile, de franchir la porte cochère, de monter l'escalier. Il arrive... Les pompes jouaient à l'envi sur son palier, contre ses fenêtres.

Instruit par la voix publique qu'il enferme toujours madame sous sa clef, on a eu recours à la hache; et sa première porte est là, éventrée devant ses yeux. Sur la seconde, qu'il n'avait pas fermée cependant, les haches ont dû également s'exercer. Elle vole en éclats... Personne dans la chambre : dans l'alcôve, personne!

La cheminée est pleine de suie, de cendres, d'étoffes, de lainages fumants... rien de plus...

— Où est madame Valles ? — Claudine, où êtes-vous ?

Nul, certainement, ne se fût chargé de lui faire cette ré-

ponse consciencieuse, que, par où M. Hermollet était descendu, ils étaient remontés l'un et l'autre avec l'appui des indulgents pompiers à la voix menaçante. — On tente de lui persuader qu'en présence du fléau envahisseur, elle s'est évadée par les toits, par les plombs... Manuel se persuade qu'elle a fait une fugue moins périlleuse, moins hardie.

Cependant, ne lui serait-il pas possible de pénétrer chez M. Hermollet? Ici, porte close, sans doute... Mais si messieurs les pompiers ne se refusaient pas à faire jouer la hache... — Ils s'y refusent, attendu que M. Hermollet peut être chez lui : Soit... mais que le feu n'y est assurément point.

D'ailleurs, les concierges le dissuadent... Les voisines le raillent. Il se fâche ; et, sans se donner le mot chacun brode ce thême à qui mieux mieux. « — Madame Valles était » sortie sans éteindre sa lumière... pour un instant... Elle » aura vu la flamme du dehors... Elle n'aura plus osé revenir... Ou bien la chaîne peut l'avoir arrêtée... Il n'a qu'à » demander de ses nouvelles demain, à la police, à la préfecture. »

Manuel sortit furieux... Et le jour le retrouva sous un vestibule en face, n'ayant pu fermer l'œil; transi et fatigué, sans doute, mais opiniâtre et vigilant.

Le soir, au lieu de se rendre à son devoir théâtral, il venait requérir le commissaire de son quartier. — Il le requérait, comme époux de madame Valles, née Claudine Vaureix, d'avoir à pénétrer chez le complice d'une épouse infidèle et de la sommer de se rendre immédiatement dans le domicile conjugal.

En pecho, c'était la pointe de son poignard Catalan qu'il

lui réservait ! Ou bien il demanderait que l'on traînât de force, suborneur et complice, à la prison pour crime d'adultère, *flagrante delicto*.

Il y avait en feu... mais flagrance et perdition ? Veuillez-nous permettre un doute suprême à cet égard.

Le commissaire aussi, demeurait embarrassé, contrarié, perplexe au plus haut point. — En cet instant, survint le concierge, porteur d'un large pli, sous fortes bandes, scellé et cacheté. Le pli ouvert il se met à lire.,. Stupéfaction grande du commissaire ! Epanouissement général de ses traits !..

Cette communication importante résultait de l'œuvre commune d'un concile de bonnes têtes, prises dans l'un et l'autre sexe, et rassemblées de la loge aux mansardes, dans un même et vif désir d'être désagréable au farouche Valles. Déjà on avait discuté maintes propositions saugrenues contre le vindicatif Catalan, lorsque daigna se joindre à cette réunion l'avocat précédemment cité comme l'un des intimes de Borromée.

Sur un mot jeté à la poste par celui-ci, il arrivait essoufflé, mais plein d'une ardente espérance de sauver son ami.

C'est le cas pour nous de faire en sorte que, de son triple colloque avec les voisines, avec Hermollet, avec madame Valles, il ne demeure ici que la substance indispensable.

Mademoiselle Claudine Vaureix, quoique française, avait épousé un espagnol. Le fait est notoire. — Où dit-on qu'elle fut mariée ? — A Pampelune. — Par qui ? — Par un curé. — Sans acte civil ? Sans consécration municipale ? — Sans aucune. — Mariage civil : mariage nul, en France, civilement ! Oui, c'est de jurisprudence, et de la plus récente :

Mariage donc qu'il ne reste plus qu'à dénoncer et faire tenir comme non avenu, dès que voudra mademoiselle. — Oh! mademoiselle ne demande pas mieux : elle a tant souffert! — A quand l'instance belle persécutée? — Tout de suite! J'ai si grand'peur des poignards. — Et de la prison! — Et M. Borromée, mon sauveur, me témoigne tant d'amour! Ne craignez rien... le commissaire ne peut agir contre vous sans une illégalité flagrante. Donnez-moi cet acte de mariage espagnol. Je me charge du reste, moi!

Le reste, ce dont l'avocat s'était chargé, advint selon qu'il le promettait. Le commissaire ne prononça pas seulement que Valles n'était pas légitimement marié, mais encore il lui infligea une forte semonce pour l'avoir voulu prendre au piége; enfin il lui intima défense de rentrer dans la maison avant huit jours révolus, et le congédia.

De cette défense, le concierge se porta le garant bénévole, et au besoin, l'implacable exécuteur.

Le surplus, ce qui s'en suivit naturellement, on le devine : Manuel, avant la huitaine, prétendit se glisser au logis prétendu conjugal.. Il se fit appréhender au corps entre le premier et le deuxième étage, et l'on se réunit dans un touchant ensemble pour l'expulser.

Alors, par un retour d'orgueil inattendu, il affirma, avec un mélange singulier de serments, de jurons et d'injures qu'on ne le reverrait plus.

De ce jour, en effet, il tint parole.

La porte extérieure néanmoins fut et resta, du matin au soir, du soir au matin, hermétiquement close. Les voisins se prêtaient avec un accord unanime à cette sujétion incommode; puis, au plus sombre de la septième nuit, on arrangea

toutes choses pour faire échapper furtivement, à l'abri d'une voiture fermée qui pénétra dans la cour, M. Borromée et mademoiselle Claudine.

Quelques semaines plus tard, on fit casser le mariage Valles, comme n'ayant jamais existé en droit...— De Manuel, plus aucune nouvelle, pas même lorsqu'il s'était agi de se défendre devant les juges, arbitres de son sort.

Bientôt les amants firent mieux que lui... Mariés à l'église, ils se marièrent aussi à la municipalité...

Et, finalement, jamais couple ne fut heureux au monde plus que celui-là !

Tous ces maux étaient advenus à don Manuel Valles, en raison de son détestable caractère... Ainsi, voilà consacré par un exemple choisi entre mille, le premier des commandements humanitaires, le plus important des dogmes d'utilité publique ici-bas...

Principe de morale chrétienne, qui nous dit : — Malheur sur quiconque fait à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît !

Principe de nécessité sociale qui ajoute : — Malheur sur l'égoïsme, qui appelle de tous côtés la réprobation !

Principe de moralité enfin, que répètent nos mélodramaturges sur la ligne entière des boulevards : — Guerre aux insolents et aux farouches ! Vice puni et confondu !

DEUXIÈME SÉRIE.

« Aide-toi, le ciel t'aidera. »

I

LES FIANÇAILLES MUETTES.

Voici un des plus séduisants privilèges de la fortune. Une femme a vingt-neuf ans : sa beauté est assez médiocre, mais elle est veuve; elle semble devenir consolable, et n'a pas cessé d'être coquette : en conséquence, elle marche environnée d'une singulière quantité d'hommages.

Chaque année, à l'entrée de la belle saison, elle transporte ses pénates dans un rayon de quatre ou cinq lieues autour de Paris. Depuis quinze ans, un adorateur parisien, qui avait toujours cultivé les habitudes de touriste, et jamais la villégiature casanière, a la générosité de renoncer pour l'été à ses périodiques excursions en Espagne, en Suisse, en Angleterre... Il vient louer un châlet dans le voisinage de la veuve, dont il se pose par cela même le pre-

mier amoureux ! On lui sait tellement gré de ce rare sacrifice, que, vers le commencement de septembre, on prend la résolution de le lui épargner à demi. Pour cela, on décide que, dans la quinzaine, on se sera mis en règle devant Dieu et devant les hommes, afin de pouvoir ensuite, légalement, ostensiblement, aller se promener au fond de l'Allemagne avec ce monsieur.

Du reste, il possède quatre cent mille francs de biens immeubles : Madame compte plus de vingt mille francs de rentes, inscrites sur le grand livre. C'est le cas de former un total agréable de cinquante mille francs de revenus, grâce à quelques achats d'actions en faveur. — En d'autres termes, on veut, de part et d'autre, s'épouser...

Dans un commun désir de faire les choses avec simplicité... — Certains observateurs peu crédules oseraient dire : avec plus d'effet. — On se mariera dans sa paroisse de campagne. Néanmoins, tous les amis, toutes les connaissances de la capitale seront invités.

Les routes communales ne suffiront qu'à peine à la file des voitures de maître ; la place du lieu, moins encore, à la foule des spectateurs. L'église sera toute pleine d'une affluence empressée de belles dames et de beaux messieurs. Les paysans et les paysannes regorgeront sur le parvis extérieur. L'éloquence de village que déploiera M. le Curé ne sera pas à la hauteur des recommandations louangeuses qui devront attendrir les époux, des ronflantes périphrases qui prétendront ébahir l'assemblée. Voilà qui est au mieux !

En effet, un jour, il se trouva dans l'église de Neuilly-sur-Marne, un tel encombrement de personnes élégantes,

nunies de billets d'invitation, que, littéralement, on s'étouffait dans le saint lieu; que les bedeaux furent placés aux portes afin de les tenir closes dorénavant, et priés de débarrasser eux-mêmes l'intérieur, à titre de trop plein. Il se réunit tant de fringantes calèches sur la place et aux abords de la cathédrale rustique, que les habitants de Neuilly, hommes et femmes, en vinrent à craindre d'y séjourner davantage, au risque d'être culbutés par les chevaux; que le spectacle même des toilettes parisiennes ne leur parut pas digne d'être acheté au prix des quolibets et des coups de fouet lancés par la livrée insolente au travers de cette plèbe campagnarde; si bien qu'ayant vu tous à l'envi s'acheminer entre la double haie d'équipages une voiture de déménagements chargée d'artifices, profitèrent du sillon tracé par ce lent véhicule, et rentrèrent à sa suite dans leur logis.

La cérémonie, cependant, n'était pas encore commencée, lorsqu'on vit au loin s'arrêter sur la route, à peu de distance du clocher, l'omnibus de l'endroit; omnibus qui dessert, depuis l'installation des lignes ferrées, les localités non favorisées qui n'ont point de station sur le parcours même des rails-ways.

D'abord, il en descendit un jeune homme aux gants paille, irréprochable de tenue, et assez joli cavalier; ensuite, une jeune femme vêtue de gris et de blanc, simple mais charmante, dans sa parure de demi-deuil et de demi-fortune.

Tous deux étaient invités à la cérémonie, et accouraient en personnes retardataires.

Pendant leur trajet dans le véhicule public, ils n'avaient pas manifesté qu'ils fussent de connaissance, si ce n'est par

un salut très-cérémonieux et contraint ; mais en descendant ils se trouvèrent côte à côte sur la margelle du chemin.

Pressés qu'ils étaient l'un et l'autre, comme des gens obligés de recourir à l'usage du wagon et d'attendre son heure pour partir ; attardés parce qu'entre les différents voyages du chemin de fer aucun ne s'était rencontré, qui coïncidât positivement avec l'heure de la cérémonie, il n'y eut rien d'étonnant à ce que le jeune homme s'élançât en avant, sans s'occuper de la jeune femme qui, presque aussitôt, le suivit, n'ayant l'air de songer qu'à une chose : maintenir en descendant les plis de sa robe de soie. Mais on pouvait observer que, néanmoins, elle jetait vers lui de rapides coups d'œil à la dérobée.

Peut-être voulait-elle se hâter pour le joindre... Mais elle s'entendit rappeler en arrière par le conducteur d'omnibus, qui réclamait d'elle le cachet attestant qu'elle avait payé d'avance sa place de voiture à l'administration centrale ; et comme elle ne retrouvait plus, ni dans son mouchoir, ni à sa place, ni sur elle, cette preuve obligatoire dont l'absence entraînait un nouveau paiement, grande fut sa surprise et sa contrariété ! Le jeune homme écouta ; et, ayant compris au bruit des paroles échangées la question en litige, il modéra sa marche instinctivement.

Alors, ses yeux tombèrent sur un petit villageois qui se trouvait, par hasard, jouer dans une ruelle sombre, au-dessous du terre-plein en terrasse qui s'étendait entre les degrés de l'église et le perron du café servant de station aux voitures. Il aperçut sous les doigts du gamin campagnard le morceau de carton rouge qui faisait faute à la voyageuse. Il ne put s'empêcher de reculer d'un pas et de

lui crier qu'il eût à rendre l'objet réclamé; puis, comme il ne s'exécutait pas, il fallut intervenir d'une façon plus immédiate, le reprendre lui-même et le restituer à l'homme de l'administration.

La jeune femme s'inclina embarrassée, et murmura quelques paroles de remercîment. Mais le jeune homme reprit sa course, comme s'il n'eût pas entendu.

Nous avons dit qu'éliminés du parvis, les paysans, — non sans maugréer, croyez-le, — suivaient, entre deux files de carrosses et de laquais, une voiture pesante qui fesait dans la foule une ornière et aidait à leur passage. Dans un moment, il fallut que cette voiture, arrivée à la porte du pavillon où résidait la mariée, tournât sur elle-même pour enfiler la grille ouverte du jardin. Ceci arrêta en même temps les villageois d'un côté, et de l'autre, les deux arrivants. L'essieu d'une roue faillit atteindre la jeune femme à trois pas de son co-voyageur, au moment où elle se hâtait de passer au-delà.

Impossible au jeune homme de ne pas suivre le premier mouvement si naturel dans cette position, qui fut de porter les bras en avant pour la retenir!.. Et dès lors, comme ils étaient obligés de fendre ensemble la foule des campagnards dont le flot poussé en sens inverse ne semblait pas vouloir faire grâce à la jolie parisienne d'un regard discourtois, d'un froissement brutal, il eût été de la dernière impolitesse s'il ne l'eût laissée appuyer son bras au sien, et chercher près de lui une protection qu'elle ne pouvait attendre que de lui seul.

Qui oserait se flatter que les circonstances ne lui feront jamais abandonner, de gré ou de force, un parti pris?..

Tandis qu'ils s'avançaient dans cette attitude, louvoyant avec peine au milieu de l'encombrement multiple qui rendait leur marche plus lente qu'ils ne désiraient, une conversation toute saccadée, pleine de réticences et de sous-entendus s'engageait entre eux.

— Vous me reconnaissez, M. de Marnoy?.. Je le suppose, demanda en balbutiant celle qui se sentait, pour ainsi dire, accuser tacitement, et que son émotion croissante rendait incapable d'un plus long silence.

— Oui mademoiselle... Je vous reconnais... ou plutôt... oui madame, répliqua de Marnoy : quel est donc le nom de votre mari, déjà?

— Le colonel Saint-Evroux.

— Ah! c'est juste... Un bien caduc, mais bien heureux vieillard, il y a quatre ans au moins, lorsqu'il devint l'époux de mademoiselle Céline Orneval, ajouta-t-il d'une voix pleine d'amertume! J'ai manqué à votre noce... Et, par cette raison, peut-être, on ne m'aura pas cru devoir un billet de faire part, à son décès?

— Monsieur... Je ne suis pas veuve!

— Pardon! mais à l'aspect de votre deuil, j'aurais naturellement pensé... Voire mari doit avoir quatrevingt-quinze ans.

— Quatrevingt-trois, monsieur.

— Vous-êtes en deuil, madame, cependant?

— Oui... de mon père.

Il y eut une pause silencieuse et triste, de part et d'autre.

Après quoi, la jeune dame reprit la parole. En peu de mots, elle rappela que son père, ancien frère d'armes du

colonel Saint-Evroux, et son meilleur ami, avait cru assurer le bonheur de sa fille, à dix-sept ans, par un mariage avec son vieux compagnon. Orneval était pauvre et malade : il se sentait mourir; et il n'avait à lui laisser qu'une existence précaire, insuffisante même, lorsqu'elle serait frustrée par sa mort de la pension de retraite qui formait presque tout son avoir.

Le colonel, octogénaire et criblé de blessures, il est vrai; mais très-généreux et comparativement fortuné, assurerait à la jeune Céline en l'épousant, le présent et l'avenir. Ce serait moins, pour lui, une femme qu'une garde-malade. Pour elle, il lui trouvait ainsi un second père...

Sans doute Orneval avait pu voir couler quelques larmes et soupçonné les regrets de quelque amour sacrifié. — Mais qu'est-ce qu'un amour de dix-sept ans? Il n'en avait tenu compte, et elle s'était résignée silencieusement à accomplir son devoir filial, en achevant le sacrifice.

A dix-sept ans, il est bien entendu que la première vertu d'une femme est la docilité; et l'on ne devine pas toute la puissance de l'amour qui s'immole en obéissant!

Le sacrifice, du reste, avait porté ses fruits. Elle put se féliciter d'avoir à ce prix sauvé son père de toutes les privations qui, autrement, devaient l'assaillir et précipiter sa fin. Séjour à la campagne, médecins en renom, rien ne lui a manqué : sa vie s'est prolongée au-delà de toute espérance : il a fermé les yeux, paisible et rempli d'une douce sécurité dans ce qu'il avait fondé de bien-être pour son enfant, de bonheur pour son avenir.

— Et ce bonheur, il existe en effet pour vous! s'écria le jeune homme impétueusement.

Elle laissa tomber cette parole sans réponse; mais après quelques instants de silence, elle reprit :

— Les femmes ont un genre de bonheur que les hommes ne comprennent pas : tenir un serment qu'on leur a surpris, mener à fin une tâche qui leur est imposée, se concentrer, en un mot, dans le devoir. Je ne suis, et n'ai voulu être que la consolatrice et la garde-malade du colonel. Pour sa richesse, je lui promettais, et je lui garde mon dévoûment .. Celui que j'ai aimé avant mon mariage peut-il être jaloux d'une situation que je n'ai pas faite, mais que je dois fidèlement observer. Sa bien-aimée ne fût jamais à lui que de cœur ; et, de cœur elle est, elle sera toujours à lui!

Ils arrivaient devant l'église, au pied des marches du parvis. Là, deux bedeaux fesaient fonctions de sentinelles et barraient le passage. On eut beau leur dire, leur démontrer pièces en main, que l'on avait droit d'être introduit dans la nef : aucune place n'y restait disponible... Ils avaient pour consigne expresse de ne rouvrir la porte à qui que ce fût.

La jeune dame insistait vivement. La mariée était sa meilleure amie de pension : une lettre spéciale et infiniment pressante lui avait été envoyée. Elle avait quitté le deuil de son père, et vêtu ce demi-deuil, pour venir, non pas tant prendre part à la pompe du mariage, que solliciter les grâces du ciel en faveur des nouveaux époux. Elle ne demandait qu'à pouvoir, de loin, d'une chapelle latérale, d'une tribune même, joindre ses vœux à la bénédiction du prêtre.

Ces dernières paroles ouvrirent une idée féconde au bedeau-sacristain. Il dirigea les pas de madame Saint-

Evroux et de M. de Marnoy, (qu'il prenait pour mari et femme, assurément...) vers une porte latérale, dépendant du presbytère. De là, on entrait dans une petite chapelle en réparation, derrière un échafaudage de planches et de madriers qui en formaient comme une sorte de tribune isolée, obscure, et masquée du reste par deux piliers maîtres. C'est là que monsieur et madame furent conduits par le bedeau et installés côte à côte.

En fesant le trajet, en gravissant les montées, ils avaient fini de se comprendre, et M. de Marnoy ne pouvait plus que plaindre et que pardonner! — Ainsi qu'il arrive généra- ment pour un premier amour, il n'avait jamais perdu tout son attachement, quoiqu'il en regardât l'objet comme infidèle. Il avait usé de toutes les distractions du monde pour s'étourdir, mais sans oublier. Il avait fui soigneusement les occasions de revoir madame Saint-Evroux; occasions bien rares, au surplus, car elle ne sortait pour ainsi dire jamais, sinon pour se rendre à l'église, ou promener son mari, le soir, dans les régions perdues de Monceaux qu'ils habitaient. Mais aujourd'hui, rapprochés par hasard; et, contre toute prévoyance humaine, obligés de venir à des explications sur le passé, ils s'étaient repris l'un et l'autre à s'aimer. L'un et l'autre retrouvaient la trace, longuement interrompue, de leur premier penchant; il s'y abandonnaient sans y songer, également impuissants à se raidir contre un si doux et si naturel entraînement.

Lorsqu'ils furent arrivés à la chapelle sombre, et que le sacristain en eût quitté le seuil, M. de Marnoy resta sur le dégré d'où cet homme venait de disparaître; et là, il se tint appuyé silencieusement contre un des piliers, tandis que

madame Saint-Evroux s'agenouillait sur les dalles de pierre.

Pendant quelques minutes, elle pria; puis, se retournant vers son ami, elle lui demanda à voix basse :

— D'où vient, M. de Marnoy, que vous ne priez pas?

— Je connais fort peu le marié, dit-il; car s'il m'a fait une invitation, c'est uniquement parce qu'il appartient à un cercle dont je suis membre... et presque le seul membre présent dans la capitale en cette saison. La mariée, je ne la connais en aucune façon... Mes prières, d'ailleurs, seraient de peu de poids, je suppose, devant Dieu, qui ne me voit guères qu'une fois l'année dans ses temples.

— Cependant, si vous figuriez ici pour votre propre compte... si vous étiez le marié... par exemple... est-ce qu'il ne vous viendrait pas dans le cœur et aux lèvres, une prière?

— Probablement : surtout, madame, en une circonstance qui, pour mon malheur, ne peut désormais...

— Supposez que cette circonstance existe... et venez... et priez avec moi...

A son tour, le jeune homme posa les genoux sur les dalles, et joignit sa prière muette à celle de madame Saint-Evroux.

Ils suivirent avec recueillement toutes les cérémonies de la bénédiction nuptiale. Quand le prêtre adressa aux nouveaux mariés son homélie, tous deux s'en appliquèrent tacitement les paroles... En un mot, entre leurs deux âmes qui vibraient à cette heure dans un parfait unisson, il s'accomplissait en quelque sorte une sympathique et muette alliance qu'on aurait pu qualifier de mariage mystérieux.

La cérémonie terminée, ils se relevèrent ensemble, ayant chacun les yeux voilés par des larmes d'attendrissement, des larmes qu'ils laissaient doucement couler sur leurs mains réunies dans une affectueuse et longue étreinte.

Les conjoints officiels qui venaient d'ajuster, l'un ses trente-cinq ans et ses 100,000 francs avec les trente ans et les vingt mille livres de rente de sa voisine de campagne, n'étaient tous deux, au contraire, que bien superficiellement émus. La veuve n'essuyait du coin de son mouchoir de fine baptiste brodée, qu'un peu de sueur le long de ses joues... Elle était si serrée dans ses atours! — Le mari, de même, ne sentait qu'une moiteur incommode sur son front. La cérémonie avait été si longue; et si pesante, l'éloquence du curé!...

En réalité, devant l'œil de Dieu, le mariage qui venait de se célébrer dans cette église, c'était les fiançailles des deux amants!

Ils descendirent d'un pas rapide, et se trouvèrent, dans la sacristie, à temps encore pour venir féliciter, selon les formes de la politesse parisienne, chacun celui des époux qui l'avait convoqué à la cérémonie... Chacun, tout bas, et du fond de son âme, le remerciait chaudement pour cette occasion si imprévue, si précieuse, si décisive dans sa destinée!

Quelques phrases prononcées dans le groupe des dames, attirèrent tout d'un coup l'attention de M. de Marnoy. La nouvelle mariée demandait à son amie d'enfance, peut-être avec plus d'étourderie que d'effusion :

— Mais, je n'aperçois pas le colonel? Quoi! tu es donc venue sans ton mari, ma chère belle?

— Mon mari ne sort plus de la chambre, depuis quatre mois.

— Ainsi, nous ne t'aurons pas à dîner, à notre fête de nuit?

— Je suis en deuil... Ce soir, d'ailleurs, le colonel aura besoin de rassembler tout ce qui lui reste de forces pour se rendre en voiture jusqu'à la poste, et se faire transporter jusqu'aux bains d'Aix, en Savoie, qui lui sont nécessaires...

— Ah! en d'autres termes, le médecin se défait, par avance, d'un condamné!.. Que c'est donc aimable à toi, très-chère, de ne point m'avoir oubliée dans un tel embarras! s'écria la jeune mariée acec une nouvelle pétulance.

Et puis elle l'embrassa vite, pour tourner son radieux visage vers d'autres embrassements féminins.

Jusqu'ici, M. de Marnoy avait douté, comme instinctivement; disons-mieux, il avait voulu douter, si le deuil que portait madame Saint-Evroux n'était pas, quoiqu'elle en eût dit, celui du colonel aussi bien que celui de son père. — Un double deuil ne se cote pas en noir sur les vêtements... — Ainsi donc, il ressentit une espèce de désappointement et une sorte de dépit, lorsqu'il lui fallut admettre la pensée qu'une éventualité incertaine, une catastrophe lugubre suivie d'un deuil nouveau, suspendaient nécessairement, d'ici à un laps de temps plus ou moins long, le bonheur qu'il attendait. Sa physionomie se nuança malgré lui d'une teinte plus triste; et quand il sortit après la jeune femme, qui s'arrêta pour lui offrir l'eau bénite, il se contenta de la saluer avec une profonde inclination de tête... Mais, dans la foule des piétons et des équipages, tandis qu'elle échangeait

quelques mots avec une vieille baronne, amie du colonel, qui lui faisait une place dans sa voiture pour regagner Paris, M. de Marnoy se retrouva tout proche d'elle... nous n'oserions dire par hasard, mais sans but arrêté.

— Vous comprenez, lui dit à voix basse madame de Saint-Evroux, que ce qui vient de se passer entre nous deux m'oblige, envers mon mari, à plus de soin et d'abnégation... Je m'en ferai, plus que jamais, un devoir.

— Voulez-vous offrir à ce jeune homme d'être notre cavalier? dit la baronne, qui n'avait pas entendu, tout occupée à ranger sur les coussins de l'équipage ses jupes empesées.

— Monsieur, je crois, répliqua madame Saint-Evroux, reste ici pour la journée. Il ne partira qu'après le feu d'artifice. Il me disait adieu tout à l'heure... N'est-ce pas?

— Permettez... Au revoir, si le ciel nous prête vie, comme j'ose l'espérer... Et même, à bientôt, madame.

Elle ne répondit que par un geste : mais en même temps, de ses yeux, glissait timidement un tendre regard... L'équipage s'éloigna aussitôt.

De Marnoy ne rentra pas dans l'église. Car s'il eût prié de nouveau, il lui eût semblé ne pouvoir plus le faire, sans mêler involontairement, tacitement, parmi ses prières un vœu de mort à l'adresse du colonel.

Cependant il resta solitaire dans le pays jusqu'à la fin de la journée, repassant un à un émotions, souvenirs, espérances. Il fuyait la fête; mais il était comme rivé aux lieux mêmes où elle s'agitait près de lui.

Si quelqu'un trouva la promenade de Neuilly monotone, les bords de la rivière insignifiants, les heures longues, ce

fut de Marnoy! Si quelqu'un vit d'un œil souriant la tombée de la nuit et plus tard les fusées du feu d'artifice; si quelqu'un s'attacha à observer, au centre d'une gerbe de flammes, deux cœurs symboliquement enchaînés, ce fut encore de Marnoy! Car il se trouvait qu'un chiffre et les lettres initiales de son nom et du nom de Céline Orneval figuraient, par hasard, au sommet de l'auréole. — C'était une surprise, pour lui bien fortuite, mais à laquelle madame Saint-Evroux, peut-être, avait songé!

Cependant, sans vouloir dire qu'elle s'exagérât le regret de s'être laissée entraîner trop loin par l'occasion et l'attrait, si difficile à vaincre, d'un premier sentiment resté unique dans la vie, c'était chose remarquable combien, à la suite de ce court instant d'oubli, elle tint à honneur de redoubler de sollicitude auprès du vieillard. Elle crut qu'elle ne devait pas moins à elle-même, à ses scrupules d'épouse. Il lui eût semblé que, ne point agir de la sorte, c'eût été donner accès dans son cœur à un sentiment criminel; et, après avoir senti que son bonheur dépendait de la perte de son mari, coopérer pour ainsi dire à en précipiter l'événement.

Le soir donc, à l'heure du départ, elle le couvrit d'une pelisse ample, chaude, ouatée.

Elle recommanda au domestique qu'elle envoyait chercher une voiture, de la choisir bien close et bien douce, quoique la destination de cette voiture ne fût autre que de les conduire à l'administration des postes dont la chaise eût été trop dure sur le pavé de la capitale, et qu'ils ne devaient joindre qu'à la barrière. — Car il avait été décidé dans la journée qu'on préférerait à la célérité des chemins

de fer, l'avantage de se reposer dans les villes, de voyager par courtes étapes et de coucher dans un lit.

Dans le cours du trajet, on devait passer à Neuilly-sur-Marne. — Qui sait encore, si madame Saint-Evroux n'y avait pas songé?... Notre devoir est de nous en tenir au doute, sur ce point, elle-même, peut-être, ne se rendait qu'à demi compte de sa pensée... Mais il est certain que, dès le bas de la colline qui monte au village elle jetait sans cesse vers le clocher des regards de reconnaissance et d'adieu.

Cependant le hasard était en voie de produire, ce soir-là, dans sa vie, des résultats étranges. Il fit que la chaise de poste achevait de gravir la côte de Neuilly, au même instant où l'on commençait, dans la propriété de madame X., à tirer en l'honneur des mariés un splendide feu d'artifice... Il fit que les premières bombes éclatèrent avec un fracas tellement formidable, que les chevaux, pris à l'improviste, se cabrèrent et coururent pendant quelques secondes, effarés, éperdus.

Un d'eux s'abattit : le timon se brisa... Le postillon se laissa adroitement glisser à terre... Personne ne fut blessé : mais madame Saint Evroux ayant apposé au devant du colonel son bras gauche, pour le soutenir au moment où il paraissait que la secousse allait le jeter en dehors ou lui briser la tête contre les parois de la voiture, ce bras de femme, obstacle suffisant pour modérer le choc, subit une pression trop violente pour sa faiblesse. Une assez forte luxation en fut le résultat. Mais elle avait poussé jusqu'à l'abnégation le courage du devoir ! Et elle taisait sa souffrance...

Cependant on était descendu. Le postillon prit un des

chevaux pour courir au plus voisin charron de Neuilly et le ramener au plus vite... Malheureusement celui-ci ne put, en moins d'une heure, avoir remis le timon à peu près en état

Dans cet intervalle de temps, la fatigue et le froid que monsieur Saint-Evroux avait progressivement gagnés en stationnant debout sur la route, à ce moment de crépuscule et de fraîcheur nocturne; l'émotion de la catastrophe subie, la découverte des vives douleurs que la jeune femme ne pouvait plus comprimer, et qui se trahissaient malgré elle à chaque mouvement ; l'inquiétude causée par cette luxation qui devenait menaçante faute de soins, quoiqu'il semblât incontestable qu'elle n'avait rien brisé ; c'était assez et trop d'assauts, et au physique et au moral, pour un si débile vieillard !

Abrégeons... Il fallut s'arrêter à Étampes, le lendemain matin. La fièvre ne tarda pas à le saisir, et elle fut rebelle à tous les efforts du médecin. Après six jours d'agonie, M. Saint-Evroux sentit ces avertissements intimes qui annoncent la dernière heure. Il en profita pour supplier sa jeune femme de lui pardonner s'il n'avait pu la rendre tout à fait heureuse; il lui conseilla de ne pas se remarier avant qu'elle n'ait rencontré un homme à qui il fût donné de faire mieux que lui, et qui eût tout son amour; depuis, il la baisa au front comme un père ; il la bénit au nom de celui devant lequel son âme allait comparaître... Et il expira...

Toutes ces circonstances, naturellement, demeurèrent inconnues à de Marnoy, qui, dans l'instant même où l'homme qu'il considérait comme l'obstacle entre lui et sa bien-aimée rendait le dernier soupir, se creusait la cervelle pour s'expliquer dans quelle pensée Madame Saint-Evroux

ne lui avait pas même indiqué sa demeure présente; et elle devenait libre, tandis qu'il ne pouvait réprimer une certaine inquiétude en se demandant combien de jours, d'années il plairait à la providence de lui faire attendre son bonheur.

Par exemple, il ne lui venait pas même l'idée de se préoccuper de ce vers proverbial depuis François I[er] :

Souvent femme varie!

Et certes, le passé lui en avait donné le droit.

Au bout de treize mois environ, sa surprise fut grande, et sa joie inexprimable... il faut l'avouer, lorsqu'il reçut le faire part de la mort du colonel à Aix.

Trois semaines plus tard, la jeune veuve et lui, dûment fiancés dans une des mairies de la capitale, vinrent louer un pied à terre à Neuilly-sur-Marne. — La semaine d'après, sans bruit, sans apparat, — comme pour être tout au bonheur, — ils voulurent se donner l'anneau conjugal et recevoir la bénédiction du prêtre, là même où ils avaient déjà tacitement confondu leurs âmes et échangé leurs vœux.

II

CE QUE VALENT LES NUANCES.

On recommande les trois axiomes suivants à tous les ménages, y compris ceux qui relèvent du treizième arrondissement.

1° Étudions-nous, avec les femmes, à une observation scrupuleuse des nuances. Dans leur commerce intime, les riens sont quelquefois tout ; et passer inconsidérément par-dessus les piqûres d'aiguilles, peut conduire à empoisonner deux existences.

2° D'un petit grief, la femme est susceptible de tirer une grande haine ; d'une courte inadvertance, un long ressentiment. Beaucoup se vengent, avant même que de s'être dit : je désire me venger. Or, nous savons ce qu'est la vengeance du sexe faible ; une perfidie, qui vaut des coups d'épée.

3° Comprendre et agir ne suffisent pas toujours. Il faut deviner et prévenir.

Nous l'aurons prouvé tout à l'heure.

M. et madame Buscard sont en ménage depuis quatre mois. Il n'y a pas désunion, mais contrainte et froideur entre eux... Déjà! — Cependant le mari adore sa femme... Cependant mademoiselle Clotilde, quand elle est devenue madame, n'était pas sans le désirer et sans une liberté entière de choisir... Pourquoi donc cet éloignement? D'où partent les griefs? — C'est ce que M. Buscard cherche, depuis quinze jours, y compris les trois quarts des nuits, mais infructueusement.

Sur ces entrefaites, voici l'histoire de ce qui leur arriva le 6 juillet 1848, vers trois ou quatre heures du soir, dans la rue de Varennes, où ils cheminaient du levant au couchant, seuls, ou pour mieux dire, à peu près seuls...

En effet, au coin de la rue de Vanneau, l'on voyait un étalage de marchands de melons, et, à côté, les jambes de l'étalagiste assis; car, de la tête ni du torse, rien n'était visible; ce brave homme les abritant contre le soleil, dans l'embrâsure d'une porte sombre, d'où il avait l'œil sur son bien.

Ce fut grâce à l'absence de tout regard que madame Clotilde, personne très-scrupuleuse sur le décorum, s'enhardit au point de faire une chose qui, pour n'être pas malséante chez les gens du commun, n'en est que plus contraire aux lois des convenances dans d'autres positions; une chose qui, à la campagne, ou dans quelque ville bien arriérée, serait à peine du laissé-aller; mais qui, dans la capitale, vous met en infraction complète avec les belles manières; une chose dont la nécessité n'est pas admise à lui servir d'excuse, parce que, justement, c'est le propre d'un certain monde,

que ne pas subir de pareilles nécessités... Quelle chose donc? Eh bien!... elle venait d'aviser, à la porte d'un hôtel monumental, un banc de pierre; et sur ce banc, excédée de fatigue... elle s'asseyait!...

Une dame jeune et bien mise sur un banc, dans la rue! *Proh! Pudor!* — Le démon de l'orgueil, le génie de l'étiquette n'épargnaient point cette apostrophe traduite en français à madame Buscard, et ils ne se faisaient pas faute d'y ajouter nombre de paraphrases dans le même sentiment...

— Est-ce possible que vous restiez longtemps ainsi, quand on voit, à chaque pas, des glaciers ou des cafetiers de luxe, madame, où votre mari peut vous mener prendre un siége avouable et commode, puisque vous êtes incapable de marcher davantage!.. Et puis, voyons! Si vous avez eu assez d'argent pour acheter ce beau châle vert et ce beau chapeau rose, ayez-en donc pour faire qu'à aucun prix on ne vous puisse rencontrer au pied de ce manoir seigneurial, profitant de ce qu'un siége y fut taillé pour les vasseaux, les gens de peine ou les mendiants... Enfin, madame, par économie, si ce n'est par dignité, prenez garde! Ne souillez pas ce velours et cette soie à la place destinée aux sayons de bure...

Vains reproches!

Le démon de l'orgueil, quoique de même souche que la peur, car elle procède de l'appréhension d'une critique ou d'un ridicule, le démon de l'orgueil n'a pas, comme la peur, le privilége de redonner des jambes.

Et pour venir de la rue de Harlay du palais, jusqu'au quartier des Invalides, elle a tant marché! Et, du quar-

tier des Invalides à son domicile, là-bas au delà du Pont-Neuf, le retour est si long! Elle y pense tout bas avec épouvante!

Au surplus, faire des réflexions de ce genre à M. Buscard, étranger pour son compte à la vanité, à l'étiquette, et même aux atteintes du simple respect humain, elle le désirerait, sans doute; mais le moment serait mal choisi, à la vérité, lorsqu'il se prélasse sur ce banc vulgaire avec autant d'abandon et de complaisance qu'un sénateur en chaise curule, et qu'il répète à sa femme :

— Ah! parbleu! moi qui suis bon marcheur, Clotilde, je suis un peu las. Il fait si chaud! si chaud!

Ce disant, il avait développé son mouchoir, et il l'agitait, d'une main, autour du visage de madame Buscard, en guise d'éventail. Son autre maintenait sur ses genoux un objet comestible dont il avait fait achat quelques minutes auparavant. Primeur des plus chères, parfum très-savoureux, d'accord! Il n'en est pas moins vrai, selon madame Buscard, que ce fut une chose un peu trop bourgeoise que de s'être chargé soi-même de l'emplette et du transport d'un melon!.. D'après ce qui précède, on se figurera aisément la contrariété de cette dame, lorsque tout à coup une voiture élégante, débouchant de la rue Barbet de Jouy, arriva au grand trot vers la place où ils étaient assis; chacun saura compatir à sa mortification cruelle, lorsqu'elle put discerner à la couleur, à la livrée, que c'était la voiture d'une parente, madame de la Ville-aux-Clercs.

Eh bien! Justement, le malheur de monsieur Buscard, ce fut de ne pas apprécier son dépit ni partager son trouble, au moment où l'équipage s'arrêta devant la porte d'un hôtel contigu au banc de pierre, quand la voix connue d'un

domestique s'écria : *porte s'il vous plaît;* et quand elle aperçut enfin derrière les glaces des portières, sa riche cousine et le charmant Ludovic, son fils!... Le tout sans qu'elle ait put faire autre chose, sinon essuyer, ou plutôt cacher son visage avec le mouchoir de son mari. Ce mouchoir, il le lui abandonnait sans comprendre; car, à l'aspect de ses regards de détresse, de ses gestes précipités, il n'avait su que la considérer, tout ému d'une inquiétude empressée, et se lever en face d'elle; éloignant toutefois le cantalou avec un mouvement qui, vu de dos, le rendait semblable, en petit, à Charlemagne soutenant dans sa droite le globe de l'univers.

A peine entrée, la voiture ressortit. Les visiteurs, n'ayant trouvé personne, avaient déposé seulement leurs cartes chez le suisse de l'hôtel.

Au bruit des roues, madame Buscard (non de la Ville-aux-Clercs), madame Clotilde, soit dit pour abréger, eut encore à souffrir la même commotion pénible. Elle prit vivement le globe à côtes des mains de son mari, et se mit à l'envelopper dans le mouchoir, inclinant beaucoup la tête, de manière à dissimuler son visage... En même temps, d'un mot, elle lui suggérait tout bas de se découvrir, et de s'occuper en homme qui examinerait les effets de la chambre obscure dans la coiffe de son chapeau.

A peine cette évolution opérée, cette attitude prise, l'équipage les frôla par côté, et s'éloigna rapidement. Le couple Buscard fut soulagé d'une grande gêne; et, pour la première fois, depuis cinq minutes, Clotilde respira sans contrainte.

Le repos de cette halte lui permit de reprendre le che-

min de leur domicile. Ils le regagnèrent lentement... Ajoutons de suite qu'à la manière dont, plus tard, la jeune femme voulut rendre justice aux qualités rares du cantalou, et apprécier ce qu'il avait fallu de courage pour transporter si loin une primeur d'un tel poids, achetée uniquement pour elle, disait son mari, il parut en droit de se flatter qu'elle lui en savait quelque gré.

Toutefois la conclusion dernière de madame Clotilde fut qu'elle aurait préféré, avec la même dépense, être promenée en voiture, se coucher moins lasse, et avoir vu la cérémonie du jour un peu mieux.

Buscard ne répondit rien. — La suite prouvera que ce n'était pas absence de moyens de réplique, mais condescendance pure.

Le 6 juillet 1848, (qui s'en souvient aujourd'hui?) était de ces jours qu'un décret de la République assimilait aux jours fériés, pour que la masse du peuple parisien assistât aux obsèques des plus nobles victimes de juin, six généraux, martyrs du devoir; un prélat, martyr de l'humanité! Voilà quelle cérémonie avait excité M. et madame Buscard, surtout celle-ci, à vouloir se hasarder dans la rue, malgré les images toutes récentes de la guerre civile, et leurs craintes bien naturelles, à eux qui, vers les ponts, avaient vu passer les tumultueuses ou sanglantes épaves de la Révolution.

C'était la première scène qui dût être véritablement recueillie et touchante, la première dont la majesté résidât en elle-même, depuis l'avènement de cette république trop sujette aux péripéties mêlées de fanfares et de pompes théâtrales. Pour n'être pas tranquille, Paris semblait trop

profondément triste... Et, d'ailleurs, M. Buscard, incertain la veille, était venu dire à Clotilde le jour de la solennité :

— Faisons un déjeûner solide... et partons.

Mais entre le départ et l'arrivée, que de mécomptes ! Pas une chose qui réussît à bien, pas une seule ! Buscard s'était annoncé pour capable de faire tout voir à Clotilde en une bonne heure de promenade. Or, en effet, la promenade était d'une bonne heure déjà, mais sans qu'on ait rien pu voir de la cérémonie. — Ce n'était pas surprenant, car, en homme médiocrement familier au séjour de la capitale où il avait peu vécu, garçon, et qu'il n'habitait, marié, que depuis six semaines, il avait débuté par une erreur ; et avec l'intention formelle d'atteindre les boulevards, puisque, d'après le programme, le cortége funèbre les devait tous parcourir, ce fut vers le boulevart Montparnasse que Buscard prit sa direction.

Dans ces longues avenues, personne ! Ils interrogèrent un petit débitant de vins, malheureusement assez loustic, qui leur dit de continuer à droite, toujours à droite, et qu'ils n'étaient pas bien loin d'arriver.

Ils arrivent promptement au pied des Invalides. Le dôme est reconnu.— On nous parle de ces bornes milliaires à tête d'or, qui, sur les voies immenses de la campagne de Rome, renseignaient autrefois le voyageur d'un bout à l'autre de l'horison lointain... C'est ici que la coupole dorée des Invalides fut un indicateur encore plus colossal, qui obligea Buscard de convenir qu'ils étaient énormément fourvoyés ! Et nous ne saurions mieux comparer les étonnements infinis de madame qu'à l'apparition ébahissante et si peu prévue de ce gigantesque témoin.

Aussitôt ils rentrèrent dans les rues avoisinantes, pour tâcher d'aviser un véhicule quelconque. Ils n'aperçurent qu'un omnibus ayant, au revers, la fâcheuse estampille : *Complet!* et çà et là quelques équipages armoriés. — Madame implorait à grands cris une remise, un fiacre; son mari avait beau courir en avant, pénétrer et interroger de l'œil chaque nouveau carrefour... il n'en put même évoquer l'ombre!

C'est alors que, du fond de la rue de Varennes, au sortir de la rue Barbet de Jouy, deux choses arrêtent coup sur coup leur regard inquiet et prolongé. Au dernier plan, à gauche, une double stalle de pierre, encastrée dans les pilastres d'une porte d'hôtel. Au premier plan, à droite, un marchand étalagiste qui criait : — Bons melons! bons melons!

En bon époux, Buscard désire que sa femme ait, au moins, quelque agréable souvenir de leur malheureuse excursion. De son argent de poche, il court lui acheter le plus pesant, le plus parfumé qui soit dans l'étalage. Le maraicher salue, et Clotilde remercie... Mais encore, elle le témoigne sans détour, l'objet principal de ses vœux, quant à présent, ce serait la chaise de paille où s'assied le maraîcher.

— Qu'à cela ne tienne, dit Buscard; ce brave homme pourra fort bien...

— Me la prêter... Ah! quelle idée! me voyez-vous d'ici, figurant, aux yeux des passants, madame la maraîchère?

— Ici, ne craignez point de passants... aujourd'hui moins que jamais. Voyons! trève au respect humain, Clotilde! Il faut, en fin de compte, regagner la maison...

— Hélas! oui... la maison!

— Et ne point se rendre malade de fatigue...

— Allons... je vais me reposer un moment.

Clotilde retint son mari, qui se tournait déjà vers le marchand de melons, et elle lui montra du doigt le banc de pierre, à cinquante pas.

En faisant ces cinquante pas, Buscard ne put encore échapper à cette remarque aigre-douce :

— Convenez que, demain, si nous avons tous deux une courbature, vous dans les bras, moi dans les genoux, il y aura plus de votre faute que de la mienne.

— J'en conviens, mais je ne le regretterai que pour vous, Clotilde, puisque, moi, en récompense de ma peine, j'aurai eu l'avantage de vous faire plaisir, en vous achetant cette primeur.

— Au fait, j'avoue que, dans nos vilains quartiers, chercher la pareille serait inutile... et qu'ainsi, vous n'aurez pas le chagrin de vous être transporté à deux lieues positivement pour rien. C'est quelque chose, mais c'est peu !

Il était sensible que madame Clotilde, curieuse comme une provinciale, n'oublierait pas aisément les contrariétés de cette malencontreuse sortie.

Ils s'assirent... Vous savez le surplus. — Mais, pour en finir touchant le reste de cette journée, disons en trois mots que, rentrer chez soi sans avoir rien vu, ne devait pas être le triste lot réservé à madame Coltilde. Au contraire, à la hauteur du Pont-Neuf, le cortège, sortant de l'église métropolitaine, passa au loin devant ses yeux. Troupes en grand nombre, corbillards somptueux, musiques funèbres, tambours aux roulements voilés ; l'impres-

sion de ce spectacle lui rendit-il des forces? Elle regarda le défilé, debout et sans se plaindre; mais elle ne songea nullement à le suivre. — Ajoutons qu'elle n'eut pas de courbature les jours suivants; que M. Buscard fut préservé lui-même de cet inconvénient, et qu'ils avaient savouré, le soir, ensemble, les deux plus admirables cantalous du monde.

C'est le dernier venu de ces deux cantalous qui faisait, quelques jours plus tard, les frais d'un entretien que Clotilde eut, seule à seule, avec son cousin de la Ville-aux-Clercs.

— Encore une fois, il vous manque de savoir le préambule de tout ceci, disait Ludovic; par là vous jugerez, ma cousine, si ce fut vraiment une attention de ma mère : ou plutôt un élément d'épreuve pour l'avenir... Enfin, c'est moi que vous remercierez, si je le mérite.

— En attendant, j'ai reconnu un domestique de votre maison : vous tombez d'accord sur ce point.

— Parfaitement, cousine! Je n'ai pas nié qu'il fût porteur d'un des produits de notre melonnière... Et je ne m'étonne pas de votre approbation très-distinguée, car nous avions écrit à Grégoire, notre jardinier, qu'il eût à choisir comme pour une duchesse...

— Que d'obligeance!

— A vrai dire, vous êtes venue en partage avec une vraie duchesse, la douairière de Rocca-Santa; et si Grégoire a pris, sous cloche, ses deux échantillons les plus magnifiques, toujours est-il que la noble dame n'en a définitivement reçu qu'un, le plus majeur, mais non pas le plus doré.

— N'importe! vous m'avez comblée, moi qui ne suis pas une Rocca-Santa, ni une douairière!

— Dieu merci! Et je vous proteste qu'une charmante cousine, à mes yeux, vaut plus que toutes les duchesses du monde!.. Ce que je vous déclare ici, vous ne le répéterez pas, s'il vous plaît, à ma mère, qui a des appréciations plus positives et conformes aux règles du blason. Je pense même que, si elle était là, présente, elle voudrait, pour me punir de vous adresser ce qu'elle nomme, à tort, des compliments, vous raconter comment est venu le propos de vous envoyer un morceau de duchesse. Voilà ce que votre serviteur vous épargne! Il se borne à vous dire que vous ferez sagement, si vous vous arrangez de manière que M. Buscard soit le premier qui aille maintenant rendre visite à ma mère, afin qu'il essuie tout seul, et une fois pour toutes, cette relation expiatoire...

— J'aimerais à ne pas vous entendre me proposer des énigmes, mon cousin.

— C'est égal! faites comme je viens de vous le conseiller. Mettez-vous dans l'esprit que je tenais beaucoup à vous en avertir... Oui, cousine... Et maintenant, s'il vous plaît, arrivons à parler d'autre chose.

— Volontiers; je vous écoute.

— Eh bien! je vous dirai donc que ma mère avait choisi avant-hier, un jour commémoratif de guerre civile, pour me conduire par tout le faubourg Saint-Germain, rendre visites sur visites: en d'autres termes, pour s'assurer avec moi que tous ses amis, les ennemis de la République, étaient encore vivants; qu'ils ne gémissaient ni dans une prison, ni dans une ambulance; et qu'en l'honneur de la solennité, nous les trouverions plus lestes que jamais à fustiger de la langue, entre soi, ces farouches héritiers de

93 qui s'imaginent nous gouverner... Dans ces courses, étant descendue chez la marquise de F..., qui croiriez-vous qu'elle a prétendu voir, debout, le chapeau en avant, par manière de bouclier ?...

— Comment ! chez la marquise ? Mais j'ignore...

— Non, devant son hôtel, rue de Varennes, 78, je crois. Elle a pensé reconnaître un habitant de l'autre bout de la ville qui eût préféré, à l'heure qu'il était, saluer la grande pompe funèbre de Notre-Dame... Vous ne devinez pas, cousine ? Elle parlait de M. Symphorose-Eloi...

— Buscard ? mon mari ?...

— Est-ce là une idée singulière ! J'ai regardé... Il y avait dans le pantalon bleu, la tournure et la taille, quelque ressemblance... d'accord ; mais ayant mis en usage mon lorgnon, j'ai protesté contre l'erreur de ma mère. J'ai argué de plus (car elle ne se rendait pas) de ce que ce monsieur était accompagné d'une dame, qu'il n'était pas du tout, mais du tout possible, de confondre avec notre cousine Clotilde.... n'est-ce pas ? quoiqu'elle me semblât jolie... Eh bien ! ma mère ne céda point. Elle offrit un pari. Et mon bénéfice était clair en tenant la gageure...

— Même si vous la perdiez, croyez-le.

— J'étais sûr de ne pas la perdre !... Et j'y gagnais toujours le plaisir d'être chargé de venir aujourd'hui, savoir si c'est moi ou ma mère que vous remercierez de la gageure... de son fruit, veux-je dire, provisoirement...

— C'est vous ! c'est vous que je remercie... toujours, et tout seul, reprit Clotilde, en lui serrant les mains...

Elle se montra curieuse néanmoins de connaître quels

efforts de logique avaient été déployés pour établir si l'on avait eu tort ou raison de penser la voir rue de Varennes, près du n° 78.

Le jeune homme répondit que les efforts de la logique n'ont pas à militer en faveur de l'évidence. Elle est, parce qu'elle est. Ainsi... deux personnes ont frappé leurs regards. — Un châle vert, une ombrelle grise, un foulard rouge et un pantalon bleu barbeau : ce n'était ni M. ni madame Buscard. Il en a juré par ses yeux de vingt ans et par son binocle de Le Rebours. Toute preuve est superflue de son côté : au lieu que madame de la Ville-aux-Clercs, dont les yeux sont presbytes et sans lunettes, elle ne pouvait s'appuyer que sur un échaffaudage de déductions. Et elle y a fait du mieux qu'elle a pu.

Ludovic sembla se donner beaucoup de peine pour réduire aux moindres proportions le compte rendu de cette discussion. Très-souvent, il disait des arguments avec autant de finesse que Hernani de ses ayeux : « J'en passe, et des meilleurs ! » cependant, il objecta, du chef de sa mère, nombre de choses subtilement colorées et d'une transparence insidieuse.

On ne s'est pas salué, sans doute ; mais Ludovic étant le plus jeune, à lui appartenait de commencer ; et nous savons que celui qui est à pied ne s'en croit pas moins justement fier et pointilleux à l'égard des amis ou des parents qui roulent équipage. De plus, un docteur qui est venu éteindre à Paris sa réputation de province, se sent parfois contrarié d'avoir replié si jeune son bagage d'espérances. Pour toute consolation, après de tels sacrifices, se dire : — et dire aux autres — « J'ai condescendu au vœu de ma femme, à son vœu le plus cher ! » ou bien : « C'est remar-

quable, depuis la Révolution, combien peu on se donnait là-bas, le temps d'être malade et le luxe de payer son médecin : » c'est de la grande sagesse, mais cela empêche-t-il qu'il reste au cœur de ce digne cousin, une certaine rancune contre le fait de la République, un certain goût pour les quartiers qui boudent, lorsqu'elle se developpe partout, dans la ville, en spectacles turbulents?.. Rien donc que de naturel si le cousin Buscard, incrédule comme il est en matière de foi politique; a cherché loin de cet étalage révolutionnaire, le seul recoin paisible de la cité, pour s'y promener en repos.... Oui, chercher cela tout seul, reprenait Ludovic, c'eût été bien. Mais un jour où le soleil était si chaud, où les voitures de louage manquaient nécessairement, on ne s'avise pas de faire voyager, sans pitié, sur les pavés brûlants et durs, une pauvre petite femme délicate, mignonne.

— J'en passe, et des meilleurs ! — Pourtant, après l'avoir fatiguée, harrassée, il ne fallait pas encore la faire asseoir piétrement sur une stalle de pierre, sous une ombrelle de moire antique... disait ma mère. Si elle a soif, on la désaltère d'autre façon qu'en lui achetant, pour rafraichissement, un énorme cantalou, bien jaune, bien voyant, bien monstrueux, d'accord ; mais qui rend, par cela même, plus marquante cette bourgeoise galanterie ; et la courte-honte de la dame plus difficile à cacher !

Finalement, Ludovic se donnait l'apparence de ne glisser qu'en badinant sur diverses choses qu'il mettait en relief sous la responsabilité maternelle. Du cadeau, qui ne valait pas l'honneur d'être ainsi nommé, il faisait aux yeux de la

dame tout ce qu'il lui plairait; voire même, au besoin, pour son mari, le germe d'une leçon.

Nous pourrions dire qu'il mettait tout son esprit à manœuvrer avec le souvenir de leur rencontre, de même que les pilotes qui, dans une région de brisants sous-marins, se donnent le plaisir de vous faire appercevoir, au travers de l'eau, la pointe des écueils entre lesquels un nautonnier moins habile n'engagerait pas sa nef impunément. L'écueil n'est jamais touché; mais on doit pressentir la déchirure au frémissement de la mer qui fait vaciller dans l'écume la barque tournoyante. Ainsi de Ludovic; toutefois s'il montrait à sa cousine l'écueil du ridicule sans vouloir qu'elle en fût seulement effleurée, quand à son mari, il le lui faisait çà et là raser d'assez près, pour qu'il en subît au passage mainte éclaboussure, et demeurât un peu taché des contre-coups.

Véritablement, Clotilde eût-elle aimé davantage M. Buscard, le procédé était trop ingénieux pour qu'elle cherchât à le défendre. L'accusation même était sous-entendue, et à l'égard d'une infraction contre le tact et les convenances, c'était assez.

Elle ne comprit que trop son cousin, peut-être, car elle se borna à répondre :

— Vous voudrez bien m'avertir, quand il sera temps, de plus veiller à ne pas prendre une ombrelle de moire antique pour rendre visite à madame votre mère, ni un châle vert ou un chapeau rose... n'est-ce pas?

— J'aurai l'honneur de vous avertir, répliqua Ludovic.., mais vous aurez soin, à votre tour, d'empêcher M. Buscard d'exhiber chez nous aucun foulard pourpre et aucun

pantalon bleu barbeau. — Bien plus! Je ferai en sorte qu'il déclare n'avoir ni touché, ni vu sur notre table qu'une seule primeur, en fait de melons, celle de votre potager... — Ce sera politique! — Et il comprendra que c'est poli! Ainsi l'aveu de leur rencontre, rue de Varennes, était implicitement, accordé; mais il demeurait sous-entendu que l'aveu était pour le cousin lui seul, et surtout voulait dire qu'elle ne prétendait en convenir. Madame de la Ville-aux-Clercs devait croire à une méprise complète et y croire toujours.

Avant que l'on se séparât, Ludovic ajoutait en riant:

— C'est de bon cœur, cousine, que j'accepte, non pas la complicité, mais, si vous voulez, le méfait tout entier, (car le méfait sera pour moi), de persuader à ma mère que ses yeux ne valent pas les miens. Cependant, sur le reste, il faut ici nous bien faire d'avance la leçon! Je lui dirai donc que vous étiez sortie pour aller de chez vous à Notre-Dame, voir le catafalque du prélat... Rien de plus? rien de moins?

— Soit! Et vous le pourrez dire sans mensonge, sans remords.

— En vérité!

— Oui, à l'instant où nous rentrions dans notre île, la traversant aux pieds de Henri IV, nous avons entendu le bourdon de la cathédrale, nous avons suivi la foule, et nous avons vu le cortége, le convoi.

— Mais... mais M. Buscard... Il portait donc toujours?..

— Buscard ne portait rien. J'avais demandé avant tout que notre concierge d'abord, et puis la cave, le délivrassent de ce boulet si jaune et si lourd... Et mon mari,

je vous le proteste, appuya sur cette motion salutaire... à tour de bras; de ses bras enfin libérés!..

Elle riait à son tour. — Une cousine dont le rire est si gracieux et les dents si blanches! où sont les cousins qui n'auraient pas quelque fantaisie de l'embrasser?

— Vous m'avez admis dans l'initiation des petits mystères, cousine, reprit Ludovic : aux initiés l'accolade fraternelle, s'il vous plaît!

Ici, le cousin et la cousine se quittèrent, après s'être donné l'accolade fraternelle, scrupuleusement.

Madame Buscard, si elle n'avait pas eu le temps de réfléchir sur ce qu'il y avait de peu hiératique dans cet adieu, n'avait pas manqué de faire réflexion sur une chose dont elle s'était de mieux en mieux pénétrée, tout en causant : elle resta convaincue de l'idée que son mari s'était rendu coupable envers elle d'un tort sérieux, d'un tort qu'elle n'avait pas été seule à deviner.

Buscard rentra donc pour s'entendre faire cette question grave, à brûle pourpoint :

— Serait-ce vrai, ce que j'ai supposé, monsieur, depuis ces derniers jours, que vous m'auriez égarée à dessein dans les profondeurs du faubourg Saint-Germain, en ayant l'air de me conduire au boulevard du Temple? Serait-ce vrai?

— Je ne sais pas mentir, répondit Buscard avec trop de candeur... oui, j'ai pris sur moi cette liberté... oui, je craignais, pour ma Clotilde, la foule, la cohue, peut-être quelque mouvement d'émeute... et je ne pouvais pas te dire : Sois raisonnable... renonce, encore cette fois, à aller voir...

— Être raissonable! c'est donc au-dessus de mes for-

ces ? Et vous avez été infiniment raisonnable, vous, monsieur, en abusant de ma crédulité, de mes jambes, trois heures et demie durant

— Clotilde !

— Vous vous êtes moqué de moi... grand merci, monsieur Buscard !

Sur ce, elle lui tourna les talons ; elle s'enferma dans sa chambre... Et là, par réminiscence, autant elle appréciait le tact exquis, les réticences heureuses du cousin Ludovic, autant son mari lui paraissait maladroit et grossier d'esprit.

Funestes ! oh ! funestes rapprochements !

Buscard, nous l'avons dit, aimait sa femme de passion. C'était donc pour lui un chagrin réel que sa froideur, un souci profond de la voir s'accroître chaque jour.

Cependant il se flatta bientôt que l'incident qu'on lui reprochait avait donné et épuisé tout ce qu'il pouvait produire de méchantes conséquences, car il s'éloignait de date, et lui-même était allé, au sujet de cet épisode, mentir chez madame de la Ville-aux-Clercs, d'une héroïque façon, avec un entier succès !

Illusion ! son espérance devait aboutir au mécompte le plus amer !...

Il en souffrit assez pour hasarder un soir quelque plainte. Sa plainte, pour si obséquieuse, détournée et timide qu'elle fût, n'en réussit pas mieux.

Il suppliait doucement Clotilde de lui faire grâce de ce titre sec et gourmé de *monsieur*, dont elle le qualifiait toujours, et qui semblait le remettre sur la ligne des étrangers.

Elle lui répliqua que *monsieur* voulait ici dire le chef de

la maison, le maître ; et qu'après tout, chef et maître il était... D'ailleurs, si elle n'employait pas un de ses prénoms, comme il usait de celui de Clotilde, il devait s'en prendre à ses parrain et marraine qui l'avaient appelé, pour son malheur, Symphorose, Éloi, Polycarpe !

Ainsi, les noms baptismaux devenaient grief contre lui ; et ce péché originel, dont il n'était aucunement coupable, M, Buscard comprenait trop bien qu'il ne naîtrait pas, de son amour, un sauveur qui fût capable de l'effacer.

Il ignorait alors combien, par exemple, on trouvait plus de douceur au prénom de Ludovic. Il ne soupçonnait pas que le cousin aurait avant peu le privilége et l'étrenne de ces appellations affectueuses qu'on refusait au mari.

Le hasard voulut qu'il ne tardât point à le savoir... Mais comme, d'épreuves en épreuves, de réflexions en réflexions, il s'était instruit à fond sur la valeur des nuances, il présuma bien faire de ne pas paraître atteint du moindre ombrage. Confiant, au surplus, et avec raison, dans la droiture et la dignité de madame Buscard, il ne redoutait rien de grave pour son honneur.

Voici quelle circonstance inattendue l'amena au point de se sentir, quoiqu'il en eût, assailli par la défiance, une défiance tellement vive qu'elle réduisit, — passez-nous la métaphore ! — elle réduisit son amour à se tenir sur le qui-vive, clignant les yeux et fronçant le sourcil.

Or, cligner les yeux et froncer le sourcil, malgré soi, c'est preuve qu'on est frappé d'une clarté dure et blessante ; volontairement, c'est signe que, pensant avoir vu trop ou trop peu certaines choses importunes, l'on s'étudie et l'on souffre à les observer mieux.

Eh bien ! physiquement et moralement, tel nous retrouvons M. Buscard, un jour qu'il était entré, ne sachant que faire, dans le palais des Tuileries, devenu palais d'exposition provisoire, en ce temps-là. Comme il errait dans une travée sombre, au sortir d'une galerie vivement éclairée, il avait pensé reconnaître sa femme et son cousin; l'un et l'autre, ils paraissaient fort absorbés dans une conversation à voix basse, devant un groupe de marbre qui figurait au naturel la nymphe Samalcis et le fleuve Scamandre, celui-ci offrant à celle-là toute espèce de félicitations pour s'être complue à nager dans ses eaux... Buscard se recula, désireux de ne pas se faire voir, et, d'un inquiet regard, il suivit le couple vivant qui ne semblait guère pouvoir si intimement deviser, hormis pour s'essayer à la conversation du groupe de marbre.

Un moment après ils se confondirent dans la foule, et il cessa de les apercevoir. Mais il ne renonça pas à rechercher leur trace, remuant, d'un coude opiniâtre, le flot compact qui l'arrêtait, parcourant les salles et les couloirs avec précipitation ; si bien qu'il parvint, en dépit de tout ce monde incommode et indifférent, à les reconnaître encore au fond d'une salle où, bras dessus, bras dessous, livret en main, ils stationnaient vis-à-vis d'une peinture, sauf erreur, de M. Geronimo.

Buscard se glisse derrière plusieurs personnes de haute taille; et, incliné en homme qui savourerait microscopiquement les finesses d'une toile de Meissonnier, il s'approche, il écoute... Le cousin achevait de lire à sa cousine un fragment d'églogue anacréontique exposant le sujet, dont

ces quelques vers, au surplus, avaient suggéré au peintre l'inspiration.

Elle s'échevelait, à cette époque, sans aucune pudicité, la peinture de M. Geronimo, qui depuis... Ludovic alors, ne faisait point admirer à sa compagne, il est vrai, les détails de cette image voluptueuse; mais il les lui laissait analyser toute seule et sans la gêner de son regard. Il savait fort bien que c'est le devoir d'un homme délicat de faire que la réserve féminine ne vienne pas trop aux dames gâter le charme inavouable de la beauté plastique dans les arts.

C'est ainsi que, par sculpture, par peinture, par poésie, Ludovic aidait sa cousine à pécher contre les principes sévères de son éducation. — Et M. Buscard n'entendait pas seulement l'érotide en idylle récitée avec feu par le jeune homme : il entendait la jeune femme qui le remerciait de sa lecture, et ajoutait :

— C'est fort joli!.. Et c'est bien gracieux à vous, car vous connaissiez toutes ces toiles déjà, et vous ne vous y arrêtez que pour moi... Passons vite... approchons-nous de la sortie.

— En effet, vous avez peu de temps, chère cousine... trop peu!

— Sans doute... car je ne veux pas dire que je suis venue... chez moi, on aime si peu les arts! on ne m'amènerait pas seulement ici, une fois, pour l'empire du monde... Et sans vous, c'est encore une belle chose, Ludovic, dont je serais privée!...

— Ludovic! murmurait en *a parte* Buscard, profondément ému... tandis que moi, je ne suis traité que de *mon-*

sieur quand je suis là, et de *on*, quand je suis présumé ne pas y être... Ludovic!... Et puis ne se permet-il pas de choisir, pour s'y attacher plus longtemps, des sculptures et tableaux devant lesquels moi, mari, je souffrirais de voir ma femme s'arrêter... Et puis encore, ce damné livret...

Chacun, sans qu'il lui soit besoin d'être mari, chacun devine aisément le reste de ses pensées... Il est certain que beaucoup d'autres, à sa place, auraient voulu faire brusquement irruption au milieu de ce colloque suspect, entre ces deux bras enlacés, et, de sa part, ce fut un effort extrême que de se résigner à se tenir inaperçu au faîte des degrés que descendirent, l'instant d'après, Clotilde et son cousin. Disons même qu'il fut héroique en se défendant de suivre, autrement que des yeux, ce chapeau gris-perle et ce blanc panache qui ne lui semblaient pas cheminer dans le chemin de l'honneur.

Que les jaloux répondent : — Il fut stupide! — Laissons-les dire... Les faits vont parler, et lui donner, avant peu, raison.

Mais c'est que Buscard, aussi, n'en est plus à reconnaître combien il doit ménager, auprès de sa femme, le sentiment des nuances; combien il lui faut redouter les erreurs de tact dont il a saisi, désormais, l'incomparable portée. Il devine que l'ascendant obtenu par Ludovic a justement pris sa source dans cette délicatesse d'aperçus et de manières qui firent toujours défaut chez lui-même. Il a résolu de se modeler sur Ludovic en ce point capital, et de s'efforcer consciencieusement à regagner sur lui le terrain disputé, en marchant sur ses traces. Il espère encore repren-

dre ses avantages par cette éducation qu'il va se refaire tout à nouveau.

Quel héroïsme! nous le répétons, et quelle étude!

Ainsi donc, pour commencer, il veut épargner à Clotilde toute surprise. Il a soin de ne rentrer chez lui que douze ou quinze minutes après elle. Et puis, il l'amène tout doucement sur la question du jour, sans paraître ni rien savoir, ni être désireux de questionner. Dans cette prudence, il y avait encore, avouons-le, une certaine dose d'appréhensions tendres, avec une forte part de diplomatie.

Clotilde, en effet, après avoir dit qu'elle était sortie pour emplettes, et que, celles-ci promptement terminées, la tentation lui était venue d'aller plutôt admirer des choses d'art que des objets de fantaisie, Clotilde raconta simplement qu'elle s'était souvenue alors d'une offre aimable que lui avaient faite sa cousine et son cousin, de la conduire, par un beau soleil, et le programme en main, visiter les galeries d'exposition. La promesse avait été accomplie instantanément, car le soleil était radieux! Ainsi, elle avait parcouru la première salle avec madame de la Ville-aux-Clercs et leur complaisant cicérone; la première seulement, parce que la pauvre cousine, une fois sous cette voûte royale, s'était abandonnée au deuil de son cœur monarchique... mais abandonnée au point qu'elle avait failli tomber en attaque de nerfs, à voir piétiner dans ce palais des souverains déguisé en une sorte de bazar, la plèbe aujourd'hui souveraine! Ce qui fit que, les yeux pleins de larmes qui lui dérobaient même les marches de l'escalier, il ne lui resta plus qu'une volonté : celle de se réfugier sous le péristyle de la chapelle, afin de pleurer à l'aise et de se re-

paître, pour occuper l'attente, de ses tristes souvenirs.

Ainsi, le tête à tête des cousins se trouvait expliqué naturellement; expliquée de même leur sortie, plus conforme, du reste, aux bienséances que le mari ne l'avait d'abord entrevu... puisqu'ils étaient venus trois, enfin, et repartis trois.

Tant y a que Buscard n'adressait à sa femme qu'une objection...

— Pourquoi n'avoir pas exprimé combien lui serait agréable cette promenade artistique? Il se serait fait un plaisir, certainement, de l'y conduire.

— Un plaisir... c'est douteux... Conduire?... oh! non! répliqua-t-elle. Dites, accompagner seulement. Vous êtes si peu connaisseur en objets de musée!... Est-ce vous qui auriez su m'orienter à travers ces statues par milliers, et ces tableaux par myriades? Est-ce vous qui m'auriez pu aider à concevoir les mérites d'une toile hors ligne ou d'un marbre qui vaut...

— Qui vaut une page de l'Arétin, se dit Buscard à lui-même.

Et il reprit à voix haute :

— Je n'aurais pas été si habile. J'aurais eu le livret, pourtant!

— Soit! Mais l'habitude pour le feuilleter... non pas!... Moi, je n'y prétends pas, bien sûr! En sorte que, dans un jour... nous n'aurions rien vu.

— Nous y serions retournés, Clotilde.

— Retournés? Quel dévouement!

— Dame... J'y suis bien allé seul.

— Vous! Est-ce possible?

— Oh ! par hazard... ou mieux, par contre-coup...

— A la bonne heure ! Sinon, je ne vous reconnaissais plus.

— C'était pour faire plaisir à quelqu'un de ma province, que je voyais sortir des Tuileries, regrettant beaucoup de n'avoir pas su y reconnaître ce qu'il désirait par dessus tout voir et admirer... la salle du trône.

— Qui n'est plus visible aujourd'hui à l'œil des mortels, car je n'ai pas eu l'honneur de faire sa connaissance.

— Eh bien ! ce monsieur m'a rapporté qu'en cherchant le trône, il avait vu, précisément, stationnaires là où avait été, disait-on, ce meuble, aujourd'hui relégué comme superfluité dangereuse... il avait vu deux personnes de notre famille ; c'est-à-dire toi et Ludovic... M. Ludovic de la Ville-aux-Clercs et toi, assis... Oui, assis ! bras dessus, bras dessous, et causant d'un air très-occupé, en présence ou d'un Adam et Ève avant leur chute, ou d'une Ariane et Bacchus avant leur brouille.

— Ce monsieur se sera trompé... Nulle part nous ne nous sommes assis. Les airs dont ce monsieur parle, je les nie formellement.

— Tu n'avais pas besoin, Clotilde, de descendre à nier, d'un ton... d'un ton qui va si mal à ta gentille voix...

— Sans doute... En effet, ceci ne peut être qu'une sotte plaisanterie ! On ne s'assied pas, je crois, bras dessus, bras dessous... on marche...

— Ce monsieur aura pris une autre pour toi...

— Oui... d'autant plus qu'il n'y a point d'Ariane et de Bacchus ; mais une naïade et un fleuve, je me rappelle.

— Voyez-vous ! Ainsi donc, suivant l'habitude des com

mérages usités en province, mon homme cherchait à me faire entendre... Mais c'est un sot qui n'y voit pas.

— Vous le lui diriez, si vous le rencontriez.

— Je le lui disais, — (avec périphrases), — lorsque, dans un corridor sombre, profitant de ce que la foule nous séparait... j'ai pris à l'inverse de lui, et me suis échappé tout de suite... pour en finir...

— Faisons de même sur ce désobligeant propos, ajouta Clotilde, non sans quelque embarras et avec une certaine rougeur au front.

Buscard venait de mettre en pratique son étude des nuances ! Il insinuait un aperçu de ses soupçons en les prêtant à un autre; et, bien plus, en les démentant. Il se donnait l'avantage de toucher la corde sensible sous l'apparence de l'incrédulité et même d'une erreur. Ce Bacchus, dieu du vin, il l'avait nommé exprès, au lieu et place de la nymphe et de la divinité des eaux. Voilà, pensait-il, un coup de maître... de maître Ludovic pour le moins. Or, c'était afin que Clotilde eût beau jeu pour désavouer le reste qu'il mêlait à dessein le faux et le vrai.

Elle reprit donc, après un court silence :

— Voyons : ce que vous avez aperçu de l'exposition ne peut guères compter, n'est-ce pas? Tant mieux... car, à présent... (ce matin, je n'aurais pas eu pareille idée!) à présent, j'ose vous demander d'y retourner, vous et moi... Et alors, c'est moi, monsieur, qui vous piloterai.

Cette bonne parole dite par la jeune femme, avec une grace naïve, ramena un léger sourire aux lèvres de son mari. Quelques ombrages subsistaient néanmoins au fond de son esprit.

Malgré les précautions de Buscard, elle parut le sentir instinctivement; et, comme si elle se fût empressée de mettre certains griefs en avant pour faire échec à celui qu'on lui laissait deviner, elle s'écria :

— Savez-vous... savez-vous bien que c'est grand dommage que nos penchants, nos habitudes en général, se ressemblent si peu... Comme on doit être heureux de savoir s'entendre mutuellement et sans mot dire, sur tous ou presque tous les points !.. Et quand je songe qu'aujourd'hui, pour la première fois, après quinze mois de ménage, vous usez de prévenance pour m'offrir quelque agrément, et ne donnez pas à une concession l'air d'un sacrifice !

Buscard protesta énergiquement. Chez lui, bon vouloir, tendresse, abnégation, dévouement, rien n'était nouveau !.. Sur ce chapitre, au lieu de discuter, Clotilde lui demanda la permission de lui citer deux ou trois exemples qui lui feraient sentir que bon vouloir, tendresse, abnégation, dévouement, ne suffisaient pas auprès de la plupart des femmes. Elle eut soin de ne pas dire que c'était leur histoire qu'elle voulait aussi rappeler, mais encore moins prétendait-elle qu'il ne le comprît pas aux transparences de la narration.

Elle annonça pour son premier exemple une chronique assez secrète, qu'elle tenait de première main, bizarre aventure d'une jeune veuve, son amie de pension, qui s'était mariée en premières noces avec son médecin. Elle eut le malheur de tomber deux fois en pamoison dans l'après-midi du mariage. Sur quoi, le docteur jugea prudent de retenir auprès de la jeune épouse sa mère, afin de veiller ainsi que lui. Mais elle y veilla seule le lendemain matin, car il fut

obligé, avant l'aube, de s'en aller pour quelques jours, faire une opération des plus longues et périlleuses à une châtelaine, habitant fort loin. Il en revint malade; et de sa maladie il mourut promptement... De sorte que la jeune femme ne se trouva que perdre à cette union de quelques semaines... Obligée de prendre le deuil pour l'année et de s'intituler veuve ! Double ennui !

Sauf la mort du médecin, cette aventure était leur commune histoire des premiers jours.

Elle dit ensuite l'anecdote moins triste d'une autre compagne d'enfance, devenue l'épouse d'un chirurgien qui, attaché à une clinique et assez occupé en ville, ne pouvait s'empêcher de raconter à sa femme, pendant chaque repas, les faits et gestes de son métier, amputations et pansages, phlogotomies et désossements... Bien plus, un jour il se mit à table ayant sa trousse sanglante auprès de lui ! De manière que la jeune dame ne pouvait s'empêcher de voir en imagination une foule de scènes horribles qui lui affadissaient le cœur ; que s'il découpait une volaille, elle pensait entendre des instruments effroyables crier dans la chair vive ; et qu'il ne pouvait plus tomber sur la nappe une tache rougeâtre, qu'elle ne se figurât être en présence d'un morceau de charpie ou d'une trace de sang humain.

Buscard se souvenait d'avoir vu sa femme perdre l'appétit et blêmir de jour en jour, aussi longtemps qu'il s'était adonné aux travaux de l'amphithéâtre et de la chirurgie ; et, comme il en cherchait incessamment la cause, à la fin, elle lui avait témoigné sa répulsion invincible pour les obligations pratiques de l'art, du double art que comportait son titre de docteur... Ce qui fit qu'après

avoir eu la condescendance de se borner à être, au lieu de Sangrado, simplement Purgon, un deuxième sacrifice ne lui coûta plus... Il agit en homme amoureux et dévoué qu'il était : il réunit et capitalisa l'avoir commun du ménage, et il remercia la clientèle pour venir à Paris, où, du moins, il pourrait se contenter de suivre les cours célèbres de ses anciens professeurs, visiter des cabinets anatomiques, s'occuper de la théorie dans les cours et bibliothèques, consulter enfin, c'est-à-dire être consulté... s'il se pouvait.

Cet arrangement fut l'affaire d'un mois à peine.

On se pressa d'autant plus qu'une fois le plan adopté, Clotilde ne tarissait point sur son désir extrême d'habiter la capitale ; et elle le justifiait par des raisons majeures, disant que sa cousine de la Ville-aux-Clercs lui affirmait que la vie parisienne devenait, avec un peu d'expérience, la moins coûteuse du monde. Or, elle lui promettait, en femme qui, depuis 1848, marchait dans les voies de la plus stricte économie, qu'elle l'instruirait de son exemple et de ses leçons.

Paroles et chimères ! L'économie avec six cent mille francs de capital est encore, pour qui n'en possède que le dixième, de la somptuosité !

Voilà cependant comme le ménage Buscard, bien que s'appauvrissant dans ses ressources, s'était transplanté un jour, sans crainte ni regret, des bas-fonds de la province sur le sol de la grande cité.

On ne peut nier que, dans cette conjoncture, le mari n'eût grandement fait preuve d'abnégation et de zèle. Mais il ne se priva jamais assez de le dire :

Clotilde, j'ai dû vous sacrifier mes goûts, mon état.

Clotilde, nous avons réduit un large bien-être à la plus modique aisance.

Clotilde, vos parents riches nous délaissent, en se donnant pour nous attirer...

Il était toujours prompt à lancer quelqu'une de ces réflexions mal habiles... Point de toilettes achetées à nouveau : point de bals ou de spectacles refusés faute de parures suffisantes : point de susceptibilités émues entre la cousine millionnaire et celle qui ne l'était pas, sans qu'il laissât tomber cette occasion d'un fâcheux retour.

Du moins, jusqu'à la rencontre inavouée qu'il avait faite aux Tuileries, de Clotilde au bras du jeune cousin, l'amour de Buscard n'avait jamais su le défendre contre ces maladresses; mais une fois persuadé qu'il avait en Ludovic un rival dangereux ; (car il le croyait maintenant, et beaucoup trop, dangereux), la jalousie vint opérer dans son esprit une réaction des plus marquées ; et, chose bien rare, des plus philosophiques !

Nous ne vous arrêterons pas à toutes sortes de menus faits qu'engendra son étude actuelle des ménagements et son respect méticuleux pour les nuances. Ils se produisirent, ou plutôt ils germèrent, semblables à ces fruits nouveaux, trop jeunes pour être aperçus, hormis par un œil intéressé... Et celui de Clotilde ne l'était pas encore.

Mais bientôt une circonstance majeure se présenta qui, ajoutant à ses ombrages, ne le fit pas dévier de son système de réserve et de précautions... au contraire !

Dans la famille, branche des chevaliers de la Ville-aux-Clercs, un enfant naquit, grêle, mal conformé, peu viable. On se hâta de procéder à son baptême. M. Lu-

dovic était sollicité de choisir sa marraine. Clotilde fut dédésignée... Tout d'un coup le parrain tombe malade; assez malade pour n'être plus en état de jouer son personnage auprès des fonds baptismaux. Mais le jour est pris ; la petite fille va dépérissant.— Impossible d'ajourner!.. On cherche d'urgence un parrain suppléant. Madame de la Villeaux-Clercs propose à l'autre cousin, M. Buscard, cet emploi. Elle insiste avec prière ; car son fils, autrement, Ludovic, son cher fils, serait capable de vouloir se lever, sortir et se traîner à l'église, au risque de décourager le médecin et de compromettre sa guérison.

Buscard demande à lui parler immédiatement.

Comme docteur, il s'assure, et par plusieurs diagnostics, que son rival est beaucoup mieux en état que sa mère n'ose le croire, de se permettre le coup de tête annoncé, et de n'en pas mourir...

Comme mari, il juge à propos de le réduire à l'impossibilité de faire résistance à la médecine, et de s'opiniâtrer dans son rôle de parrain, pour les beaux yeux de la marraine.

Ainsi donc, il ne lui adresse la parole que pour dire :

— J'ai eu l'honneur d'accepter votre délégation.

— Mon cadeau pour la marraine est tout prêt, reprend le cousin.

— C'est un éventail or et ivoire, madame votre mère me l'a dit... Elle me le remettra. J'y joindrai quelque chose du mien, et je l'offrirai ce matin, réplique tranquillement l'époux, non sans une teinte de malice...

Et il prend congé.

L'éventail est emporté... Buscard fait la dépense du sur-

plus, comme il est d'usage. Il s'en acquitte avec la munificence et le goût d'un chevalier de la Ville-aux-Clercs.

Mais il s'agit de donner un prénom à la petite fille.

Tout naturellement, ce doit être celui du vrai parrain. Il opine pour que ce qui doit être, soit. La jeune de la Ville-aux-Clercs s'appellera-t-elle Louise, Clotilde ; ou bien Clotilde, Louise ? Voilà toute la question.

Clotilde, embarrassée, un peu rouge, insiste pour qu'il en soit autrement.

Ludovic n'a pas, observe-t-elle, de féminin véritable.

Au fond, elle sentait comme une sorte de pudeur et de honte à faire inscrire, de la main de son mari, à côté de son nom à elle, le nom de celui que Buscard — (elle a fini par s'en convaincre), regardait comme un amoureux... un amoureux dont la maladie préoccupait sa cousine beaucoup plus que de raison.

Le parrain supplémentaire n'entend pas laisser discuster un point réglementaire, obligatoire. Et pourquoi le discuterait-on, je vous prie ? Clotilde ne peut offrir que l'ombre d'un motif acceptable. Lui, bien au contraire, usage et convenance à part, lui Symphorose, Éloi, Polycarpe, il n'a que trop sûrement droit de prétendre que ce sont là de ces prénoms qu'il ne faut pas, qu'il ne faut, sous aucun prétexte, infliger à personne, dès le berceau !..

Clotilde demande une transaction, savoir : qu'on adopte un nom de fantaisie au choix général.

Refus de transiger... Pas de nom de fantaisie. — Enfant, cela passe ; oui... mais plus tard... Et à ce propos, si Clotilde aimait les prénoms de ce genre, d'où vient qu'elle n'a pas su lui en trouver un à lui, qui en avait tant besoin ?

Une seule conclusion est donc admissible : Buscard, sans dévier de son idée touchant la valeur des prénoms euphoniques et distingués, va chercher un féminin de Ludovic, plus sonore et moins vulgaire que Louise, pour cette demoiselle de noble souche qu'il aura l'honneur de baptiser.

Il trouve Lodoïska, Ludwige... et ne s'y arrête pas.

Il tombe sur Héloïse...

Héloïse! mais voilà qui est admirable!.. En même temps que l'étymologie première de Ludovic est Louis ou, en vieux français, Loys; en même temps, — (quel hasard providentiel!) — il se rencontre encore, remarquez-le bien...

— Il se rencontre, interrompit Clotilde, achevant sa pensée, que votre nom d'Eloi ou Heloy, n'est autre chose que le masculin d'Héloïse...

— Parfaitement, dit Buscard.

Elle comprit fort bien que, de hasard il y en avait peu, et de finesse beaucoup dans cette rencontre ; et qu'il relevait encore adroitement le mérite de la trouvaille par l'imprévu, comme il ajoutait à son habileté par l'anonyme.

Jamais! non jamais, Clotilde n'aurait supposé son mari capable d'un tel progrès dans le sentiment des nuances! Jamais, de ces choses délicates et subtiles dont sa nature et ses goûts, son éducation, moitié d'étudiant, moitié de provincial, l'avaient si longtemps éloigné! — A ce triomphe inattendu, inouï, elle reconnnaissait toute la force de sa volonté... et sa volonté c'était de l'amour!

Il faut dire aussi qu'elle se rendait mieux compte à cette heure de tout ce qu'il avait dû souffrir de tourments ca-

chés, avant que de vouloir laisser pénétrer ses soupçons à l'égard de Ludovic. Qu'était-ce, en comparaison de cette indicible profondeur d'un sentiment qui ne s'avouait plus que par ses actes, et dont elle mesurait enfin la puissance, qu'était-ce donc que la délicatesse superficielle déployée par le jeune homme façonné à l'éducation mondaine et à l'intimité des grandes dames?.. Moins que rien ! Résultat de l'habitude, penchant inné peut-être à la subtilité, à l'artifice : en tout cas, purs jeux de l'esprit, dans lesquels la passion véritable ne saurait vivre, mais étouffer !

Ces réflexions firent qu'au bout d'une vingtaine de jours, Ludovic convalescent put apprendre, non sans désappointement, que si quelqu'un ne s'était pas enquis de sa santé, c'était sa cousine. Il en advint aussi que Clotilde ne le nomma plus, dès lors, que *monsieur de la Ville-aux-Clercs*, tandis qu'elle disait toujours à Buscard : *mon ami !*

Enfin, dernier étonnement ! lorsqu'il fut en état de sortir, il trouva le ménage de ses cousin et cousine faisant ses malles pour se retirer à la campagne, vers le Bas-Poitou. Et Buscard devait y reprendre, par la volonté expresse de madame, sa clientèle qui le redemandait à grands cris.

Les citoyens paisibles n'ayant plus si grand'peur de la République, avaient retrouvé le loisir et les moyens d'être malades. Leurs familles reconnaissantes donnaient aux médecins des voix nombreuses d'électeurs. La médecine avait haute et large place dans toutes les fonctions publiques... — Et Buscard ne reviendrait à Paris que pour saisir une de ces belles sinécures qu'on nomme chaires à la Faculté ; ou... mieux encore, une position à vingt-cinq francs par jour, comme ouvrier dans la grande fabrique des lois !

III

ENNEMIS MALADROITS ET MALADROITS AMIS.

A coup sûr, il n'est pas de nos contrées le paysage au travers duquel s'égarent, en se parlant d'amour, Florentine et Valery, un jeune couple parisien. — La mer est bleue ; l'horizon de pourpre ; les obliques rayons du soleil couchant rougissent au loin nombre de petites voiles triangulaires dont le golfe est sillonné. Plus proche, deux palmiers se dressent à la naissance d'un monticule ; ils projettent et allongent sur le sol crayeux leurs ombres effilées ; et au sommet de la blanche falaise, vers le point où l'aigrette de rameaux qui les couronne vient marquer la terre d'une petite tache grisâtre, on voit se dessiner la grande silhouette d'un dromadaire immobile et debout, portant au faîte de son dos gibbeux un Arabe accroupi.

Le dromadaire boit ; et l'homme, abrité contre les derniers feux du jour, attend avec une patience grave que sa monture ait fini de se désaltérer.

A quinze pas, cependant, (quinze pas de dromadaire, il est vrai !) on peut aisément remarquer une coupure profonde qui sillonne la dune comme une plantureuse ornière de verdure. Là, ne doivent manquer ni l'ombre ni la fraîcheur : possible même qu'il y séjourne un peu d'eau, car cette tranchée n'est autre chose que le lit raviné par lequel descend jusqu'à la Méditerranée la source torrentueuse nommée par les indigènes Oued-el-Zbibi, le ruisseau *des Macherons*.

Mais le dromadaire a été pourvu par le créateur de sa gourde naturelle, qu'il épuise en ce moment, et l'Arabe indolent n'est pas de caractère à sortir des haltes ni des voies traditionnelles, ni du calme exempt de pensées, son plaisir favori. N'est-il pas d'ailleurs instruit, par expérience, qu'aux plus humides cavités se rencontrent généralement des hôtes redoutables ? Ainsi, dans les eaux stagnantes naissent les miasmes fiévreux ; dans la fraîcheur qui transpire le soir du feuillage, les refroidissements suivis de douleurs obstinées ; sous les lentisques aux racines, aux troncs chevelus, sous les belles achantes aux feuilles dentelées, des reptiles parfois venimeux.

Assurément, Valery de Marnange ne doit pas ignorer ces choses !... En sa qualité d'inspecteur de la colonisation, il est payé (c'est le cas de le dire), pour les savoir. Mais il n'a pas le loisir actuellement, ou le sang-froid de s'en préoccuper pour lui-même ; et, pour la jolie compagne avec qui il s'engage au fond de la mystérieuse anfractuosité, pour

Florentine, il ne songe qu'à lui faire redire ses promesses d'amour.

Il la laisse cheminer devant lui dans le sentier, si étroit qu'on ne saurait l'appeler même un sentier d'amoureux. Il marche enivré d'elle et de ses douces paroles, et pensant bien l'enivrer à son tour.

Ah! dans un boudoir, d'accord! Rien n'aurait contrarié tout ce que Marnange déployait de chaleur, de souffle et de verve... Mais ici, la nature, une nature inaccoutumée pour la jeune femme, la poussait, quoi qu'elle en eût, à des admirations, à des curiosités qui venaient faire incessamment concurrence aux effusions de la tendresse!

Un peu d'étourderie enfantine et beaucoup d'ignorance au sujet des choses de la nature, cela peut-il, chez nos aimables compatriotes, s'intituler un défaut, ou être mis au nombre des grâces aristocratiques?... Je ne sais. Toujours est-il que, pour la plupart, elles affectionnent ou affectent de ne rien connaître en ces matières, comme pour dire : « Je suis fille de ce paradis des femmes qui a nom Paris ; je suis au nombre de ces reines privilégiées qui n'entendent pas que l'arbre naisse, hormis pour fleurir, et qui ne discernent qu'à l'état de gâteau les blés. »

Ainsi, toute joyeuse de se trouver dans cette fraîche oasis tapissée de plantes si nouvelles, Florentine prenait plaisir à se faire nommer, tour à tour, mélèzes et tamarix aux sombres ou pâles feuillages, aloès qui lui semblaient des iris gigantesques, le caroubier dont elle faisait un frère colossal de l'accacia, le grenadier et le laurier rose qu'elle a vu jusqu'ici cultiver dans une caisse verte et qui se dres-

sent à l'égal des chênes liéges au bord du chemin, le nopal aux feuilles plates et épineuses qu'elle voulait cueillir.

— Oh! ne touchez pas, lui criait de Marnange, ne touchez pas, Florentine bien aimée! Autant vaudrait-il vous amuser à faire, de vos mains si délicates, une moisson d'orties!

Un peu plus loin, elle remarquait une pierre moussue, qui lui donnait fantaisie de s'arrêter et de s'asseoir. De Marnange retint encore ce mouvement. Impossible de ne pas l'avertir combien il est peu de ces pierres couvertes de verdure, qui ne recèlent un hôte dangereux à troubler. Il y a généralement ici pire qu'une anguille sous roche... Il y a des scorpions! Et le scorpion d'Afrique est pourvu d'un dard terrible, assez souvent mortel!

On marcha donc. Mais Florentine, privée du plaisir de se reposer sur ce joli banc naturel qu'il fallait redouter et fuir, ne s'éloigna point sans jeter en arrière un coup-d'œil de regret.

— Valery, demanda-t-elle, d'une voix où perçait une teinte d'affectueuse malice; voyons! est-ce que vous n'auriez pas pu soulever adroitement cette pierre et me faire voir en présence de combien d'ennemis nous battions en retraite?... Nous aurions été capables de les effaroucher, peut-être, à nous deux, et de conquérir le droit...

— J'y pensais bien... En plein jour c'eût été chose facile : mais ces horribles animaux sont de la couleur de la terre... On ne les distingue plus à l'heure qu'il est, dans cette ombre où nous sommes...

— Ah! bon Dieu! je ne sais plus où poser le pied. Vous n'êtes pas rassurant, mon ami.

— Ni rassuré, je le confesse.

— Confessez donc tout de suite que, par choix, ce n'est pas le soir qu'il faut vous prendre pour jouir tranquillement d'une promenade champêtre. Il y a trop de belles choses qui vous apparaissent comme des dangers formidables!

— Des dangers dont je ne m'effraie pas pour moi! dont je ferais bon marché avec toute autre que je n'aimerais pas tant! — Mais avec vous et parce que je vous adore, Florentine, comme on dit quelquefois :

Je crains tout, pour toi, belle, et n'ai pas d'autre crainte.

— Non, vraiment! non, vous ne craignez pas tout, Valery! Il ne faut pas, pour vous donner la licence poétique de me tutoyer, pour le plaisir de vous contredire... et de défigurer un beau vers de Racine, calomnier votre courage. Vous m'avez rassurée contre la peur que j'avais des plus féroces bipèdes et quadrupèdes dont il soit fait mention dans les livres... C'est-à-dire les Bédouins et les lions.

— Les Bédouins!... Ils n'attaquent jamais si proche des villes, que dans la proportion de vingt contre un...

— Bon! moi qui tremblais presque à voir celui qui est là-haut, M. de Marnange.

— Lui!

Que vouliez-vous qu'il fît contre deux?... un salut...

Comme il a fait, du reste... Quant aux lions, absence complète! Nous possédons à Bône un fantassin qui les pourchasse et malmène si bien qu'il n'en trouve plus à tuer...

— De manière donc qu'il ne faut pas trop en rabattre sur les agréments de ce beau pays d'Alger, dont vous nous avez fait durant la traversée de si merveilleuses peintures?

Et cependant, à première vue, les roses n'y semblaient pas mal offusquées d'épines... C'est-à-dire, les bocages de nopals et de scorpions... Bref, si vous voulez me permettre, une fois en passant, votre façon originale de citer nos meilleurs écrivains...

Hors ses petits défauts, votre Afrique est charmante!

— Charmante sans réserve, lorsqu'on y est accoutumé, Florentine! A ce point que quiconque l'habite depuis un an veut y résider toujours. Et j'espère bien... oui j'espère que vous serez de ces personnes-là; que votre course passagère se transformera en séjour illimité.

— Valery... je n'entends pas y mourir de vieillesse, ni vous non plus!

Ici, ils allaient quitter la ravine encaissée. La végétation devenait rare, et ils foulaient aux pieds un sable fin que brillantaient çà et là quelques flaques humides. Le jeune homme, au lieu de répondre, portait en avant des regards attentifs et interrogeait l'espace que devaient parcourir leurs pas.

— Allons... encore? Qu'est-ce que vous examinez, reprit madame de Sémerie?

— J'examine... Voyez-vous :

Lorsque l'on prend des soins on n'en saurait trop prendre...

— C'est juste! heureusement, vous m'avez affirmé qu'en Algérie on ne fesait rencontre ni de boas, ni de crocodiles.

— Jamais!

— Eh bien! Vous avez déjà honoré d'une de vos inquiétudes... pour moi... pour moi seulement... deux des trois

règnes de la nature, le végétal et l'animal... Reste le minéral, dont je vois bien que vous vous tourmentez plus ou moins, quand je considère quel œil vous fixez sur le sable qui nous environne... Encore un danger là-dessous? Dites.

— Non! aucun, répliqua de Marnange, en passant devant elle vivement... Aucun! Mais permettez que je monte sur cette dune afin de voir, là-bas...

— Oh! vous me tranquillisez, reprit Florentine, allez! je permets, allez!

Et ces paroles étaient accompagnées d'un sourire où se dessinait une forte nuance d'ironie.

Mais les nuances du sourire ne se distinguaient plus.

D'ailleurs, de Marnange courait déjà sur un espèce de banc de sable qui dominait la mer. Là, debout, plongeant sur la vague, il y promena quelques instants les yeux.

Il revint pour annoncer à madame de Sémerie que, selon qu'il l'avait prévu, cette lagune mobile faisant obstacle au cours du ruisseau, l'embouchure s'en trouvait transformée en une sorte de bassin limoneux et croupissant.

Le chemin de la mer était ainsi obstrué devant eux...

Et cependant, il voyait courir à quelque distance une embarcation reconnaissable à sa flamme étoilée. C'était bien la yole d'amateurs qu'il attendait, montée et conduite par trois canotiers de ses amis. — D'où vient, alors, qu'ils ne s'approchent pas de terre? Ils ne peuvent méconnaître la plage où débouche l'*Oued-el-Zibi ;* cette plage où, tantôt, il les a quittés, et où, pour ce soir, ils se sont donné rendez-vous. Il prodigue les signaux, et des bras et du mouchoir... Pour toute réponse, il n'entend que des cris dont il

ne peut saisir ni deviner la portée. Comment se peut-il que ses amis passent, faisant force de rames? Cherchent-ils une grève où il soit plus commode d'aborder? Ne l'ont-ils pas reconnu? Peut-être? — Car ils devaient compter l'apercevoir sur le faîte de la dune et en compagnie d'une dame, et non pas seul comme il se fait voir en ce moment.

Frappé de cette dernière réflexion, il redescend près de Florentine : il l'engage à contourner avec lui le monticule de sable, dût-elle un peu se mouiller les pieds; car il sait que vers l'extrémité de la falaise à pic, sortent et s'étagent une vingtaine de degrés taillés de main d'homme, qu'il affirme être la voie hors de laquelle impossible de gravir là où il s'agirait d'atteindre immédiatement.

La jeune parisienne semblait l'avoir en aversion et en horreur ce mot, impossible! — Valery achevait à peine de le prononcer, que déjà elle s'était élancée sur le flanc abrupt du ravin, et escaladait le promontoire, s'étayant çà et là d'une liane ou d'une branche, légère et hardie, comme c'est le propre d'une panthère du faubourg Saint-Honoré.

Un moment, elle laissa de Marnange, étonné de ne plus la voir sur ses traces en revenant d'où il était parti, fouiller le ravin sombre du regard, et, du geste indiquant l'escalier, prendre sa plus douce voix pour lui dire avec toute sorte d'encouragements :

— Venez! venez : On n'enfonce point dans la vase, Florentine... Vous mettrez vos pas dans les miens.

Un éclat de rire sonore et argentin fut toute la réponse que reçut Valery. Cela partait d'en haut... Il s'étonnait de plus en plus! Et si sa jeune compagne eût été un jeune

compagnon, c'est du faîte d'un lentisque touffu qu'il aurait pensé que ce bruit railleur tombait vers lui.

— Je vous assure, continua-t-il, que là bas, on va finir par s'impatienter de ne pas nous voir...

— S'impatienter! non pas! on m'a fort bien vue... et ces messieurs rament sur place en attendant... à cent pas de nous... J'y cours. Mille pardons, si je ne vous offre pas la main.

Valery fut piqué de ses paroles comme d'un aiguillon. Il résolut, non seulement de joindre Florentine par le côté accessible de la falaise, mais de descendre avant elle vers la yole, et de donner à ses trois amis la preuve directe que, même en fait d'agilité :

Du côté de la barbe est la toute puissance!

En quelques bonds, le voici au bas des marches taillées dans le roc. Mais alors, ô disgrâce! on put le voir... (Ce n'était pas Florentine qui voyait cela!) on put le voir s'arrêter dans son essor et tomber sur les deux genoux, sur les deux mains, à la fois... Certes, il ne subit, et ne pouvait subir autre chose qu'une mortifiante humiliation dans ce brusque temps d'arrêt au début de sa course ; et il ne considéra pas comme circonstance aggravante de sa chûte ce fait que, de ses doigts crispés, il bouleversa, il accrocha des plombs et des mailles appartenant à une large nasse de pêcheur qu'il n'avait pas aperçue étalée sur les degrés de pierre, et dans laquelle s'enchevêtraient ses deux pieds tour à tour. Par malheur, ceux qui virent ainsi trébucher M. de Marnange, c'étaient les membres d'une famille de pêcheurs qui se trouvaient à l'autre versant du ravin, couchés parmi leurs voiles et leurs rames.

En un mot, cet accident appelait et fixait sur lui, (à son insu), trois paires d'yeux noirs, vigilants et enflammés; de ces terribles yeux maltais qui ont, presque à tout propos, de si fulgurantes étincelles.

Déjà, autour de lui, il entendait la chute fréquente de corps plus ou moins lourds et tombés de loin, avant que, désempêtré des filets, il eût seulement pu gravir la moitié des marches. Ceci était, pour le jeune parisien inouï, imprévu, phénoménal, tellement qu'il ne pouvait croire qu'à une pluie d'aérolithes, et regardait le ciel!..

Mais le ciel, quoique ses clartés fussent rapidement teintées d'ombre par l'arrivée de la nuit, très-brusque dans ces contrées, le ciel se montrait parfaitement tranquille et bleu.

Valery n'en était pas moins troublé dans ses mouvements ; de sorte que plus il s'agitait pour remonter, plus il piétinait au travers des nasses, et brisait de mailles avec ses talons.

Cependant, les pierres tombaient dru à ses côtés : un ou deux projectiles l'atteignirent; et si les contusions qu'il reçut furent, heureusement, peu de chose; les apostrophes dont il était assailli, bien que proférées dans un idiome non intelligible, lui semblèrent tout à fait dignes d'activer sa fuite... car son oreille n'en était plus à méconnaître un certain langage anglo-italien, martelé d'arabe, qui ne sonnait rien de bon.

Par bonheur encore, il avait franchi la zone où s'étendaient les nasses importunes, et ses pieds n'y avaient plus maille à partir : il lui restait seulement à faire assaut avec les difficultés d'un talus âpre et glissant.

Toutefois, pénétré de l'injustice de ses agresseurs et fort de sa conscience, le jeune homme résolut et essaya de parlementer. Alors, et tandis qu'un des Maltais avait l'air de se préparer à l'entendre, l'autre fit un geste rapide dont Valery ne comprit pas d'abord la portée; mais il la devina bientôt après, à un frémissement qui rappelait le bruit d'une flèche qui passe, et quand il vit quelque chose qui brillait entrer dans les herbes à deux pouces de lui... c'était un poignard.

Maintenant donc, la question était de ne pas se laisser clouer aux parois de cette ravine obscure. Il escalada énergiquement, et fut en un clin d'œil au faîte... Sur le bord opposé, deux Maltais venaient de descendre non moins vite, comme gens qui se hâtaient de ramasser leurs engins, non de pêche, mais de destruction.

Voici à ce moment quel singulier steeple-chasse éclaira l'étoile de Vesper, la première étoile qui paraissait à l'Orient, plus brillante que le crépuscule où s'éteignait la fin du jour. Florentine, apercevant derrière elle M. de Marnange, doublait de vitesse pour le devancer vers la mer et sauter dans la barque, où les canotiers ne se montraient pas en mesure de la recevoir; car ils contournaient alors un amas de varecs échoués, litière trop mobile et incommode pour qu'ils supposassent qu'elle chercherait à s'en élancer vers leur bord. — De Marnange paraissait avoir deviné son défi et se piquer d'y répondre, mais, en réalité, il jugeait fort bien être en péril de se voir talonné par deux ou trois Maltais furieux et armés; aussi dévorait-il l'espace de toute la célérité possible à ses jambes...

Derrière lui, en effet, commencent à se dégager des

broussailles et des ténèbres, deux grands corps, aux silhouettes brunes ; c'est-à-dire les plus féroces entre ces terribles assaillants dont l'approche ne pouvait jamais trop inquiéter de Marnange... Ils se montraient si bien taillés pour le surpasser en vigueur et en rapidité ! — Enfin, à trente pas en avant de tous, la longue masse blanchâtre que formait l'Arabe juché sur son dromadaire gris-fauve, cheminait d'un trot soutenu et à grande allure, cotoyant le sommet de la falaise.

Huit personnes au total, plus un esquif et un chameau, l'esquif du désert, sillonnaient l'horizon, tous et toutes glissant avec promptitude et une espèce d'ensemble, sous les yeux clignotants de l'étoile du soir... On aurait dit que le souffle d'une raffale soudaine les poussait à la fois dans une direction commune, pareils à ces oiseaux trop faibles pour lutter contre l'ouragan qui hâte et domine leur vol.

En apparence, c'était ainsi, mais aux regards du narrateur, ce témoin pénétrant et sûr de la pensée, combien peu d'ensemble au fond, et que de tacites malentendus !

Florentine s'est jetée, du banc de varecs, dans la yole si étourdiment et de si haut, que, par le choc, et sous son poids, bien qu'elle fût légère, l'esquif repoussé du rivage s'éloigne de quelques mètres en oscillant, alors que Valery comptait sur ce refuge pour échapper à ceux qui le poursuivaient. Au moment où il y aurait urgence de revenir le plus hâtivement toucher terre, la jeune femme demande que l'on s'arrête sur les avirons, curieuse de saisir à la main les étincelles phosphorescentes qui, sous chaque impulsion de la proue agitée, montent ou jaillissent contre les flancs du canot.

Quand elle reporte les yeux vers de Marnange, elle s'étonne de le voir courant encore, courant plus vite que jamais.

Elle se figure qu'il est à la poursuite du Bédouin. Le Bédouin est si voleur! Il aura soustrait quelque chose, soit à Valery qu'il guettait au sortir du ravin, soit plutôt à ces autres hommes qu'elle aperçoit lancés après lui le long des dunes, avec des gestes menaçants.

Sur cette opinion, que les rameurs partagent, ils n'essayent point de revenir au banc de varecs, puisque leur ami commence à le dépasser. La côte forme une courbure profonde : ils reprennent, un peu plus loin en mer, la ligne droite; ainsi, ils tiendront la corde de cet arc, et ils gagneront la plage douce et sablonneuse que l'on distingue là bas, afin d'y rembarquer leur camarade avec eux.

Mais l'Arabe continue de cheminer au pas égal de sa monture... Valery est au moment de le joindre; et il ne s'en préoccupe en aucune façon... Bien plus! quand ils sont côte à côte, le Français jette un cri, et l'Arabe ne bouge. Une seconde plus tard, le Français l'a devancé; et, toujours du même train, l'Arabe chemine dans son sentier... Mais, les autres, ceux qui courent derrière les pas de leur ami, ne se hâtent que davantage, et Valery redouble d'efforts.

Ce n'est donc point l'Arabe à qui il donne la chasse? — Non! malheureusement non! C'est de Marnange qui est pourchassé.

Quand cela devint clair à n'en plus douter, Florentine eut peur. Les Maltais, au dire de ses compagnons, appartiennent à une race ombrageuse, vindicative, sanguinaire. Un

voudrait pouvoir secourir Valery : on brûle d'aborder, maintenant. Pour aider l'effort de la rame, on a étendu la voile : on touche presque à la crique sablonneuse : on le hêle deux et trois fois à grands cris... Point de réponse... Il s'éloigne, courant toujours, et toujours poursuivi, mais gardant sa distance victorieusement.

Il ne devient que trop positif que ces Maltais féroces, dont on distingue çà et là les cris sauvages, en veulent à sa vie. — Que faire? Gagner la ville de Bone, et y réclamer du secours. Bone est à moins d'un quart de lieue : mais déjà la vision fuyante disparaît dans l'obscurité, à la naissance d'un chemin creux, que des oliviers couvrent des deux côtés. On passe rapidement, car non loin de la mer se trouve une porte de la ville, la porte des Caroubiers ; et à sa garde veille un poste de soldats. On se dirige dans ce sens avec tout ce que des canotiers amateurs peuvent déployer d'ensemble et d'activité. Madame de Sémerie, de ses deux petites et blanches mains, saisit le gouvernail et contient la voile, ce qui donne aux rameurs deux bons bras de plus. Grâce à tant d'efforts, grâce aux sinuosités que fait le rivage, ils doivent arriver au poste les premiers. — Puissent! ah! puissent l'énergie de Marnange et son haleine lui permettre d'échapper au meurtre et de fuir vivant jusque-là!..

Il en fut ainsi... Mais une autre circonstance, un secours inespéré s'était offert, tandis que sur la yole tous les cœurs se glaçaient d'une anxiété cruelle, que toutes les voix amies appelaient par intervalles, et n'obtenaient d'autre réponse que le murmure d'une vague brisée ou d'un lointain écho.

Dans le chemin creux, entre des oliviers touffus, chemi-

naient, laissant flotter la bride de leurs chevaux, deux gendarmes français.

L'Arabe, sur son dromadaire, qu'il avait lancé maintenant à travers une vallée pleine de fauchaisons nouvelles, passait à leur gauche...

Ils entendirent... ou, en termes plus exacts, il leur arriva de loin des bruissements étranges et sourds, de nature à rendre attentive toute oreille... dans le corps des gendarmes, surtout!

Leur vue se porta du même côté que leur ouïe mise en éveil. L'Arabe et son dromadaire leur parurent objets à observer de plus près. Les deux cavaliers rassemblent leurs guides, prennent leurs mousquetons, et l'un des deux jette, comme préliminaire, un *qui vive* bruyant... Le chamelier n'en galoppe que plus fort.

Une réponse lointaine, qui voulait dire: *ami! ami!* leur fut apportée par l'écho. Ils n'en restaient pas moins préparés à des actes hostiles, comme celui qui, dans Molière, reçoit la même réponse, plus un soufflet...

Donc, ils allaient commencer une charge à triple galop sur ce Musulman, si amical et si pressé, lorsqu'une voix très-française et toute haletante cria derrière eux :

— Au secours! au meurtre! au secours!...

Elle partait à quelques toises du dernier cheval... Les gendarmes tournent bride, ils piquent dans la direction de la voix... De Marnange, l'homme essoufflé, leur désigne du doigt les grandes silhouettes brunes qui le poursuivaient; et ceux-ci de leur donner immédiatement la chasse à fond de train.

Le plus proche des coureurs ne put les éviter, et ils l'ap-

préhendèrent au corps incontinent. Mais l'autre s'était précipité en sens inverse. Il sautait par bonds énergiques, inégaux, croisant des détours dignes d'un renard et impossibles à des chevaux parmi des broussailles et des fondrières. Il se détachait çà et là, sur la ligne pâle de l'horizon, dans l'attitude provocante de ce héros d'Homère, qui montra le poing tout ensemble aux Troyens et aux Dieux... Puis, s'effaçant dans l'ombre épaisse, il disparut.

De Marnange, qui suivait cette scène du regard, se consolait de représenter les Troyens en cette aventure, puisque ce brave couple de gendarmes survenus à son aide, — *Deus ex machinâ,* — figurait les Dieux !..

Sans aucun doute, ils sont honorés à juste titre le zèle et le dévouement de ces répresseurs tutélaires du crime en révolte contre l'ordre et le bon droit : sans aucun doute, ils soutiennent trop dignement leur réputation aux rivages barbaresques, pour que j'aie à craindre d'y porter atteinte, par cela seul que je ne dirais pas comment il put se faire qu'un des malfaiteurs leur échappât, lorsqu'ils avaient entrepris de les capturer tous deux !.. Mais ce serait omettre un des éléments nécessaires de cette véridique histoire.

Or donc, leur conscience était toute pleine de tristesse, quand ils rejoignirent de Marnange assis, exténué, et prêt à s'endormir de fatigue sous des lauriers qu'il méritait bien, et dont eux, hélas ! n'étaient pas dignes... à leur avis du moins. En effet, pendant qu'un gendarme maîtrisait le captif, l'autre, qui prétendait avoir vu cet homme jeter une chose brillante dans les herbes, s'était occupé à la découverte de cette chose, et il revenait porteur d'un grand stylet droit, façon maltaise, où la sueur de la main qui l'a-

vait abandonné perlait encore, chaude et humide. Tout autre, après cette trouvaille eût été content de soi...

— Allons ! Soyez raisonnable, disait Valery; sur deux fugitifs, en arrêter un et se saisir de son arme comme preuve contre lui, n'est-ce pas tout le possible, mon brave ? Ne sera-ce pas suffisant et plus que suffisant pour le besoin de la justice ?... La justice, on ne l'accuse pas d'avoir le pied boiteux, attendu qu'elle a le regard pénétrant et le bras long... Étendre la main sur deux coupables ou sur dix, quand elle en tient un déjà, la difficulté est-elle si grande ?... Ne la mettez-vous pas en mesure, demain comme aujourd'hui, de ne pas manquer le deuxième; et le plus beau zèle ne peut-il se contenter sans que, lancés à travers des lagunes ou des palmiers nains, des gens de cheval... la nuit, se... Bornez-vous à ce qui est fait; croyez-moi...

Qui ne sait se borner ne sut jamais rien faire.

Les gendarmes, nonobstant leur conscience si étroite pour le devoir, adoptèrent son avis... Et, tout le monde en conviendra, il avait beaucoup de bon.

Du reste, il ne s'écoula pas dix minutes que l'on était groupé autour d'une lampe, devant une table, dans le petit corps de garde des Caroubiers. Déjà, sur des papiers déroulés, courait la plume noircie d'encre bourbeuse, qui avait inscrit le protocole d'un procès-verbal. M. Ernest-Valery de Marnange, inspecteur de la colonisation, avait décliné ses noms et qualités. On notait, pour mémoire, que le Maltais arrêté méconnaissait absolument son poignard,

et l'enquête allait commencer par la déclaration du plaignant.

Au début de son récit, — qu'il y aurait superfluité à redire même dans sa plus brève expression, — des voix, des pas vinrent subitement l'interrompre ; et à l'instant, sans s'être annoncés d'autre façon, entrèrent trois messieurs avec leurs cabans mouillés d'eau de mer, tandis qu'une dame dont le voile épais dissimulait le visage, se tint vers le seuil de la porte... Et puis, hommes et femme pressèrent les mains de Valery, inquiets de savoir s'il n'était pas blessé.

Il satisfit à leurs questions, et pria le gendarme qui n'écrivait pas, de vouloir bien donner un siége à la dame. Les siéges manquaient... Empressé, comme le plus civil entre tous les militaires de France, le gendarme offrit sa chaise galamment.

La déclaration de Valery suivit son cours ; mais bientôt il s'arrêta de lui-même pour cette observation que le Maltais ne devait pas être présent lorque les témoins faisaient leur plainte... ni surtout, se permettre de hausser les épaules en les écoutant.

Le Maltais, en vérité, avait-il haussé les épaules ? Non... pas sensiblement. Mais il avait adressé à son accusateur quelques regards flamboyants, qui pouvaient compter à bon droit pour un supplément aux menaces muettes de son complice évadé...

Un gendarme l'entraîna dehors, et il fut livré aux soldats du poste qui le gardèrent strictement, sous le contrôle attentif des amis de Valery, les trois messieurs au caban mouillé.

Vers la fin du narré de celui-ci, plusieurs exclamations ou gestes d'impatience échappèrent à madame de Sémerie, et bientôt, quoiqu'elle se tînt dans l'ombre de son voile, il devint très-sensible que son attitude gênait et saccadait la déposition du témoin.

Prier de se lever et de sortir une belle dame qu'on venait de faire asseoir, lui imposer silence au nom de la loi, les gendarmes n'y songèrent pas; d'autant moins que ses souvenirs paraissaient promettre des renseignements plus nets et affirmatifs que ceux de Valery. Pour lui, désireux, semblait-il, d'une seule chose : d'être promptement à la fin de sa plainte, il la fit courte, et pour mieux dire écourtée... Il est bon de n'accuser qu'avec réserve, sans aucun doute! — Mais pourquoi se montrait-il, à chaque réclamation de sa compagne, inquiet, contraint, mortifié?

Ce trouble singulier, l'œil et l'esprit d'une femme, c'est-à-dire toute la perspicacité humaine, ne parvenait pas encore à le définir... En attendant, elle prenait fréquemment la parole : et il arrivait que, grâce à ces énergiques interventions, les circonstances les plus marquantes étaient coup sur coup établies : ainsi, les poignards que brandissaient les mains de l'un et de l'autre aggresseur; les cris de mort que proféraient leurs bouches; ainsi, la fuite de celui qui avait échappé, en se jetant dans la mer, à la nage, pour regagner l'embouchure du ruisseau plus directement et sans laisser trace derrière lui.

A mesure que ces détails étaient consignés en appendice à sa plainte, M. de Marnange s'agitait dans un malaise de plus en plus sensible. Les formules de madame de Sé-

merie étaient pourtant, il faut lui rendre cette justice, infiniment parlementaires et ménagées.

— « Monsieur n'aura pas bien observé, disait-elle. — Beaucoup de choses échappent nécessairement, lorsqu'on est poursuivi. — Nous autres... nous qui étions tout occupés de voir et d'entendre, nous devons mieux préciser... »

Dans un moment, Valery se rapprocha d'elle assez pour lui pouvoir glisser cette sentence du bout des lèvres :

Il ne se faut jamais commettre aux misérables...
Car, qui peut s'assurer...

— S'assurer... de quoi? reprit malignement Florentine, qui ne voulait pas comprendre à demi-mot.

— La rime ne vous guide-t-elle pas?...

— Non! parlez.

— Mais... pour une femme... une femme du monde... c'est une situation pénible... qui offre toujours des embarras, des contrariétés... ou pis encore, que se mêler d'une affaire de justice... criminelle surtout... Je m'excuse donc, quant à moi, si j'ai été la cause... bien involontaire... de ce que votre témoignage... loyal, et par cela même hostile... rendu contre ces hommes... puisse un jour, vous...

Car qui peut s'assurer de ne rien craindre d'eux?..

Madame de Sémerie demanda aux gendarmes s'ils avaient tout écrit, et s'ils voulaient l'entendre à son tour. Ils ne le jugèrent pas utile... Et à quoi bon? Elle n'avait rien à leur apprendre qui fût nouveau.

D'ailleurs, le plus pressé, à leur avis, c'était d'aller reprendre la piste du second coupable. — De Marnange les retint; et, d'une voix sonore, avec un geste qui voulait imposer sa réclamation comme d'autorité, il réclama qu'on entendît

les messieurs qui se trouvaient dans la salle voisine. Madame de Sémerie s'en était remise à eux pour mieux signaler le fuyard, sinon par les traits du visage, par certaines expressions qu'ils avaient saisies dans son langage, et qui n'étaient ni d'Alger ni de Malte, mais seulement à lui.

Les trois canotiers entrèrent d'un seul mouvement, et confirmèrent d'un seul mot tout ce qu'elle avait dit, offrant de reconnaître le Maltais au besoin.

Mais un des gendarmes préparait déjà les deux montures, pendant que l'autre, plus formaliste, croyait devoir demander au prisonnier s'il avait à faire des aveux. Ici, dénégation absolue, échappatoires qu'il présumait habiles, et qui n'étaient qu'audacieux mensonges lourdement colorés. Jamais il n'a possédé le moindre poignard : mais quelquefois un instrument rouillé, inoffensif, avec lequel il découd ses vieilles voilures... Pas l'ombre, en tout cas, d'une intention menaçante. Il ne voulait que se faire donner, par le monsieur, un petit dédommagement pour ses engins de pêche qu'il a mis hors de service. Il tâchait de le rejoindre ; mais pour le bien reconnaître seulement, et pouvoir le faire appeler devant les magistrats si équitables de la France, certain d'en obtenir justice et réparation.

Au lieu de s'arrêter à ses dires, les gendarmes se croyant en plein déjà dans la vérité ; ne s'estimant, au surplus, que les traqueurs de la justice, et nullement tenus à faire la haute besogne d'un tribunal, levèrent la séance tout d'un coup en sautant sur leurs montures... Et ils partirent au galop pour installer un blocus et un bivouac improvisés, quelque part vers l'embouchure de l'Oued-Zbibi.

Le lendemain ils virent lever l'aurore, et l'aurore les vit arrêtant, sur son grabat, un jeune frère de leur captif, attendu, chose étrange ! qu'il répondait à un nom inscrit sur certain couteau qu'ils avaient trouvé implanté dans une masse de filets bouleversés, et qui justement emportait autour de sa lame triangulaire une tranche du paletot de M. de Marnange.

Cette dernière circonstance, qu'il n'avait pas eu l'idée de mentionner la veille, ils se demandaient si le lendemain ou jours suivants il penserait utile d'en livrer le secret...

En définitive, ils ne le crurent pas ; car, d'insister sur les griefs accusateurs, l'extrême indulgence de ce monsieur paraissait n'en admettre aucune envie... Et l'un des gendarmes, le plus strict, gémissait d'une si grande réserve, tandis que l'autre admirait une si généreuse magnanimité !

De Marnange ne se fût pas, en conscience, montré aussi généreux peut-être, si toute la famille de Maltais logeant au bord de l'Oued-Zbibi, avait été mise pour quelques années sous les verrous, et si, tout au contraire le juge, après interrogatoire des deux frères, n'eût fait sortir le plus jeune de la prison.

Mais, hélas ! neuf jours durant, M. l'inspecteur eut le désagrément, chaque matin, de rencontrer ce terrible drôle qui avait, de si loin, lancé un couteau dans ses basques, libre à cette heure, vendant le fruit de sa pêche à la poissonnerie ; et toujours le même rictus sur sa bouche, accompagné du même regard féroce, équivalait à l'exhibition de son poing... de son poing au bout duquel pouvait être un coup de poignard ! En outre, chaque soir — (car il faisait le soir ses tournées pour ne pas fausser compagnie à Floren-

tine pendant le jour), — il semblait à Valery qu'un hasard, ou plutôt une volonté funeste, ramenait le pêcheur formidable sur son chemin.

C'était, sans doute, une imagination jusqu'à un certain point; mais l'imagination ne tourmente-t-elle pas à l'égal de la réalité?

En fait de réalité, au surplus, l'activité de ses amis de la yole s'ajoutant à celle des gendarmes, on se donnait des peines infinies pour savoir quel était l'Arabe qui avait dû voir la scène entière, de la cime du promontoire, du faîte d'un chameau... De Marnange maudissait cette soif de renseignements!.. Ses ennemis n'avaient pas été fort adroits à manier leurs stylets ou poignards, puisqu'enfin ils n'avaient fait blessure qu'à son paletot : ses amis étaient pires avec leur maladroit empressement pour aider à la répression juridique, et leur zèle qu'il s'efforçait d'éteindre peu à peu sans trop oser le dire, paraissait devoir, en fin de compte, n'aboutir qu'à une vengeance qui saurait, tôt ou tard, lui percer la poitrine! Et puis, en attendant la plaie du cœur matériel, le cœur immatériel subissait chez lui, dans ces conjonctures, une sérieuse atteinte... Souvent préoccupé ou distrait auprès de Florentine, il voyait souvent Florentine devenir froide et moqueuse auprès de lui.

Pourquoi? — Quelque chose lui disait tout bas que la faute en était à cette aventure du ravin, et que le tort appartenait plus à l'amant qu'à la maîtresse dans ce refroidissement.

Il demeurait néanmoins son très-assidu et très-bénévole cicérone; mais elle s'inquiétait beaucoup plus maintenant des spectacles extérieurs que de la conversation intime.

Au reste, ce ne fut pas pour son bonheur qu'on en revint aux questions personnelles dans un entretien qui eut lieu sous les arcades de la place de Bone, après avoir fait un pélerinage silencieux au monument de Saint-Augustin.

— Ma belle amie... je ne peux pas vous quitter sans vous apprendre une nouvelle qui m'est arrivée ce matin, disait de Marnange. C'est que le Bédouin qui montait le chameau gris a été hier retrouvé par les gendarmes... et puis entendu.

— Ah! répliqua-t-elle avec indifférence... tant mieux!

— Et à la suite de sa déclaration, le juge a décidé que l'affaire, en ce qui touche ma plainte, devait en rester là...

— Vraiment! qui croirait, à vous entendre, que c'était vous le plaignant? Je ne vous trouve pas le ton plaintif et les airs déconfits qu'il faudrait, selon moi, chez un homme à qui ce juge donne tort; car enfin...

— Il me déboute... oui... mais, à le bien prendre, j'aime autant cela... pour vous...

— Ah! oui! pour moi...

— Et pour nous tous! car, je vous le répète, Florentine :

Il ne se faut jamais commettre aux misérables!

Et ce Bédouin a fait preuve de distinction et d'esprit, lorsqu'il s'est abstenu.

— Vraiment! il s'est abstenu?

— Il a dit, lui qui sait l'arabe, que les menaces de mort se sont bornées à des imprécations assez vagues : — « le ciel te confonde! le diable t'emporte, etc. » — que les deux Maltais lui ont paru sans armes... que s'il y avait eu danger

réel pour un de nos compatriotes, il n'aurait pas tranquillement suivi son chemin; mais voulu, certainement...

— Certainement! l'habitude de messieurs les Bédouins est-elle donc de nous secourir? N'est-ce pas vous qui m'avez dit et redit maintes fois que, pour cinquante *roumis* qui s'entretueraient, pas un Musulman africain ne se donnerait la peine de dévier d'une ligne, de retourner la tête...

— Non, en général... mais cet Arabe est un cheick, un serviteur de la France.

— Dites un lâche et un flatteur du pouvoir, qui n'en trouve pas moins fort à son gré que des Maltais se donnent la licence de placer leur tribu dans un endroit de passage public, de s'y installer en maîtres; et que, si nous tombons par aventure au milieu des embarras et traquenards dont ils sèment les chemins, ce soient eux qui se fâchent, comme gens molestés dans leur conquête et entravés dans leurs droits!

— Mais Florentine... le cheik n'avait pas vu l'origine du débat. Il a compris que c'était là une querelle... rien de plus, et, la laisse faire, suivant ce proverbe arabe :

Ne nous mêlons jamais aux désordres d'autrui.

— Très-bien! il a eu raison de tolérer que les conquérants fussent menacés, outragés... Et moi, j'ai eu tort, puisque au contraire...

— Nous sommes un peu juge et partie, Florentine...

— Il vous paraît donc, dans votre haute impartialité, qu'il est bon et utile qu'on supporte les actes de gens par lesquels on vous a vu insulté, assailli, poursuivi... vous, un Français!... vous, un inspecteur!...

— Justement ! c'est comme fonctionnaire... et parce que j'ai eu à m'occuper de ces Maltais... (Je m'en suis souvenu tantôt, Florentine...) c'est parce qu'on pourrait dire qu'ils m'en veulent de les avoir fait expulser de leur concession, faute d'avoir justifié d'un travail raisonnable...

— De mieux en mieux ! Ils vous en veulent. Donc vous inclinez à leur pardonner. Oh! voilà des paroles qu'on n'a pas entendues, M. de Marnange... depuis l'époque des martyrs !

— Vous plaisantez... Mais ce serait mal, convenez-en, d'aggraver leur position... de faire passer une attaque due au hasard pour une sorte de guet-à-pens. Non !... il faut savoir user et jamais abuser. La modération est le correctif des lois.

La clémence, madame, est la vertu des forts.

— On voit bien que je suis faible... que je suis une femme, car je ne partage point cette héroïque vertu !... Mais laissons cela. Je ne me sens pas digne de discuter avec un vertueux de votre force... qui, au premier jour, entendra publiquement dire à ces hommes : — voilà un monsieur que nous avons fait fuir... et qui répondra : — je leur pardonne ! Voilà un délégué du pouvoir que nous avons manqué de tuer... et qui tient à nous laisser, en conséquence, tranquilles et satisfaits.

— Non pas ! Il déplaisait fort aux gendarmes de voir qu'on allait, pour parler leur style, *relâcher* ces hommes sur le grief *assassinat*, vu que je n'avais pas reçu la moindre égratignure,

Et le procès finir faute de délinquants.

Le juge n'en était guère plus content... Alors, bien que je ne sois pas un légiste, il m'est venu tout à coup une savante idée ! Porter des armes dans ce pays, sans autorisation, est chose défendue et punie sévèrement; les poignards saisis sont des armes... et, comme disent ces messieurs, des armes prohibées. On ne peut nier leur possession ; quatre couteaux, ayant sur leurs lames les noms des Maltais, ont été trouvés dans leur bouge. Ils passent donc tous sous main de justice à l'heure où je vous parle, et bientôt...

— Grâce ! interrompit Florentine, avec quelque amertume... Si vous saviez combien vous vous nuisez en vous faufilant dans ces ambages de la procédure !... vous qui n'êtes pas un huissier, pourtant ! Combien ces tortueux secrets de la chicane me désobligent, me répugnent...

— Je m'arrête, répondit de Marnange d'un ton gracieux et courtois, mais en homme qui ne s'expliquait guère ce retour imprévu qu'à titre de boutade. J'en ai trop dit, certainement... puisque cela vous fâche... Vous n'aurez pas l'ennui, enfin, de comparoir; et cependant, la répression ne laissera pas sans représailles, une fuite, vos inquiétudes...

Voilà, chère adorée, à quel point nous en sommes !

— Bien ! je vous félicite de vous être tant préoccupé des ennuis de votre chère adorée. — Mais, quittons ce propos... Sur un autre point, désirez-vous encore que je vous félicite... Renoncez désormais à travestir Boileau, Racine, Corneille... *e tutti quanti*... dans vos citations ; renoncez-y à l'instant, pour moi... pour me faire plaisir...

— Ah ! Florentine... dès qu'il s'agit de vous faire plai-

sir... Mes amis — bien que je ne les citerai pas, vous en connaissiez plus d'un, — s'accordent à trouver cette manière drôle, originale.

— Et vous les croyez bons juges ! Je les suppose plus experts en canotage qu'en atticisme, vos amis ! L'originalité n'est pas souvent chose du meilleur goût, je vous assure !

— Mais vous-même, jusqu'à ce moment...

— Je conviens que, tout d'abord, on est agréablement surpris de reconnaître, sous un vernis de facétieuse fantaisie, qu'un homme a de la littérature, de la mémoire... A ce point de vue, quand nous avons fait notre traversée orageuse de la Méditerranée, cela m'a paru nouveau, et je veux bien le dire, assez spirituel.

— Au lieu que, maintenant ?..

— Maintenant, la chose tourne à l'enfantillage... ou si vous tenez beaucoup à faire des citations... je les voudrais sérieuses, exactes...

— Peut-être avec les noms des auteurs à côté, en note, comme dans mes vieux livres de classes...

— Pourquoi pas ? Nos grands écrivains n'auraient plus à se plaindre de ce que vous les torturez et crucifiez, vifs ou morts, pour nous faire rire.

— Oh ! oh ! c'est quelquefois difficile, ce que vous me demandez... on ne se rappelle pas toujours à point nommé... et d'ailleurs...

Valery s'arrêta embarrassé. Il trouvait bon de supprimer et garder pour lui ce fait ignoré que, çà et là, il improvisait et lançait en guise de souvenirs quelques vers de son crû.

C'est ainsi qu'alors, il se disait, à part lui :

Tâchons, entre deux maux, de choisir à côté.

Et tout haut :

— D'ailleurs, — souffrez que j'en exprime la crainte, — bon nombre de mes auditeurs m'accuserait de pédantisme.

— Et moi, je vous défendrais ! reprit vivement Florentine, comme je vous défendis lorsque nous relâchâmes dans le port de Palma, un certain jour...

— Que vous renvoyâtes, à ses plans trigonométriques, le malheureux capitaine. . à cause de moi.

— Et que vous m'avez promenée, dans toute l'île Mayorque, avec la certitude d'un géographe, en me racontant l'histoire des Baléares comme un véritable historien.

— Ah ! ce jour... ou plutôt ce soir, je ne l'oublierai jamais !... Car ce fut après cette excursion charmante, et en soupant tout seuls, par hasard, dans le port, avant le retour du capitaine, que notre intimité...

— Mon Dieu ! interrompit la jeune femme... On ne vous demande pas si vous n'oublierez jamais des circonstances qui... mais de vous taire à ce sujet, monsieur; je vous en prie toujours... et toujours vous manquez de mémoire sur ce point...

— Ma chère Florentine... entre nous, cependant...

— Entre nous... c'est déjà trop !

— Voyons, méchante... je n'y reviendrai plus.

— Voyons, à votre tour... une épreuve ? Il faut me promettre de ne plus retomber dans votre péché de citations qui fassent frémir nos poètes illustres.

— Je le promets, Florentine... Et pourtant, si l'habitude, la longue habitude...

— Prenez garde! je connais l'empire des habitudes... et c'est raison de plus pour que je tienne à cette épreuve.

— J'en voudrais savoir le but... au moins.

— Le but... C'est donc que vous ne mettez aucun bon vouloir à le deviner?.. Il est bien simple! j'entends m'assurer que vous serez plus fort que vos habitudes : je commence par la plus invétérée. Et si je vois que vous êtes capable de la vaincre... j'en augurerai alors que je puis compter sérieusement sur votre promesse de m'épargner... de sous entendre toujours.... des souvenirs qui me font.... qui me font un effet encore plus désagréable que vos citations violentées.

— A la bonne heure! on vous obéira.

C'était promis, c'était juré! Mais il ne se passa guère plus de cinq minutes; et déjà de Marnange se faisait gourmander pour avoir laissé échapper à l'improviste quelque chose qu'il osa, pour se tirer d'affaire, donner comme une citation formelle du Koran.

C'était à propos de sa fuite devant deux poignards, et de sa recherche d'une procédure de seconde lignée, en manière de vengeance et de représailles, Florentine lui objectait que braver les Arabes et les lions, c'était un courage négatif, ou dérisoire. Il repartit qu'il n'y avait aucune sorte de bravoure qui fût jalouse de faire ses preuves sans utilité, et conclut :

A vaincre sans besoin, on triomphe sans gloire!

Son châtiment fut immédiat.

Madame de Sémerie lui quitta le bras, tout à coup, au

près d'une petite mosquée où n'entraient que les femmes, et disparut dans les montées, pour ne pas redescendre avant une demi-heure d'intervalle.

Confus et attristé, mais patient, Valery attendit sous le prochain vestibule.

— Monsieur, lui dit-elle à son retour, vous avez bien fait d'attendre... j'ai sérieusement à vous parler. Si l'on disait que je suis votre maîtresse, vous démentiriez ce propos de toutes vos forces, n'est-ce pas?

— Je vous en répète le serment.

— Très-bien!... Et vous auriez raison... triplement raison, c'est-à-dire, pour moi, pour mon frère et pour vous.

Il pressentit qu'un congé s'annonçait. Afin de conjurer l'orage, il se confondit en protestations tendres. Mais, au milieu, il lui vint encore sur les lèvres un vers tant soit peu mutilé.

— Ne me faites pas dire de nos amours, madame :

Et rose, ils ont vécu ce que vivent les roses!

— Ah! l'incorrigible! s'écria Florentine! Vous voyez bien que l'on ne peut pas compter sur votre parole! Et vous vous imaginez que c'est bien ingénieux, cela. — Mais humiliez-vous donc, monsieur... Apprenez, que, si je m'en donnais la peine, j'en trouverais à volonté de ces répliques que vous cherchez si loin!

— Vous avez un esprit si charmant!...

— Vous parlez d'esprit.... Vous parliez d'amour ... Eh bien! à ce double propos, savez-vous que j'en ai une déjà, sur les lèvres, de ces réminiscences par à peu près... une,

moins folle que les vôtres?.. et que je serais en droit de vous dire... et que je ne vous dirai point...

— Quoi encore?

L'esprit qu'on veut avoir gâte le cœur qu'on a.

— Vous êtes absurde! vous vous condamnez de plus en plus...

— Voir Gresset, comédie du Méchant, acte 5, scène IV.

— Oui! oui! artificieux que vous êtes! l'infraction faite, vous la replâtrez sur toutes les faces! Elle n'en demeure pas moins au fond... Mais moi, Valery, moins pressée de faire briller l'esprit, même aux dépens du cœur, rappelez-vous que je me suis abstenue... Et pourtant je le répète, monsieur, et cela sans vanité, elle était meilleure que la vôtre ma citation :

Quand ils ont trop d'esprit, les amours vivent peu!

— Ah! c'est profond, en vérité... mais c'est triste...

— Méditez là-dessus! En attendant — car je veux vous épargner ici, à brûle pourpoint, une autre pensée refaite d'après une satire fameuse.

— Diable! vous devenez menaçante.

— Celle-ci, je vous l'écrirai demain. Ce sera préférable, M de Marnange. Adieu.

Sur quoi, prestement, elle le quitta pour rentrer chez son frère.

Laissons un peu Valery cherchant à s'expliquer les derniers mots de Florentine, son changement, son adieu; laissons-le, tombant de réflexions en inquiétudes, et d'inquiétudes en perplexités....

Disons quelque chose du frère de madame de Sémerie.

Il était parti de Cette avec elle, pour visiter les possessions françaises en Algérie. Malade pendant la traversée, qui fut très-longue et tourmentée; malade encore après son arrivée à Bone, il n'avait pu voir, à bord, que sa cabine; à Palma, que la terre; et à terre, que son appartement. Sa sœur, pour qui une demi journée de relâche dans le port de Mayorque avait été l'occasion d'un pernicieux tête-à-tête avec Valery, et qui n'entendait pas rester huit jours sur le sol Africain, sans pouvoir dire : « *j'ai vu l'antique Hippo Régius,* » — sa sœur Florentine avait bientôt voulu sortir avec une servante de l'hôtel, et, sur le seuil même, s'était trouvée en face de M. de Marnange, piétinant et guettant sous les arcades auprès de la grande Mosquée.

Il venait, dit-il, savoir des nouvelles de monsieur son frère. On monta... La domestique fut renvoyée naturellement à ses fourneaux; et, peu après, au lieu de faire obstacle à la sieste que commençait le malade, ils ressortirent ensemble, pour ne plus rentrer qu'après six heures, et s'étant donné, cette fois, rendez-vous.

Ainsi Valery était presque étranger au frère de madame de Sémerie, mais sa démarche de politesse, motivée par leur demi connaissance, et constatée par le dépôt d'une carte, l'autorisait à revenir prendre des nouvelles.

C'est à quoi il se résolut le lendemain soir, ne recevant pas un mot de Florentine.

On lui dit que frère et sœur avaient quitté l'hôtel, et s'en retournaient en France par Alger. — De plus, sans prendre garde à ses airs surpris et décontenancés, la servante lui rendit sa carte dans une petite enveloppe, où ce vers se lisait en imprimé, mais avec ratures et surcharges :

« J'appelle un chat un chat, et Valère un poltron ! »

Poltron! Ah! c'est bien pis qu'infâme et que féroce aux yeux du beau sexe, qui ne doit pas être brave, mais qui s'attache à produire et aimer les braves! Poltron! Poltron! horrible coup de massue! Les ennemis de Marnange l'avaient enfoncé dans le troisième dessous, et ses amis, dans le dernier...

La clef lui était donnée enfin de sa mésaventure. D'abord, il se fit à lui-même cette parodie, non versifiée, d'un proverbe connu, qui lui échappa comme un trait :

— Quel malheur! tomber de mal en pis...

D'ennemis maladroits et maladroits amis!

Et ensuite, il se mit à siffler mélancoliquement, sur un air quelconque :

Cherchez le naturel... il s'enfuit au galop.

Il sifflait sa propre conduite, peut-être.

Mais, dès ce jour, il eut la sage réserve, soit en mémoire de la leçon, soit par crainte du frère, ou autrement, de ne jamais raconter mot de ses intimités avec aucune femme... surtout avec la dernière.

Et puis, il se consola en redisant, après Casimir Delavigne, arrangé par madame de Sémerie :

Quand ils ont trop d'esprit, les amours vivent peu!

IV

KRAPOUKOFF ET LES DESTINÉES DE L'EUROPE.

Régulus apportait à Carthage la paix ou la guerre dans le pli de son manteau... Il entrait dans les destinées d'un Régulus moderne, appelé Krapoukoff, de renouveler ce remarquable épisode de l'antiquité!

Si nous indiquons nécessairement en quelle année les faits se passèrent, nous n'irons pas jusqu'à désigner par leurs noms les personnages de cette anecdote; car nous risquerions de nous voir taxer de politique rétrospective et condamner devant un jury international pour cause de haute indiscrétion.

Toujours est-il que mons Krapoukoff, un esclave, un serf, comme on nomme encore les esclaves de certains pays, était, il y a quarante-six ans, un tout petit garçon babil-

lard, éveillé, presque gentil, nonobstant sa chevelure blonde qui commençait à devenir rousse. Il arriva qu'en l'an de grâce 1800 et tant, un jeune officier français malade, et prisonnier de guerre chez le maître et seigneur de Krapoukoff, le baron Marsowitch, regardait le petit bonhomme très-occupé avec une grosse poignée de poudre à fusil, de poudre dérobée, ma foi! à l'arsenal de chasse du baron. Il l'entassait activement dans un tube de bois, qui servait naguères à la fabrication des chandelles. Ce travail achevé, notre jeune héros s'approcha d'une lampe; et, tenant à la main quelques brins de paille desséchée, il essaya de s'en servir pour allumer cette sorte de fusée, œuvre de son imitative industrie.

Le Français voulut épargner un accident peut-être, peut-être un malheur : ce fut lui qui vint allumer et la paille et la poudre...

Aussitôt, il se produisit une explosion sourde, une clarté fumeuse, résultat médiocre à l'oreille et aux yeux du canonnier de sept ans; et son moule, pour comble de disgrâce, son moule à chandelles, un meuble si précieux dans un ménage, dans une cuisine de serfs russes, n'existait plus! Le prisonnier, saisi d'une émotion bienveillante à l'aspect de son désappointement naïf, se hâta de promettre qu'il donnerait au petit Krapoukoff un petit canon...

Il tint religieusement sa parole.

Bien mieux! quand la nouvelle lui parvint qu'il n'avait plus qu'à retourner en France, en vertu des traités, il exhuma de la poudre qu'il tenait cachée, et fit partir, coup sur coup, une vingtaine de fois le petit canon de Krapoukoff, qui se pâmait d'aise...

Il eût été permis à un observateur physionomiste de concevoir la pensée que le lieutenant se tirait ainsi, à lui-même, une salve d'artillerie en l'honneur de son retour à la liberté.

Il partit. — En quittant le village de sa résidence pour rejoindre ses camarades au bourg prochain, il bondissait de joie et chantait avec une verve intarissable, éperdue. Dans sa préoccupation, il se trompa de sentier à deux reprises; et à deux reprises, il fut remis dans le vrai chemin par le jeune Krapoukoff. Il se prit à courir pour regagner du temps, et n'observa pas tout d'abord que l'enfant tâchait de ne pas perdre trop de terrain dans le même sentier, derrière lui. Enfin, à un détour, il l'aperçut faisant force de ses petites jambes pour le suivre.

— Comment! Krapoukoff, lui cria-t-il de loin... encore toi?...

— Encore.

— J'ai donc oublié là-bas quelque chose?

— Oui... C'est Krapoukoff : attendez un peu.

L'officier ne comprit pas, du premier mot, à quel titre ce qu'il avait oublié, c'était Krapoukoff..... oui, vraiment, Krapoukoff, la tête enflammée par ce qu'il lui avait montré de familiarité, le cœur gagné par son délicieux cadeau, outre les peintures brillantes qu'il lui avait faites de la terre natale; si bien que l'enfant, son petit canon dans sa poche, voulait tout simplement accompagner notre officier jusqu'au pays dont il imaginait tant de merveilles, jusqu'à la grande ville dont il avait tant de fois rêvé.

Le militaire fit halte un moment. Alors, Krapoukoff, essoufflé :

— Lieutenant... marchons... ne courons pas. Vous avez dit que c'était loin, la France... bien loin, bien loin !

L'officier demeura stupéfait. Il ne put s'empêcher de sourire ; et, au lieu d'essayer à combattre par des raisons convaincantes les intentions de Krapoukoff, qu'il savait opiniâtre, il lui répondit uniquement :

— Nous nous en irons à cheval, moi et mes camarades. Tu ne peux avoir un cheval. Et quant à les retarder en nous embarrassant d'un enfant à pied, jamais !

L'enfant pleura beaucoup et répondit qu'il irait en France à cheval, tout seul, quand il deviendrait grand.

L'officier parut compter sur cette résolution, et l'embrassa en lui disant d'un air très-persuadé :

— Tu feras bien ! Après tout, qu'est-ce qu'il peut y avoir, pour un cavalier, de Novogorod à Paris ?... Cinquante jours d'étapes. C'est long ! mais ce n'est pas infaisable. Au revoir, Krapoukoff... Tu sais le proverbe de notre sagesse : Les hommes se rencontreront ; il n'y a que les montagnes...

— Je sais, acheva l'enfant : il n'y a que les montagnes qui ne se *rencontrera* pas.

On le voit, il n'était pas ferré sur nos verbes et nos proverbes ; mais, si l'on veut tenir compte de son âge et de ce qu'il n'avait appris notre langue que dans ses entretiens familiers avec l'officier français, on devra convenir qu'il donnait déjà ainsi les gages d'une intelligence et d'une volonté à dépasser la ligne commune avec le temps.

Krapoukoff, avec le temps, acquit l'expérience d'une chose, savoir : que dans sa position de serf, il manquait,

il manquerait toujours, pour accomplir le voyage projeté, de cheval et d'argent, d'argent et de liberté.

En outre, comme il saisissait toutes les occasions de parler de la France, il lui fut dit et prouvé que cinquante étapes seraient bien loin de suffire, alors même qu'il serait très-grand, et ne s'en rapporterait qu'à ses propres jambes ; l'homme comme bipède, étant aussi capable que n'importe quel quadrupède, de faire les longs et difficiles trajets... Et cependant, il ne se découragea pas.

Son rêve, à dix-neuf ans, ce bel âge des rêves hasardeux ! fut qu'il saurait, et avant peu, mettre à son service les moyens et véhicules favorables à son persistant dessein.

Le hasard, un jour, daigna le seconder : mais, comme les gens trop pressés de réussir, il abusa du hasard !

Son maître et seigneur, accompagné de la comtesse sa femme, venait passer une quinzaine dans les terres auxquelles le jeune serf était attaché. La dame arriva malade. Aucun médecin dans tout le voisinage. Il en fallait un ; et pour le quérir, il fallait se rendre par des chemins couverts de glaces dans une ville située à trente werstes de distance : soit, aller et retour, parcourir soixante werstes d'un seul trait... quel marcheur en était capable ?

Krapoukoff se présenta d'un air fort allègre et résolu. Le comte accueillit ses offres et daigna consentir une manière de traité. Si le jeune homme n'accomplissait pas le double voyage en vingt-cinq heures, c'est-à-dire avant le soir du lendemain : cent coups de nerf de bœuf. S'il l'achevait en vingt heures, ou moins, récompense honnête : autant d'heures épargnées, autant de fois cinquante roubles et un verre de bon vin français.

Krapoukoff fit merveille... à tel point que M. de Marsowitch dut le rémunérer, au bout de dix-sept heures moins un quart, avec trois verres de Château-Margot.

La merveille avait consisté dans la vigueur et l'agilité des membres pour la première course; mais pour la seconde, dans la force d'imaginative et de combinaison.

Précipiter la marche pour atteindre rapidement au but! Quels hommes alertes, forts et bien découplés n'auraient pris aussitôt conseil de leurs jambes en ce point; mais combien se seraient ingérés de tout ce qui permit à Krapoukoff d'atteindre ce succès, de réaliser l'impossible? Remarquer en chemin qu'assez souvent il longeait des étangs ou traversait des cours d'eau; observer, une fois dans la ville, nombre de personnes qui glissaient ou patinaient à la surface des canaux; trouver moyen, pendant que le docteur préparait sa trousse et faisait atteler son traineau, d'obtenir qu'un mougick cordonnier, lui prêtât, sur sa bonne mine et ses belles promesses, une paire de patins; étudier, imiter avec prestesse les gens accoutumés à courir en équilibre sur ces deux lames effilées; parvenir finalement, sans mourir de fatigue, à précéder le véhicule du médecin dans le manoir de Marsowitch; descendre même chez l'intendant du comte et se faire donner cent cinquante roubles, plus un premier verre de Château-Margot, avant que l'homme qui venait guérir la comtesse ne fût monté chez madame et assis à son chevet!

La guérison ne fut rien moins qu'immédiate, nonobstant la promesse du docteur, et bien qu'il se fût installé au château. De façon qu'au bout d'une semaine, le besoin se fit sentir de tenter une autre médication. Pour aller cher-

cher promptement à Novogorod, auprès de son maître apothicaire, une panacée supérieure dans le système proposé, on requit de nouveau les jambes de Krapoukoff.

Le hasard lui faisait encore une avance selon ses désirs. En effet, si pour l'accomplissement de cette deuxième course, on négligeait de lui rien promettre, il s'en promettait beaucoup, lui.

Arrivé dans la ville, moitié sur la terre et moitié sur l'onde, Krapoukoff, au lieu de se rendre chez l'apothicaire, fut tout aussitôt près du cordonnier mougick qui lui avait prêté des patins. Il raconta comme quoi il les avait brisés en route, et les lui paya grassement : ingénieux procédé pour acheter à qui pourrait ne point vouloir vendre, et faire sortir bon gré malgré, de sa spécialité commerciale, n'importe quel marchand ! De chez lui, il rabattit vers l'officine ; et dès l'entrée il eut soin d'affecter les allures d'un homme épuisé, rompu, exténué. Ainsi, il obtint du pharmacopole empressé pour le service du Monseigneur, quelques minutes et un siége, afin de se reposer et de boire ; plus une bouteille et des comestibles à emporter, pour ne pas tomber sur la route d'inanition et de faiblesse.

Mais au bout d'une werste au plus, il se déclara incapable de se soutenir, de marcher surtout, à moins d'être sustenté immédiatement d'un solide repas. Force fut donc au pharmacien de le laisser manger, assis sur un talus, de poursuivre seul, et de prendre la charge de faire connaître au comte Marsowicth que son pauvre serf Krapoukoff n'arriverait pas sans doute le même jour ; car, véritablement il n'en pouvait plus...

Le pauvre serf, au contraire, en pouvait tant, qu'il se

mit à courir comme un daim, aussitôt qu'il vit poindre entre le pharmacien et lui la hauteur d'un monticule, et que celui-ci descendait au nord, tandis qu'il en arpentait l'autre face au couchant.

Quelle joie! Il était donc sur la route de France! Il commençait vers Paris sa première étape, loin, bien loin d'imaginer que la seconde à peine achevée, une puissance supérieure interviendrait tout à coup, et lui dirait : Tu n'iras pas plus loin!

C'est cependant ce qui arriva. La puissance du maître, personnifiée en trois intendants ou vassaux à cheval, fut lancée sur la trace de Krapoukoff, l'atteignit et lui fit injonction d'avoir à retourner, sans résistance, dans les domaines du comte de Marsowitch.. C'est pourquoi il y rentra docilement sous la surveillance de ces rudes alguazils, et sous le triple canon de leur espingole toujours armée.

Ainsi, pour avoir osé trop ou trop vite, que restait-il au malheureux jeune homme? La perspective d'un seigneur irrité, d'un knout menaçant!

Il avait beau songer, il ne trouvait, dans sa mésaventure, que de chétifs recours. — Il dirait que s'étant reposé et laissé aller au sommeil, il avait repris sa course avec une précipitation funeste en homme désorienté; que dans un carrefour, de quatre sentiers, il n'avait pas eu la chance de prendre le bon. La nuit venue, il avait marché toujours croyant se rapprocher du domaine, et de plus en plus, il s'était égaré... Le lendemain, pas un être vivant dans toutes les campagnes; dans toute cette solitude, pas un point de repère pour se diriger! C'est de la sorte qu'en redoublant d'efforts, de vitesse, mais aussi d'inquiétude et

de trouble, il n'avait fait que s'éloigner et se perdre davantage.

Il advint heureusement pour lui que le châtelaine se trouvait beaucoup mieux. Le seigneur, qui n'était pas tout à fait implacable, fut vivement sollicité par elle en sa faveur; et comme on pensait lui devoir, après le médecin et l'apothicaire, une part de reconnaissance, le résultat fut que l'on accueillit ses explications, et que l'on défalqua avec bonté trente coups de nerf de bœuf qu'on ne lui donna point, en échange de trente roubles qu'on avait intention de lui donner... Il fut condamné seulement à dix, pour ne pas manquer aux principes et à l'exemple. Encore lui parut-il que l'intendant avait reçu l'avis secret de les lui appliquer mollement.

C'est pourquoi son bonheur d'échapper à si bon compte était inexprimable; et il ne s'y glissa pas l'ombre d'un remords au sujet de ce gros mensonge qui l'avait sauvé. Il ne semble pas que, suivant les casuistes du schisme grec, un mensonge qui sert à soi-même et qui ne nuit à personne, s'appelle le moins du monde un péché. — Que de Romains, ô ciel, sont Grecs en ce point!

Cependant Krapoukoff conserva de cette mésaventure un double profit : plus de maturité et de patience dans l'esprit, et cent soixante roubles dans un pot de fleurs abandonné.

Ses réflexions le conduisirent à cette pensée, que le moyen unique d'aller visiter la France, était de se mettre en mesure d'y conduire quelque seigneur à titre de postillon ou de cocher, et, pour ce, avec son argent, s'instruire dans la conduite du cheval et de ce qui s'ensuit.

Ainsi donc, il ne vint plus dans le voisinage un roulier voiturant des marchandises, un pâtre guidant des troupeaux, un courrier, un traîneau-voyageur, que le serf capitaliste, grâce à une dépense quelconque en verres de genièvre ou en vin de froment, ne fît naître le propos et n'obtînt la permission de s'exercer dans l'art équestre ou la science du charroi.

C'était principalement, lorsqu'il passait quelque troupe de cavaliers ou quelque convoi militaire, que notre homme saisissait énergiquement l'occasion aux cheveux, les fourgons par les rênes, les chevaux par les crins.

Aussi, quelles magnifiques aubaines pour lui, durant tout le règne de Nicolas Ier, cet empereur de belligérante mémoire! Tantôt des parcs d'artillerie étaient dirigés vers la frontière de Turquie, tantôt des régiments remontés à neuf s'en allaient grossir l'armée du Caucase. Il fallait voir alors Krapoukoff, judicieusement posté dans les terrains rocheux et les pentes ravinées, solliciter la faveur de donner un coup de main aux conducteurs des équipages, ou de dompter les bucéphales de l'Ukraine aux plus dangereux endroits! Il arriva même que, de sa bourse, il corrompi quelque palefrenier de grand seigneur, pour obtenir l'avantage de faire galoper et ou son véhicule ou sa monture, parmit les fondrières, au risque de tous ses membres... sans garantir en aucune façon le gouvernement pour les quadrupèdes ou les quadriges perdus!...

Voilà comment, à part son désir de faire le voyage de France, il avait acquis, à trente ans, un goût passionné pour le cheval ; outre qu'il se mêlait un peu de gloriole dans ses prouesses en équitation, car elles commençaient à faire,

par le pays, une notoriété voisine de la renommée autour de ces trois syllabes cacophoniques : Krapoukoff.

Ce que les hommes font bien, ce qui attire sur eux les regards, c'est là toujours ce qu'ils aiment avant tout. N'avons-nous pas vu des vieillards se draper dans de sales guenilles et s'époumoner en de folles sarabandes, le plus vaniteusement du monde !

Cependant, dès lors que le jeune serf se complaisait aux exercices de l'hippiatrique, faire savamment courir une machine à roues n'était plus à ses yeux l'attrait principal ; il jouissait davantage d'imposer à une force brute l'ascendant humain, c'est-à-dire l'intelligence et l'adresse ! — On admire la race chevaline pour sa fougue, sa légèreté, sa grâce vigoureuse ; on se fait un plaisir d'apprendre à la connaître pour la dominer. Qui voit-on, si ce n'est les inventeurs, s'attacher d'affection à une locomotive ? Mais ce n'est pas seulement dans la fable qu'on a pu trouver des types de l'homme-cheval, célébré par les anciens : il existe aujourd'hui encore, dans les déserts de la Tartarie ou de l'Afrique, tel à peu près que l'on rencontrait le Centaure il y a trois mille ans.

Ainsi, la tendance de Krapoukoff s'éloignait chaque jour de l'idée de se faire cocher ; il aspirait à devenir palefrenier, piqueur, postillon...

Le hasard se chargea tout d'un coup d'en décider autrement.

Était-ce bien un hasard dans une contrée où le servage maintient encore, d'un côté omnipotence impérieuse, de l'autre passive obéissance ; dans un climat où les passants voient çà et là tomber en congélation des nez, même de

boyards — nez farcis de tabac pourtant, et que le ciel leur a donnés si courts! Était-ce un hasard, disons-nous, que le cocher du comte Marsowitch, ayant conduit en plein janvier le briska de monseigneur depuis Pétersbourg jusqu'à Novogorod, sans désemparer, arrivât en retard et ne pût s'excuser, ni se faire absoudre, qu'en montrant ses deux bras devenus tour à tour bleus et inertes par suite d'un froid trop prolongé; si bien qu'ils demeurèrent complétement immobiles jusqu'à sa dernière heure?

En tout cas ce fut dans cette occurence que le comte, voulant retourner au plus vite près du monarque son maître, dût s'informer si, au nombre de ses paysans, quelqu'un ne se pourrait trouver capable de le ramener à destination. La renommée de Krapoukoff porta ses fruits. Désigné à M. de Marsowitch, avec une foule d'éloges, le voici devenu tout à coup de paysan, cocher... Beaux habits galonnés, siége de velours à crépines de soie, plaisir de diriger deux coursiers fringants et rapides, bonheur de voir la grande ville, et la cour, et le czar, et les dames, et la France... un jour! Il n'en fallait pas tant pour lui faire oublier à quels tristes invalides son prédécesseur venait d'être réduit.

Mais après tout, le prédécesseur comptait bien soixante-quatre années; et Krapoukoff, à peine la moitié. Il est dans la force de la jeunesse, où la chaleur du sang, la sève, l'activité surabondent. Pour lui, les aquilons peuvent souffler : vingt-cinq et trente degrés Réaumur ne feront qu'émousser leurs pointes impuissantes. Vainement, sur cette barbe touffue, se formera-t-il un mince grésil cotonneux re-

présentant son haleine figée au passage : au delà rien de plus à atteindre, et le froid perd ses droits !...

Bientôt, dans la ville de Pétersbourg, le cocher du comte de Marsowitch fut estimé l'un des plus superbes et des plus habiles.

Réduire les chevaux capricieux, devancer n'importe quels équipages, serpenter adroitement à travers la foule des voitures qui se croisaient aux bords de la Néva, ne jamais accrocher une borne, une roue, un cavalier, pas seulement un chien téméraire ou un enfant étourdi ; voilà ce qui faisait de Krapouskoff, un artiste dans son genre, un artiste d'une valeur incomparable et incontestée.

— Quel garçon vous avez-là ! mon ami, disait un soir à son époux la comtesse de Marsowitch, en descendant de carosse au retour de l'Opéra. Ce qu'il vient d'accomplir est miraculeux !

Elle sortait d'une bagarre formidable, et Krapoukoff l'en avait tirée majestueusement, comme si son fouet eût été la baguette de Merlin.

Le cocher entendait ces louanges sans broncher, en homme qui trônerait sur un autre velours que celui d'un carosse, qui saurait que l'éloge lui est dû, et qui tiendrait encore les louangeurs ses tributaires, ne voyant pas dans leurs mains de récompense pour lui.

Le comte répliqua :

— En effet, le drôle n'est pas gauche, et je suis heureux de l'avoir tiré de son désert pour l'amener ici : pas de jour qu'on ne m'en fasse toute sorte de compliments.

On le voit, ces personnages ne mettent ni façon ni gêne à exalter l'amour-propre de leurs gens : c'est qu'

point à craindre d'exalter, à la suite de leur amour-propre, leurs prétentions. Ils sont justes parce qu'ils peuvent l'être gratuitement ; ils ne feraient ni mieux ni moins bien que nous, avec des domestiques comme les nôtres, qui ne sont pas la propriété du maître, mais qui n'appartiennent qu'à eux-mêmes et, par suite, au plus offrant.

Le colloque des deux nobles époux se continua dans l'appartement de madame, qui vint se débarrasser de sa toilette d'opéra.

Ici, ce ne fut plus à mons Krapoukoff d'écouter, mais à une autre personne, qui s'en acquitta avec une bien autre attention que lui-même.

La comtesse poursuivait :

— N'auriez-vous pas envie, Ladislas, de faire au sujet de ce garçon quelque chose de mieux que jusqu'à cette heure ?

— Au contraire, Yvanowna, au contraire.

— Pour son avantage ?

— Et d'abord, pour le nôtre.

— Très-bien ! moi aussi... J'ai observé, mon ami, que, notamment, quelqu'un le remarquait fort : et cela m'a donné à penser.

— Ah ! nous nous sommes devinés. Ce quelqu'un s'appelle...

— Fédérowna.

— Oui... ma femme de chambre.

— Quoi... votre femme de chambre.. pas la princesse !...

— Non ; mais attendez. Cette créature, me disais-je, est d'un talent rare pour m'habiller à la française... pour

broder, chiffonner, coiffer. Surtout, elle est d'une exactitude parfaite dans ses comptes, chose bien extraordinaire! Et elle écrit la dépense en français... chose d'un bien grand ton!

— Après... Si vous aviez fini, vous me feriez plaisir.

— Vous en reviendriez à la grande duchesse.

— Naturellement? Achevez toutefois.

— J'ai pensé la marier...

— Fédérowna, la nôtre...

— Avec votre cocher.

La femme de chambre qui était tout oreilles, devint rouge.. et ce n'était pas le rouge pudibond des jeunes filles bien élevées, s'il faut tout dire...

— Je conçois, reprit le comte, les avantages de cette opération. Nous pratiquerions en cela le système de tout seigneur qui veut que son patrimoine ne diminue pas entre ses mains; bien au contraire, que ses vassaux étant sa richesse, aillent croissant et multipliant... Ceux qui ont du mérite surtout... parce que de bonne souche vient d'ordinaire bon rejeton. C'est entendu, chère amie, et...

— Vous n'y êtes pas tout à fait... Non! Je rends cette fille heureuse, et c'est très-utile pour mon service, attendu que le chagrin la gagne, cher comte .. un chagrin à en mourir, de mort naturelle ou d'autre, si je ne savais le moyen de la rattacher à la vie.

— Eh bien!... je serais contrarié de déranger votre plan, Yvanowna..; mais si vos remarques sont justes et les miennes aussi... je veux dire, si la princesse a fantaisie quelque jour de me demander mon Krapoukoff...

— Ah! vous croyez, Ladislas?

— C'est presque sûr. Il n'y a qu'un moyen, nous empresser de lui en faire hommage.

— Ou mieux, le lui donner en location, si, comme je le suppose, elle ne consent pas à l'avoir sans paiement... Une princesse !...

— Oh ! ceci me contrarierait beaucoup !... beaucoup...

— Certainement ! l'autre procédé vous conviendrait mieux, diplomate que vous êtes ! la faveur des princes, pour des personnes riches et qui aiment les hautes dignités, comme Ladislas Marsowitch, cela vaut mille fois l'argent. D'accord ! vous sonderez l'esprit de la duchesse, je le veux bien, mais si la duchesse n'a pas fantaisie de votre cocher, ma femme de chambre l'épousera.

— Elle pourrait fort bien l'épouser quand même.

— Du tout ! c'est ce qui vous trompe... la princesse aime infiniment peu le service des gens mariés.

La caméristе achevait de déshabiller madame. Elle tremblait, elle était pâle. On ne s'en occupait guère... Oh ! si elle avait eu le malheur de piquer ou de mal attifer madame... combien c'eût été bien différent !

Ces bons seigneurs avaient un lucre ou des avantages à tirer de l'une comme de l'autre combinaison mise en avant. Était-ce pour s'inquiéter de ce qui touchait un serf ou une fille née esclave qu'ils eussent dévié de leur ligne !... impossible... jamais !

Il se trouva, par bonheur, que la grande duchesse était à mille lieues d'ambitionner Krapoukoff pour son service. Sa taille n'excédait pas cinq pieds quatre pouces... Et la hauteur de ses talents ne lui tenait pas lieu d'avoir en lon-

gueur vingt lignes de plus. En conséquence, Krapoukoff était trop petit.

Donc il épousa bientôt la gentille Fedérowna, qu'il connaissait à peine, qu'il n'aimait pas davantage... et sur l'ordre des maîtres, il dut s'en montrer ravi.

Du reste, c'était une fille d'un certain esprit, bonne comme plusieurs Allemandes, et sachant le français comme plusieurs Krapoukoff... Ce dernier point fut particulièrement sensible à notre homme, et releva fort dans sa pensée le projet opiniâtre qui datait des narrations du lieutenant, et ne s'y effaçait pas plus que la mémoire du petit canon...

Que dis-je, la mémoire ?... Le petit canon figurait toujours dans les bagages du fiancé, et il entra dans l'apport matrimonial pour une valeur positive de trente-cinq roubles et un kopeck.

Le ménage fut heureux... mais les deux conjoints manquèrent aux vues du comte pour ce qui est de l'article progéniture.

Ils en étaient, on peut le dire, fort innocents ! Et le comte, de plus en plus, regrettait de n'avoir pas eu l'occasion qu'il avait cru entrevoir de complaire à la grande duchesse... Il aurait donné, certes, mille cochers et autant de caméristes pour lui être agréable, car il mourait d'envie d'obtenir l'ordre supérieur de Saint-Michel, dont Sa Majesté ne le favorisait toujours pas.

Cependant la faveur de madame de Marsowitch était de plus en plus acquise au ménage nouveau. Elle s'étonnait de voir que, bien passé la première année, la vie de l'épouse n'en restait pas moins attachée tout entière à la vie de l'époux ; mais elle permettait à un cœur de femme

chambre esclave cette constance peu romanesque ; et même elle ne dédaigna pas, un jour, de prendre en faveur de Krapoukoff, cette tête si chère, le rôle de divinité protectrice... Au reste, le cas était grave, on ne peut plus.

L'hiver de 1854 sévissait, rude et prolongé outre mesure, ce qui n'est pas peu dire, quand c'est d'un hiver russe qu'il s'agit. Les exemples étaient fréquents, de voyageurs importants et pressés contraints de finir pédestrement leur trajet, parce que chevaux et conducteurs étaient demeurés sur la route, renversés et raidis par le froid dans une couche profonde de neige et de frimats On entendait aussi raconter que maints piqueurs et maints cochers ayant reçu injonction d'attendre, soit dans une cour, soit dans la rue, que leurs maîtres sortissent du bal, avaient été retrouvés morts sur le siége ou sur la pierre où ils s'étaient laissés prendre de cette torpeur glacée qui devient infailliblement le dernier sommeil.

Dans le grand monde, on ne pouvait s'émouvoir de tels accidents au point de se priver du bal, ou d'attendre dans les vestibules au lieu d'être attendu. Dans le monde officiel surtout, on avait dû s'en préoccuper d'autant moins que l'hiver était plus animé, les fêtes plus brillantes et plus nombreuses que de coutume, par la raison qu'il y avait déclaration de guerre contre le sultan ; déclaration qui, aux yeux de beaucoup de personnes dans la cour de Russie, équivalait à dire : — Avant six semaines, Constantinople est à nous ! — Et, parce que l'on se voyait déjà possesseur de Constantinople, et, avec elle, de richesses énormes, d'immenses contrées, d'innombrables populations, on était moins sensible à la perte de quelques esclaves, que d'autres es-

claves remplaceraient à vil prix. On n'avait garde, et on aurait eu mauvaise grâce de s'occuper, au milieu de ces incessants plaisirs, si telle ou telle tête ne serait point épargnée, fût-elle ou plus jeune ou plus estimée que les autres, dans ce troupeau muet et obéissant des victimes domestiques. — Oh ! humanité !

Telles étaient les circonstances où, — nous osons le dire sans calomnie, — un personnage de la naissance, de la fortune, de l'orgueil de Marsowitch ne pouvait, ne devait point s'arrêter à la valeur de Krapoukoff, comme cocher, si réelle et si appréciée qu'elle fût ! Auprès de la comtesse, il fallut l'auxiliaire des larmes de Fédérowna, l'intéressante caméριste, pour qu'elle daignât se résoudre à certaines condescendances. Madame voulut bien qu'il ne fît que la mener et la reprendre au bal, avec permission de passer au foyer des cuisines une partie quelconque de la nuit. Bien plus, elle eut la bonté de faire entendre à son mari que ce sujet hors ligne méritait également des attentions hors ligne, et qu'il devrait lui octroyer une dispense générale de conduire, chaque fois qu'il n'y aurait pas un rayon de soleil, et qu'on pourrait voir les gros canons de l'artillerie impériale passer sur la Néva.

Ainsi, Krapoukoff apprenait que ce qui est réglé entre femmes prévaut sur tout et partout ; ainsi il était, plus qu'à moitié, redevable de la santé, peut-être de la vie, à cette tendre et habile Fédérowna, qui, pour être mariée, n'en coiffait pas plus mal, et n'en chiffonnait que mieux !

Ce dont il lui fut principalement reconnaissant, c'est de ce qu'il se trouva en possession, lui pauvre serf, d'[illegible] quasi sinécure pendant cet hiver-là, ce rude hiver, q

lui marqua pas plus de trente journées ouvrables au thermomètre de sa protectrice ; de telle sorte que, six mois durant, — et quels mois, bonté du ciel ! — il vécut presque en bourgeois, n'ayant rien à faire, si ce n'est conduire sa maîtresse à la promenade, pendant les courtes journées embellies de ces tristes jours, et témoigner à sa jeune épouse qu'il n'avait point le cœur d'un ingrat.

Cependant, la conquête de Constantinople ne semblait plus devoir être l'affaire de quelques semaines. Les Turcs défendaient vigoureusement leur frontière. On recevait en outre la nouvelle que trois puissances respectables... — N'allons pas parler politique, bon Dieu ! Et puis, à quoi bon ces détails historiques ? chacun sait et se rappelle ce qui se passa entre la Russie et la Turquie, plus la France, l'Angleterre et le Piémont, depuis le printemps de 1853, jusqu'à l'automne de 1856...

Krapoukoff même en savait quelque chose... non pas qu'il s'en instruisit par la lecture des journaux de Saint-Pétersbourg, attendu que, premièrement, il ne savait pas lire le russe, et que sa femme ne lui enseignait à lire et à écrire que le français ; et attendu, secondement, que les journalistes du pays ne... Mais la première raison dispense de toutes les autres !...

Il savait donc les événements, comme ils se disaient à Saint-Pétersbourg ; et, à Saint-Pétersbourg, telle était la manière de les rapporter, que, dans son esprit, le moindre doute n'était pas admissible sur une irruption triomphante des armées du czar au travers de la Pologne et de l'Allemagne jusqu'à la limite du Rhin, jusqu'au cœur de la France, Paris.

Pour ce résultat superbe, il faudrait plus ou moins de temps, plus ou moins de boulets et de Cosaques ; mais voilà tout ! Il était marqué, évident, infaillible... chacun en parlait ainsi autour de Krapoukoff, et, finalement, c'était pour se préparer dans l'attente de cette invasion de la Russie en France qu'il apprenait si courageusement à lire et même à écrire la langue de Corneille et de Molière dont il pensait voir représenter l'œuvre, par les comédiens ordinaires de leur descendance asservie, devant un parterre de Russes.

Ajoutons qu'un espoir suprême lui était né de ces circonstances, que son maître avait passé, comme tant d'autres seigneurs, de la carrière diplomatique à un commandement militaire ; et qu'il arrivait parfois à la comtesse d'avertir Fédérowna qu'on ne tarderait guère à leur ouvrir glorieusement le chemin vers ce Paris, qu'elle désirait, elle aussi, visiter comme la pépinière des jolies choses, le royaume des belles dames et des bonnes faiseuses, les Champs-Élysées des robes à volants !...

Il était sous entendu que la femme de chambre serait du voyage, ce que, d'ailleurs, elle semblait mériter de plus en plus !

C'est pourquoi le ménage Krapoukoff redoublait de zèle dans l'étude du français, et, chaque fois qu'il leur venait aux oreilles la bouffée d'un chant de *Te Deum*, qui, à leur insu, ne répondait pas toujours, comme il pouvait paraître, à une sérieuse victoire ; chaque fois le cocher et la femme de chambre accumulaient de triomphantes copies des modèles calligraphiques de Brar et Saint-Omer !.. Ou bien, ils faisaient des pérégrinations impatientes avec le bout de l'ongle, sur une carte de notre pays.

Le temps était venu, pour le comte, d'aller rejoindre cette Crimée, où l'attendait une division qu'il avait à renforcer de Cosaques le long du chemin. Avec lui, il emmenait Krapoukoff, à titre de conducteur de sa berline ; et ils pousseraient, de cette manière, jusqu'à Moscou.

Ce programme fut suivi aisément, rapidement.

Mais, passé Moscou, plus de bonne route ; de chevaux de relai, bien moins encore ; il fallait, en outre, faire dans les bourgades nombre de circuits pour hâter le rassemblement des levées. M. de Marsowitch abandonna donc sa berline, prit un cheval de selle, fit monter Krapoukoff sur un autre ; et, de cocher, notre vaillant serf devint piqueur lorsqu'il marcha devant, jockey lorsqu'il passa derrière, palefrenier toujours... et il se tira de ces épreuves diverses avec une invariable dextérité !

Comme ils firent de la sorte un trajet considérable, il n'y avait plus, selon Krapoukoff, aucun doute qu'ils ne fussent en train de chevaucher sur le chemin de la France. Il se le persuada d'autant mieux que le maître avait relégué dans une légère valise roulée derrière lui son bel uniforme de général, et qu'il le voyait constamment, étroitement revêtu d'un long et simple paletot bourgeois. De même, le serviteur avait eu ordre de quitter et d'empaqueter au fond d'une sacoche la brillante livrée des Marsowitch, pour ne plus porter d'autre costume qu'une grande houppelande, bleu foncé, achetée dans une chaumière de paysan...

— Costume de voyage commode et non salissant, avec lequel il sied peut être d'entrer en pays étranger, pensa-t-il un matin... — Habit de guerre, d'un usage prudent pour entrer en campagne, lui répliqua tout aussitôt le mugisse-

ment d'une canonnade assez lointaine, qu'il eût très-volontiers prise pour le tonnerre, à part deux choses : que ce bruit, singulièrement soutenu, fit jurer son maître, ce qui était contre ses habitudes, et que l'on voyait à peine quelques nuages transparents flotter sur les montagnes où nos deux voyageurs allaient s'engager.

Krapoukoff, dès lors, eut soin, le plus possible, de n'être plus du tout piqueur, mais de rester jockey, à distance infiniment respectueuse.

Ils cheminèrent toute une nuit entre des gorges où serpentait une route assez bien taillée, et ils arrivèrent au petit jour dans un camp.

Observer et conjecturer, c'est la ressource de l'inférieur intelligent, auprès d'un supérieur qui ne daigne pas l'honorer d'une parole, et qui, très-visiblement, ne souffrirait pas une question.

Krapoukoff, donc, observa que le camp paraissait tranquille et qu'on s'y reposait. Les factionnaires étaient porteurs de visages et de manteaux russes. Et, toutefois, ce qu'on entendait çà et là retentir d'appels ou de commandements n'était autre que du français. Il conjectura, de ce qu'une grande canonnade avait eu lieu la veille au soir, que c'était la fin d'une rencontre décisive entre les deux armées, et que les positions de l'ennemi avaient été forcées, envahies à ce point que beaucoup de leurs soldats y étaient restés au pouvoir du vainqueur... En un mot, il s'imaginait parcourir des tentes, hier françaises, aujourd'hui occupées et gardées par les guerriers triomphants du Czar.

Et puis, au-delà des montagnes, il supposait quelque

grande citadelle ou ville forte des bords du Rhin, qui venait de remettre ses clefs dans les serres de l'aigle de toutes les Russies.

Chimères et visions ! — Généralement on se battait de nuit, et il y avait force d'employer le jour à réparer ses fatigues, ses pertes, son désarroi.

Quant aux commandements, l'usage était, chez messieurs les officiers moscovites, de ne les faire, du moins dans ces dernières années, qu'en français. Enfin, la ville frontière, cachée derrière les montagnes, qui venait de succomber aux coups d'une aigle impériale, mais non pas de celle du Czar, se nommait...

Un instant ! Ne parlons pas politique, grand Dieu !

Les détails, que nous abrégeons ou supprimons, détails renversants pour Krapoukoff, lui furent révélés tout bas, tout bas, par les guides que l'on donna au général Marsowitch, afin de traverser quelques défilés inconnus. Lors donc qu'ils arrivèrent au sommet des contre-forts dominant les plaines de Crimée, il ne fut pas trop surpris de voir, au bout de l'horizon, une flotte submergée, une cité en ruines, des bastions environnés de redoutes aggressives et de tranchées menaçantes, d'où il pleuvait comme une avalanche de bombes et de mitailles, qui les faisaient trembler sur leur base, dans un double cercle de flammes et de sang.

A ce spectacle, qui annonçait au regard de bien plus graves désastres que ceux dont les chefs les plus véridiques avaient cru pouvoir, d'étape en étape, glisser à l'oreille d'un général quelques timides aveux, le comte de Marsowitch, resté fort diplomate sous son paletot gris, sut en-

core s'empêcher de trahir une sérieuse émotion. Il prit à l'écart son suivant, qui n'attendait de lui autre communication que des ordres ; et il dit en français, d'un ton bienveillant, avec un pâle sourire :

— Je ne pense pas, mon brave, que tu aies l'envie de te joindre comme volontaire à ceux qui se canonnent sur ces plateaux ?

— Monseigneur... j'ai plus de quarante ans... et je ne sais pas manier le fusil ni l'arme blanche...

— Eh bien ! retourne à Pétersbourg... au plus vite...

— Je sais manier le cheval, monsieur le comte !

— Oui. Voilà cinq cents roubles, soit pour la route, soit pour cette bonne nouvelle que tu porteras à la comtesse en mon nom... c'est-à-dire... comme, aussi bien, tu peux le voir d'ici, — que les alliés, nos ennemis, n'ont pas su prendre en deux années, sur le sol de l'empire... une lieue de terrain.

— Oui, monseigneur.

— Tu ajouteras que je ne dois commander à présent que le septième corps de cavalerie, qui donnera pour la défense du territoire... Tu as compris... Va-t'en.

Krapoukoff s'en alla ; il s'en alla plus que vite.

Ce n'est pas lui qui aurait pu répondre à monseigneur que, pour se disputer l'occupation de cette lieue de terrain, il en avait coûté plus d'efforts gigantesques et de glorieux faits d'armes, que pour la conquête de maint empire ! Ce n'est pas lui qui aurait été raconter à madame la comtesse de Marsowitch, combien ces deux ans avaient dévoré au Czar de corps d'armée ; au point que déjà le tour du septième était proche !

Krapoukoff n'en savait pas si long.

Mais il emportait du théâtre de la guerre cette idée, assez nette en son esprit, que les meilleures troupes de l'empire étaient décimées; et que, ni les hordes mal aguerries des hulans, ni les chétives recrues des enfants pâles de l'Azoff, ni la flotte sous marine qui gardait les bastions troués du port, tout cela n'était pas en marche pour conquérir la France... Et il revint auprès de sa femme, désespérant de voir encore ce beau pays, accusant de ses mécomptes l'allure présente des événements, plein de colère contre les querelles des potentats, qui dérangeaient si mal à propos le plan de sa vie, sous la pression des mouvements de l'Europe et le contre-coup de leurs destinées...

Mais l'heure avait sonné où mons Krapoukoff le leur rendrait bien! — Quoi! le serf Krapoukoff peser dans la conduite des potentats, influer sur le destin de l'Europe? — Je l'ai dit et je le répète, les choses allaient tourner ainsi. Je le répète sans exagération ni parabole... Et, qui lira, verra!

On ne le sut guères dans le monde, au surplus. — Krapoukoff même... oh! non, lui-même ne s'en douta guères. Que se passa-t-il donc? Le voici.

Le comte de Marsowitch avait toujours été des plus opposés au parti de la guerre. Il avait dû, pour ne pas encourir la disgrâce du souverain, une fois l'épée tirée, se montrer en revanche fort belliqueux et redemander du service, afin de démontrer son zèle, répétant à quiconque l'amenait sur le terrain glissant de la palinodie :

— Ah! pour Dieu, ne parlons pas politique!

Mais, en diplomate à double jeu, il n'était pas fâché, ce-

pendant, qu'un homme pût revenir de Crimée à Pétersbourg (et c'était rare en ce temps-là qu'on en revint !), un homme qui, témoin de l'aspect du champ de bataille, eut la langue assez déliée pour répandre, dans son entourage ébloui ou intimidé, une large dose de révélations, de craintes, de désenchantements.

Aussi avait-il laissé voir à son serviteur l'aspect désolé de la ville assiégée. Il présumait que, de proche en proche, de lui à sa femme, de sa femme à ses amis et à toute sorte de gens, la vérité se glisserait et se ferait jour insensiblement.

Par grand bonheur pour notre pauvre serf, qui n'était point un diplomate, et qui colportait ses impressions de voyage un peu partout, cet empereur qui avait voulu la guerre, et qui la voulait toujours, allait rendre le dernier soupir : sinon, un murmure entendu, un signe lancé d'en haut contre le fâcheux porte-nouvelles, il n'en fallait pas tant pour le faire, en vingt minutes, arrêter, incarcérer, fustiger, ou pis encore, vraisemblement. — Le prince mourut !... — Krapoukoff nepensa pas à remercier saint Serge, son patron. Ii ignorait que cette mort lui assurait la vie !

Dans le même temps, le général conduisant, un matin, sa colonne silencieuse pour la faire descendre furtivement la nuit d'après, vers les lignes nord-ouest de Sébastopol, voilà que tout d'un coup, à midi sonnant... Mais ne parlons pas politique, juste ciel !

On sait comme les Français donnèrent l'assaut, plus rapides que la pensée, comme ils firent leur trouée et maintinrent leur victoire, plus fermes que des remparts de bronze ; comme la tour Malakoff devint peu à peu un monceau

de cadavres sur des ruines, et de ruines sous des torrents de fer et de feu ! Le soir, notre drapeau flottait à la brise... et le comte de Marsowitch, sous sa tente, recevait ordre de se replier jusqu'à ce qu'il entendît une explosion immense... Il n'entendit rien que nos chants de triomphe !... Mais il se replia toujours...

Et on l'approuva le lendemain, car on se résignait à solliciter du vainqueur un armistice. — Le vainqueur l'accorda aux combattants, pour les funérailles de ceux qui avaient rendu leur dernier combat.

Ici, une dépêche télégraphique arrive au comte, datée de Saint-Pétersbourg. Il doit en conférer avec son général en chef, mais n'en dire mot qu'à lui seul

Le nouveau monarque ne voyait pas le succès à la hauteur des sacrifices ; et, plus alarmé que son prédécesseur de tout le sang répandu, il venait d'imprimer au Bulletin officiel la victoire des alliés ; et il confirmait la trêve proposée, expédiant même au général de Marsowitch, ce partisan de desseins pacifiques, l'avis secret de prendre, en toute hâte, son chemin par Odessa, la Pologne et l'Allemagne jusqu'à Bade... — Bade, un lieu excellent pour se retremper à des eaux minérales de Jouvence, lorsqu'on se sent fatigué de santé et bien pourvu de métal monnayé ; mais un endroit parfait aussi, pour concentrer les échos de l'Occident et laisser entendre les moindres rumeurs de la France !..

Krapoukoff, le seul entre tous les domestiques du comte qui saurait manier le cheval comme l'attelage, la langue française comme la russe, — et causer de la campagne de Crimée par dessus le marché, — fut appelé par le maître

auprès de sa personne. Il avait ordre d'accourir promptement... il volla! mais d'une telle rapidité que le comte s'en émerveillait, et qu'à plusieurs reprises il répéta :

—C'est incompréhensible, c'est inimaginable, mon garçon! Vous comprenez, vous imaginez fort bien vous, n'est-ce pas ?

Sur ce, Krapoukoff prit assurance et se crut permis d'entrer, avec son maître, dans la confidence où nous sommes, jusqu'à lui montrer, en témoignage, l'unique objet de luxe qu'il apportât dans sa mince besace de voyageur... Nous avons nommé le petit canon du lieutenant prisonnier en 1812!

Il est positif que notre homme était aux anges... Mais sa femme... oh! combien c'était différent! la comtesse la gardait près d'elle sans lui donner aucun espoir qu'elles allassent rejoindre leurs maris.

Un jour, la trêve fut prolongée, et il fut question d'en venir à des pourparlers pacifiques.

Ce jour-là, dès l'aurore, Krapoukoff, en calèche d'apparat, franchissait avec son maître la frontière française ; puis ils montèrent à la gare de Strasbourg, et, leur équipage préalablement juché sur un wagon, ils partirent...

Le maître avait l'air si content, le serf était si joyeux... la conjoncture était si intéressante, qu'après soixante kilomètres silencieusement parcourus, Krapoukoff dut éclater... En d'autres termes, profitant d'une minute d'arrêt à Metz, il se dit à lui-même et très-haut :

— Quel magnifique pays! quelles superbes cultures! que de grandes villes! quelle population immense!

Le général diplomate fut muet ; il laissa pourtant débor-

der ce flot d'enthousiasme, il feignit que le bruit des machines qui recommençaient à rouler et à mugir, l'empêchât d'entendre les exclamations de plus en plus réitérées de son acolyte épanoui.

Ce devaient être de bien autres explosions admiratives dans la capitale.. M. le comte les prévint avec bonté.

— Mon brave, dit-il, pendant qu'on les enlevait avec le treuil, eux et leur calèche, pour les reposer lentement sur le sol du débarcadère, mon garçon, il faudrait moins admirer ce pays-ci; je t'ai laissé faire quand nous étions seuls, il est temps que cela finisse; je suis à mon quatrième voyage à Paris... je le connais, et ça m'ennuie.

— Oui, monseigneur, dit le serf avec un soupir énorme; cependant. .

— Un mot de plus serait de trop. — Tu as entendu... Seulement, puisque tu sais écrire, écris à ta femme tes étonnements, si tu veux.

Deux jolis chevaux ont été amenés par un groom improvisé, qui monte derrière la voiture. Le comte ordonne à Krapoukoff.. lequel recommençait à trôner dans sa position éminente de cocher... il lui ordonne de partir, et d'avoir soin de ne pas quitter les boulevards, pour éviter qu'il s'égarât dans un labyrinthe de rues étrangères pour lui. Mais s'il va droit, suivant toujours la ligne prescrite, il oublie de fouetter les chevaux, il tient mal ses guides, il manque de se faire accrocher dix fois; son attention entière est au spectacle de la grande capitale.

Le maître commande qu'on arrête un peu plus loin que la maison dorée, en face d'un hôtel splendide; paie le groom et dit à Krapoukoff, lui présent :

— Si tu me conduis encore aussi mal, une seule fois, ce garçon te remplacera sur le siége, et tu iras en postillon .. J'aurai un cocher français dans deux jours ; et dès que je l'aurai, je te renvoie à ma terre de Nowgorod.

Double et terrible châtiment! — Krapoukoff passa le reste du jour et toute la nuit à étudier un plan de Paris. Le lendemain il menait assez bien, et surtout il filait entre les voitures, comme un gondolier vénitien entre les barques du grand canal... Le groom resta jockey à l'arrière de l'équipage, et il ne fut plus question de renvoyer le serf à Nowgorod.

Du reste, soit que M. de Marsowitch eût beaucoup d'affaires exigeant de longues conférences, soit qu'il n'aimât pas la promenade, son cocher avait des loisirs considérables ; et ces loisirs, il les consacrait presque tous à noircir du papier pelure d'oignon, à l'adresse de madame Fédérowna Krapoukoff.

Un soir qu'il voyait le comte sourire devant sa tasse de kirsch au café, après un long dîner solitaire, il se hasarda à faire deux questions finement tournées, qui, sans vouloir le paraître, avaient leur dose d'indiscrétion.

— Monseigneur, est-ce que je ne pourrais pas écrire à ma chère Fédérowna qu'elle n'aura plus besoin d'employer la moitié de ses réponses à commander ici les robes de madame la comtesse?

— Tu voudrais bien la voir à Paris?

— Naturellement! et je serais charmé si Monseigneur avait la bonté de me faire savoir qu'il n'a pas changé d'idée depuis qu'il disait à madame la comtesse que pendant un

simple armistice les dames ne devaient pas se risquer en pays ennemi.

— Ah! drôle! interrompit le diplomate, tu oses te permettre...

— D'interroger mon maître et seigneur... C'est la première fois, ce sera la dernière!

— Vous vous permettez, dis-je, toi et ta femme, de vous rappeler ici ce que nous disions à Pétersbourg, la comtesse et moi?

— Monseigneur... Fédérowna, qui n'est pas ici, m'en a fait souvenir.

— J'écrirai alors à la comtesse, au cas où elle devrait venir à Paris, de renvoyer d'abord sa camériste au village... et toi, Krapoukoff, je veux bien ne pas te chasser, entends-tu... Mais comme tu as tenté de savoir le secret des choses, et à quel point nous en sommes de la paix ou de la guerre...

— Moi, mon noble seigneur! jamais! tout le monde en cause, à Paris. .

— Excepté moi, excepté nous, diplomates!... Laisser parler politique à mes gens... je ne le souffrirai pas, et je veux que tu sois puni, drôle!... C'est pourquoi, demain, tu cesseras d'être à mon service personnel. Je connais ici la veuve d'un riche boyard, qui consentirait, dans le cas de mon départ pour la Russie, à me débarrasser de ta personne; je t'y enverrai provisoirement. Elle est femme à te battre vingt fois le jour. Tant pis! mais, au lieu de me nuire, tu me rapporteras quelques 50 roubles par mois.

Le lendemain, les choses furent ainsi faites, et Krapoukoff entra, à titre de cocher, dans la maison de la veuve du boyard.

Cette veuve, naturellement, ne crut pas utile de répéter à Krapoukoff la devise du comte : « Ne parlons pas politique ! » attendu qu'elle le tenait, par sa hauteur superbe et la perspective d'être battu, à une distance infranchissable ! Mais elle avait, sans compter trois filles mariées, un fils de dix-huit ans, fort arriéré, et elle fut bien aise qu'il eût occasion d'apprendre, tout à la fois, avec Krapoukoff, le russe et l'équitation.

En outre, il instruisait le jeune homme, tout en chevauchant et en jargonnant, des désastres qu'il avait aperçus en Crimée et de l'épuisement qu'il avait observé dans toute la Russie ; deux choses qui le frappaient davantage par le contraste avec cette insouciance des événements, cette fourmilière d'hommes, ce faste des boutiques, en un mot cet air d'animation, de prospérité, d'exubérance même qui se remarquaient aux bords de la Seine.

Le petit boyard laissait dire Krapoukoff ; il l'écoutait, et se souvenait à son tour. La mère se sentait bienheureuse de laisser dire son cher enfant, qui avait, enfin, comme des idées et de la conversation !

Elle ne tarda pas même à vanter ses aperçus, répéter ses discours, et le faire jaser dans les cercles russes de Paris ; affirmant qu'il étudiait, savait, réfléchissait beaucoup, et que son jugement était de ceux qui doivent guider l'opinion.

Bref, on la crut ; le jeune boyard fit oracle dans certains salons... et il se trouva que maître Krapoukoff influençait ici les Russes les mieux posés, en conduisant la langue de cette famille de boyards.

Ce n'est pas tout, à Saint-Pétersbourg il donnait également l'impulsion aux esprits. En effet, ses missives quasi

quotidiennes étaient soigneusement décachetées à la poste avant de parvenir, sous le cachet du noble comte, aux mains de la noble comtesse ; puis, après les avoir lues avec sa camériste, la dame les livrait, pour être exploitées sous forme de polémique, aux feuilles déplorant la guerre et préconisant la paix.

Krapoukoff, à vrai dire, le soupçonnait un peu en voyant l'obligeance inouïe du diplomate pour envoyer prendre ses dépêches et les couvrir de son enveloppe officielle. Cette influence lointaine de sa pensée, Fédérowna en devinait quelque chose à Pétersbourg, tant madame de Marsowitch daignait s'intéresser aux lettres de son cher correspondant et mari... et ils n'en étaient pas plus fiers ni l'un ni l'autre !

Voilà pourtant comme cet humble personnage, ignoré de tous, tenait, pour ainsi dire, rassemblé en chacune de ses mains un double fil qui faisait mouvoir, dans un triangle de mille lieues, les plus hautes têtes, les plus subtils membres de six cabinets européens, et poussait, de droite et de gauche, le corps de la diplomatie entière simultanément !.. Ce fil était, soit dit sans figure, celui du télégraphe électrique agité sans relâche entre le levant, le couchant et le septentrion !

Voilà comme il advint que messeigneurs les ducs, marquis, barons, visirs, et *cœteri*, nommés alors plénipotentiaires pour négocier un traité des plus solennels, ont passé à leurs propres yeux, à ceux des monarques et des nations ; comme ils seront réputés dans les siècles futurs, pour avoir tranché le nœud gordien de la question d'Orient : tandis qu'ils ne firent que céder à l'impulsion de Krapoukoff, le réel arbitre et artisan du sort de l'univers !

Cependant, on proclame que la paix va être définitivement signée. Les peuples se réjouissent!.. Les majestés impériales, royales et autres...

Ah! ne parlons pas politique, Krapoukoff nous en supplie!

Revenons plutôt à lui... à lui, que vous pourriez voir s'impatientant, courant, interrogeant au travers de la foule pressée vers les Tuileries, et applaudissant à la pacification de l'Europe, sous les yeux du souverain!

Dans cette multitude, Krapoukoff a remarqué plusieurs uniformes étranges, isolés, disparates, non moins usés que respectables, accompagnés de figures plus glorieuses encore que vieilles.. Ce sont les restes vivants de la grande armée, les anciens du premier empire! — Ils sont heureux de venir toucher un triomphe qui venge leurs cicatrices, un traité qui répare les derniers traités.

Krapoukoff voudrait bien retrouver un uniforme qu'il n'aperçoit pas...

Quant aux visages, ils sont trop loin!.. D'ailleurs, le château s'ouvre devant eux, et les grilles se ferment derrière lui.

Mais bientôt le canon gronde aux Invalides — Aux Invalides! c'est là que doit se rencontrer sans doute l'ancien lieutenant des canonniers de la garde!.. Krapoukoff s'élance vers le bruit. Malgré les flots de fumée qui inonde l'esplanade, il examine de rechef... puis il entre, il interroge de nouveau.

Il apprend qu'il existe encore, à Paris, trois lieutenants d'artillerie, du premier Empereur.... Mais ils n'étaient point là.

Nous n'avons pas besoin de vous dire pourquoi, le soir, mons Krapoukoff, tout en longeant la rue de Rivoli et traversant les grandes places de la capitale splendidement illuminées, pourquoi il s'attachait à regarder tous les vieillards, à la clarté de tous les gaz, de tous les lampions, de toutes les lanternes... Il voulait découvrir un homme; l'homme que, depuis 1812, il n'avait pas revu.

Après trente ans, le reconnaître? parmi ces myriades de têtes le retrouver?..` quelle folie!..

Non pas! le hasard qui avait fait toujours autant, sinon plus que la volonté de notre héros dans sa vie, s'est chargé de le bien servir encore... Son homme, il l'aperçoit à une fenêtre basse de l'Hôtel-de-Ville; costume de capitaine de la vieille garde, artillerie légère; drapeau tricolore à l'aigle couronnée qu'il agite dans ses mains.. C'est lui... Capitaine à cette heure! c'est bien lui!

Krapoukoff s'est élancé... il saute jusqu'à ce qu'il saisisse le bout de la hampe et l'étreigne faute de mieux...

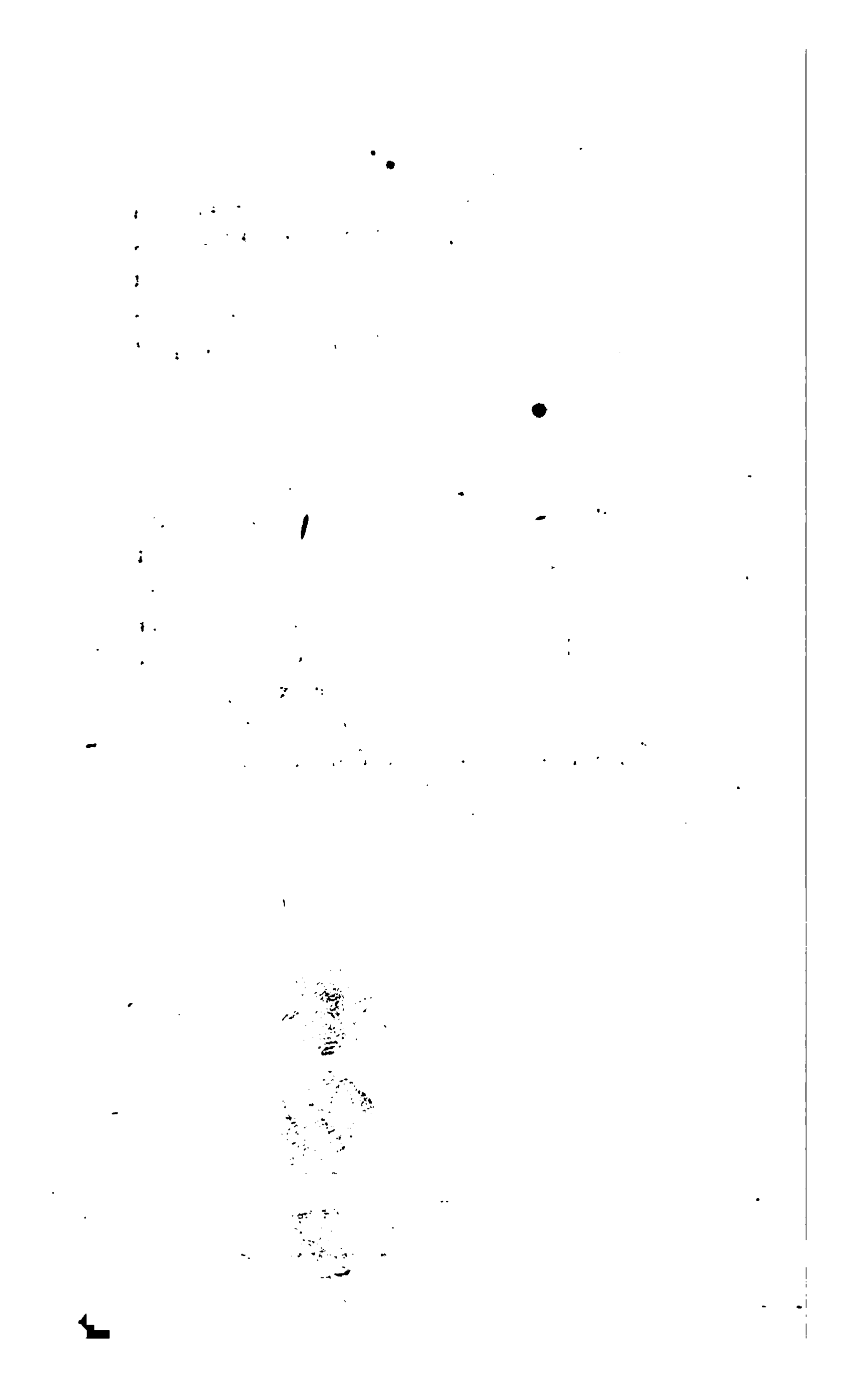
Il appelle, il se nomme : aussitôt, le vieux soldat de quitter la compagnie de dames et de dignitaires où il était mêlé, de courir, de descendre, de se précipiter dans les bras tendus vers lui.

Que d'effusions! que de souvenirs! que de récits, pendant cette émouvante soirée!...

Il se faisait tard, cependant; assez tard pour que l'on n'entendît plus guère dans le quartier paisible de Sainte-Clotilde, où la veuve du boyard résidait, que les explosions de quelques pétards, jouets des gamins acharnés à user la poudre n'importe en quelle occasion de fête... et parfois, hélas! de combat...

Mais le dernier bruit de ce genre qui retendit, ce fut celui qui fait avait les délices de Krapoukoff en 1812. — Dans une chambre d'auberge, attablé en face du capitaine devant quatre ou cinq bouteilles vides, on l'aurait vu, on les aurait vus tous deux, faisant partir coup sur coup le petit canon de Novogorod!

Tel fut l'écho en miniature des puissantes artilleries qui tonnèrent ce soir-là même à Londres, à Pétersbourg, à Turin, à Constantinople, à Paris surtout!.. Tel en fut aussi le dernier écho! — Dernier écho, oui, sans doute, suivant l'ordre précis des heures... mais, réellement, c'était lui dont ils auraient dû recevoir le signal, ces grands canons de bronze qui célébraient dans toutes ces capitales la paix du monde civilisé... Et véritablement, selon l'ordre moral des choses, la valeur des influences, c'était ceux-là que nous aurions eu droit de nommer ici les échos du petit canon de Krapoukoff, puisque, sans Krapoukoff, ils n'auraient point parlé!



ÉPILOGUE.

Un procès bien fini. — Le soir d'un beau jour.

In medio virtus.

Ici l'auteur va reprendre la parole, — et ce sera bien contre son gré, — pour occuper le lecteur d'un fait personnel. Mais à cette nécessité de parler de lui-même, il apporte une excuse et un correctif : savoir que, dans la conclusion qui va suivre, réside la moralité de l'ouvrage, et qu'à la fin... (pardon pour cette image grelottante au cœur de l'hiver!..) on trouvera la vérité blottie, comme elle doit l'être, au fond du puits ; mais qu'on ne trouvera jamais que l'auteur y fasse emploi du *je* et du *moi*, ces particules égoïstes et exclusives qui se rencontrent chez tant d'autres à satiété!

Or donc, le commandant Eugène de Flaviac, qui avait gagné, dans les batailles de Trafalgar et de Navarin, plusieurs chevrons glorieux et quelques chevrons sanglants, conservait au sommet du crâne une cicatrice profonde, où le sang affluait par instants jusqu'au point de mettre sa cervelle en combustion et sa vie en danger.

Un matin, vers les derniers jours d'avril, la crise (c'était

la seconde depuis le printemps), la crise fut d'une violence extrême ; le délire s'en mêla, et un vieux matelot qui avait navigué trente ans sous les ordres de M. de Flaviac, eut aussitôt le pressentiment que c'était la fin. Le docteur qu'il courut appeler arriva pour dire qu'il ne restait plus rien à tenter.

Ainsi, au bout de onze heures cruelles passées auprès du lit d'agonie, le frère aîné reçut le dernier soupir du plus jeune, laissa au matelot l'honneur d'ensevelir son ancien compagnon d'armes, s'occupa d'ouvrir le secrétaire, et trouva, dans un compartiment qui lui était signalé par avance, un testament.

Un testament... Pourquoi? Lui seul constitue la parenté du capitaine! Lui seul doit hériter! Que signifie cette double feuille de papier timbré? A quoi bon ces écritures?

Il se voit désigner comme exécuteur testamentaire et légataire universel du défunt. Mais il y a un codicile, expression suprême de sa volonté... Vers la fin, après une rente accordée au vieux matelot, voici, paragraphe 8, un legs singulier, inattendu! Il est destiné à celui qui a été l'auditeur le plus encourageant que M. de Flaviac ait rencontré jusqu'à sa soixante-quinzième année qui commence. Il lui donne : 1° une garniture complète de cheminée, en or mat et bruni, figurant dans son cabinet de travail...

Pour ceci, passe encore; mais, 2°... — en présence de ce deuxième article, le collatéral désappointé offrirait quelque chose du sien, pour n'en pas croire ses yeux!...

— « Item, je donne et lègue, au susnommé, mon domaine appelé le bois des Canettes, avec l'étang, sous double réserve d'y permettre la chasse et la pêche à mon frère

Bruno... Autorisant le légataire, dès le mois d'avril, à en jouir en toute propriété, ainsi que de toutes ses dépendances, appartenances, etc. »

Le frère Bruno, riche encore, nonobstant ces deux articles étranges, consacra tout le jour au défunt et aux larmes ; mais, frustré tout à coup d'une valeur de quarante mille francs au moins en bonnes terres et en plein rapport, il resta la nuit presque entière sans dormir... Et ne dormant pas, il songea.

Le but de ses pensées, c'était la recherche d'un moyen d'éluder ou de faire anéantir ce codicile inqualifiable, qui le déshéritait. Il sembla qu'il eût inventé quelque chose de satisfaisant avant la troisième heure de la nuit ; car lorsque les trois coups sonnèrent, il ne veillait plus.

Ce quelque chose n'était rien moins qu'un procès. D'abord certains souvenirs, puis une circonstance fortuite et un détail imperceptible, relevé sur le codicile, en devaient être les éléments. Et ce n'est pas lui qui aurait manqué de saisir et amplifier une chance quelconque ; pas lui qui aurait failli aux avances du hasard ; non ! il les provoquait et pressurait au besoin.

Plutôt que de suivre M. de Flaviac aîné dans la voie ingénieuse où il se lançait, le lecteur qui n'est pas homme de chicane, la lectrice qui ne tient pas à la robe, nous sauront gré de leur apprendre, — en trois mots, que le légiste consulté par l'héritier mécontent, un vieux maître en subtiles procédures, le savant Renardin, — osa jurer sur sa toque qu'il voulait rendre les quatorze louis qu'on lui remettait comme premiers honoraires, s'il manquait d'obtenir gain de cause, et que M. de Flaviac, le promoteur d'un litige

bien conçu, pourrait le traiter alors de maître Aliberon.

Qui donc, qui se hasarderait à suivre le collatéral d'humeur aggressive, cet avocat expérimenté et retors, dans les vives, pressantes, tortueuses, et cependant bien longues hostilités où ils s'engagèrent immédiatement? — Personne! à moins pourtant d'être, ainsi que leurs adversaires et juges, familier de ces ténébreux tournois, et contraint de dévider dans l'ombre de ce dédale le fil de sa vie.

L'affaire ne compta que trois remises, contrebalancées par deux tours de faveur. Aussi ne dura-t-elle que six mois! Quelle promptitude!.. Au début du sixième mois, elle obtint le privilége de trois audiences consécutives.

Il est vrai que Renardin chevauchait en même temps sur deux systèmes : faire annuler le codicile, ou bien l'interpréter pour son client. — Ce codicile (sa date le prouve), il a été écrit après la première crise subie par le défunt, et peu de jours avant la seconde où il a succombé. — Or, dans ce laps de temps, l'inflammation restée au cerveau, le sang coagulé dans l'ancienne blessure, la fièvre, le délire, qui en sont les inévitables effets, tout....—il lui est pénible de le dire! — tout a démontré que le défunt ne jouissait plus guères de ses facultés mentales. L'amour fraternel, le respect gardé à la mémoire du trépassé, ont empêché M. Bruno de Flaviac de vouloir réclamer une attestation des hommes compétents à cet égard. . Mais on peut faire venir, on peut interroger les médecins : le tribunal en est maître, et si tel est son bon plaisir...

Le tribunal laissa interrompre ici M. Renardin par l'avocat adverse. Celui-ci célèbre en plusieurs phrases sonores tout ce que le commandant a montré, jusqu'à ses derniers

jours, de mémoire, d'intelligence et d'esprit. Il parle d'une lettre fort sensée qu'il a écrite avant sa rechûte dernière, et qu'on lira en finissant. Il rappelle sa réputation de conteur, qui le faisait admettre tout récemment au cénacle de certaine abbaye célèbre, la porte latérale du sanctuaire de l'Académie, assure-t-on.

Le président invite péremptoirement le demandeur à ne pas revenir sur son premier point. — Renvoi à huitaine pour l'entendre sur le second...

Cette fois, lecture entière du codicile. — On a beau s'interroger et vouloir admettre que cet écrit ait été l'œuvre d'une saine raison; est-ce vraiment possible? Léguer cette garniture, pendule, candélabres et vases de cheminée, valeur de 1,800 francs pour le moins... Et à qui? A un étranger. Et à quel titre... voyons? Parce que ce fut le plus bénévole et le plus encourageant auditeur que M. de Flaviac ait rencontré dans le cours de sa vie... — Messieurs du tribunal ont déclaré implicitement que c'était raisonnable? soit... je m'incline, ajoute Renardin avec un fin sourire... Mais encore, est-il logique d'aller plus loin? Est-ce un motif pour que cet étranger recueille encore un immeuble de 45,000 francs, et pour qu'on ait pu sérieusement écrire :

« Item, je donne et lègue au susnommé mon domaine » appelé le *Bois aux Canettes*... pour en jouir dès le pré- » sent mois d'avril, en toute propriété, ainsi que de toutes » ses dépendances, appartenances, etc. » Vous lisez *et cætera*, vous, reprend-il avec feu, mon adversaire, puisque tel est votre système et la base de vos conclusions, fort bien! mais, pour moi, pour mon client, et pour bien d'autres... — que messieurs les juges daignent s'en assurer eux-mêmes, —

pour n'importe quel œil désintéressé, il est évident, incontestable, que le signe *etc.* est tant soit peu, et devait être complétement effacé. Dans beaucoup d'écritures plus ou moins vieillies, ce signe est le même qui marque la conjonctive *et*... de telle sorte que tout m'autorise à lire *et*... Le sens m'y convie, messieurs; car en rétablissant la phrase commencée, qui disparaît avec le signe *etc.*, sous une rature plus forte, mais entièrement semblable .. je vois transparaître, et comme surnager, les noms de mademoiselle Élisabeth Gretly Winershall, au milieu d'une phrase de deux lignes, rendue illisible, malheureusement !

Oui, malheureusement, puisque c'est en elle que nous aurions saisi le sens naturel de ce qui précède...: Oui, malheureusement, car c'est là encore que nous sommes obligés de chercher la lumière ! J'ai analysé toutes choses, posé toutes probabilités, réuni toutes les informations désirables. Je vais refaire cette œuvre laborieuse devant vous...

Que l'orateur analyse, pèse, réunisse tant qu'il voudra : cela fournit la matière d'un plaidoyer de plus d'une heure des deux côtés; mais cette abondante et surabondante faconde, il nous faut la réduire à sa substance rigoureusement condensée.

Selon le système de M. Ranardin, à la suite du signe biffé dans le codicile, M. de Flaviac, nécessairement, avait indiqué certain enclos situé à l'un des angles du bois des Canettes, enceinte ruinée, et cependant très-visible encore, qui renferme un verger planté de beaux arbres et un pavillon en pierres de taille, inhabitable pour l'instant, mais très-facile à réparer. Il est permis de conclure que l'intention première du testateur fut de séparer, et le bois, et le

verger, le pavillon y compris. On doit penser qu'il en disposait au profit d'une personne qui, sans doute, a démérité ses bienfaits après qu'on eut écrit, avant qu'on ait radié le codicile. Gretly Vinershall doit être cette personne... En effet, elle a abandonné, pendant sa dernière maladie, le commandant, et déserté sa maison avec un jeune homme, son compatriote, son amant, dit-on! — Même on ajoute à voix basse, qu'ils lui auraient tous deux dérobé, dans cette fuite, certaines choses de prix... Et le vieillard indigné est parvenu, se sentant plus ou moins proche de la mort, à puiser dans sa juste colère assez de force pour la radiation de ces deux lignes, qu'il n'a pas remplacées. Donc (et ceci est de droit), l'enclos, le verger, le pavillon, qui ne sont point des annexes du bois, ni de l'étang, retournent à leur destination naturelle : ils sont, ils doivent être retenus par le légataire universel. Les attribuer à tout autre eût exigé une désignation catégorique, un article particulier.

Le système du défendeur, savamment présenté, mais avec non moins de diffusions et bien plus de fleurs d'éloquence — attendu qu'on plaidait pour un homme de plume, — ce système ne va-t-il pas obtenir, dans ces pages, la faveur d'une réduction moins sévère? — Oh! non. Rassurez-vous... On s'est promis d'être bref et concis envers et pour tous, on le sera!

Le défendeur, à son tour, aborde le paragraphe biffé, indéchiffrable. Il soutient que jamais le testateur n'a songé à rien distraire du legs, paragraphe 8, destiné à son client.. Il ne faut pas voir dans ces noms de Gretly Winershall ceux d'une personne à qui, d'abord, eussent été donné le pavillon, le verger, voire même leur usufruit...

Ce qu'il faut y chercher, c'est une explication de la donation qui résulte des premières lignes du paragraphe. Il convient de lire, après les mots : appartenances, dépendances, *et cætera*, point et virgule; il convient de deviner la suite de la phrase, les motifs de la pensée, et de dire qu'elle énonçait comment cette demoiselle Gretly Winershall avait pu être la cause première ou seconde (peu importe), en vertu de laquelle le testateur aurait ajouté le legs n° 2, paragraphe 8, au legs n° 1, pour grossir le bénéfice du même destinataire.

Un sourire narquois contracta les lèvres de Mᵉ Renardin, qui murmura les mots : insanité, démence ! Son adversaire réclama la parole pour démontrer, avec un surcroît d'énergie, que son interprétation prouvait, chez le lecteur, la plus saine volonté. Il s'échauffa : il établit que, revenir sur cette hypothèse de démence, était faire une injure directe et gratuite à messieurs les juges... Au fait, le même sourire incrédule commençait à gagner, des lèvres du demandeur à celles du tribunal... — Le ramener, l'intéresser à sa cause, ce fut un mouvement superbe ! une admirable inspiration ..

Mais c'est ici que l'auteur s'embarrasse ! Grande est sa souffrance de se voir contraint d'élaguer la plaidoirie de son avocat de la même façon qu'il émonda, plus haut, celle de son adversaire. Cependant, il continue de s'en faire un devoir. Il ne le sait que trop ! deux personnes, deux seulement, sont toujours disposées à ne trouver ni fatigante, ni sommifère, une éloquence qui s'évertue à l'interprétation d'un codicile obscur : savoir, en première ligne, le justiciable, pour qui pérore un homme chargé de soutenir ses inté-

rêts ; en seconde ligne, le journaliste qui, tout en prenant des notes, escompte d'avance le plaisir qu'il aura le lendemain, pour prix de ses colonnes dûment remplies.

Il est sûr que la matière, aux yeux des juges, fut tellement délicate et si brillamment élucidée par l'effort de l'un et l'autre orateur, que messieurs du tribunal ne cessaient de se demander tout bas : *La lumière est-elle faite?..* Et se virent forcés de se répondre qu'ils étaient encore dans les ténèbres du chaos. Alors, pour sortir d'embarras, ils remirent l'affaire à huitaine, afin d'entendre demandeur et défendeur s'expliquer en personne.

Il est positif encore que plusieurs journaux rendirent un compte parfaitement détaillé de ces débats, ayant le désir, sans doute, de faire savoir au monde civilisé tout ce qu'il est possible d'entasser d'arguments, de subtilités, de citations et de phrases redondantes autour d'un *et cætera* et de deux lignes de ratures.

Quoi qu'il en soit, il sembla à Me Renardin qu'il devait augurer mal de cette initiative qui renvoyait à huitaine pour entendre les parties ; exception remarquable, lorsque lui, demandeur, ne la sollicitait pas. Et il commençait à se croire en péril d'être taxé de maladresse, et traité par son client en colère, de maître Aliboron !...

Il suggéra donc à M. Brunod d'écrire à son adversaire pour transiger ; et le client écrivit que si l'on voulait accepter 2,000 écus, argent comptant, il était prêt à ne pas aller plus loin. — « Mais c'est à la condition, ajoutait-il, que vous conviendrez avec moi qu'il vous paraît profitable, du moins en affaires, d'abandonner la maxime du défunt : *L'homme s'agite, et Dieu le mène*, plutôt que celle : *Aide-toi, et le*

ciel t'aidera... Maxime dont vous êtes redevable à votre serviteur. Ce léger triomphe philosophique le satisfera ; et, dans cet espoir, il a l'honneur de vous saluer. »

Ce fut une tentative inutile, en laquelle l'avocat adverse ne voulut reconnaître qu'un signe de faiblesse. Il insista donc absolument pour que les choses fussent poussées à bout ; et il se chargea de répondre que l'arrangement, s'il était pris, le serait d'une façon plus régulière et certaine en présence du tribunal, dont il suivait toujours les ordres avant tout.

Le ministère public se lève, prend la parole spontanément ; et, pour abréger, il demande qu'on fasse appel à la conscience d'un des clients, et que le serment soit déféré. Les juges ne désiraient que voir close enfin cette interminable logomachie... Epanouissement général sur leurs sombres visages... — Plaideurs ! ô plaideurs, quelques larmes sympathiques, s'il vous plaît, sur la blanche hermine de ces martyrs, éternellement tourmentés d'un flux et reflux de paroles qui sont versées pour vous, qui émoussent leur cœur et fatiguent leur esprit, ni plus ni moins que, sous la vague de l'Océan, sont roulées et triturées ces pauvres pierres qui en gémissent depuis des siècles et des siècles!..

Toutefois, le serment proposé, qui le prêtera ? L'incertitude est sensible chez les magistrats, mais au bouillant M. de Flaviac, elle ne semble pas permise. Obéissant à une impertinence qui lui est ordinaire, et, de plus, à un signe de Mᵉ Renardin, il s'est avancé hors de la barre :

— M .. Messieurs, dit-il, per... permettez : je cro-ois qu'il ap...ap... partient à mon gran... grand ta...tage, néces.. saire.. rement.

(Sourires dans l'auditoire).

— Et qu'il est di...di...gne de mon ho...hon...norabilité... bien no...no...toire.

(Le tribunal et son greffier dissimulent des rires étouffés dans leurs quatre mouchoirs. Le public fait entendre des murmures patents d'hilarité.)

— Attendez qu'on vous interroge, monsieur, fait alors le président, seul un peu maître de lui.

— Par...pardon... C'est qu'en ma qua...qua. .qualité de fr...frère... et de de... demand....eur, je pré..sup...po... pose que l'on va... com...men...men...cer par moi, ou se bor...borner à moi pour la pres...pres...ta...

— Attendez donc, cria à son tour l'huissier d'audience, et asseyez-vous.

De Flaviac s'est assis; mais piqué par la colère, aux frémissements joyeux de l'assemblée :

— Si... si, je dois prê. êter... à ri.. ri...re ici, je... je me tais... je ne me dé... défends plus... j'a... j'aban...do... onne mon dr...roit... Le tri...tribunal au...aura jugé... sans... dé...débat...... voilà...t..tout!

(Des signes de dénégation se montrent sur le siége.)

— Non... non! Eh bien!.. puis... puis...qu'on...on daigne m'écou...couter... me prendre .. pou...pour un hom... homme sérieux; je... pré...étends alors que que... l'on s'en ti ..tienne à ma... s...simple pa...pa...parole d'hon... neur... que j'of...offre au tri...tri...bunal, et qui...

L'hilarité universelle couvrait sa voix. L'orateur bègue s'interrompt, déconcerté... Il rougit, pâlit, trépigne... Les juges suffoquent : le président sonne. Un de ses collègues lui glisse dans l'oreille quelques syllabes. On les lui voit ac-

cueillir avec des signes de haute approbation. Il se lève, et déclare l'audience suspendue pour dix minutes. Les juges, à sa suite, se retirent dans la chambre du conseil.

L'instant d'après, membres du parquet, avocats et parties y sont mandés à leur tour. — Ici, du moins, on entendra les explications balbutiantes de M. de Flaviac, et des rires invincibles, mais scandaleux, n'auront pas à venir décontenancer devant le public, le décorum d'un tribunal. On veut bien écouter tout ce que l'on pourra dire de part et d'autre; mais Flaviac vexé, mortifié, haletant de colère, proteste que si l'on lui demande autre chose que sa parole d'honneur, il refuse dès à présent d'y ajouter une syllabe, et que l'on peut, sur sa demande, rayer l'affaire.

Il y avait du Renardin au fond de cette susceptibilité inadmissible!... Mais plus la protestation est solennelle, plus elle est grotesque dans la bouche de Bruno : tellement qu'un rire mal contraint empourpre aussitôt plusieurs visages et donne le hoquet à plusieurs gosiers ! — Renardin pourra lui reprocher de s'être perdu et condamné lui-même, dorénavant...

En effet, des explications sont demandées à la partie adverse. Elle est obligée, pour ne pas paraître accepter un désistement dérisoire ou un bénéfice indû ; elle est obligée, sur l'insistance de son avocat, de produire une lettre qu'on aurait hésité, par un juste scrupule, à lire publiquement. C'est une lettre du défunt au défendeur. Moyen péremptoire ! dit en apostille, son avocat.

« Je vous ai souvent parlé en confidence, cher Monsieur,
» d'un projet d'invention qui fut, qui reste encore le travail
» constant de mon esprit, et qui charme d'une dernière

» espérance la fin de ma vie. Ce projet m'a été surpris : » je trouve mon invention réalisée : je vois mes appareils » imités, publiés, récompensés ailleurs. Il faut que je le » confesse : après cette déception cruelle, j'ai laissé (et je » le déplore), mes soupçons s'égarer jusqu'à vous. Depuis » cette époque, tout en gardant pour moi seul les doutes » injustes dont vous étiez l'objet alors, j'évitais votre pré» sence... C'est dans cette disposition d'esprit que, grave» ment malade, j'ai dû faire mon testament.

» Aujourd'hui un codicile qui le complète sera pour vous » la preuve de mon regret et de mon retour. Mais, sous le » coup de la maladie replâtrée et non guérie à laquelle je » succomberai quelque jour, permettez que je me borne à » vous indiquer, cher monsieur, que j'ai toute raison de » croire que les personnes qui ont trahi ma confiance et » mon secret me sont maintenant connues. Inutile que » j'insiste pour dire comment je me tiens pour assuré que » ce doit être cette fille qui me servait et qui s'est fait en» lever par un amant... son complice... Mais je n'ai pas » d'expressions pour vous exprimer toute ma confusion, » pour ma tacite méprise. Seulement je vous prie d'agréer, » cher monsieur, l'expression plus vive que jamais de » mon affectueuse estime.

Le commandant E. de Flaviac. »

L'auteur négligea l'autorisation et la facilité qu'il avait d'user de la parole pour battre son adversaire bègue, ou plutôt muet à cette révélation imprévue; mais il venait de passer une seconde lettre au président, et celui-ci pensa devoir en donner lecture.

C'est ainsi que la suspension d'audience dura, au total,

quarante-cinq minutes... Dans le public, le mécompte fut grand! Avoir attendu pour rien, le quadruple de ce qu'il s'était proposé d'attendre, alléché par l'expectative d'une seconde scène bégayante et exhilarante qu'il espérait de la part du client de Me Renardin! C'était odieux!.. Quant au barreau qui garnissait le prétoire, son désappointement fut énorme; car si jamais il compta sur une bonne scène de comédie jouée au naturel, ce fut à l'aspect du président qu'il voyait reparaître ayant encore les yeux tout humides. — On supposait qu'il venait de rire aux larmes... et que c'était grâce à l'émoi de ce fou rire, s'il prononçait d'une voix encore tremblante et assourdie, que l'affaire était rayée du rôle, par suite de désistement...

Comme on se trompe aux apparences! Et comme les membres du jeune barreau, eu écoutant Me Renardin, qui, par un narré plein d'émotions, sauva quelque peu son amour propre, comme ils eurent lieu de ne plus s'étonner d'apprendre que les yeux mêmes des magistrats, y compris le ministère public, à l'audition de cette lettre, — qu'on va lire, — avaient sérieusement versé quelques sympathiques larmes!

Genève, 29 septembre 185.

Voici ce que furent les amours de Maurice et de Gretly, un ouvrier mécanicien et une servante, deux pauvres! deux orphelins! qui pouvaient s'attendre à être au-dessous, du moins, de la publicité, sinon de la calomnie...

Ils avaient l'un et l'autre reçu le jour et passé leur enfance au bord de ce beau lac *Léman*, qui donna son nom jadis, à un département français. Avant l'âge de l'adoles-

cence, déjà ils se chérissaient d'une tendre affection : depuis cet âge, c'est-à-dire lorsque dix-huit ans eurent sonné pour Maurice Romans, et quinze pour Gretly-Winershall, ils s'étaient aimés d'amour.

Cependant, aucune proposition de mariage n'était possible entre eux. Il ne restait à Maurice d'autre parenté qu'une vieille grand'mère, demeurée française de cœur depuis l'époque où elle avait vu luire sur son pays les trois couleurs et l'aigle du drapeau impérial. Aussi leur retour en France réveilla-t-il ses anciennes sympathies, accompagnées d'un si vif regret de ne plus se trouver sur le sol de l'empire, qu'elle s'y transporta en 1852 ; qu'un village prochain de la frontière Génevoise devint sa résidence, et qu'elle prétendait bien y laisser son tombeau.

Depuis que Gretly avait bégayé sa première parole, sa famille était réduite à son père, enthousiaste fervent de l'idée républicaine, et qui, dès-lors, ne reconnaissait pas sans un certain ennui la tendresse que s'étaient déjà vouée d'une manière trop sensible Gretly et Maurice... — (Les âmes innocentes savent-elles jamais dissimuler!..) — Il s'était donc fort applaudi de l'éloignement spontané de la vieille impérialiste, et avait, pour sa part, signifié à la jeune fille qu'elle eût à oublier Maurice et à ne jamais poser le pied sur le territoire français sans sa permission.

C'était donc, en petit, l'histoire de Roméo et Juliette que la leur... Où la politique, grand Dieu! va-t-elle se nicher... Où? mais plutôt comment ne se trouverait-il pas, en tous les villages et à tous les rangs de cette Helvétie républicaine, une dernière place encore pour les haines de parti et les aversions basées sur l'antagonisme des idées sociales,

qui sont la vie des peuples? — La vie des peuples, soit... mais souvent le désespoir des individus!...

Toutefois, il y avait au fond de la résolution opiniâtre du père de Gretly, autre chose encore que la politique. Il y avait qu'un cousin à lui, non moins laid qu'il était riche, possédait, sur les bords du lac près de Nyon, une métairie où il habitait aussi, partageant ses travaux et son intérieur. Or, ce cousin trouvait que Gretly, en grandissant, devenait bien jolie ; et plus d'une parole assez directe avait annoncé au père qu'elle était en passe de devenir l'épouse du métayer, séduisant espoir aux yeux du pauvre Winershall!

Mais un jour, sondée par lui sur ce projet, elle eut, faut-il dire le malheur, ou plutôt le courage, de répondre énergiquement que son cousin lui déplaisait, que la fortune n'était pas pour la décider à vendre son cœur, et qu'à moins d'être la femme de Maurice, elle ne se marierait jamais!.. Le père fut menaçant et dur ; mais elle ne fléchit pas.

Maurice, ouvrier mécanicien à Genève depuis quelques mois, avait pris une position intermédiaire, et si l'on veut, stratégique, entre le domicile de Gretly et la demeure de son aïeule, si bien que, maintes fois, à la faveur d'une longue promenade dans la campagne, ou, les jours de fête, dans la ville, ils se voyaient, ils se renouvelaient leurs serments... Le père de Gretly sut qu'ils avaient figuré ensemble à un quadrille, sous l'archet du ménestrel de l'endroit.

En ce temps-là, fort embarrassé de garder sa fille à la métairie, après ce qui s'était hautement déclaré au sujet du

cousin riche dont il avait besoin, il se rencontra pour lui une occasion de la dépayser, et de mettre cent cinquante lieues d'intervalle entre elle et son prétendu. Cette occasion fut le passage aux environs de Genève, d'une belle veuve Piémontaise qui se rendait à Paris, et voulait y emmener une fille des montagnes pour garder, au sortir de nourrice, son jeune enfant.

Gretly la suivit donc... Mais à Paris, la dame, assez promptement, la jugea trop gauche, ou peut-être, — quoiqu'elle n'en dît rien, — trop jolie pour rester à son service; et l'enfant, au bout de deux ou trois mois, fut soigné par d'autres mains. C'était, d'ailleurs, une transaction; car, dans la maison même, une place s'était trouvée, une place excellente!.. M. de Flaviac, ancien capitaine de la marine française, vivant seul, plus que septuagénaire, et souvent malade; homme enfin riche et généreux, fut le second maître de Gretly.

Elle y fut très-heureuse... attendu qu'il y avait près du capitaine un ancien matelot qui restait chargé des rudes corvées; puis, dans cet intérieur de célibataire (et c'était rare), on ne traitait absolument que le frère du maître, convive délicat qui faisait alors fonctionner sa cuisinière; une artiste dans son genre!

Ainsi, au lieu d'être chargée de veiller aux premiers jours de la vie d'un être débile encore, Gretly, se trouva la garde-malade d'un vieillard au bout de sa carrière, cousu de blessures, en lutte quelquefois contre les assauts d'une fièvre douloureuse, et qui pouvait être mortelle, disait-on.

Deux fois l'année, elle envoyait à son père des lettres que, nécessairement une plume étrangère avait tracées en

son nom; et le maître qui avait la bonté de les écrire lui-même, ou de les faire écrire, jugeait sage, vraisemblablement pour ne pas donner mal à penser là où il aurait été injuste de croire à l'immoralité, il jugeait sage de ne pas mentionner, pour l'envoi des réponses, la nouvelle adresse à leur donner. Ainsi, le père ajoutait encore, après le nom de Gretly : *chez madame veuve Z.... au deuxième*, quand la veuve n'habitait plus l'hôtel depuis un an!

Mais le père négligeait beaucoup de répondre, car sa colère contre sa fille désobéissante persistait. Quant au surplus, une fois chaque hiver, des courtiers Génevois qui, pour leurs affaires voyageaient périodiquement de leur cité natale à Paris, se chargeaient de transmettre, soit des nouvelles orales, soit de minces cadeaux, gages de souvenir, entre Maurice et Gretly... On conçoit que nulle correspondance secrète ne leur était possible, puisque Gretly, d'un côté, ne pouvait recevoir chez son maître et se faire lire par des étrangers des missives d'amoureux; et que, de l'autre côté, pour faire tenir à son cher Maurice le moindre billet de sa main, elle avait besoin de travailler encore les calligraphies d'anglaise minuscule, qu'elle commençait à imiter courageusement en perspective de l'avenir.

Ainsi se passaient les choses, lorsque les camarades de Maurice lui conseillèrent, ceux surtout qui avaient leur résidence d'hiver à Paris, de se préoccuper moins de la Génevoise qui était là-bas, dans cette grande ville, où tant de jeunes filles vont s'égarer et se corrompre. Ils lui parlaient même de divers autres partis plus solides et plus sous sa main. — Il ne les questionna pas davantage : le soupçon n'en

était plus à entrer dans son âme. Tout au contraire, il y germait depuis assez longtemps déjà.

Le facteur de ..... un ami de sa vieille grand'mère, avait lié connaissance avec Maurice ; et deux fois, il s'était chargé amicalement de lui faire voir l'adresse des lettres écrites au nom de Gretly à son père, tandis que jamais il n'apportait un mot pour lui. Un soir de dimanche, il vint à Genève : sur la prière secrète de l'aïeule, il affecta de lui faire remarquer, ouvrir, examiner, un gros livre figurant en guise de bréviaire, sous son bras, et qui renfermait toutes les adresses de Paris.

Ce livre, non moins inoffensif d'ordinaire qu'il est épais, l'almanach Bottin qui assurément n'a jamais eu la prétention de devenir un motif de drames intimes, une source de tortures morales... Bottin fut, pour le jeune et triste Maurice, le vinaigre brûlant sur la plaie entr'ouverte. Il fut l'invasion de l'enfer tout entier dans son âme frémissante !

Vouloir se donner le plaisir, en compulsant ce répertoire immense, d'y voir figurer le nom de la rue, le lieu du domicile habité par sa bien-aimée... Quoi de plus naturel ? — Mais Bottin alors, montra nettement, catégoriquement, d'une façon brutale et irrésistible ce fait énorme aux yeux de Romling bouleversé, qu'à Paris, boulevard des Capucines, n° 99, il ne résidait point de veuve piémontaise, mais des messieurs partout ; et au deuxième, un capitaine de vaisseau retraité, du nom de Flaviac.

Là-dessus, résolution soudaine et violente chez le jeune homme... Il veut faire le voyage. Il tient à voir de ses yeux. Il songe à punir.

Avec le prix d'un mois de travail, rigoureusement ac-

cumulé, avec l'assistance pécuniaire de son patron, digne vieillard qui sait compatir à sa peine, mais qui combat en faveur de l'innocence de Gretly, la sacoche de voyage peu remplie qu'on veut bien lui prêter, et sa bourse un peu légère suffiront strictement à un voyage de six ou sept jours. Mais en faut-il davantage pour démasquer l'imposture et châtier la perfidie?.. Il part donc... Le chemin de fer vole pour lui... Son impatience cependant voudrait encore à la vapeur plus de célérité !

Il arrive à Paris... Il court chez le capitaine de Flavias. Il jette son nom au concierge, et celui-ci, fidèle indicateur comme l'almanach, et comme lui sans arrière-pensée, est loin de se douter en répondant, *au deuxième, à gauche*, que c'est indiquer le chemin, peut-être, au héros d'un drame noir et funeste. Il croit que ce jeune homme est un médecin ; car le commandant, depuis une semaine, est très-malade, et les visites de messieurs de la faculté ne manquent pas chez lui.

Maurice vient de sonner. Il entend son cœur battre plus fort dans sa poitrine que le marteau dans la campanille de bronze argenté... — Une femme lui ouvre. — C'est Gretly...

Gretly ! sa surprise, sa joie sont grandes et se peignent sur son visage en traits palpitants... Un cri étouffé murmure entre ses lèvres; mais elle se contient, pour dire seulement à voix basse :

— Cher Maurice ! ne faites pas de bruit... monsieur est presque mourant... Passez dans ma chambre... à l'entresol... Par ici... voilà la clef... attendez-moi.

Romling obéit passivement.

Dans ce peu de paroles on laisse à penser quelle matière de réflexion, du moins pour un esprit prévenu, un cœur blessé, comme étaient ceux du triste amant de Gretly.

Afin de ne pas entrer dans l'analyse de ses sentiments tumultueux, nous dirons qu'il les résuma tous en une profonde et méprisante indignation à l'égard de la jeune fille, et en un désir violent d'assouvir sa colère par des injures ou des vengeances dès qu'il rencontrerait le commandant face à face et debout... — Oui, debout ; car voir dans sa maladie autre chose qu'une fable, c'eut été selon lui le comble de la stupidité !

Cependant, il se rendait par diverses chambres étroites jusque vers la porte de cet entresol dont Gretly lui avait donné la clef. Il descendait quelques marches : il entrait sombre, impatient, honteux d'attendre, si ce n'était pour s'apprêter dans sa rage à la plus outrageante explosion.

Un quart d'heure s'écoula ; et il supposait que pendant ce quart d'heure, Gretly, seule chez l'officier de marine ; Gretly, moins sa servante que sa maîtresse, s'occupait à débiter quelques mensonges pour excuser tout à l'heure un instant d'absence, ou motiver la venue d'un compatriote jeune et d'un certain air, dans cette maison.

Autant d'erreurs !.. Gretly attendait que son maître, alors agité par des douleurs aigues, retombât, comme c'était l'ordinaire après de semblables crises, dans une torpeur inerte qui rendît sa présence et ses soins moins nécessaires près de lui.

En effet, aussitôt qu'elle le vit dans cet état, laissant veiller autour du lit M. Bruno de Flaviac et l'ancien ma-

telot, elle quitta, sans rien dire, la chambre du malade, et revint à la sienne.

Mais avant d'y entrer, elle traversait une sorte de corridor, assez large pour contenir un corps de bibliothèque et une table sur laquelle se déroulaient des manuscrits, parsemés çà et là de groupes de chiffres et de figures tracées à la règle ou au compas.

Depuis un instant, Maurice avait aperçu, remarqué ces papiers, et quand Gretly apparut, il les lisait avec une certaine attention, car, tout d'abord, il y avait reconnu la même écriture que sur les enveloppes des lettres adressées au père de Gretly.

Peut-être la jeune fille pensait-elle que Maurice allait immédiatement lui sauter au cou.. Il ne lui tendit la main que pour l'amener auprès de lui.

— Croiriez-vous bien, dit-il d'une voix saccadée, que voilà des caractères, ici, dont j'ai vu les pareils à Genève? Ne sauriez-vous pas écrire, Gretly, par hasard ?

— Ecrire... J'apprends, mon ami .. je brûle du désir de savoir ; puisque, alors...

— Mais enfin, ceci est de la main qui a fait vos lettres... car on a eu le plaisir de voir, là-bas, de vos lettres... à votre père...

— Vous?

— L'adresse seulement, bien entendu... Moi, le facteur ne m'apportait jamais rien!.. — Vous avez ici un secrétaire, à ce qu'il paraît?

— Un secrétaire! Mon maître, d'abord, en avait un... Mais ce n'est pas lui qui a écrit ce que vous tenez là. Non... c'est le capitaine de Flaviac, lui-même.

— Oui dà, Gretly? Il daigne se charger de votre correspondance... Un commandant de marine. Oh! c'est un bien bon maître que vous avez là!

— Je ne m'étonne pas que mademoiselle Gretly se soit dispensée de lui faire tenir la plume pour me donner de ses nouvelles, pour me rappeler d'anciens serments, interrompit Maurice avec un ton d'amertume et d'ironie singulières. Un maître qui est un si grand personnage, et qui est si bon! Ce n'était pas son affaire d'écrire à ce pauvre Maurice, un chétif artisan, votre amoureux, là-bas... Je conçois! je conçois à merveille!

Un coup de sonnette retentit vivement. Et la jeune fille hésitait à quitter Romling. Ce fut lui qui la pressa de se rendre au commandement de cet excellent maître, puisqu'il était si malade aujourd'hui.

Gretly restée sur le seuil le regardait avec stupeur, avec effroi...

Il affecta de se remettre à lire les cahiers demeurés sous ses yeux, comme s'il la croyait partie. Mais elle se rapprocha et vint pour lui prendre les mains : elle eut la douleur de se sentir repoussée, en même temps que Maurice lui disait :

— J'admire cette écriture ferme et hardie... C'est d'un homme dans la force de l'âge : on le sent... Dites? quel est son âge, à votre cher maître? Tout au plus quarante ans?...

— Qu'importe! Laissez cette écriture. Elle est ancienne : vous le voyez, rien qu'à la teinte du papier, à l'encre jaune! Voilà trente ans, dit mon maître, que ce travail l'occupe... preuve qu'il n'est pas jeune, Maurice!.. Du

reste... Il ne faut pas qu'on y touche, à ces manuscrits. C'est une chose qu'il tient secrète pour tout le monde... Excepté son frère et un seul ami...

— Et vous-êtes dans la confidence, vous?

— Moi... c'est parce qu'il me dit toujours... « Gretly, ne dérangez pas ces feuillets, mon enfant. N'en perdez pas un... pas une parcelle!.. Entendez-vous... Là-dessus je veux fonder une gloire solide et durable... Je tiens à cela comme à ma vie... » — Maurice, encore une fois, laissez ces manuscrits.

Un nouveau coup de sonnette résonna; espèce de coup de poignard pour le jeune homme; car aussitôt, une voix mâle et retentissante cria vivement au bout du corridor :

— Gretly! Gretly... Venez donc mille diables!

Maurice, demeuré seul, pensait tout d'abord qu'il tenait dans ses mains une arme vengeresse, puisqu'il était en son pouvoir d'anéantir ces papiers auxquels le marin espérait devoir sa renommée, et qu'il disait lui-être plus précieux que la vie. — En les examinant, un autre idée lui traversa le cerveau; idée mauvaise, comme sont presque toujours celles que dictent des passions trop exaltées.

Il se mit à copier, de ces pages, quelques fragments qu'il choisit au bas des feuilles couvertes de tracés géométriques; et ces figures mêmes, il les imita en homme pour qui le dessin linéaire est un art très-familier : puis il rassembla ces copies... Et elles disparaissaient dans son portefeuile au moment où la même voix qu'il avait entendue résonnait à son oreille une seconde fois.

C'était celle du matelot. Il sort, accompagné du frère aîné de M. de Flav:ac; et Maurice, qui s'approche à pas

sourds en les écoutant parler, peut reconnaître que, de ces deux hommes, aucun n'est le maître du logis. Il ne laisse pas à la jeune fille le temps de refermer la porte derrière eux... Il vient et lui dit tout bas sur le seuil :

— Gardez votre bon maître, puisque véritablement, il est malade. Soignez-le bien. C'est votre devoir, Gretly, d'être reconnaissante. Moi, à qui vous ne devez rien, à à présent... je vous quitte. — Au revoir, tantôt, et alors nous nous expliquerons.

Une demi-heure après, il avait réuni sous une très-solide envoloppe, et envoyé par la poste au mécanicien de Genève, son patron, les manuscrits et figures copiés chez le commandant.

— C'est ma vengeance qui part, se disait-il avec une joie sombre... Cet homme aussi, il m'enlève un trésor que j'aimais plus que ma vie!

Le soir, il maudit cette vengeance comme un crime : en effet, son cœur était loyal, et il avait commis une déloyauté !

Et puis, à peine s'il avait, pendant cinq minutes, entendu la justification de Gretly, savouré la douceur de ses paroles, compris l'innocence de son regard, qu'il se trouva désarmé, honteux, confondu...

La jeune fille lui expliquait la précaution que son maître ou le secrétaire du maître, en écrivant à sa famille, avait prise et gardée, à son insu, de faire subsister, pour l'adresse des réponses à lui rendre : *Chez Madame veuve Z...* Quant à leur motif, elle n'en avait qu'un vague sentiment; mais il ne lui semblait pas que ce sentiment dût si fort irriter Maurice. — Une jeune fille, servir chez un homme, c'est

toujours l'apparence d'une position équivoque. Son maître l'avait compris. Du reste, son âge, ses infirmités, à part la délicatesse de son caractère, devaient répondre à Maurice de tout ce qu'il y avait de pur et d'honorable dans l'intérêt qu'il lui voulait bien témoigner. Mais ce n'était pas assez, elle avait à cœur, pour convaincre absolument son futur, de le conduire près du moribond. Caché sous la portière en velours de son lit d'agonie, Maurice alors n'aurait qu'à voir de ses yeux, entendre de ses oreilles, et juger. — Il refusa... Plus besoin de preuves! Il rougissait... Il s'accusait d'avoir douté!

Cependant, comme gage du tendre souvenir auquel le cœur de Gretly n'avait pas été moins fidèle que le sien, elle lui montra deux lignes de grosses et informes lettres, où elle s'était patiemment exercée à reproduire ce qui occupait son âme tout entière; et il put lire sur un cahier aux feuillets dorés : — « J'aime toujours Maurice, et je n'épouserai que Maurice. Gretly. »

Le jeune homme tombait à ses genoux, et lui baisait ardemment les mains...

Elle ajouta que pour lui envoyer ce souvenir elle attendait le jour de sa fête, qui n'était pas éloigné. Et puis, en baissant la voix : — Je tenais aussi, reprit-elle, à pouvoir vous dire, à quelques heures près, quand j'aurais le bonheur de vous rejoindre à Genève; car j'ai résolu d'y retourner... Et je le veux encore...

Sa raison était que, si le commandant la respectait comme sa fille, si le vieux matelot faisait seulement çà et là frissonner ses oreilles de paroles un peu crues, la même réserve n'était pas gardée par toutes les personnes fami-

lières de cette maison. Un autre vieillard avait toujours le propos hardi, provocant; même, en lui adressant des louanges honteuses à entendre, il avait osé un jour, comme son cher Maurice à présent, lui saisir les doigts... Et il y avait imprimé un baiser. — Gretly s'était plainte au commandant. Mais celui-ci lui avait répondu : « Ce n'est pas mon affaire de vous défendre... Que votre vertu se protége elle-même... Je vous laisse pour cela toute liberté. Je fais plus, je vous permets de vous renfermer dans votre chambre, au besoin... puisque je vous donne votre clé. Mais, à cause de vous, me brouiller avec un frère... Un frère aîné... A l'heure presque de mourir. C'est impossible... Impossible ! »

— Ah ! Son frère ! Parce que c'est un frère, supporter les indignes tentatives de cet homme, s'écriait Maurice! Le frère aîné est un brutal... Le second... un égoïste et un lâche... Oh ! celui qui se venge... Gretly ! celui-là n'est que juste... J'ai bien fait !..

Pour le calmer, la jeune fille lui répétait qu'elle était résolue à quitter cette maison, cette capitale; qu'elle retournerait chez son père ; que s'il n'agréait pas leurs desseins de mariage, elle se réfugierait dans la même ville que Maurice, ouvrière comme il était ouvrier; et que là ils se pourraient fiancer et unir tous deux, sans l'aveu de leurs familles, s'il le fallait... Mais d'abord, elle avait cru que la pitié, la reconnaissance envers son maître l'obligeaient d'ajourner jusqu'après cette crise terrible, qui faisait dire par le médecin, tout à l'heure encore, à l'oreille du vieux matelot, que, favorable ou funeste elle serait décisive... Gretly, s'il devait succomber, ne voulait pas que sa cons-

cience lui fît reproche de l'avoir abandonné et privé de ses soins.

— Au reste, depuis cette dernière épreuve, la situation du malade est si alarmante, son aspect si triste, le moment si solennel, ajoutait la jeune fille, que l'autre vieillard ne m'a plus dit une parole à ne pas pouvoir être entendue, cher Maurice, même de vous. Ainsi, je peux... n'est-ce pas vrai, et je dois rester?

Quel amant eût souscrit volontiers à ce dernier scrupule? Maurice tâchait de le combattre... Mais il se faisait tard, et un autre scrupule, autrement grave et sérieux de Gretly, c'était de ne pas permettre davantage à un jeune homme de rester dans sa chambre, n'étant pas encore son fiancé!

Tous les jours, ils se revirent à la dérobée, peu longuement, car le malade ne cessait de faire entendre de plaintifs gémissements. D'ailleurs, on eût dit que, sur le parquet de cette chambre, entre les murs de cette maison, Maurice éprouvât un trouble involontaire, inconnu. Et, chaque jour, il témoignait une souffrance plus vive, lorsque Gretly répondait mal à ses sollicitations pressantes pour le départ.

Un soir, il lui montra, avec cinq billets de Banque, une lettre de son patron. C'était la réponse à son envoi clandestin. Lire la lettre, Gretly n'en était pas capable; et Maurice n'eut pas le courage de révéler à cette fille si loyale et si noble, la vérité honteuse, la source indigne de cet argent. Il lui annonça que c'était le prix de son travail, accumulé depuis dix-huit mois; que le mécanicien génevois le lui adressait, accru des intérêts et d'une petite

somme, à titre d'avance, pour qu'il eût de quoi revenir avec Gretly, et attendre, s'ils le voulaient, dans sa propre maison, l'époque où il saurait amener leurs parents à les fiancer.

Toute entière à ces doux rêves du pays, à ces charmantes espérances de liberté et d'amour qui semblaient, avec cette nouvelle, avec cette somme inattendue, mises à portée de sa main, Gretly, enfin, laissa échapper une promesse. Elle dit qu'au premier instant où il serait possible de parler de départ, elle mettrait en œuvre l'occasion, et userait de tous les prétextes pour partir aussitôt.

Quelques jours plus tard, un mieux sensible se manifestait chez le malade, et l'humeur trop enjouée du frère aîné commença de reparaître dans ses propos. Gretly se retira, et prenant à part le vieux matelot, elle lui dit qu'elle ne resterait pas dans la maison vingt-quatre heures de plus... Seulement, elle le pria de ne pas dénoncer au commandant la cause réelle de ce parti pris; mais bien, de lui faire savoir que de pressants motifs la rappelaient dans son pays; ajoutant qu'elle avait attendu sa convalescence pour y retourner et s'unir avec un homme qu'elle aimait depuis qu'elle pouvait aimer.

En effet, ce soir-là même, les deux futurs montaient en wagon; et, dès le matin du jour suivant, ils roulaient déjà sur la grande route de Genève. A Genève, ils se rendirent ensemble chez le patron de Maurice, qui, sans s'en douter, amena, en présence de Gretly, l'aveu de la faute du jeune homme; aveu que, dans le chemin, il n'avait osé lui faire qu'à moitié.

Ainsi, elle apprit que Maurice lui avait adressé, deux

semaines auparavant, un manuscrit important, qu'il donnait comme œuvre de son invention, à la suite d'une fréquentation assidue dans les grandes usines de Paris et parmi les merveilleuses exhibitions de notre industrie; que de ces germes, l'esprit et l'étude du mécanicien génevois avaient tiré, grâce à de longues nuits sans sommeil, une miraculeuse nouveauté, c'est-à-dire un appareil capable de faire faire par huit hommes d'équipage, au fort de la tempête, la manœuvre d'un grand navire.

M. de Flaviac était un chercheur... Vingt ans d'opiniâtreté marquaient sa patience et la force de sa conviction en ses idées, qui étaient sœurs jumelles de celle-là. Il lui avait manqué, seulement, l'expérience et les doigts du mécanicien, pour amener la théorie à quelque résultat pratique. Le patron de Maurice, autre chercheur obstiné, venait de trouver le complément et l'application des figures géométriques du marin, un peu par la sagacité de ses calculs, beaucoup par son habileté pratique; et il en était advenu que son navire, à lui, devait être un trois-ponts, et avec cinq hommes au plus, défier toutes les trombes et tous les écueils.

Gretly comprenait la faute de Maurice, et n'admettait point sa vengeance... Tous deux, maintenant, eussent bien voulu la réparer. Mais déjà la gloire du succès, gloire qui avait été, pour le commandant, le rêve de toute sa vie, était acquise au Génevois. Déjà un modèle de la machine était accueilli par les autorités du canton, accessibles pour tous, bien plus que dans les grands États; de manière que, promptes à honorer le travail de compatriotes, servent l'humanité, elles avaient donné au pa-

tron de Romling, qui, du reste, indiquait son auxiliaire comme promoteur de l'invention, des encouragements et des subsides, avec charge d'aller, l'un ou l'autre, essayer, tant sur la Méditerranée que sur l'Océan, leur combinaison réalisée plus en grand.

L'expérimentation réussit-elle ? Aux savants de le dire ; à leurs livres de le constater ; à l'avenir de nous apprendre s'il doit réellement y puiser une force contre cet élément, la plus souveraine expansion qui soit ici-bas de la puissance de Dieu !

Cependant, entre Maurice, dont la passion n'égarait plus la conscience, — car il était loin de cette heure où il ne rêvait que haine et représailles, — entre lui et Gretly, dont l'âme était trop haute pour ne pas repousser le produit de cette gloire usurpée, il y avait une chose déjà bien arrêtée, c'est que l'argent donné à ce sujet par le mécanicien génevois serait, un peu plus tard, restitué par quelque voie indirecte au capitaine français.

En attendant, ils avaient fait mieux que d'acquérir la fortune : ils avaient conquis le bonheur en assurant leur union.

Le père de Gretly, ayant vu son cousin le fermier prendre pour femme une veuve qui lui apportait en dot un moulin contigu à la métairie ; et d'ailleurs, ayant auguré de la somme déjà apportée par l'artisan, du renom surtout qui commençait pour lui, qu'il devait marcher à une fortune prochaine, le brave homme avait acquiescé au mariage.

De son côté, l'aïeule de Romling, pauvre femme qui, en vieillissant, se trouvait chaque jour davantage, man-

quer d'un intérieur et privée de soins, comprenait mieux les exhortations du patron de Maurice, auxquelles se joignaient les remontrances d'un pasteur de Genève ; l'un se chargeant de combattre ses antipathies politiques, l'autre de lui raconter l'histoire et les traverses déjà si longues de ces jeunes amours, de sorte que la vieille grand'mère finit par se rendre... Et, pourvu qu'il fût bien promis que jamais Maurice, non plus que Gretly, ne parleraient devant elle en faveur de la démagogie, elle consentit à renouer avec le père de la future, et à bénir d'un commun accord les fiancés.

Le jour de cette bénédiction ne tarda guère à luire. Du matin au soir, un radieux soleil brilla sur l'horizon ; moins radieux, il est permis de le dire, que les deux cœurs des amants.

L'après-midi s'était écoulée dans la maison de l'aïeule : en la quittant, il avait été convenu que le lendemain, pour lui épargner un fatigant trajet, le père de la jeune fille amènerait de la métairie une cariole enrubanée, pleine de fleurs nouvelles et de vins vieux ; et que, de là, on s'en irait tous ensemble à Genève, célébrer dans un gai repas, sur le quai du Léman, cette première fête des époux.

Le jour déclinait. Le père Vinershall, accoutumé aux courses pédestres, et glorieux de la vitesse de ses fermes jarrets, prétendit qu'il arriverait à la métairie en suivant le bord du lac, bien plus vite que les jeunes gens, même après l'avoir traversé à l'aide du véhicule moderne et rapide dont ils attendaient l'apparition prochaine sur les flots.

On ne discuta ni pour ni contre : car, au fond, de part et

d'autre, il pouvait bien rester sous entendu qu'il serait plus agréable aux fiancés, le voyage fait sur cette belle nappe limpide, dans une intimité douce que l'entrave d'aucun regard connu ne viendrait contraindre.

L'aigrette fumeuse d'un paquebot est signalée.

Aussitôt, ils montent ensemble, ils montent les premiers dans une embarcation qui ne tarda pas à s'emplir d'une trentaine de passagers. Cette embarcation, poussée à la rame, devait les amener jusqu'au flanc du navire, qui ne s'arrêtait pas à moins d'un quart de lieue du rivage.

Tous, ils voguaient en pleine sécurité, Maurice et Gretly, s'isolant au milieu de leurs compagnons, les mains enlacées dans les mains, les haleines confondues, ne se parlaient que de l'âme et du regard... Ils étaient heureux avec délices et abandon, comme il fut donné à Saint-Prix, seul aux côtés de Julie pure encore, de se sentir heureux en glissant sur les mêmes eaux, dans ce même site délicieux et grandiose, sous les premières clartés du même astre d'argent reflété à la surface de l'onde bleuâtre en mille paillettes semblables à de mouvantes étoiles.

Après Jean-Jacques, qui essaierait de peindre les magnificences de la nature qu'il a décrite, non plus que l'idylle amoureuse qu'il a racontée ? Nous ne le tenterons pas.

Mais voici qu'au milieu d'une crique profonde située entre deux promontoires verdoyants, l'un où la vieille aïeule appuyée au bras du pasteur est lentement parvenue, et suit des yeux le couple qu'elle se sent prête à aimer désormais ; l'autre, à l'extrémité duquel le père de Gretly, debout sur la berge, au moment d'atteindre une plage de

broussailles touffues, envoie de loin à ces chers fiancés des signes de tendresse et un affectueux appel ; voici tout à coup, qu'un second navire lancé à toute vapeur, débouche dans la même direction où vacille encore la trace onduleuse du premier. Il fouille avec une puissance et une célérité menaçantes le même sillon.

Déjà de fortes secousses font bondir la barque : elles dérangent le mouvement des rames ; elles paralysent l'effort de l'aviron ! Déjà on s'étonne que le maître du bâtiment n'ait pas mis un frein au jeu de la machine formidable. Il n'est que trop visible pour tous, que les mariniers ne savent plus comment l'éviter désormais... Il poursuit sa course dévorante. Uue minute encore, une seule, et il va être trop tard!

Cette minute s'écoula, et il marchait toujours... Le massif éperon qui s'avance, prolongeant la proue de sa forte carène, domine presque tout entier l'embarcation qui chancelle, et où les rameurs éperdus, couverts d'une sueur glacée, ne font plus qu'en désordre une manœuvre impuissante. Cette lourde pièce de charpente surplombe les têtes, pareille au bras inexorable de la mort qui va saisir les victimes désignées !

Un ou deux hommes se jettent dans les flots et s'éloignent à la nage, grâce aux élans d'une énergie désespérée !.. De toutes les poitrines, de toutes les bouches à la fois s'élance un cri lamentable, immense, déchirant ; tel que celui-là seul peut s'en faire une idée, qui a pu l'entendre, et qui, sauvé miraculeusement, n'en perdra jamais le souvenir !...

Au milieu de cette détresse, Gretly éperdue reste silen-

cieuse ; mais elle ose, avec une ardeur qu'elle aurait su réprimer en tout autre moment, elle ose se précipiter, se suspendre contre la poitrine de son fiancé... Et le fiancé, l'étreignant à son tour, lui disait tout bas :

— Oh ! ma Gretly... Vois-tu !... Dieu nous punit de ma faute... Malheur... Gretly ! et pardon !

Pour gage de pardon, Gretly l'embrassa.

Le navire ne s'arrêtait pas encore... Ce fut une indescriptible scène, une effroyable catastrophe qui, instantanément, remplit le flot de cadavres, et empourpra la surface limpide des eaux....

Beaucoup de victimes restèrent dans le gouffre profond... Les premières qui apparurent aux yeux des spectateurs lointains furent signalées par un blanc vêtement et une noire chevelure de femme qui surnageaient ! — C'était Gretly ! c'était Maurice !

Le jeune homme, un des plus hardis et robustes nageurs qui puissent être cités, avait trouvé sans doute une telle douceur et une si enivrante joie à ne pas survivre puisque Gretly ne survivrait pas, qu'il s'était abandonné dans leur premier, dans leur dernier baiser d'amour. Et puis, il l'avait voulu protéger de l'une de ses mains contre le choc terrible de l'éperon du navire, qui allait toujours, labourant ou écrasant dans le flot ensanglanté des membres et des fronts humains, comme il aurait fendu et sillonné la vague aux teintes azurées... On le trouva, ayant la droite arrachée sous cette pression inflexible : et elle ne tenait plus à son corps que par un lambeau de chair... Mais il n'avait pas laissé, du moins, la tête chérie de sa bien-aimée subir le

choc effroyable, et son pur visage portait la sceau de la mort sans rien de hideux ni de sanglant.

Ainsi demeuraient-ils dans une étreinte rigide que rien ne pouvait plus dénouer.. Ils dormaient, heureux d'être enlacés au sein du trépas, comme enlacés, ils avaient rendu le dernier soupir. Leurs yeux fixes, bien que l'agonie en eût rendu plus terne le rayon, se regardaient toujours du même regard plein de tendresse et chargé d'amour !

La surface liquide s'aplanit bientôt sur cette foule d'êtres animés tout à l'heure, et qui, maintenant, n'étaient plus que dépouilles inertes, horribles, méconnaissables ; et désormais, il ne resta, excepté sur les bâtiments qui fuyaient vers la ville avec leur cargaison sinistre de tronçons humains, aucun vestige de cette scène de désolation.

La journée avait été belle : la nuit descendait encore plus magnifique. Ainsi, l'aïeule et le pasteur, venus ensemble jusques au quai de Genève, admiraient le spectacle enchanteur de ces rivages, de ces eaux, de cette nature prête à s'endormir sous le pâle reflet de la lune argentée. Ils admiraient ; et dans leur contemplation pensive, ils se disaient l'un l'autre tour à tour : — « Voilà un soir qui donnerait envie de ne jamais mourir ! » — « Voilà un ciel qui parle doucement au cœur, de l'éternité ! » — Et puis, le ministre de Dieu s'écriait, deux heures plus tard, d'une voix pleine d'angoisse, mais avec l'accent de la prière :

« Il est donc vrai qu'aussi bien les plus terribles orages éclatent souvent à la fin des plus splendides soirées d'été, de même, ici-bas, les bonheurs trop grands appellent les plus horribles catastrophes... Et pour beaucoup d'humains, l'ombre impitoyable de la mort s'interpose tout à

coup pour faire que le soleil, qui éclaira leurs plus beaux jours, ne se relève plus jamais sur leurs fronts.

» UN PASTEUR GÉNEVOIS. »

Sans doute, c'est une heureuse journée que celle où l'on a gagné un procès de quarante mille francs et où l'on ne s'est pas fait un ennemi de son adversaire battu.

L'auteur cependant gardait encore une teinte de tristesse sur le visage, lorsqu'il rencontra et reconnut à la clarté des lampes, sous la voûte sombre du Palais, plusieurs de ses amis qui avaient suivi les débats jour par jour. Un d'eux lui fit entendre ce qui lui restait à leur offrir, en homme ayant du savoir-vivre, et qui bénéficie d'un legs intéressant. Il les engagea donc à venir souper; et ils voulurent que ce fût chez les Frères-Provençaux...— Allusion triomphante aux deux collatéraux, Eugène et Bruno de Flaviac, probablement !... —

Mais si le repas fut gai, en général, la gaîté de l'invitant fut médiocre, passagère, un peu saccadée; et s'il revînt sur les narrations antagoniques des deux frères, c'est qu'il avait besoin de dire quelque chose qui ne fût pas l'histoire de Maurice et Gretly, histoire trop funèbre pour cette réunion de plaisir et digne d'être offerte au public dans toute sa primeur!

Aussi, maintes fois, ses camarades s'étonnèrent-ils pendant le souper, de le voir aussi rêveur, et l'entendirent-ils avec une sorte d'inquiétude effarouchée, s'élever, entre le Rives-altes et le Champagne, à des aperçus de haute philosophie, dont ils lui pardonnaient à grand'peine la portée, et

la formule en vertu de la qualité du dessert et des liquides surtout !

Il disait :

L'homme s'agite et Dieu le mène, — ont écrit un certain nombre de penseurs. Maxime excellente pour se reposer dans la paresse des fatalistes ou la quiétude des béats ! Heureux accommodement pour faire avec la Providence une espèce de compromis, lui laissant tout le soin, toute la responsabilité des événements pour sauvegarder, dans le calme et l'inertie, une existence entière... Comme si ce résultat fût digne d'elle ! comme si nous valions la peine que le Créateur s'occupât de nous, hormis peut-être en ce qui touche notre âme, c'est-à-dire l'expansion plus ou moins lointaine de la grande âme du monde !

C'est beaucoup si, dans l'espace de jours limités que les hommes doivent passer sur la terre, celui pour qui, voir, penser, vouloir, c'est agir, daigne jeter d'en haut un coup d'œil sur ces êtres chétifs ; tantôt pour fixer leur entrée dans la vie, tantôt pour marquer leur départ ; quelquefois, entre ces deux moments extrêmes, pour leur placer sous la main le germe d'une puissance d'action qui les rapproche de ce qu'on nomme, ici-bas, le bonheur... Et cette occasion, la preuve qu'il n'est pas dans la volonté divine de s'intéresser à ce qu'elle échappe ou fructifie, c'est que nul sentiment ne nous est donné qui nous la révèle et nous l'indique ; au lieu que pour le bien moral, nous avons tous, dans la voix de la conscience, un conseil et un avertissement. C'est pourquoi beaucoup laissent passer l'occasion inaperçue, le germe improductif... Celui-là est habile qui les saisit, les cultive, les féconde ; et celui-là transgresse les

droits de l'habileté, qui prépare ou sophistique les hasards.

Qui sait, dans la conduite même des empires, si les intérêts sont assez graves aux yeux du Maître universel, pour qu'il descende à donner ici l'impulsion, ailleurs le vertige aux arbitres de leur destinée?.. — Oui, sans doute, lorsqu'il est temps d'arrêter les peuples sur la pente du vice et des aberrations morales. — Non, s'il ne s'agit que de leur épargner les calamités, la décadence, la ruine, qui sont les fléaux et les châtiments sortis de sa main.

A néant donc toute légende vaniteuse qui nous montre Dieu comme notre solidaire et notre guide!.. *L'homme s'agite et Dieu le mène!* A néant cette devise superbe, chétif et téméraire pygmée!.. Es-tu bien digne d'essayer seulement cette lisière infaillible, aventureux enfant? N'est-tu pas même présomptueux déjà de t'appliquer en dehors de ce qui est morale et justice, cette espérance plus humble : *Aide-toi, et le ciel t'aidera!* — Sois assez modeste pour en douter! Et dans le doute, retranche-toi derrière cette double maxime de la sagesse antique et moderne : connaissance de soi-même. Réserve sur toute chose, et modération... — Là est la vrai philosophie... — *In medio virtus!*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE SÉRIE.

L'HOMME S'AGITE ET DIEU LE MÈNE.

DEUXIÈME SÉRIE.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Imprimerie MUNZEL, à Sceaux.

